

Michael Poore

REINCARNATION
BLUES



BRAGELONNE

Michael Poore a écrit de nombreuses nouvelles, publiées dans de prestigieuses revues littéraires aux États-Unis. Il vit dans l'Indiana, avec sa femme, la poète et activiste Janine Harrison, et leur fille, Jianna.

OceanofPDF.com

Michael Poore

Reincarnation Blues

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Cédric Degottex

Bragelonne

OceanofPDF.com

Collection dirigée par Stéphane Marsan et Alain Névant

Titre original : *Reincarnation Blues*

Copyright © 2017 Michael Poore

Cet ouvrage a été initialement publié en langue anglaise par Del Rey, une marque de Random House, département de Penguin Random House LLC, New York.

Tous droits réservés.

Design de couverture :

Jean-Charles Pasquer d'après © Shutterstock

L'œuvre présente sur le fichier que vous venez d'acquérir est protégée par le droit d'auteur. Toute copie ou utilisation autre que personnelle constituera une contrefaçon et sera susceptible d'entraîner des poursuites civiles et pénales.

ISBN : 979-10-281-1093-2

Bragelonne

60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

E-mail : info@bragelonne.fr

Site Internet : www.bragelonne.fr

OceanofPDF.com

Pour papa et Barbara.

OceanofPDF.com

1

LE SAGE D'ORANGE BLOSSOM KEY

Archipel des Keys, Floride, 2017

L'histoire qui suit est celle d'un sage prénommé Milo.

Elle débute le jour où il s'est fait manger par un requin.

Ce jour-là n'avait pourtant pas trop mal commencé : Milo s'était réveillé à l'aube et avait enfilé un short sur sa carcasse quinquagénaire, avant d'aller méditer sur la plage, talonné par son chien, Burt, un gros corniaud noir.

Milo s'était assis dans le sable si blanc qu'on aurait dit du sucre raffiné et, les yeux fermés, s'était abandonné à la caresse iodée de la brise océane qui jouait dans sa barbe. Il perçut le frôlement de sa queue de cheval contre son dos, les cris des mouettes... C'était toute l'idée de la méditation : percevoir des trucs, mais ne pas trop y penser.

À dire vrai, il y avait plus expert que Milo, en matière de méditation... Il décapsula une bière, regarda le soleil se lever et, comme chaque fois qu'il essayait de ne penser à rien, il pensa quand même. Et à des conneries d'un intérêt tout relatif, en plus : son gros orteil, la France... Et au fait, s'il se faisait faire un nouveau tatouage, tiens ?

Milo avala son petit déjeuner alcoolisé en observant l'océan, salua son indifférence millénaire, puis tenta de s'harmoniser avec lui, calant sa respiration sur la sienne – celle du temps lui-même – et, comme toujours, il finit par s'endormir sur la plage, bière et chien à portée de main, jusqu'à ce que la marée rampe assez loin pour mouiller le sable sous ses chevilles.

Réflexion faite, de tous les hommes depuis la nuit des temps, Milo était probablement l'individu le moins doué pour la méditation. Il en était conscient et acceptait cet état de fait avec humilité. L'humilité, c'était justement l'une des pierres angulaires de la philosophie de Milo.

Sa méditation achevée, il rentra chez lui et ouvrit un nouveau sac de croquettes pour chiens.

Au même instant, le requin qui allait dévorer Milo quelques heures plus tard nageait à plusieurs kilomètres de là, au large de l'île St Jeffrey, sillonnant les flots en quête de lamantins.

Le squalo savait bien qu'il avait faim. Il percevait d'ailleurs cette sensation sans avoir besoin d'y penser : il vivait dans l'instant, le requin, *carpe diem*, incarnation de l'harmonie parfaite entre perception et détachement, méditant sans le moindre effort au gré des courants.

Milo travailla un moment à son jardin.

Il joua avec son chien et lut un livre sur les fossiles.

Sur Internet, il passa vingt minutes à regarder des vidéos idiotes, après quoi il prit son vieux pick-up et se rendit à l'hôpital St Vincent pour rendre visite aux malades : c'est important, ça, de rendre visite aux malades, quand on veut bien faire son boulot de sage.

Il avait pris Burt avec lui, car – c'était les scientifiques qui le disaient – caresser des animaux faisait du bien aux gens. Burt aussi était un sage, d'ailleurs ; à sa manière, disons. Tous les animaux sont des sages. À leur manière, disons.

Ce jour-là, Milo et Burt rendirent visite à Mrs Arlene Epstein qui mourait d'être centenaire.

Quand Milo arriva, elle était endormie, alors il resta là à l'observer quelques minutes, s'étonnant de ce que les hôpitaux parvenaient à rapetisser les gens, et physiquement et mentalement. En regardant Arlene Epstein ainsi alitée, la peau diaphane, qui aurait pu s'imaginer qu'elle avait été jadis une légende du comptoir, qui menait à la baguette – ou, dans son cas, à la demi-crosse de hockey – les touristes avinés qui tapageaient au zinc ?

Burt bondit et posa les pattes sur le matelas.

— Milo..., bâilla Arlene. C'est déjà jeudi ?

— Samedi, rectifia-t-il en s'agenouillant près d'elle.

— J'ai toujours aimé le samedi, commenta Arlene, rêveuse. Si j'arrive à magouiller, je vais essayer de mourir un samedi.

— Pas aujourd'hui, protesta Milo. Vous avez bonne mine.

— Je me sens terriblement bien ! renchérit-elle, avant de se redresser et de lui tirer gentiment la barbe. Je suis prête pour une petite promenade.

Arlene n'était pas censée se balader. Sur sa porte, un autocollant l'annonçait clairement : « Risque de chute ». Milo fit abstraction de l'inscription et alla piquer un déambulateur dans un casier au fond du couloir.

Il fallait à Arlene trois secondes pour faire un pas, et Milo se tint à côté d'elle comme si de rien n'était, mais prêt à jaillir – vif comme une pince à épiler – pour la rattraper. Burt, lui, longeait les murs, la truffe hystérique. Les chiens adorent les hôpitaux, ces buffets d'odeurs exotiques à volonté.

Quand ils eurent parcouru trois mètres, Arlene se tourna vers lui.

— Milo, sais-tu ce qui nous arrive après la mort ?

Il répondit honnêtement.

— Oui.

Un pas.

Deux pas.

— Alors, raconte ! lui demanda-t-elle.

— On se réincarne. En autre chose.

Arlene y réfléchit.

— En quelqu'un d'autre, tu veux dire ?

— Ou en chien. En fourmi. En arbre, pourquoi pas ? Burt était chauffeur de bus, dans sa dernière vie antérieure.

La vieille s'arrêta.

— Me prends pas pour une conne ! jura-t-elle. Je vais mourir bientôt, un samedi, et je veux savoir à quoi m'attendre.

Milo riva dans le sien un regard d'une sincérité abyssale.

— J'ai vécu près de dix mille vies, lui confia-t-il. Je suis la plus ancienne des âmes que compte cette planète.

Arlene scruta l'un des yeux de Milo, puis l'autre... et parut satisfaite. Elle poussa le déambulateur de côté, prit une main de Milo dans les siennes et se pencha un peu vers lui. Quelques secondes plus tard, ils se remirent en marche.

— Je resterai moi-même ?

— Bien sûr, répondit Milo. Plus ou moins, disons. L'idée, c'est quand même d'essayer de s'améliorer.

— Je ne suis pas sûre d'avoir envie de me réincarner en arbre...

— Ah, ben, faut pas le faire, alors.

Arlene lui tapota la main, lui dit qu'il était un bon garçon. Burt, lui, éternua, larguant sur le sol une ogive de mucus qu'il lapa aussitôt d'une langue lourde et avide.

Si Milo était parti nager et se faire dévorer par le squalo à ce moment-là, il aurait fini cette vie sur une note d'une générosité samaritaine, mais non. Non, ce n'est pas ce qu'il fit.

Le requin, quant à lui, d'une gloutonnerie insatiable, venait d'achever un festin de perches de mer et de radeaux d'ordures. Lentement, il sillonnait les fonds marins qui s'étendaient entre les îles, approchant des récifs qui dardaient au large d'Orange Blossom Key. Avant d'être un requin, il avait été une perche de mer dans une vie antérieure. Il avait même été toutes sortes de nourritures. La reine des fraises 1985 au festival des fraises de Troy, dans l'Ohio ? C'était lui. Parfois, en rêve, lui revenaient quelques images fugaces de ces vies passées, mais pour l'heure, pas tellement : il nageait, affamé, et, quelques coups de nageoires plus loin, nageait encore, toujours affamé.

Une magnifique journée de labeur attendait Milo. On ne pouvait se prétendre sage sans reconnaître au travail son importance. Milo avait deux trucs pour gagner sa vie.

Truc un : il était pêcheur et organisait des sorties de pêche sportive. Il possédait un bateau, le *Jenny Ann Loudermilk*, et facturait une fortune aux touristes pour quelques belles prises. On pouvait faire raquer des sommes indécentes aux touristes des Keys.

La journée de travail de Milo serait consacrée au nettoyage du *Jenny Ann Loudermilk* : un client pointerait peut-être le bout de son nez, mais Milo espérait le contraire, car, si les vagues s'activaient un peu, il avait dans l'idée d'aller surfer.

Et voilà qu'il était là, sur le pont de son bateau, tuyau d'arrosage en main, à nettoyer fientes de mouettes et vieux viscères de poisson, pendant que Burt, roulé en boule sur le sol du poste de pilotage, observait les mouches qui s'agitaient sur le pare-brise.

Milo repensa à Arlene Epstein, se demandant si elle avait peur de ce qui l'attendait. Il espérait que non. Après tout, la mort n'était qu'une porte : on la franchissait, encore et encore, mais ce seuil effrayait tout le monde. Il était en train de s'en désoler, lorsque quelque chose de coloré échoué sur le pont attira son attention.

Un touriste.

Un touriste affublé d'un tee-shirt « ORANGE BLOSSOM KEY ». C'était un type entre deux âges, trapu, le visage orné d'une moustache, portant des lunettes de soleil, des bottes de pêche flambant neuves et un chapeau de paille. Soudain, Milo n'eut plus la moindre envie de travailler cet après-midi. Soudain, Milo eut envie de se ruer au pub, *Chez BoBo*, de s'asseoir au bar et de se boire une bière au zinc.

— Vous ressortez en mer, aujourd'hui ? demanda le touriste.

Bon sang de bonsoir de soupe à la merde...

— Le client est roi, répondit Milo. Vous voulez aller en mer : on va en mer.

— C'est combien ?

Milo annonça ses tarifs, et l'homme cilla.

Ô doux espoir de paix...

— Vous savez quoi ? Trouvez trois, quatre autres larrons, et on file au large demain matin : votre portefeuille vous dira merci.

Mais le touriste semblait rongé par l'impatience.

— Non. Ça me va : allons-y.

— Montez, alors ! lança Milo en lui tendant une main robuste, hâlée et tatouée.

— Floyd Gamertsfelder, se présenta le touriste. Je suis marchand de tapis.

— Génial, ça..., commenta Milo en levant l'ancre.

Burt quitta le bateau d'un bond et disparut au trot au bout du quai : il n'avait pas la patte marine, et il le savait.

Floyd Gamertsfelder, attraper des poissons, il s'en ponçait la rate au papier de verre : Milo l'avait compris au premier coup d'œil, et en avait été convaincu dès qu'il avait perçu l'urgence singulière qui transparaissait dans la voix du marchand de tapis. Près de la moitié des clients de Milo étaient comme ça : ils alignaient la monnaie pour couvrir ses honoraires, ses frais d'essence et le prix du matos de pêche, mais ce qu'ils espéraient ferrer auprès de lui nageait en des eaux plus abyssales et était autrement plus difficile à attraper qu'un marlin ou une sérieole.

C'était le « truc deux » qui permettait à Milo de gagner sa vie : il était installé comme sage et conseiller de vie. Attirés par sa réputation, les gens venaient le voir quand ils avaient des problèmes qu'ils ne parvenaient pas à

résoudre seuls. Tout comme, dans les dessins animés, les héros gravissent des montagnes pour consulter un vieux sage, les vrais gens de la vraie vie parcouraient des distances folles pour questionner Milo sur son bateau, moyennant le prix d'une demi-journée au large.

Et à raison. Après tout, quand on a vécu près de dix mille vies, on en a appris, des choses. L'âme de Milo était truffée de tant d'expériences de vie et d'enseignements que, pressurisés, densifiés, ils se changeaient en autant de perles de sagesse, tel le charbon se muant en diamant. Sa sagesse, c'était son superpouvoir à lui. Elle se lisait dans ses yeux, d'ailleurs – une sorte de flamme verte spectrale dansant au fin fond du cosmos – et sur sa peau tatouée, parcheminée et si brune que son bronzage avait probablement contaminé ses os.

— En fait, je suis venu vous voir pour vous parler de... d'un truc, confessa Floyd, tandis qu'ils sortaient de la marina, naviguant au moteur.

— Je sais, répondit Milo.

Le brise-lames passé, une houle plutôt énergique souleva le *Loudermilk* ; le genre de houle qui promettait une belle séance de surf dans les heures à venir. Milo pria pour que Floyd fût du genre à se confier rapidement.

Patience, lui souffla son boa cosmique. *Patience et compassion*.

Milo acquiesça, exécuta sa mudra – pouces et index joints –, accéléra et les mena droit en mer.

Il s'avéra que Floyd Gamertsfelder n'était pas du genre à se confier rapidement. Milo avait espéré qu'il s'ouvrirait à lui et vomirait son angoisse métaphysique avant qu'ils ne soient trop loin au large, mais rien du tout : Floyd s'était fendu de sa petite remarque à propos de ses réelles motivations à venir trouver Milo sur son bateau, et puis, pouf ! il s'était refermé comme une moule fraîche agrippée à la coque, le regard morose rivé sur l'horizon.

Milo n'était pas plus surpris que cela : en général, les clients mettaient du temps à se confier. Souvent, les casse-tête qu'ils avaient à résoudre tenaient du dédale intime inextricable, si bien que, pour se mettre à parler, il leur fallait fendre pas mal de vagues, tenter maintes fois d'affronter du coin de l'œil son regard cosmique et se laisser convaincre par l'océan qui roulait, puissant, dans sa voix de biker millénaire.

La plupart du temps, Milo menait ses clients au même endroit – aux mêmes coordonnées –, connu de lui seul, à une heure de la côte qui n'était plus visible de là. Une fois sur place, il jetait l'ancre droit sur une épave de

sous-marin, récif artificiel qui, trente mètres au-dessous, abritait toutes les variétés d'animaux marins du golfe ou presque. « Même un mort choperait son quota de poissons, ici », annonçait chaque fois Milo à ses clients.

Floyd et lui flottèrent près de deux heures au-dessus du sous-marin à pêcher bonites et perches-soleils. Floyd ouvrit une glacière qu'il avait embarquée avec eux, et ils décapsulèrent chacun une bière.

— Z'avez déjà été marié, Milo ?

Ah... Un souci d'ordre conjugal. Le mariage représentait quatre-vingts pour cent du chiffre d'affaires de la branche sagesse de son business.

— Ouais, répondit Milo.

Neuf mille six cent quarante-neuf fois.

— Eh bien, en résumé, j'ai pas le sentiment que ma femme soit bien sympa avec moi. (Milo émit un grognement de commisération.) Je dis pas qu'elle me trompe, hein, non, non. Ça va peut-être vous paraître futile, mais elle fait jamais de trucs tout cons pour me faire plaisir, du genre m'apporter un verre de limonade quand je tonds la pelouse. Je suis peut-être vieux jeu, je sais pas ? On dit que c'est les p'tits trucs qui font le grand amour, alors... Enfin, voilà : les p'tits trucs, ben, elle les fait pas, quoi...

Milo coupa le moteur derrière lui, et le vrombissement cessa.

— Est-ce que j'en fais, moi, des p'tits trucs ? poursuivit Floyd. Que oui, merde ! La semaine dernière, j'ai préparé des spaghettis et... Hé ! Y a quelqu'un au bout du fil !

Une sérieole de belle taille venait de mordre à l'hameçon de Floyd, et ils luttèrent quinze bonnes minutes pour la sortir. Le vent soufflait un peu plus fort. Plus bas, dans les entrailles du vieux sous-marin, des milliers de poissons scrutaient l'ombre que projetait le *Jenny Ann Loudermilk* sur les fonds marins. À deux bornes de là, le requin qui allait dévorer Milo pourchassait un banc de maquereaux et fendait les courants vers le nord, remontant en direction de la côte.

— Votre femme, elle est sympa avec les gens en général ? demanda Milo.

— Pas spécialement, répondit Floyd.

— Vous pensez que c'est quoi, le souci ?

Floyd prit une inspiration profonde.

— Ben, je pense que ma femme est pas très agréable. Je pense qu'elle n'a pas spécialement d'affection pour moi... ni pour qui que ce soit d'autre,

d'ailleurs.

— Pourquoi vous ne la quittez pas ? s'enquit Milo.

Il fallut à Floyd cinq minutes bien pleines pour digérer la question.

— J'essaie de pas faire le gamin, finit-il par déclarer. Je me dis qu'on a peut-être juste besoin de temps. Le mariage, c'est du boulot. Non, je crois que ce qu'il faut que je fasse, c'est... (Et à cet instant-là, à cet instant-là seulement, il se tourna vers Milo pour le regarder droit dans les yeux.) Ce qu'il faut que je fasse, c'est que je grandisse un peu et que je me batte pour que ça s'arrange. Un Gamertsfelder n'abandonne jamais !

Milo, lui, ne se tourna pas vers Floyd : il gardait le regard rivé sur l'eau, tout à autre chose.

— Une petite minute..., dit-il, avant de lancer loooooin devant un leurre qui amerrit dans une gerbe d'eau salée.

Il fit le décompte dans sa tête – 4, 3, 2, 1... – et ferra d'un coup sec et puissant : là, il se mit à mouliner comme un croupion piqué à l'ail et, quelques instants plus tard, un barracuda colossal et furieux atterrissait sur le pont, juste devant Floyd.

— Bordel ! pesta le type. Vous êtes malade ou quoi ?

Le barracuda se débattait, hystérique, sa gueule énorme et ses dents aiguisées comme des lames martyrisant le tuyau d'arrosage déroulé sur le pont.

Floyd, pris de panique, avait tout du derviche frénétique épris de danse contemporaine.

— C'est pas vous qui vouliez essayer de pas faire le gamin ? ironisa Milo.

Le barracuda bondit dans les airs, claquant des mâchoires à quelques millimètres des mains de Floyd.

— Il a juste besoin d'un peu de temps, ajouta Milo. La pêche, c'est du boulot.

Le barracuda réduisit en charpie une canette de bière vide et tenta de s'en prendre aux chevilles de Floyd.

Le marchand de tapis, comme la plupart des gens, savait faire preuve de courage, quand il le fallait, aussi parvint-il à surmonter sa peur. Il se pencha, saisit le poisson en son milieu, puis, expectorant un bruit guttural perdu entre le sanglot et le grognement, il bazarde le monstre marin par-dessus bord.

Il resta planté là, tremblant, saturé d'adrénaline, se demandant s'il lui restait assez de force pour pester de nouveau contre Milo.

— Le souci, avec un barracuda, c'est pas qu'on réagisse face à lui comme un gamin. Le souci, avec un barracuda, c'est que c'est un barracuda : si vous ne pouvez pas partager la traversée avec lui, alors l'un de vous deux doit passer par-dessus bord.

Floyd se rassit dans la chaise de combat et observa une minute de silence.

— Ouais, finit-il par dire d'une voix désolée.

Milo fit rugir le moteur et se hâta sur le chemin de la marina, espérant sauver au moins sa toute fin d'après-midi.

Si Milo était mort à ce moment-là, il aurait fini cette vie sur une note d'une poésie fort gratifiante, mais non. Non, ce n'est pas ce qu'il fit.

Il décida d'aller se bourrer la gueule *Chez BoBo*.

La popularité folle dont le pub jouissait dans les Keys, il la devait justement à BoBo, un babouin empaillé affublé d'un gilet de sauvetage : accroupi pour l'éternité, le singe empoignait d'une patte énergique sa gaule de satire. Les employés devaient emporter BoBo tous les soirs après le service, de peur que les jeunes du coin ne viennent le leur faucher. Depuis un an, maintenant, Milo s'était maqué avec la barmaid qui bossait le week-end, Tanya, une ancienne joueuse de foot pro de quarante-cinq balais. Après la fermeture, il l'aida à empiler les chaises, puis ils filèrent au bungalow de Tanya – BoBo voyageait à l'arrière du pick-up – où ils éclusèrent une demi-bouteille de vin avant de faire l'amour.

Par la fenêtre ouverte, le chuintement et le clapotis de la houle s'invitaient dans le bungalow. Et puis, tout à coup, une vague rendit un bruit différent, comme un coup de pédale de grosse caisse dans un tronc creux.

L'appel de la planche.

— Viens surfer avec moi, lança Milo à Tanya.

— Pas ce soir... Je vais picoler encore un peu et me pieuter.

— Je te réveille quand je rentre, dit-il, avant de se pencher pour l'embrasser.

— Pitié, non..., protesta-t-elle. Sans rire, laisse-moi dormir. Je bosse tôt demain.

— OK.

Un peu con, hein ? Parce que ce furent les derniers mots que Milo échangea ici-bas avec un autre être humain. Une fois à la flotte, il traversa au crawl les hauts-fonds, brisant les déferlantes pour rallier les collines d'eau salée, grosses lames, avant qu'elles décrépissent et viennent s'échouer près des côtes. C'était l'instant qu'il préférait : quand il était assis, là, à attendre sur sa planche. Il observait la lueur des bougies par la fenêtre du bungalow, se demandait ce à quoi pensait Tanya, et comment se portait Burt, chez eux, sur la plage, à quelques bornes de là. Est-ce qu'il pionçait ? Peut-être qu'il chassait sur le sable.

Voilà, c'était ça que faisait Milo, juste avant l'épisode du requin. Plutôt sympa, au fond, comme dernier acte. Il parvint même à méditer un peu, s'immergeant pleinement dans l'instant. Il perçut – percevoir, toujours – la lune, astragale onirique foulant l'espace, puis la nuit, la brise, et...

Et le requin frappa.

Il fusa hors de l'eau comme une torpille et s'éleva dans les airs, la planche dans la gueule : Milo eut l'impression qu'il venait de se faire percuter par un bus. La soudaineté, la violence de l'impact, la conviction qu'il se passait un truc pas chouette sans savoir encore de quoi il s'agissait.

Mais il ne tarda pas à le découvrir et commença à paniquer.

Un sage, un marchand de chaussures ou un oryctérope du Cap vivaient la dévoration par un squalo de façon sensiblement identique, aussi Milo vécut-il sans surprise l'horreur de la prise de conscience, la souffrance infâme du déchiquetage, du broyage d'os, et il cria de douleur et d'effroi comme l'aurait fait n'importe qui à sa place.

Ah, quel dommage ! Il avait vraiment espéré franchir le dernier seuil en explorateur, dans un éclair doré de plénitude et de superbe, et puis, non, il se faisait mâchouiller comme un vieux jambonneau...

— Putain, nooon !

Voilà. Ce furent ses ultimes mots.

Sa voix intérieure se tut peu à peu et, juste avant que la lumière succombe aux ténèbres, Milo repensa à Burt : l'animal était futé, il se trouverait un nouveau maître, quelqu'un qui saurait voir en lui le bon chien qu'il était. Prévenante, cette pensée. Bienveillante, même. Très sage. Et puis, soudain, une nuit venue du fond des âges, cosmique, l'engloutit tout entier, noyant sa flamme de vie comme on souffle... Comme d'habitude, quoi...

Le requin, lui, d'un coup de queue, plongeait un peu plus profond, laissant dans son sillage un nuage de sang constellé de débris de planche.

Il ne s'arrêta pour savourer ni l'instant ni la finesse du mets : encore et toujours affamé, il s'était remis en quête d'une nouvelle proie.

Un hémisphère de son cerveau perçut l'océan, les sons marins, la pulsation de l'eau, et l'autre perçut la chaleur de la nourriture que digérait déjà son estomac, et se souvint du maquereau qu'il avait été, et de la palourde, et de la baleine, et du chien, et du chat, et de la reine des fraises.

OceanofPDF.com

2

DE L'IVRESSE INATTENDUE D'ÊTRE CATAPULTÉ À VIENNE

Mourir n'avait rien d'inédit, de fait : Milo était mort près de dix mille fois, et de presque toutes les façons possibles. Certaines morts étaient affreuses, d'autres relativement supportables.

Bien sûr, la meilleure façon de mourir, c'était sur le coup, mais c'était extrêmement rare. Milo n'était mort sur le coup qu'une seule fois, le jour où une grue lui avait lâché une poutre métallique sur la tête. Cela avait été la seule fois où, arrivé dans l'au-delà, il avait dû se fendre d'un : « Il s'est passé quoi, là, bordel ? »

Non, décidément, on avait beau savoir qu'elle nous pendait au nez, expérimenté ou pas, la mort, on ne s'y habitait jamais vraiment.

Quatre fois, Milo avait été exécuté et avait su exactement quand il allait mourir. Il avait péri sur un bûcher en Espagne, avait été décapité en Chine, pendu au Soudan et gazé en Californie. En général, quand on voit la mort venir, on peut singer le courage, mais à l'intérieur, on n'en a pas moins l'impression qu'un plombier sous speed nous pompe les entrailles à coups de ventouse.

Milo avait horreur des morts douloureuses. Il était mort quatorze fois au combat. Il avait successivement été transpercé par une lance, jeté par-dessus un parapet, vidé de son sang avant de succomber à ses blessures, de nouveau transpercé par une lance, écrasé par un char, sonné par une masse d'armes puis piétiné par un cheval, encore transpercé par une lance, suriné à la baïonnette, dispersé par une bombe, criblé de balles et laissé pour mort, criblé de flèches et traîné derrière un cheval jusqu'à ce que mort s'ensuive, écrasé par un cheval – Milo détestait les chevaux – et étranglé par un fantassin allemand, un colosse. Et puis, il y avait eu sa mort favorite : quand il avait été fait prisonnier par les Turcs, puis catapulté par-dessus les

remparts de la ville de Vienne. Retour à l'envoyeur. La vitesse vertigineuse, le vol plané au-dessus de la fresque nocturne d'une Vienne à l'agonie, fumante, rongée par les feux de la guerre qui rugissaient sous lui... Sublime !

Cauchemardesque, mais sublime.

Il y avait aussi des morts follement romantiques. Lorsque, explorateur arctique, il était mort de froid, il avait beau n'avoir ressenti qu'une illusion de chaleur lors de ses derniers instants, son cerveau ne l'en avait pas moins régalié d'un cocktail chimique d'apaisement et de plénitude. Il s'était éteint tandis que le levant embrasait la glace, lame froide, funeste et orangée.

Il n'avait pas toujours l'occasion de grandir avant de franchir le seuil, et savait ce que c'était que de passer l'été à perdre ses cheveux dans l'aile pédiatrique d'un service d'oncologie, avant de mourir agrippé à Charles, le petit alligator en peluche.

Milo était mort en plein orgasme, mort après de copieux dîners auprès de délicieux convives, mort dans l'ivresse d'un amour extatique. Dans le futur, il était mort lors du crash d'un vaisseau spatial lancé à la vitesse de la lumière, trépas mystique qui résonnait et se reproduisait à l'infini dans les entrailles du temps, vibration funèbre et perpétuelle d'une corde de guitare cosmique. Il était mort plusieurs fois en tombant d'un arbre, et s'était trop souvent étouffé avec des gaufres. Il avait été rongé jusqu'à l'os par des requins. Par des cancers, aussi. Il avait été assassiné par sa mauvaise hygiène de vie, des maris furieux, des abeilles tueuses et des envies irrépressibles de faire le malin, comme cette fois où, dans un magasin de bricolage, il s'était fourré dans le nez le tuyau d'un nettoyeur à haute pression.

Dans l'entre-deux-vies, quand il pouvait se souvenir sans mal de toutes ses existences, il se prenait à espérer revivre la fabuleuse expérience du catapultage par-dessus Vienne assiégée, affamée et réduite en cendres. Étrange sensation que de vouloir revivre une mort. Quarante fois, il avait demandé à la Mort de lui rendre ce petit service.

— Pourquoi ? lui avait-elle demandé un jour.

Il y avait réfléchi.

— Je volais ! avait-il fini par répondre. Je ne pesais plus rien !

— Illusion. Si nous mourons, c'est parce que notre âme pèse dans la balance...

Il avait savouré le souvenir de Vienne : la légèreté de l'être, la perfection de l'instant. Il ferma les yeux et se rappela les flammes, la vitesse, la furieuse caresse du vent et les volutes de fumée qui s'élevaient d'une cuisine, chargées des odeurs mêlées d'oignons et de chien grillé.

OceanofPDF.com

3

SUZIE

Tu ne viens pas de la poussière, contrairement à ce qu'ils prétendent. Tu venais de l'eau, et tu retourneras à l'eau à ta mort, comme porté par une rivière à flanc de colline.

Milo s'éveilla à proximité de l'eau, comme il l'avait fait près de dix mille fois. Plus exactement, il s'éveilla sur un pont ferroviaire qui enjambait un antique cours d'eau, lent, sombre, et grouillant de souches et de poissons-chats.

La Mort était là, avec lui, assise en tailleur contre le treillis métallique du pont. Elle était présente à chacun de ses réveils, et l'observait chaque fois avec ces mêmes yeux luisants, ce regard d'une empathie infinie, enroulée dans sa cape de longs cheveux noirs.

Elle n'était pas obligée d'être ici : elle pouvait se contenter de le faucher et de le livrer à son sort... Mais non, elle était toujours là. Chaque fois. Oh, il n'y avait pas de quoi fouetter un chat : l'univers pourrait bien tourner sans elle une heure ou deux... Et puis, il y en avait d'autres qui faisaient le même boulot, tout aussi ténébreuses, pâles et compatissantes qu'elle.

— Suzie..., murmura-t-il.

Elle détestait qu'on l'appelle « la Mort ». En même temps, qui aimerait qu'on l'appelle comme ça ?

— Oh, la ferme..., le rabroua-t-elle. Prends le temps de te poser, ne parle pas tout de suite. Et arrête de gigoter.

La mèche de cheveux qu'elle mâchouillait dissimulait à demi son sourire.

Il faut quelques minutes à l'âme pour se sortir le nez de la merde ; passer d'un monde à l'autre, ça reste assez coton. Il faut se concentrer, laisser les

souvenirs de toutes nos vies se rassembler... Même quand on en a vécu quelques milliers.

Milo n'avait pas été surpris le moins du monde par le pont ferroviaire et la rivière aux poissons-chats : le monde était partout pareil. Ce qui existait sur terre existait ici aussi. La nourriture, la communication, un abri, de l'oxygène, du café : si vous en aviez besoin « en bas », vous en aviez besoin « là-haut » aussi.

Le corps de Milo ressemblait énormément à celui qu'il avait sur terre : il avait simplement recouvert sa jeunesse. Il ne portait rien d'autre qu'un short en jean. C'était ainsi, comme ça l'avait toujours été et comme ce le serait toujours.

Après quelques minutes de silence, il se racla la gorge.

— Merci bien, pour le requin.

— Tu sais pertinemment que je n'ai pas la moindre idée de la façon dont tu vas y passer, répliqua-t-elle. L'univers a son boa cosmique à lui.

— T'aurais pu me récupérer avant que... Enfin... Ça fait super mal, merde !

Suzie eut soudain l'air furieux, ses yeux brûlant de rage, puis... elle s'apaisa presque aussitôt.

— Tu te fous de moi, c'est ça ?

— Je me fous de toi.

À plusieurs kilomètres de là, un train joua du klaxon, puis siffla. Milo observa alentour, vit que le pont était un vieil édifice délabré dont les mauvaises herbes et les fleurs sauvages envahissaient les traverses. De toute évidence, il était à l'abandon, mais, dans l'au-delà, ceci n'empêchait pas forcément cela : il était tout à fait possible qu'un train déboule ici, en dépit de la rouille et de la végétation rebelle. Dans l'au-delà, les choses avaient une fâcheuse tendance à changer dès que vous aviez le dos tourné.

Milo descendit dans les roseaux qui poussaient près de la rivière, s'assura qu'ils ne dissimulaient pas de serpents, tendit la main vers Suzie pour qu'elle le rejoigne et fut heureux qu'elle s'en saisisse.

Il aurait aimé qu'ils aient plus de temps ensemble ; plus de temps pour qu'elle l'aide à se focaliser, à achever la transition. Mais cela ne durerait pas : les autres seraient bientôt là.

Il scruta les bois, l'eau. Cela faisait cinq minutes qu'il était réveillé – dix, peut-être –, ce qui voulait dire que...

— 5..., murmura-t-il. 4, 3, 2...

— Milo ! lança une voix chantante derrière lui.

Il se retourna et aperçut deux femmes qui remontaient la berge jusqu'à lui, évitant les branches pourrissantes, surprenant ici un – « croââ ! » – énorme crapaud, là une – « splatch ! » – tortue-alligator.

Suzie poussa un soupir appuyé.

— Bon, je m'éclipse, lâcha-t-elle.

— Suzie...

— La journée a été longue : un ferry a chaviré en mer de Cortez ce matin. Cent cinquante vies d'un coup, hop ! C'est censé être mon boulot, bien sûr, mais...

Milo voulut la reconforter, mais elle avait déjà disparu dans un nuage de vent et de feuilles mortes.

— Bien..., dit-il, avant de se tourner vers...

— Milo !

La première des deux femmes, une bonne grosse mamma au visage fendu d'un colossal sourire oklahomien, se jeta sur lui, euphorique, et le prit dans ses bras.

— Milo, gazouilla-t-elle. Milo, Milo...

— Mamoune ! l'accueillit Milo, le visage enfoui contre son aisselle.

Ce n'était pas sa mère à proprement parler, mais bon.

La seconde femme, cigarette au bec, avait des airs de chef d'entreprise bougonne qui aurait pris sa retraite en Floride. Un chat la suivait.

— Mémé, la salua Milo en lui serrant la main.

— Tu es en retard, fit-elle remarquer, comme chaque fois.

Elles n'étaient ni des anges ni des divinités. Pour tout dire, Milo aurait pu lister une centaine de choses qu'elles n'étaient pas, mais demeurerait bien incapable de dire ce qu'elles étaient.

— Tu as l'air en forme, ajouta Mémé. Tu t'es rendu utile, cette fois ?

Un deuxième chat s'élança de sous sa jupe et fila chasser quelque bestiole dans les herbes hautes.

— Assez, assez ! lança Mamoune en levant ses grosses paluches. On papotera plus tard : pour l'instant, chut ! Contentons-nous de le ramener à la maison.

Elle le prit par le bras, et ils s'éloignèrent de la berge, traversèrent des bois, puis émergèrent près d'une autoroute qui les conduisit jusqu'à une

petite ville du coin. Là, ils montèrent dans un bus qui longea le cours d'eau, emprunta un pont qui enjambait un lac scintillant de soleil et planté çà et là de maisons à fleur d'eau.

Les heures qui suivaient la mort, on attendait des concernés un calme résolument méditatif : ils étaient censés réfléchir à ce qu'ils avaient pu faire – ou ne pas faire – de bon durant leur dernière existence. Votre nouvelle demeure dans l'au-delà se trouvait être une projection de vos actions sur terre. Vous l'aviez joué comme Gandhi et consorts ? Alors vous hériteriez probablement d'une belle maison avec un jardin et son joli petit étang. À l'inverse, si vous trucidiez et cuisiniez des majorettes, vous aviez de fortes chances d'hériter d'une cahute située aux abords immédiats de la déchetterie locale.

Ils descendirent du bus, traversèrent un quartier strié de ponts et de canaux. À mesure qu'ils marchaient, les trottoirs se faisaient plus sales. Milo, qui ne supportait pas que l'on jette des déchets par terre, ramassa une barquette de frites et, ne voyant pas la moindre poubelle en vue, la garda dans la main.

Leur périple prit fin devant un dédale d'immeubles, le sol jonché d'emballages alimentaires et autres détritrus. À leurs pieds, l'herbe clairsemée était morte.

— Sans déconner..., lâcha Milo. Sans déconner ?

Mamoune détourna les yeux.

— Déçu, le petit ? s'enquit Mémé, le dévisageant d'un regard menaçant.

Cinq ou six autres chats s'étaient massés autour d'elle.

— J'étais un sage ! protesta Milo. Un guide spirituel ! J'aidais les gens ! J'étais à l'unisson de la planète, comme qu'il dirait...

— Tu pêchais en monnayant deux, trois conseils, rétorqua Mémé. J'ai vu plus remarquable.

Bon sang de bonsoir !

Milo jeta sa barquette de frites dans l'herbe, près d'une vieille chaussette orpheline.

— Tu n'as rien accompli d'extraordinaire, concéda Mamoune en posant ses grosses mains sur les épaules de Milo. Tu as neuf cent quatre-vingt-quatorze vies d'expérience, alors ne me dis pas que tu t'es donné à fond sur celle-ci. Il vaut mieux que ça, mon formidable petit Milo à moi, avec son âme si pétillante de possibles et d'énergie !

— Arrête de le pouponner ! s'exclama Mémé, cinglante. Tu es toujours à le dorloter comme un bébé, comment veux-tu qu'il s'accomplisse ?

Milo déploya des efforts surhumains pour garder ses majeurs en berne, puis guida ses tutrices dans son immeuble – au 2271, Lotissement Propane –, où ils gravirent trois volées de marches pour se retrouver bientôt devant sa porte. Appartement 12. La peinture appliquée à la va-vite par les ouvriers scellait le battant de la porte, mais Mamoune le défonça d'un coup d'épaule.

L'appartement ressemblait à un appartement. C'était partout pareil dans l'univers de toute façon, les appartements : du mobilier mal assorti, des appliques datant des années 1970...

— Pose-toi un peu, lui suggéra Mamoune. Fais une petite sieste, sers-toi dans le frigo. On revient te voir bientôt.

Soudain, elle lança vers Mémé un regard entendu, comme si elles avaient comploté dans son dos.

— J'ai raté un épisode ? demanda Milo.

Elles évitèrent soigneusement son regard.

— On en parlera plus tard : pour l'instant, tu te reposes.

— OK, capitula Milo.

Mamoune, Mémé et une centaine de chats quittèrent l'appartement.

— Ça pue la pisser de chat...

Cette fois, il l'avait eu dans l'os. C'était d'ordre proctologique. Sur terre, il était toujours difficile d'évaluer le degré de noblesse morale de son existence. C'est ici, dans l'au-delà, que tout devenait clair, l'heure du bilan avait sonné pour Milo : trop de plage, trop de bière, pas grand-chose de fait pour changer le monde, et patati et patata...

Oh, et puis merde !

Il ferait mieux la prochaine fois...

Il utilisa l'interrupteur situé près de la porte. Pas de lumière. Il essaya dans la cuisine. Pas de lumière non plus. Même pas d'électricité ici.

Bon sang de bonsoir !

Il longea le couloir, laissant à ses yeux le temps de s'accoutumer à l'obscurité. Celui-ci débouchait sur une chambre individuelle : l'ombre d'un lit, une table de chevet, un radioréveil...

Des remous d'air dans la pièce... Bientôt, de mignonnes petites volutes de poussière et de feuilles mortes tourbillonnèrent devant lui. Les feuilles

formèrent bientôt une silhouette, et le vortex ralentit, puis cessa : seule restait devant Milo la silhouette.

Suzie venait de se matérialiser près de la table de chevet, presque drapée de ses cheveux noirs, et de lentes flammes – de vraies flammes – dansant dans les yeux.

Elle passa ses longs bras autour du cou de Milo et déposa sur ses lèvres le plus délicat des baisers. Il l’attira contre lui, et le baiser éthéré se fit plus profond.

— Tu aurais pu attendre qu’elles aient quitté le quartier, lui fit remarquer Milo. Elles ne sont pas aveugles, hein...

— J’ai l’impression qu’elles se doutent de quelque chose, lui confia Suzie.

— Oui, eh bien, si elles l’apprennent – et ça finira par arriver –, elles vont tirer la tronche. Tu le sais, qu’elles vont tirer la tronche.

— Chuuut..., le fit taire Suzie.

Elle l’étreignit alors et le força à s’allonger sur le sol.

De la moquette au rabais..., observa-t-il. Voilà qui risque de provoquer des irritations...

La lumière diffuse qui filtrait par la fenêtre se mua en crépuscule grenat. Aurore, journée, crépuscule, nuit... Dans l’au-delà, ils ne se succédaient pas forcément dans cet ordre. L’ordre, d’ailleurs, n’était souvent qu’une illusion, et il y avait bien moins d’illusions ici que sur terre.

Ils avaient réussi à grand-peine à se hisser sur le lit, fourbus et marqués ici ou là.

Milo enfouit son visage dans les cheveux de Suzie et s’enivra de son parfum, celui de minuit.

— Tu m’as manqué, confessa-t-il.

Elle se cala sur un coude et posa sur lui un regard incrédule.

— Arrête ton char : tu ne sais même plus à quoi je ressemble quand tu baises Tanya, Amy, Batanga, Li Wu, Ma...

— J’y peux rien à ça : on vit, on baise. D’une certaine façon, tu me manques quand même quand j’y suis : c’est comme si j’étais amputé d’une partie de moi-même.

— T’es vraiment un menteur, mais c’est très chou, ce que tu dis. (Elle lui mordilla le cou, assez fort pour en faire couler une goutte de sang.) Je t’ai apporté un truc.

— Oh...

— Tu te souviens de ça ? lui demanda-t-elle en sortant du fin fond de sa chevelure un petit bracelet en cuivre.

Amoché, recouvert de vert-de-gris, il figurait de façon rudimentaire un serpent se mordant la queue.

— Un bracelet, constata Milo en le lui prenant des mains. (Tandis qu'il le soupesait, il eut le sentiment de le reconnaître.) Oh, il date de ma première vie...

— Et de ta première mort, ajouta-t-elle. Tu t'en souviens ?

Bien sûr qu'il s'en souvenait.

Il tourna et retourna le bracelet entre ses doigts, et se laissa envahir par des images lointaines, comme tirées d'un rêve.

OceanofPDF.com

4

LE PROBLÈME DES BARBARES

Vallée de l'Indus, 2600 av. J.-C.

Milosavu Pradesh ouvrit les yeux dès qu'il le put, et le monde déferla en lui, fleuve de couleurs et de sons. Les parents qui l'avaient amené à la vie vivaient au beau milieu de bois verdoyants et de montagnes séparées l'une de l'autre par d'immenses champs, verdoyants eux aussi. Un cours d'eau y serpentait, plongeant au loin dans une gorge abyssale embuée de bruine.

Ce monde résonnait de mille voix : le rugissement des pluies de mousson, le bruissement des insectes, les sons de la nuit. Les anecdotes de son père. Les chansons de sa mère.

Personne au village ne savait que son âme était neuve. Comment l'auraient-ils deviné ? Ce n'était pas comme si on venait au monde avec un compteur d'existences plaqué sur le front. La seule façon de le savoir, en fait, était de regarder quelqu'un dans les yeux : les âmes nouvelles posaient sur ce monde nouveau un regard d'une avidité infinie. Leur toute première fois.

— C'est une pierre, ce gosse, dit un jour le père de Milosavu. Quand il regarde ou écoute quelque chose, il ne bouge plus le petit doigt. C'est à peine s'il respire.

— C'est un soleil, le reprenait sa mère. Attends donc de voir : un de ces jours, ces images et ces sons allumeront en lui un feu divin. Attends donc !

— Il est de l'étoffe des guides, déclara le chef du village, et tout le monde partagea son avis.

Le chef du village avait connu son petit succès en tant que guerrier, autrefois : il portait au biceps un bracelet de cuivre qui figurait de façon

rudimentaire un serpent se mordant la queue. Un après-midi, il le retira et laissa Milo se pavaner avec, comme on porte un chapeau tout pimpant.

Milo apprenait vite. À trois mois, il marchait. Il se rendait même jusqu'à la gorge, si bien que l'on devait lui courir après pour le rattraper de justesse avant qu'il ne bascule dans le vide. La propreté ? Les doigts dans le nez ! Lorsqu'il parla pour la première fois, ce fut en articulant une phrase complète à la syntaxe impeccable.

— Père, entends-tu le vent animer les frondaisons ?

Ce à quoi son père répondit avec à-propos :

— Hein ? Oui, oui, j'entends, mais... Bon sang de bonsoir !

Aux jeux des garçons, il menait et triomphait toujours. Puis, à six ans, il cessa de grandir. C'était comme si, du jour au lendemain, tous les enfants du village avaient pris une tête de plus. Tous, sauf lui. Personne ne savait trop pourquoi.

— Si ça se trouve, il garde ses forces pour plus tard, suggéra un jour son père, et dans un mois ou deux, paf ! il poussera d'un coup et les dépassera tous.

Sauf que les choses ne s'étaient pas passées comme ça. Il resta petit. Il y avait aussi, parfois, des moments où il peinait à respirer : il sentait sa poitrine se comprimer et devait s'asseoir, attendre, la respiration sifflante et rauque, que la poigne de fer libère ses poumons.

Bientôt, les autres garçons ne laissèrent plus Milosavu prendre part à leurs jeux. Si, d'aventure, il insistait, les autres le soulevaient de terre et se l'envoyaient comme un petit ballon.

— C'en est fini de ces insultes ! grogna un jour Milo, tandis qu'il planait entre deux paires de bras.

Voltigeant, il serra le poing et décocha au garçon qui le rattrapa un coup si puissant qu'il tomba à la renverse et s'effondra comme un ivrogne, sous les quolibets de ses camarades. Milosavu se releva, triomphant, tâchant de cacher le mal qu'il avait à reprendre son souffle : il espérait pouvoir se mettre à couvert derrière un arbre avant de s'évanouir. Malheureusement, après quelques pas seulement, il fut rattrapé par quatre garçons qui le plaquèrent au sol, et celui qu'il avait frappé lui remplit la bouche de poussière.

Cela n'empêcha pas Milosavu de revenir jouer avec les autres. Une fois de plus, il courut au milieu de ses camarades et, lorsqu'ils se saisirent de lui,

il attrapa le poignet du plus costaud d'entre eux – Sanjeev – et, d'un geste habile, lui infligea une torsion douloureuse. Il avait vu son père se servir de cette prise lorsqu'il luttait avec les autres hommes du village. Sanjeev hurla, puis se raidit : les anciens leur avaient appris que la souffrance était éphémère, que, comme toute chose extérieure au boa cosmique d'une personne, elle allait et venait.

— Lâche-moi, dit-il à Milosavu, et plus personne ne posera la main sur toi.

Milo le lâcha, et Sanjeev se releva.

— C'était puéril de notre part de te traiter ainsi, admit-il.

— Cela étant, ne sommes-nous pas des enfants ? intervint Milosavu avec un haussement d'épaules.

— Quand bien même. Pour autant, Milosavu, entends bien ceci : il est un fait que tu es bien plus petit que nous autres, et que tu fais un ballon d'exception. Un ballon normal ne se débat pas dans les airs comme tu le fais et ne nous donne pas tant de fil à retordre en essayant de nous échapper. Peut-on, Milosavu, s'il te plaît, t'utiliser comme ballon ?

Milosavu apprécia que Sanjeev lui témoigne ainsi du respect et, comme son père lui avait appris à se méfier de l'orgueil mal placé, il accepta.

La première fois que son père fut témoin de ce nouveau jeu auquel s'adonnaient les garçons, il en fut aussi désarçonné qu'irrité, mais, à mesure qu'il assistait aux parties, il n'en conçut que davantage de fierté pour son fils.

— Milosavu sera le plus petit chef que ce village, et peut-être le monde, a jamais connu.

Encore une fois, il faisait fausse route. En vérité, voici ce qui se passa...

Un jour que les enfants jouaient et que leurs parents s'affairaient dans les champs, un vacarme singulier éclata au centre du village : des voix tonnaient, cris de surprise et d'angoisse mêlés. Partout, on filait entre les maisons jusqu'au cœur du village, échangeant avec son voisin des regards troublés.

Milosavu laissa les autres garçons à leurs jeux et partit rejoindre père et mère devant leur maison.

— Allons voir de quoi il retourne, annonça son père.

Ils rejoignirent tous les trois les villageois massés autour du puits.

Les anciens venaient tout juste d'arriver.

Ce qui avait suscité cette agitation, c'était un homme qui, de ce qu'il offrait à la vue, aurait tout aussi bien pu être mort : il ruisselait de sang. L'inquiétant personnage lança quelques mots aux anciens, tomba à la renverse, et mourut.

Le chef du village leva les mains, demanda le silence et annonça une terrible nouvelle : le mort, expliqua-t-il, était – de son vivant – fermier dans la vallée, loin en aval. Trois jours plus tôt, des pillers barbares avaient menacé de mettre son village à sac, si bien que les habitants s'étaient empressés de s'armer du mieux qu'ils l'avaient pu. Ils s'étaient battus courageusement et s'étaient fait joliment massacrer. Le village avait été rasé et les survivants réduits en esclavage. Cet homme avait été le seul à pouvoir s'échapper, et il s'était dépêché de les avertir : les barbares approchaient de leur village.

La nouvelle fut accueillie dans un profond silence. Les barbares et leurs expéditions, ça ne datait pas d'hier. Ils ponctuaient à l'occasion les récits des marchands et, s'ils étaient, certes, modelés à la glaise du cauchemar et de l'horreur, aucun des villageois n'en avait vu de son vivant.

À une exception près.

La vieille Vashti était la doyenne du village, elle avait trente ans de plus que son successeur au titre de doyen. Quel âge pouvait-elle bien avoir, la vieille Vashti ? Cent ans, peut-être. Même la vieille Vashti ne savait pas quel âge elle avait. Ce que l'on constatait sans mal, par contre, c'est que la vieille Vashti avait des allures de vieux morceau de bois en train de pourrir.

Pour autant, elle s'avança pour parler, le regard étrangement vif et lucide. Elle avait l'air alarmée.

— Ces barbares, ils sont venus quand j'étais gamine, croassa-t-elle. Ils sont cruels : ils dépècent les enfants comme des grains de raisin pour les livrer aux fourmis. Ils violent leurs victimes pendant des jours, avant et après leur mort. Si j'ai survécu, ce n'est que parce que leur chef trouvait que je ressemblais à sa mère sans la moustache. Nul ne peut les vaincre au combat, et nous n'avons nulle part où fuir. Si j'avais un conseil à vous donner, ce serait de vous planter chacun un poignard dans le cœur au plus vite.

Alors, sur ces mots, la vieille Vashti sortit un poignard et se le ficha en plein cœur, comme ça, hop, devant tout le monde. On hurla, fort et longtemps, et, tandis que la stupéfaction de la foule menaçait d'accoucher

d'un mouvement de panique, s'éleva dans le village un tintement semblable à celui d'une cloche : les cris se firent de plus en plus discrets, et les villageois tendirent l'oreille, médusés. Terrifiés, agités, ils scrutèrent alentour pour découvrir bientôt que le tintement n'était pas celui d'une cloche, mais celui que produisait Milosavu dans la forge proche en abattant, de toutes ses forces, le marteau contre la grande enclume.

Plusieurs adultes, y compris le chef du village et ses parents, se hâtèrent d'aller le trouver pour mettre un terme à ce vacarme : vraiment, faire un raffut pareil dans un moment comme celui-ci ! Quel enfantillage !

— S'il vous plaît ! s'exclama Milo. J'ai une proposition à vous faire ; une proposition qui n'implique pas de se poignarder en pleine poitrine.

Silence.

Tout le monde était assez disposé à profiter d'une solution moins extrême.

— Quand j'étais encore plus petit que je le suis aujourd'hui, les chevriers parlaient de tendre un pont de corde par-dessus la gorge, de façon que les bêtes puissent aller paître de l'autre côté. Nous ne l'avons jamais fait, sans trop que je sache pourquoi...

— Parce qu'on est paresseux ? avança Drupada, l'un des chevriers.

— Peut-être. Quoi qu'il en soit, rien ne nous empêche de le tendre maintenant, ce pont, et de fuir de l'autre côté de la gorge. Quand nous serons passés, nous tirerons le pont derrière nous.

— Le souci – et c'est un peu pour ça qu'on tire au flanc –, réagit Drupada, c'est que, pour tendre un pont de corde, il faut que l'un d'entre nous – pas moi – risque sa peau à descendre près d'un kilomètre de caillasse glissante, cramponné à une corde interminable, et, une fois arrivé en bas, risque à nouveau sa peau à remonter la même distance de caillasse glissante de l'autre côté.

— On n'aura jamais le temps, intervint l'un des anciens. Ça prendrait au moins deux jours : la gorge est traîtresse.

— Et si, intervint Milosavu, une flamme malicieuse dans les yeux, il n'était pas question de grimpette ?

Les villageois le dévisagèrent jusqu'au dernier.

— Vas-y, raconte, dit l'assistance.

— Et si, reprit Milosavu, on se servait de quelqu'un d'assez petit, mais aussi d'assez fort, pour être propulsé de l'autre côté de la gorge, un bout de

corde à la main ? Une fois notre homme arrivé à destination, nous n'aurions plus qu'à lancer des cordes de part et d'autre de la gorge et à tendre notre pont.

Tous les villageois braquèrent leur regard sur lui.

— Va nous falloir une sacrée tripotée de corde, dis donc..., fit remarquer Drupada.

Aussitôt, les villageois se mirent en branle et, au petit matin, ils avaient tissé assez de longueur de corde – heureusement pour eux, les parois de la gorge étaient couvertes de fibres végétales – pour en tendre deux par-dessus le gouffre, dont une tutrice pour garder l'équilibre. Ne restait plus qu'à trouver un volontaire qui porterait, d'une manière ou d'une autre, une corde de l'autre côté de la gorge et la tendrait derrière lui.

Il faudrait des jours aux barbares pour les rattraper – si seulement ils décidaient de les prendre en chasse –, si bien que les villageois auraient tout le temps de se cacher dans les montagnes.

Ils emportèrent tout ce qu'ils pouvaient aisément transporter, autrement dit pas grand-chose, et fendirent la brume matinale jusqu'à la gorge. Tout devant, Milosavu menait la marche, sa tête et ses épaules nues nimbées d'ambre auroral. Son ami Sanjeev allait à ses côtés et, derrière, avançaient les forgers et leurs assistants, bardés de longueurs et de longueurs de corde enroulées aux épaules.

Lorsqu'ils furent près de la gorge, le chef du village passa son bracelet de cuivre au biceps de Milo.

— Aujourd'hui et aujourd'hui seulement, lui dit-il, tu es notre chef.

Milosavu tenta de bâillonner un excès de fierté, tentative d'autant plus ardue qu'il essayait déjà de bâillonner un excès d'effroi.

— Je me permets une petite remarque d'ordre pratique, murmura Milo à Sanjeev. Le bracelet est trop large pour mon bras : il va tomber dans la gorge, c'est certain.

Son ami retira le bracelet, y ajouta quelques tours de fibre végétale pour l'épaissir, puis le replaça sur le bras de Milosavu.

Quelques secondes plus tard, ils se trouvaient tous au bord de la gorge et ne perdirent pas une minute : le temps pressait. En tendant l'oreille, on percevait déjà des voix rauques et tonnantes par-dessus les rugissements de l'eau.

Umang, le plus fort des forgers, taillé comme le rejeton d'un taureau et d'une souche de baobab, s'avança pour s'assurer que le bout de corde qu'allait transporter Milo était bien attaché à sa taille.

— Prêt ? demanda-t-il au jeune garçon.

— Je suis prêt, oui, répondit Milosavu, pantelant.

Terrifié comme jamais, il invoquait jusqu'à sa dernière once de courage pour ne pas mouiller son pantalon.

L'autre versant de la gorge se trouvait à cinquante mètres. Plus Milosavu regardait l'autre côté, plus celui-ci semblait s'éloigner, alors il jugea préférable de détourner les yeux. Soudain, Umang le prit par les poignets, le fit tourner à toute vitesse, puis le projeta en hurlant à pleins poumons par-dessus l'abîme.

Mais ce lancer ne fut pas couronné de succès.

Milo s'éleva dans les airs, tourbillonnant mollement, bras et jambes écartés à la manière d'un écureuil volant. Malheureusement, il y avait un gouffre entre un petit garçon et un écureuil volant ; aussi, avant qu'il ait traversé la distance qui surplombait les eaux troubles et tumultueuses, il se mit à tomber, tomber et tomber encore, la corde formant derrière lui comme une traîne gracieuse.

Milosavu mouilla son pantalon, mais ne poussa pas le moindre cri. Il aurait été difficile pour lui de mettre un mot – un seul, comme « tristesse » ou « terreur » – sur tout ce qu'il ressentit alors. Il y avait cette effroyable prise de conscience à l'idée que sa vie touchait à sa fin ; le fait, aussi, que sa famille et son foyer allaient subir des atrocités sans nom. L'horreur de l'instant martela son âme d'un pied pachydermique, et il s'évanouit avant de toucher le fond du gouffre obscur.

Ce ne fut pas l'atterrissage qui le tua.

Juste avant l'impact, il percuta des branches, puis la roche moussue de la gorge, ce qui le fit plonger à plat dos dans les eaux rageuses qui l'envoyèrent se fracasser – paralysé et suffocant – contre un gros rocher. Quelques secondes plus tard, la voix et la lumière qui habitaient son crâne s'éteindraient, mais, pour l'heure, il observait et écoutait encore, les yeux grands ouverts, l'oreille alerte. Cela dura quelques secondes, puis il s'endormit un moment.

Quand il se réveilla, une petite fille était assise près de lui sur un rocher et le dévisageait avec des yeux au moins aussi écarquillés que les siens. On

aurait dit qu'elle n'avait jamais vu de garçon de sa vie, et encore moins de garçon au corps broyé en train de trépasser au fond d'une gorge. Elle était enveloppée dans un ample vêtement noir, comme une robe ou une paire d'ailes, peut-être. Ses longs cheveux d'encre cascadaient sur ses épaules.

Il sut aussitôt qui elle était. Il n'y avait pas non plus trente-six possibilités, cela dit...

— J'ignorais que la Mort était une fillette, déclara-t-il, sa voix plus éteinte encore qu'un éphémère à l'agonie. J'ignorais... que la Mort était si jeune.

— Je ne suis pas jeune, répliqua-t-elle. Je suis même tellement vieille que rien que d'y penser, ça réveille mes rhumatismes. Et je suis une fille, parce que je voulais attirer ton attention. Tu es très courageux et avisé pour ton âge, tu sais ? (Milo se sentit comme plombé de l'intérieur, réduit au silence.) Je n'ai aucune envie de te faucher, moi..., lâcha la fillette dans un murmure. Jamais je n'avais vu qui que ce soit vivre avec tant de rutilance. Ils ont dû se planter et te donner une âme en plus, c'est pas possible...

Milo voulut répondre, mais son souffle pointait aux abonnés absents : il convulsa, commença à étouffer. La fillette se pencha, lui déposa un baiser sur le front, et il se sentit partir comme...

Ah... Voici qu'il se trouvait sur un pont de bois. Au-dessous, une rivière bleue et lente qui filait à travers des prés parsemés de fleurs sauvages.

Il était de nouveau en pleine santé ; il était même un peu plus grand. Il se désola de constater qu'il avait perdu son bracelet : il l'avait mérité, après tout, non ?

La fillette avait disparu, elle aussi, remplacée par une inconnue. Une femme, cette fois, au visage pâle piqué de deux yeux noirs au regard insondable. Elle portait une sorte de cape. Ou des ailes, peut-être. Elle posa sur la tête de Milosavu une main gracieuse.

— Essaie d'atteindre l'âge adulte, la prochaine fois, lui murmura-t-elle.

— D'accord, répondit-il.

La femme et la fillette n'étaient en fait qu'une seule et même personne. Milosavu le comprenait, mais sans s'expliquer comment une telle chose était possible. Malheureusement, avant qu'il ait eu le temps de lui demander des explications, elle se releva, recula d'un pas et se retrouva flanquée de deux autres adultes : une femme si grosse qu'on aurait pu orbiter autour d'elle et une vieille dame avec un chat dans les bras.

— Suis-nous, l’invita la grosse bonne femme.

Elles le guidèrent loin du pont, jusque dans une petite cité qui jouxtait la rivière, puis dans les beaux quartiers. Là, elles l’invitèrent à entrer dans une riche maison dans la cour de laquelle glougloutaient une fontaine et des paons.

— Bon sang de bonsoir ! s’exclama Milosavu, reprenant l’expression de son père. Qu’est-ce que j’ai fait pour mériter une maison pareille ?

— La chance du débutant ! railla la dame au chat. Profite, ça ne va pas durer.

— C’est plus que de la chance, rectifia l’énorme femme en la fusillant du regard. Tu as vécu une première existence particulièrement remarquable. Qui sait ? Peut-être atteindras-tu très vite la perfection ?

Elles tournèrent les talons et commencèrent à partir.

— Attendez ! les interpella Milosavu.

Qui étaient ces femmes ? Que se passait-il, bon sang ?

— Vous êtes des déesses, c’est ça ? Les âmes de mes aïeules, peut-être ?

L’énorme femme posa une paluche aimante – et lourde – sur sa tête.

— Oh, nous sommes un petit peu de ci, de ça... de tout ! Vois-nous comme des particules de l’univers.

Rien compris, le petit Milosavu.

— Vous avez des noms, au moins ?

— Tout a un nom, répondit la vieille sur un ton presque agacé. Je m’appelle...

Une explosion retentit dans l’air, rendant un son indescriptible, au-delà de tout mot, de toute musicalité, comme si les étoiles vrombissaient ou que la Terre était sur le point d’éternuer. Milosavu sentit ses tympan sur le point de se déchirer, et son âme avec eux, et s...

Et l’enfer sonore cessa subitement.

— Mais tu peux m’appeler Mémé, poursuivit la vieille.

— Et moi, Mère, dit l’ogresse. Ou Mama ou Mamoune. Ou M...

— Et toi ? demanda Milosavu à la Mort.

— Elle, c’est la Mort, répondit Mémé.

— Suzie, la corrigea aussitôt la Mort.

Milosavu trouva ce prénom très beau. Il avait quelque chose de futuriste.

— Et depuis quand, exactement ? demanda Mamoune – Milosavu opérerait pour « Mamoune », il aimait bien – en levant les yeux au ciel.

— Depuis que je le décrète, là, maintenant. M'appeler « la Mort », c'est comme l'appeler « Âme de Petit Garçon » ou appeler un chien « Chien ». Et puis, tu aimerais qu'on t'appelle la Mort, toi ?

— Suzie, c'est joli..., observa Milosavu.

— Bref : laissons-le, il a besoin de repos, suggéra Mamoune.

— De repos ? s'étonna Milo. Sans vouloir vous offenser, je n'ai pas fait grand-chose de plus que tomber et mourir, aujourd'hui. J'ai dû me lever il y a... quoi... une heure à tout casser ?

Mais Mamoune et Mémé se retournèrent et quittèrent la cour bras dessus, bras dessous. Suzie, elle, disparut dans une soudaine rafale mouchetée de trèfle violet. Milosavu s'accorda une longue vidange dans la fontaine – se laissant envahir par un maelström de pensées –, puis se rendit à l'intérieur de sa maison où l'attendait un plateau de fruits. Il parvint à profiter de quelques heures de sommeil, certes agité, mais c'était toujours ça de pris.

Un peu plus tard, les particules élémentaires incarnées revinrent le voir, et ils s'assirent tous les trois pour discuter. Le thème de la séance était simple : expliquer à Milosavu le fonctionnement de l'univers.

Dans la cuisine de Milosavu, Mamoune agita ses gros bras, et un feu se mit à crépiter dans l'âtre en pierre.

— Ce feu, juste là, expliqua-t-elle, c'est la prime réalité. Il représente l'univers tel qu'il est : brut et dépourvu du verbe, vivant et pur. On ne peut pas vraiment l'appréhender, et si on s'approche de trop près, on se brûle. Il porte bien des noms, mais, le plus souvent, on l'appelle l'Âmultime, parce qu'au fond, c'est un peu comme une âme parfaite complètement méta, compris ?

Mamoune avait allumé un véritable brasier, si bien qu'il dut se protéger les yeux de la main et reculer d'un pas.

— Compris...

Mamoune tourna le dos aux flammes et désigna le reste de la cuisine.

— Plus tu t'éloignes du feu, plus le froid et l'obscurité gagnent du terrain, tu as remarqué ? En fait, l'Âmultime envoie sa chaleur et sa lumière – sa réalité – absolument partout. Mais plus cette chaleur et cette lumière s'éloignent d'elle, plus elles s'amenuisent. Autrement dit, elles sont plus diffuses. Regarde le feu, là. (Milosavu s'exécuta.) La lumière est éclatante, parfaite. Mais si tu regardes ici, certains endroits sont éclairés, tandis que

d'autres ne le sont pas, et des ombres dansent ici et là, fluctuent. C'est là où nous sommes maintenant.

— L'au-delà, intervint Milosavu, élève studieux et toujours avide de connaissance.

— Non, pas « l'au-delà », grogna Mémé d'une voix râpeuse. Parce que c'est aussi l'avant-vie, vois-tu ? Le vrai nom, c'est Ombilaxintermécentrilieusurectionationsphère. « Milieu », ça veut dire.

— L'au-delà, ça ira très bien, intervint Mamoune. Ménage-le un peu, ajouta-t-elle avant de se retourner vers Milosavu. Bref ! En résumé, ici, les choses sont plus chaudes et lumineuses, plus réelles en somme, que dans le reste de l'univers.

— D'accord. En gros, si je vois un pont ici, dans l'au-delà, il est plus réel que si je voyais un pont dans le monde d'en bas, pour ainsi dire.

— Pas mal..., commenta Mémé.

— Exactement ! s'exclama Mamoune. Ici, tu te trouves face à la quintessence du pont, ou de telle cuillère, de tel piquet... Leur forme pure.

C'est à cet instant que Milosavu se rendit compte que Mamoune et Mémé étaient nimbées d'une aura scintillante quasi imperceptible. Elles semblaient presque enveloppées d'une seconde peau magique, fabuleuse, et, maintenant qu'il y prêtait plus attention, il lui paraissait effectivement qu'elles semblaient plus tangibles, plus réelles. Suzie – la Mort – était elle aussi parée de ce nimbe mystérieux. Étrange...

— Et ces formes pures, enchaîna Mémé en désignant le fond de la cuisine sombre, s'amenuisent elles aussi, se diffusent, jusqu'à ne plus être que des silhouettes obscures éclairées seulement par quelques rares étincelles. Difficile, alors, de les reconnaître. Difficile, en somme, de percevoir leur réalité.

— Et ça, c'est la terre, c'est ça ? hasarda Milo. Là où on vit nos vies.

— Là où vous vivez vos vies, pas nous, rectifia Mémé. Nous, on n'a pas besoin d'aller où que ce soit.

Milosavu peinait vraiment à comprendre ce qu'étaient au juste Mamoune et Mémé.

— Considère que nous sommes de petites étincelles jaillies des flammes de l'Âmultime pour te venir en aide.

— Me venir en aide ? Pour quoi faire ?

Alors Mamoune agita soudain les bras et, subitement, ils se trouvèrent tous les trois à l'extérieur, marchant le long d'un chemin qui menait au bas de la colline, jusque dans un parc.

— Pour t'aider à ne faire qu'un avec le feu, répondit Mamoune en chaussant une paire de lunettes de soleil. (C'était la première fois que Milosavu voyait des lunettes de soleil : intéressant... et très classe, aussi !) Nous sommes là pour t'aider à naviguer par-delà la mer d'illusions, jusqu'à l'univers véritable.

— L'Âmultime, énonça Milo.

— Ouais, acquiesça Mémé. Tu as quelque chose à apprendre de chacune de tes existences. Ce sont autant de chances de progresser, de grandir et, un jour, d'atteindre la perfection. Ça peut nécessiter quelques milliers de vies.

— Notre travail, reprit Mamoune, c'est de t'aider à choisir ta vie suivante.

— Va falloir que j'y réfléchisse un chouia..., protesta Milo. Non, parce que là, comme ça...

Lorsqu'ils atteignirent le parc, Milo se retourna et se rendit compte que, derrière eux, le sentier qu'ils avaient emprunté descendait le long de la colline jusqu'à sa maison.

— On est descendus pour arriver jusqu'ici, commenta-t-il. Et là, ça m... Qu'est-ce que... Pourquoi ?

— Ombres capricieuses, altérations, répondit Mamoune. Formes changeantes. La réalité échappe à la perception et, sur terre, elle se fait presque insaisissable.

— Ce qui n'en rend que plus difficile de décider quelle vie tenter ensuite pour mûrir et se rapprocher de la vérité...

— Futé, le gosse ! lâcha Mémé. Un conseil : le choix le plus évident n'est pas toujours le meilleur.

— Et j'ai combien de temps pour faire mon choix ? Je veux dire : quand est-ce que je dois y retourner, en bas ?

Mamoune et Milosavu s'assirent dans l'herbe, tandis que Mémé, debout, allumait une cigarette – *Intéressant...*, se dit Milosavu en la dévisageant – tout en regardant une nouvelle maison se matérialiser devant eux de l'autre côté de la route.

— Tu y retourneras quand tu te sentiras prêt, répondit Mamoune.

— Et si je ne me sens jam...

— Chuuut..., l'interrompt Mamoune. Allonge-toi et observe les nuages. Laisse ton esprit se reposer un peu, se taire... Ne pense pas, contente-toi d'être.

Milo tenta d'être, de ne penser à rien, mais son esprit était plein à ras bord de pensées et d'images de Suzie. Est-ce que ça finirait par passer ? Il s'endormit, tandis qu'il étudiait la question, en proie à un vague malaise.

Une semaine plus tard, il fut décidé que Milo réintégrerait la terre dans le corps de Milo « Côtes de Porc » Zilinski, populaire présentateur radio de Cincinnati dans l'Ohio.

Il partit, vécut cette existence-là et mourut à quarante-neuf ans. Puis il se réveilla dans l'au-delà, sur un vieux pont ferroviaire rouillé, la tête posée sur les genoux de Suzie. Elle lui caressait le front, mais ne le couvrait pas de baisers ni rien de ce genre : leur relation n'était pas de cette nature, pas encore, et ce ne serait pas le cas avant pas mal de vies. Ils pouvaient profiter d'une ou deux minutes d'âge adulte ensemble, avant que Mamoune et la dame aux chats se pointent.

— Qu'as-tu préféré, cette fois ? lui demanda Suzie. Qu'est-ce qui va le plus te manquer ?

— Dans cette vie ?

Milo y réfléchit quelques instants. Côtes de Porc Zilinski avait vécu une existence quelque peu scabreuse... Il était peu probable qu'il bénéficie d'une aussi belle maison que la première, cette fois.

— Noël, finit-il par répondre. Je crois que c'est Noël, que j'ai préféré.

Oh, le gros mensonge ! Ce qu'il avait préféré, c'était une certaine Cahuète, une fille emballée en coulisse pendant l'Ozzfest.

Suzie se garda bien de relever. C'était le prix à payer pour se faire des amis, non ?

5

QUAND VOTRE ÂME N'A PAS PLUS DE VALEUR QU'UNE SÉRIE TÉLÉ À LA CON

Après avoir vogué sur un océan de souvenirs, Milo ouvrit les yeux.

Il se trouvait dans l'au-delà, juste après l'épisode du requin. Au pieu. Avec Suzie. Il passa le bracelet à son biceps. Là, il tenait parfaitement.

Suzie était blottie contre lui, son corps épousant le sien comme une pièce de puzzle à la bonne place. Ils s'emboîtaient comme s'emboîtent ceux qui se sont enlacés cent mille fois.

Elle lui pressa le bras.

— Remue-toi : tu as de la visite.

On frappa à la porte. Des coups puissants, pesants. Mamoune.

Et merde...

Elles voulaient lui parler de quelque chose, c'est vrai...

— Tu sais ce qui se passe, toi ? demanda-t-il à Suzie.

— Non, mentit-elle en se mordillant la lèvre.

Milo ne releva pas.

— Va ouvrir, allez, dit-elle.

Il sortit du lit, la gorge nouée par un mauvais pressentiment.

— Milo ? l'interpella-t-elle.

— Hmm ?

— T'as pas de futsal, bébé.

Milo suivit Mamoune, Mémé et une quarantaine de chats loin de son quartier de misère. Ils marchaient en silence, une fois de plus. Il était censé méditer, dans l'idée, mais il n'arrêtait pas de penser : au temps qu'il faisait, à sa maîtresse de primaire, et à ce réfrigérateur qu'il avait eu et qui n'arrêtait pas de déconner.

Il réfléchissait aussi à ces deux femmes qui l'accompagnaient. Il les connaissait depuis des milliers d'années, maintenant, mais que savait-il d'elles ? Qu'était-il censé ressentir pour elles ? De l'affection ? Il les aimait bien, oui... Il en avait l'impression, en tout cas. Mais il en avait peur, aussi.

Ils arrivèrent bientôt dans un quartier cosu, bien entretenu, avec des mangeoires pour colibris, de petites clôtures... On entendait même, en tendant l'oreille, quelqu'un jouer de la musique.

Et puis, soudain, tout disparut : le trottoir, telle une planche de pirates, menait droit dans le vide. Un vrai tour de magie. Il y avait le trottoir, la fin du trottoir, une pluie de poussière dégoulinante de mottes de radicelles, et puis... plus rien. Milo fut pris de vertige, comme si la métamorphose brutale venait de passer ses cinq sens à la centrifugeuse.

Une brise légère soufflait : elle aurait dû leur porter des senteurs printanières ou de voisinage animé, mais non, elle sentait le rien absolu.

— On est où, là ? leur demanda Milo.

— Nulle part, répondit Mémé.

Milo attendit en silence : elles ne l'avaient pas escorté jusqu'ici pour le plaisir d'observer le paysage.

— Ta prochaine vie sur terre sera la neuf mille neuf cent quatre-vingt-seizième.

L'un des chats se faufila entre les chevilles de Milo, comme s'il tentait de le faire basculer. Un haut-le-cœur lui noua la gorge.

— C'est tant de souffrance, tout ça..., se désola Mamoue. Naître, vivre, mourir, renaître. Je pensais que tu voudrais en finir avec le cycle, Milo.

Ah, cette discussion-là...

— Mais je l'aime bien, le cycle, moi. J'aime bien ça, vivre des tas de vies.

— Et c'est très bien, vraiment, approuva-t-elle. Mais tu n'es pas censé te réincarner à l'infini. Ce que tu es censé faire, c'est...

— Oh, je le sais bien, ce que je suis censé faire !

— Tu sais ce que tu es ? s'exclama soudain Mémé sur un ton sec. Un gosse qui redouble son CM2 pour la huitième fois ! Tu aurais dû atteindre la perfection il y a bien longtemps !

— La perfection, c'est surfait..., maugréa Milo, penaud.

Mamoue vint se poster près de lui et baissa la tête pendant un long moment.

— Imagine que tu es une fusée.

— Pitié, pas la métaphore de la fusée..., soupira Milo.

— Chacune des existences que tu mènes doit te porter plus haut, te faire grandir, te rendre plus sage, jusqu'à ce que tu entres en orbite, que tu vives des vies de plus en plus nobles. Tu tournes autour de la Terre, sans relâche, jusqu'à ce qu'un jour, enfin, d'une dernière pression sur le champignon, ton satellite atteigne la vitesse de libération et que tu t'envoies vers les étoiles. Tu te souviens de l'histoire du feu, non ? Cet envol final, c'est ta destinée, Milo. La destinée de toute âme. L'immatérialité. La libération.

— Message reçu cinq sur cinq, réagit Milo. Vitesse de libération, perfection. Mais juste : vous avez une idée d'à quel point c'est compliqué ?

— Et pour cause, lâcha Mémé, cinglante. Si on ne s'en rendait pas compte, on ne te donnerait pas des milliers de vies pour y arriver !

— Je le connais, ce couplet : vous me l'avez servi un million de fois ! s'emporta Milo.

— Et manifestement, tu as besoin de l'entendre un million et une fois ! vagit alors Mamoune, à bout de patience, avec la grâce d'une vache divine obèse en plein accès psychotique. Si tu faisais quelques efforts pour comprendre tout ça, peut-être qu'on n'en serait pas encore là à ressasser éternellement les mêmes métaphores, à se livrer aux mêmes disputes, et peut-être que tu ne serais pas à deux doigts de...

Elle s'interrompt soudain.

— À deux doigts de ? lui demanda Milo.

— Dis-lui, grinça Mémé. Qu'on en finisse, je rate toutes mes émissions, là.

— Milo, la vérité, c'est que..., commença Mamoune en se rapprochant de lui pour le regarder droit dans les yeux. Tu ne pourras pas essayer à l'infini.

OK, nous y voilà..., songea Milo.

— C'est dix mille vies par âme, déclara Mémé. Dix mille tentatives. Après, l'âme rejoint le néant.

Milo se raidit.

Hein ?

— En d'autres termes, reprit Mamoune, il ne te reste plus que cinq vies pour atteindre la perfection. Si tu y arrives, tu franchiras la Porte du Soleil dans un éclair de lumière dorée et ne feras plus qu'un avec la prime réalité.

— L'Âmultime, ajouta Mémé. Le grand tout.

— Le boa cosmique universel ! aboya Milo, agacé. J'ai compris, merci.

— J'espère bien, répliqua Mémé. Parce que si ce n'est pas le cas, on te ramènera ici, tout au bout du trottoir, on te poussera dans le vide, et tu seras effacé à jamais de l'espace-temps. Ton âme sera rayée de la grille des programmes de la rentrée, comme ces séries à la noix qui font chou blanc.

Milo faillit vomir dans le vide cosmique. Il tomba à genoux au bord du gouffre pour éviter de basculer dans le néant.

— Mais je grandis, merde ! hurla-t-il, au désespoir. Chaque vie, je grandis ! Et puis, chaque fois que je suis en bas, je suis le plus grand sage de la planète ! Je pourrais devenir président, mais je n'en fais rien, parce que j'ai compris que le pouvoir n'était qu'une impasse ! Je pourrais devenir riche, mais je n'en fais rien, parce que j'ai compris que l'argent était comme le chant des sirènes ! Je vis chaque existence au regard des lois cosmophysiques fondamentales, évitant pièges et illusions...

— Sagesse et perfection, ce n'est pas la même chose, rétorqua Mémé.

Ah, mince...

— On peut obtenir des rallonges ? demanda Milo. Je pourrais peut-être les convaincre qu...

— Les ? l'interrompit Mamoune. Il n'y a rien de tel. Pas de « Les », de « Lui », d'« Elle » ou je ne sais quoi. L'univers n'est pas chapeauté par un juge suprême, pas plus qu'il n'appartient à un quelconque logeur à la porte duquel on pourrait aller toquer. Il faut plutôt le voir comme un fleuve qui s'écoule, s'altère et fait ce qu'il a à faire pour se maintenir en équilibre.

— Deux et deux font quatre, conclut Mémé. Rien de personnel là-dedans : c'est comme ça, et ce que tu en penses n'y change rien.

Après des milliers d'années, Milo s'était quelque peu habitué au nimbe de Mamoune, Mémé, Suzie et toutes les autres étincelles de l'Âmultime, cette seconde peau d'ultraréalité qui les enveloppait. Mais, aujourd'hui, il redécouvrit ce nimbe, et, pour la première fois, il éprouva plus d'effroi que de fascination.

— Bon, stop ! intervint Mamoune de cette voix fatiguée propre aux personnes en surpoids. Écoute, Milo, Mémé et moi avons une idée de la façon dont tu pourrais aborder ta nouvelle vie. Un plan pour que tu te ressaisisses.

— D'accord, j'écoute.

— Ta prochaine existence devrait être consacrée à l’abnégation, annonça Mémé.

— Un peu comme les grands ermites de l’Antiquité, commenta Milo.

— Tu t’isoles dans une grotte et tu t’affames, ajouta Mamoune. Tu ne parles à personne et tu ne prêtes attention à rien d’autre qu’à toute la sagesse qui farcit ton âme. Aucune distraction : pas de famille, pas de petits plats, d’épopées, de flirts ni de grands succès quels qu’ils soient. Tu t’assois, tu réfléchis, tu mûris.

Milo s’accorda justement quelques secondes de réflexion.

Une âme, il le savait, pouvait emprunter plus d’une voie pour accéder à la perfection. En huit mille ans, il les avait toutes empruntées : l’amour, devenir une sorte de sauveur, tenter d’opérer un changement fondamental en lui, instaurer une paix durable quelque part, ou offrir à l’humanité un enseignement essentiel et noble. Mais, si vous aviez une âme très ancienne et aviez accumulé suffisamment de sagesse, vous pouviez tenter d’emprunter la voie la plus sûre de toutes : celle de l’ermite. L’idée, en substance, était de torturer son soi profond par une ascèse extrême, jusqu’à ce qu’un jour – pouf ! – votre âme se retrouve inondée par une lumière solaire mystique et que – paf ! –, la perfection atteinte, vous vous dissolviez tout entier et fusionniez avec l’Âmultime.

Le problème, c’est que ce n’était pas franchement agréable. Du coup, bien peu d’âmes y parvenaient : tôt ou tard, l’ascète finissait toujours par filer dans le village le plus proche pour se gaver de marshmallows en pinçant les fesses des collégiennes, et puis c’était foutu...

— Je suis contre, miaula l’un des chats de Mémé.

Noir avec une longue queue touffue, il les dévisageait tous les trois avec de grands yeux qui, songea Milo, lui rappelaient quelqu’un.

— Ah, parce qu’on écoute aux portes, maintenant ! s’offusqua Mémé.

Le chat s’étira, commença à se métamorphoser, et Suzie apparut bientôt sur le trottoir, les bras croisés.

— Vous l’envoyez droit dans le mur, déclara-t-elle. Le social, c’est toute la force de l’âme de Milo : elle est ainsi faite. Deux plus deux, Mémé.

Mamoune attrapa Suzie par le coude et la fit reculer d’un pas ou deux.

— Tu me fiches la chair de poule à flirter ainsi avec le vide, ma chérie, murmura-t-elle. Voilà qui est mieux.

— Oui, eh bien, en attendant, intervint Mémé, il a intérêt à nous sortir un truc extraordinaire de son chapeau, cette fois, parce que ses conneries habituelles, ça va pas le faire.

Milo se releva, et ils regardèrent tous le trottoir de longues secondes.

La température baissa encore, et le ciel prit des couleurs crépusculaires.

— Et puis ça n'arrange pas notre affaire que vous copuliez comme des lapereaux en rut dès qu'on a le dos tourné. Vous avez quinze ans ou quoi ?

Suzie tourna subitement la tête vers elle.

— Que de diplomatie..., ironisa Mamoune.

— Oh, je suis tellement navrée ! lâcha Mémé, cynique. Vous pensiez vraiment qu'on n'était pas au courant ? Huit mille ans plus tard ? Comme c'est mignooooon...

— Des « lapereaux en rut » ? répéta Suzie.

— Désolée de vous rappeler à la réalité, chérie, mais c'est un plomb de plus dans l'aile cosmique de notre ami. Les âmes humaines et les âmes cosmiques, ça ne joue pas à la bête à deux dos : Milo est une personne, et elle, c'est la Mort, bon sang de bonsoir ! Vous croyez vraiment que vos séances de boogie-woogie ont aidé son affaire depuis tout ce temps ?

— Hmm, réagit Milo. J'aurais plutôt pensé que ça jouerait en ma faveur. Je me disais que c'était une preuve que j'étais proche de la perfection...

— Bien sûr que ça devrait jouer en ta faveur ! cracha Suzie. Bien sûr que tu es proche de la perfection !

— Et l'équilibre, alors ! gronda Mamoune, les yeux fermés, tandis qu'elle redoublait d'efforts pour conserver son sang-froid. Écoutez : ce n'est pas la première fois que quelqu'un comme elle tombe amoureux de quelqu'un comme lui. Il y a des siècles et des siècles, le Printemps – c'est bien de la saison dont je parle – est tombé amoureux d'une femme. Au début, tout était merveilleux. La femme vivait l'extase, bercée par l'amour de l'esprit primordial qui s'était épris d'elle, cet avatar de la perfection, héraut du redoux, de la résurrection, du renouveau... Sans compter qu'il avait dû se faire foutrement beau gosse, tout pimpant d'énergie, de bienveillance et de jeunesse. Et puis, il s'est mis à devenir vivant et s'est retrouvé catapulté dans un quotidien dont il ne savait rien : il a appris à choisir une nouvelle moquette, à dormir, à petit-déjeuner, à faire l'amour... Elle l'avait baptisé Georges. Quand il la prenait dans ses bras, il la baignait de feuilles vertes, d'akènes de pissenlit, de pétales de cornouiller. Parfois,

lorsqu'ils s'enlaçaient, il se faisait homme, parfois pluie ou arbre fabuleux. Et puis, bon, ce qui devait arriver arriva, elle a fini par tomber enceinte.

» Oh, cette découverte les a fait bondir de joie ! Le ventre de la femme s'est arrondi, est devenu bien rebondi, bien ferme, comme une petite planète sous son nombril. Et puis, bien vite, il s'est avéré que son ventre était un peu trop rond et un peu trop ferme, et puis, de plus en plus, jusqu'à ce qu'on se demande si elle n'allait pas exploser. Et puis, elle a explosé. Ce à quoi elle a donné naissance était fabuleux : des prairies mouchetées de narcisses jaunes caressées sans fin par une brise chaude et douce. Un vrai miracle. Sauf qu'elle est morte, du coup.

Le crépuscule s'empourprait autour du trottoir et dans le voisinage.

— Ça se passe plutôt bien entre nous jusqu'ici, intervint Suzie.

— Tant mieux pour vous, dit Mamoune en tapotant la joue de Suzie avec la tendresse d'un boulanger pétrissant sa pâte à pain. Mais j'ai dans l'idée que c'est ce qui empêche Milo de passer à autre chose et qui, peut-être, le poussera droit dans le néant. Voilà, j'ai fini ma tirade, déclara Mamoune.

— Rien à ajouter, grogna Mémé.

— Très bien, approuva Suzie.

— D'accord, conclut Milo.

Mamoune et Mémé disparurent aussitôt dans un éclair doré.

— Très bien, répéta Suzie avant de disparaître à son tour dans un tourbillon de feuilles.

Milo cilla, claqua des talons et prit la direction de sa piaule misérable... Non, pas possible : trop plombant. Il fourra les mains dans ses poches, erra, le visage fondu au feu de la déprime, puis erra de plus belle.

Encore et encore.

6

L'ELEANOR ROOSEVELT DES MERS

La Mort ne boude pas.

La Mort ne se ronge pas les ongles, ne s'agace pas et ne joue pas des poings. Suzie dut se rappeler plusieurs fois à l'ordre, tandis qu'elle s'éloignait du trottoir, folle de rage, le regard courroucé, les mâchoires serrées, son moi cosmique fendait à toute vitesse l'espace et le temps.

— Connasses ! maugréa-t-elle.

Ce n'était pas la première fois qu'elle s'impliquait dans un débat à propos de l'ordre des choses. La première fois qu'elle avait rué dans les brancards à ce sujet, elle n'était pas la Mort depuis bien longtemps. Quand était-ce ? Hier ? Il y a mille ans ? C'était du pareil au même... Le temps n'était guère qu'un borbier agité sempiternellement par une métamachine à laver cosmique.

La première fois, donc, Suzie était tombée nez à nez avec une baleine bleue qui, échouée sur une plage, gémissait tristement.

Cette baleine avait des frères et sœurs, des enfants et des petits-enfants. Elle était même arrière-grand-mère, pour tout dire. De multiples vies l'avaient traversée, habitée, et voici qu'elle gisait là, désormais, victime d'un caprice de la marée, piégée sur le sable par son propre poids.

Suzie avait laissé la baleine la voir et avait tâché de lui apparaître aussi bienveillante que possible, car – elle l'avait appris au fil des millénaires – les humains et autres mammifères accordaient manifestement beaucoup d'importance à la bienveillance. Aussi avait-elle plus ou moins pris la forme d'une baleine, avant de plonger son regard dans l'œil encore ouvert du cétacé à l'agonie...

— *Bonjour*, l'accueillit la baleine (les baleines sont télépathes).

— *Bonjour*, la salua Suzie.

Elle ne dit rien de plus. L'agonie et la psychothérapie fonctionnaient un peu sur le même principe : les résultats étaient plus probants quand on laissait le patient parler, et encore, seulement s'il en manifestait l'envie.

La baleine se présenta à Suzie : elle s'appelait AiiOOOOOnuuUU. L'esprit qui habitait cette vieille arrière-grand-mère avait tout de conventionnel pour ce type de créatures : il divaguait, brouillon, chargé d'aspirations et de souvenirs. Il ne voulait pas mourir, et encore moins de cette façon.

Pour une baleine, finir échouée sur une plage était l'équivalent humain de se retrouver coincé à poil à l'extérieur de son appartement.

AiiOOOOOnuuUU gisait là, à penser à la mer avec mélancolie. Cette pensée, que Suzie percevait, palpitait comme un immense cœur azur. Vivre dans l'océan avait quelque chose d'onirique, c'était un acte d'adoration, mais sans les habituelles complications des dieux.

Suzie laissa l'esprit d'AiiOOOOOnuuUU imprégner ses sens, se pencha et se blottit contre la baleine, faisant siens les souvenirs des centaines de saisons, des milliers de voyages, des millions de noms qui voguaient dans sa mémoire.

Suzie laissa aussi la baleine naviguer parmi ses souvenirs à elle, lui permettant d'éprouver l'incomparable sensation de voler, d'échapper au temps.

La Mort pouvait prendre d'innombrables formes, et Suzie fit profiter AiiOOOOOnuuUU de quelques-unes de ses préférées : le feu, le chocolat, le silence, le sommeil, un tricycle – elle avait toujours eu un faible pour les tricycles –, la mélancolie.

Une fois, elle avait offert un cadeau à une fillette mourante : une boule à neige avec une petite tour Eiffel. La fillette avait toujours rêvé de voir Paris, mais n'avait jamais pu y aller. Elle avait tenu la boule à neige dans ses petites mains, extatique, tandis que Suzie lui caressait les cheveux. La Mort l'avait fauchée, et ce fut l'une des rares fois où elle s'était montrée mortelle au point de pleurer pendant son service. Ce souvenir, elle l'offrit à la baleine, troublée, mais reconnaissante.

Cette communion avait un but précis : Suzie voulait qu'AiiOOOOOnuuUU se détende, accueille la fin en toute sérénité, qu'elle

accepte son sort dans un état de conscience altérée, comme hypnotisée. Alors la Mort la prendrait.

Mais, cette fois, sa tendresse produisit un effet pour le moins déroutant : la baleine émit un gémissement déchirant, puis tenta de se soulever, de repartir vers la mer, luttant pour rejoindre l'eau.

Cependant, Suzie avait déjà ses nageoires sur le front d'AiiOOOOOnuuUU ! Le gros œil ouvert du cétacé pâlit, s'éteignit, commença à se refermer et, à cet instant précis, Suzie changea d'avis.

— Non ! chanta-t-elle d'une voix de baleine passionnée.

Alors, avant même de comprendre elle-même ce qu'elle était en train de faire, elle arracha AiiOOOOOnuuUU à l'entre-deux-mondes, souffla un peu de sa matière cosmique à l'intérieur du cadavre colossal, et les poumons du cétacé se gonflèrent de nouveau. Le gros œil pivota dans son orbite.

Exaltée, mais cédant à un accès de panique, Suzie scruta les alentours en quête d'un moyen de rendre AiiOOOOOnuuUU à la mer.

Rien de rien.

Ça craint, putain !

La marée avait fui loin, si bien qu'on ne voyait plus à cent mètres à la ronde qu'un tapis de sable, de cailloux et de palourdes.

Je vais m'adresser directement à l'Océan...

Elle le connaissait, celui-là : c'était un grand gaillard abyssal avec des perles à la place des yeux et un penchant avoué pour cette musique que les Grecs jouent lors des mariages. Elle prononça son nom – ce qui nécessita dix bonnes minutes –, et ceci eut pour effet de faire tomber quelques gouttes de pluie à sa surface, mais l'Océan resta sourd à son appel. Pour autant, elle entendait des voix dans le vent, des voix qui l'appelaient entre les gouttes et, quand elle se retourna, elle découvrit plusieurs silhouettes obscures qui se tenaient dans les herbes hautes d'une colline proche.

La Mort se déclinait en d'innombrables formes et portait d'innombrables noms.

— C'est interdit, dirent les silhouettes à l'unisson.

La Mort aussi est télépathe, mais elle ne rate jamais une occasion de faire entendre sa voix.

— Ah ouais ? répondit Suzie sur un air de défi. Eh ben, c'est pourtant ce que je viens de faire ! Je ne la faucherai pas maintenant. (Cette baleine était

une âme si pure ; les autres ne le voyaient-ils pas ?) Cette baleine, c'est l'Eleanor Roosevelt des mers ! ajouta-t-elle.

— Plus maintenant, dirent les silhouettes. Regarde.

Elles désignaient le cétacé. Suzie se retourna et fut aussitôt horrifiée par le spectacle qui s'offrait à sa vue : la baleine, à demi morte, convulsait en s'étouffant sur la rive, son œil ouvert et morbide animé par un éclat glauque comme le regard des zombies.

Merde..., pesta Suzie.

Elles avaient raison : elle avait déconné. Il lui était insupportable d'admettre qu'elle avait tort, et plus encore d'admettre le calvaire qu'elle avait infligé à la baleine.

— Qu'importe la noblesse de tes intentions, maugréa-t-elle pour elle seule. On ne peut pas faire tomber deux fois la foudre au même endroit...

— Hein ? s'exclamèrent les autres.

— Laissez tomber, lâcha Suzie, avant de refaucher la baleine d'un geste.

Elle se retourna vers ses homologues, prête à leur balancer qu'elles pourraient faire des efforts pour se montrer moins glaciales, prendre le temps de comprendre un peu – oh, juste une fois ou deux – ce que c'était que d'être en vie ! Et alors, là, elles pourraient bien lever les yeux au ciel...

Mais trop tard : elles avaient disparu.

Suzie se hissa sur la baleine et s'y assit quelques instants, affrontant le vent et la pluie, prenant plaisir à se faire mélancolie, regrettant de ne pas avoir emporté de chocolat...

C'était il y a si longtemps. Suzie en avait l'impression, en tout cas.

Elle fit une halte venteuse et tourbillonnante dans le nouvel appartement de Milo : les feuilles et les ombres ralentirent, puis disparurent, et il ne resta bientôt plus qu'elle, épuisée. Elle tendit la main vers l'interrupteur, se demandant si Milo n'allait pas lui en vouloir : après tout, elle l'avait abandonné comme une vieille chaussette sur le trottoir, ce foutu trottoir à la mords-moi le nœud.

Quoi qu'il en soit, cela ferait du bien à Milo de marcher un peu, qu'il soit furieux ou non. Il avait besoin de se reprendre.

Suzie décida de se teindre les cheveux.

Certes, cela pourrait paraître un peu saugrenu, comme ça, pour un concept fondamental comme la mort, le printemps, la musique ou la paix,

mais Suzie avait appris quelque chose au contact des gens, quelque chose de très sage dont les mortels remplissaient leurs heures perdues : s'occuper à faire des trucs. Couper du bois, transporter un seau d'eau, laver la vaisselle, passer le balai dans le garage, traire les vaches, se teindre les cheveux...

Elle était en plein dedans quand Milo arriva, le visage dur, les poings dans les poches.

— Merci de m'avoir raccompagné, au fait, lâcha-t-il.

— Désolée, s'excusa Suzie, la tête penchée au-dessus du lavabo, se massant le crâne de ses mains gantées de caoutchouc. Cela dit, je t'aurais plombé le moral plus qu'autre chose.

Milo restait planté là, visiblement de mauvaise humeur. Ça lui passerait : une bonne bière, un caleçon propre, et ce serait reparti pour un tour. Suzie connaissait Milo, bien plus qu'il ne voulait l'admettre.

— Tu as peut-être des questions ? lui demanda-t-elle.

— Non, grogna-t-il. Aucune.

— Tant mieux, parce que quand je parle, j'ai un produit chimique dégueu qui me coule dans la bouche.

Un peu plus tard, ils regardèrent la télé dans le lit, en silence. Éreinté, Milo s'assoupit devant une pub pour de la pâtée pour chats.

— Il faut que tu fasses quelque chose, mon amour, dit Suzie, le réveillant en sursaut.

Il tenta de rouler sur le côté, face au mur, mais d'une main, elle lui saisit le menton et le força à la regarder.

— Si je fais ce que je suis censé faire, répondit-il, si j'en finis avec le cycle, je te perds. Si je ne le fais pas, on va me rayer de la grille des programmes. (Il se rassit sur le matelas.) Et puis, pourquoi on aurait forcément envie de perfection ?

— C'est-à-dire ?

— Et si je m'en accommode, moi, de mes imperfections ? Je veux dire, ce qu'ils appellent des imperfections sont en fait des désirs humains, non ? Avoir envie d'être aimé, trouver un bon boulot, se payer une belle voiture, voir tes enfants entrer à l'université, susciter l'admiration. Et puis, il y a les trucs douloureux, aussi : ta mère qui meurt, vivre dans la misère ou sous la menace, avoir du diabète ou subir quotidiennement des raids de rats laveurs qui viennent fouiller dans tes poubelles. Aimer vivre, quoi !

— La vie, c'est de la douleur, répondit Suzie. Je le vois bien quand je fauche une âme : ils sont si nombreux à être soulagés de quitter le monde et ses souffrances.

— Et puis après ? Ce n'est pas vous qui m'avez appris que la douleur n'était qu'une illusion ?

— Et justement, la perfection te libère des... des ?

— Illusions, je sais. Vous récitez vos leçons comme des automates !

— Tu dis ça parce que tu ne sais pas ce que c'est que d'atteindre la perfection. Quand tu l'atteins, tu ne fais plus qu'un avec le grand tout, tu t'y dissous comme du sirop dans un verre d'eau, en quelque sorte.

Les mains agitées par l'angoisse, Milo confectionnait un joli petit lapin avec le bout de drap devant lui.

— Je n'ai aucune envie de fusionner avec le grand tout, moi. Pas plus que de me dissoudre dans le néant. Je suis très bien comme ça... J'aime être moi.

Suzie se mordilla la lèvre et serra ses genoux contre elle.

— Dit celui qui nous accuse de radoter...

Milo grogna, agacé qu'elle ait raison, et essaya vainement d'arracher les oreilles du lapin qu'il avait façonné.

— Calme-toi..., tenta de l'apaiser Suzie en lui prenant la main.

Comme par magie, Milo sentit son bras se relâcher aussitôt, puis son corps tout entier. Suzie reprit :

— Il y a peut-être moyen de s'arranger...

— Comment ?

— Imaginons que tu ailles au bout du cycle et que tu atteignes la perfection... Attends, écoute ! Tu atteins la perfection, et là, tu expliques que tu ne veux pas y aller.

— Où ?

— Dans le je-ne-sais-quoi cosmique.

— Pff ! On me rétorquera que deux plus deux font quatre et que ce que j'en pense ne change rien au résultat.

— Oui, mais si tu as atteint la perfection, ça donne du poids à ton argumentaire. De la crédibilité.

— Mais ça ne change rien au fait que deux et deux font quatre.

— Ça fait aussi cinq moins un, répliqua Suzie.

Milo l'attira contre lui et l'embrassa, mais elle le repoussa. Elle avait l'air triste.

— Tu penses que je n'y arriverai pas, dit-il.

— Mais si ! tonna-t-elle. C'est juste que... Enfin, tu sais bien, il faut toujours que tu en fasses des tonnes. Limite, tu fais trop d'efforts. C'est ton caractère jusqu'au-boutiste qui te fait tout foirer, je crois.

— Je sais... Va falloir que je fasse très attention à ça.

— Tu te rappelles cette fois où tu as tellement merdé que tu as été réincarné en insecte ?

— Ça va, j'ai dit que j'avais compris !

Elle lui rejoua sa vie d'insecte, comme un film, dans ses yeux qui faisaient comme deux écrans de cinéma.

— Je déteste quand tu fais ça..., bougonna-t-il.

— Chut, le fit-elle taire, serrant les dents de façon qu'il ne puisse qu'obéir.

Obéir et se souvenir.

LA FOIS OÙ MILO FUT RÉINCARNÉ EN INSECTE

Orbite terrestre, station du cartel de l'eau, an 2115

Milo était né riche d'une fortune incommensurable, cette fois-ci, ce qui constituait l'occasion rêvée de remporter un paquet de bons points pour son âme. L'univers avait tendance à être impressionné par ceux qui, malgré une exposition précoce à l'argent, parvenaient à ne pas devenir d'odieux connards. Cent vies plus tôt, Milo attendait ce genre de défis avec impatience.

Il était né à bord d'un flamboyant yacht spatial – passé, futur, c'était du pareil au même du point de vue de l'univers –, en bon héritier de la présidente du cartel interplanétaire de l'eau, l'entreprise qui contrôlait les réserves d'eau du système solaire tout entier : de Mercure aux nuages d'ammoniac de Neptune, qui voulait de la flotte devait l'acheter au cartel, et c'était le cartel qui fixait le montant de l'addition.

Milo avait grandi à bord d'une station spatiale privée – sa mère parlait de « villa » – qui orbitait autour de la Terre, alors criblée de comètes. La villa, donc, hébergeait des légions de majordomes, de valets, de laquais du cartel et de techniciens. De temps à autre, elle était enrichie de nouvelles structures. À trois ou quatre ans, Milo avait demandé un module Enviro assez grand pour accueillir et entretenir sa petite forêt privative. Jeune ado, il avait réclamé des quartiers entiers pour accueillir son harem.

Les gens normaux – ceux qui vivaient loin, dans d'autres régions du système solaire – étaient aussi fascinés par Milo que la populace des siècles passés l'était par ses stars de cinéma. Ils buvaient du petit lait dès que Milo défrayait la chronique – comme lorsque, le jour de son quatorzième anniversaire, il avait abattu l'un de ses domestiques avec un pistolet, puis

avait ordonné à des robots médicaux de le ressusciter – et éprouvaient une fierté personnelle quelque peu saugrenue lorsqu’il se comportait en bon samaritain, comme cette fois où il avait offert la mer Noire à une petite réfugiée assoiffée.

Comme nombre de jeunes privilégiés, le plus grand obstacle de Milo au bonheur était l’ennui, qu’il s’efforçait de combattre, notamment en satisfaisant sa libido aux quatre coins du système solaire. À vingt ans, déjà, il avait épuisé la liste de tous les bordels et night-clubs de Sol, des bas quartiers de Vénus aux grottes sous-marines de Titan. Il avait goûté et ressenti tout ce qui pouvait l’être, et assouvi – du plus haut au plus bas – tous les instincts de la palette humaine. Il se cultivait sur les bancs des écoles les plus prestigieuses, glanant des diplômes dans des domaines aussi divers que la théorie ludique, la théorie glandouillique ou la théorie théorique.

Comme tous les nantis, Milo collectionnait des trucs : il possédait une collection de voitures anciennes, une autre de serpents venimeux, une galerie de tableaux peints par des chats et une boule de ficelle plus grande que la pyramide de Kheops, satellite insolite qu’il avait placé en orbite autour de Mars.

Ah, ses collections... ce que ça l’ennuyait ! Ses voyages aussi.

Un jour qu’il était assis à se demander s’il n’allait pas s’atomiser les jambes au blaster à particules, curieux de savoir si les robots chirurgiens seraient capables de les reconstituer, son flux d’informations attira son attention sur Kennedy Pritzker Helleconia Gates, fille d’un magnat du cartel Helleconia de l’oxygène.

Comme Milo, elle était riche et attirante.

Contrairement à Milo, elle était vieille : à deux cent dix ans, pourtant, grâce à ses nanorobots esthétiques, Kennedy avait tout de la trentenaire plus que raisonnablement sexy.

— Vos nanos vous vont à ravir..., marmonna Milo.

D’après le reportage, la dernière excentricité de Mrs Gates avait été de s’offrir une nouvelle virginité, une sorte de reconstruction de l’hymen, mais en mieux.

Milo se redressa soudain et se repassa plusieurs fois le reportage.

— On peut vraiment faire un truc comme ça ? demanda-t-il aux scientifiques du cartel. C’est possible pour de vrai ?

On lui expliqua que « Oui, tout à fait, d'un point de vue physiologique, bien entendu » et, aussitôt, la flamme dans les yeux de Milo se raviva, flamboyante, brûlant au bois de la détermination ! Du zèle, même ! Il l'avait trouvé, son chasse-spleen : il allait séduire Kennedy Pritzker Helleconia Gates et cueillerait la fleur de sa virginité ressuscitée !

Il s'arrangea aussitôt pour qu'ils jouent tous les deux des ciseaux lors de l'inauguration du nouveau Mégacolisée martien.

— Très généreux de ta part, l'épisode de la mer Noire ! lui lança Kennedy dans les loges en lui serrant la main, juste avant la cérémonie. Dès que tu fais les gros titres, on ne s'ennuie plus une seconde.

— Je te renvoie le compliment, répondit Milo qui passa sans tarder à l'action. Après le ruban, qu'est-ce que tu dirais de venir dans ma navette ? Je te préparerai à manger. Il se trouve que je fais des pâtes à la carbonarapesanteur du tonnerre.

D'un petit éclat de rire spectral à la frontière du dédain et de l'amusement, elle déclina son offre.

Un peu plus tard, seul dans sa navette avec un paquet de chips, Milo réfléchit à son affaire : lorsqu'il regardait Kennedy, que voyait-il ? Une femme d'expérience qui avait vieilli comme un bon whisky, une femme de caractère à la saveur intense. Mais, pensa-t-il, quand elle le regardait, elle, que voyait-elle en lui ? Un gosse hautain, sûrement, et à la personnalité aussi fade qu'une tarte au vide intersidéral.

Il n'arriverait jamais à la séduire.

Pas de façon conventionnelle, en tout cas.

La solution à son problème lui vint en rêve et, un peu après minuit, vêtu de sa robe de chambre de soie brodée de dragons asiatiques, il convoqua les ingénieurs du cartel et leur exposa le plan d'assaut qui lui permettrait d'envahir la culotte de Kennedy Gates.

— Je compte organiser le plus grand bal de charité de l'histoire de l'humanité, leur expliqua-t-il. La musique sera assurée par de célèbres musiciens, le menu par d'illustres chefs, et nous danserons, nous droguons et nous enverrons en l'air dans un palais de ma propre conception.

— D'accord, acquiescèrent-ils à l'unisson. Où donc ?

— Sur le Soleil, répondit Milo. Vous bâtirez mon palais sur le Soleil.

Quand la présidente d'un cartel – ou son fils – vous demande de bâtir un truc, vous le faites. Ils allaient le bâtir, ce palais. Ils le construiraient sur l'orbite terrestre puis, le moment venu, ils le propulseraient jusqu'au Soleil grâce à un dispositif qui le déposerait ensuite à la surface. L'entreprise serait rendue possible par une technologie baptisée « champ hierien » : « champ » comme « champ », « hierien » comme « hier ». En pratique, le palais serait protégé par un treillis invisible de particules exotiques qui renverrait la chaleur du Soleil ailleurs dans le temps – hier, en l'occurrence –, préservant le bâtiment de la combustion.

— Il y a juste un minuscule problème..., le prévinrent un jour les scientifiques.

Mais Milo, au comble de l'euphorie, était incapable d'en entendre davantage : il les snobait, trop occupé à sautiller et à danser.

— C'est important, insistèrent-ils.

Hélas, Milo s'était déjà coiffé de son casque audio.

La construction du palais solaire du cartel de l'eau prit trois ans et devint l'actu phare du système solaire sur *SolNews*, des millions et des millions de spectateurs suivant fiévreusement, heure par heure, l'édification des tourelles fabuleuses et des flèches irréelles qui s'élevaient haut au-dessus de la Terre en ruine.

Milo n'avait plus l'esprit qu'à une chose durant ces trois ans, et il finit par l'obtenir : la réponse positive de Kennedy Gates, par carte musicale, vingt-quatre heures avant l'inauguration du palais.

J'en serai. Je ne manquerais ça pour rien au monde.

Le lendemain, une navette déposa les invités au palais : ils entrèrent dans un vestibule si vaste qu'il y régnait un microclimat. Milo, veste Nehru et lunettes de soleil, leur apparut sur un balcon d'obsidienne miroitante et, à son signal, les moteurs vrombirent, le champ hierien se mit à scintiller, et ils s'envolèrent tous vers le Soleil avec panache.

Depuis son balcon, Milo scrutait la foule... Où était Kennedy ? Il ne la voyait nulle part.

Bon sang de bonsoir !

Il quitta le grand hall pour partir à sa recherche et il finit par la trouver, qui buvait seule dans les immenses écuries d'albâtre où elle nourrissait de pommes tirées d'un sac à main de puissants lipizzans-robots. Elle portait une robe d'été jaune tournesol.

— Je les aime comme les enfants que je n’aurai jamais..., confia Milo en désignant les chevaux-robots. Tu permets ?

Elle lui tendit une pomme, et il la donna à sa bête préférée, une jument nommée Elsie, programmée pour danser les claquettes.

— Tu pourrais avoir tous les enfants du monde sans trop suer, non ? s’étonna Kennedy, amusée.

— J’aime suer, répondit-il. Et puis, je suis du genre tatillon : il me faudrait pour eux une mère digne de ce nom. Une mère dont la perfection du génome compenserait la pauvreté du mien.

Le sourire de Kennedy s’élargit encore.

— La fausse modestie te va très mal, se moqua-t-elle. Mais j’apprécie tes efforts. (Elle désigna du menton le palais et ses dépendances.) On peut dire que tu ne recules devant rien pour arriver à tes fins.

Elle se rapprocha de lui, puis, d’un geste délicat, plaça une pomme contre les lèvres de Milo. Il mordit dedans à pleines dents et resta planté là, avec autant de dignité qu’une tête de sanglier lors d’un banquet médiéval.

— Certaines femmes aiment qu’on se démène pour elles.

Elle fit glisser les bretelles de sa robe le long de ses épaules, et le vêtement délicat commença à tomber : c’était comme si Kennedy était en train d’éclore devant lui. Là, elle se dressa sur la pointe des pieds et mordit l’autre côté de la pomme. L’instant était parfait, d’autant plus que, déclenchant ses rétropropulseurs, le palais achevait sa descente lente et gracieuse sur la surface du Soleil...

Et il se mit à fondre.

Il y eut une sorte de rugissement lointain et immémorial, suivi d’une sorte de secousse sismique.

Ah ben, merde...

Soudain, Milo comprit pourquoi les ingénieurs avaient tous décliné l’invitation au bal... Bientôt, le feu solaire déferla de la brèche temporelle créée par le champ hierien, et toute la chaleur, tout le plasma, toutes les radiations du lendemain – qui commencerait dans cinq secondes – prirent d’assaut les tours palatiales comme une titanesque pieuvre de flammes.

Milo avait attendu trop longtemps pour s’acoquiner avec Kennedy Gates et lui ravir sa glorieuse virginité. Il riva le regard dans le sien.

Elle l’aurait fait, se dit-il. Elle était à deux doigts de me céder... Ça compte, non ?

— Je suis désolé, s’excusa-t-il.

Elle lui caressa la joue d’une main délicate à la manucure impeccable.

— Ne t’en fais pas, répondit-elle. Je ne suis pas la vraie Kennedy : elle envoie des droïdes à ce genre d’événements. Les festivités ont tendance à la fatiguer maintenant. Elle vieillit moins bien que ses chirurgiens ne l’espéraient.

La température augmentait sensiblement sous leurs pieds.

Sans déconner..., songea Milo.

La Kennedy de synthèse sortit de son sac une solide plaque d’acajou et la lui tendit.

*Je soussigné, Milo Galapagos Rockefeller Buffettgalifianakis
CLXIII, ai pris, par procuration robotique, la virginité rendue
par voie chirurgicale à Kennedy Pritzker Helleconia Gates.*

Fait le 28 juin 2140 pour valoir ce que de droit.

— Je ne vais pas faire le capricieux, hein...

— Tant mieux, répondit le droïde.

Il eut une petite poignée de secondes pour accrocher la plaque sur le battant de la stalle d’Elsie et l’admirer en caressant l’encolure de la jument, puis ils furent tous noyés par une marée solaire qui les désintégra sur le coup.

L’éphémère pathétique du palais solaire de Milo avait été une sorte d’équivalent, à l’échelle galactique, d’un redoublement en grande section de maternelle.

Milo s’était lancé un défi, et il avait échoué. Sa vie de privilèges l’avait métamorphosé en andouille narcissique braisée à l’égotisme.

L’univers le renvoya sur terre dans la carapace d’un insecte. En temps normal, vous pouviez choisir, peu ou prou, votre existence suivante, mais, si vous aviez vraiment chié dans la colle, l’univers s’arrangeait pour vous faire payer le prix de vos erreurs. Milo fut donc réincarné en grillon.

En Chine.

En 1903.

Cette fois-ci, paradoxalement, il put s’enorgueillir d’avoir vécu une existence exemplaire : une fillette le captura et l’emprisonna dans une cage de bois qu’elle suspendit à son plafond. Il apprit à striduler pour la faire rire

lorsqu'elle plaquait son petit nez contre les barreaux. Oh, ce n'était pas grand-chose, mais cela avait suffi pour qu'elle s'éprenne follement de lui. Ils étaient rares, les grillons à pouvoir se vanter d'avoir été aimés, et plus rares encore à avoir eu droit à des funérailles dignes et sincères : lorsqu'il mourut, la fillette lui confectionna un minuscule cercueil qu'elle envoya voguer parmi les feuilles de nénuphar, à la surface d'un étang municipal.

Il arriva bien vite dans l'au-delà, mystiquement absous de ses vices précédents : il avait retenu la leçon.

Semblait-il.

OceanofPDF.com

8

BON SANG DE BONSOIR !

Le souvenir s'évapora, et Milo se retrouva dans son appartement miteux de l'au-delà, les yeux rivés dans ceux de Suzie.

Il cilla.

— J'ai assuré en grillon, lui fit-il remarquer. Sans rire, cette fois, il n'y avait rien à redire.

Soif. Bière dans frigo ? Il se leva pour aller voir, arpenta à tâtons le couloir plongé dans l'obscurité, repéra du bout des doigts l'angle qui indiquait l'entrée de la cuisine, pénétra dans la pièce et ouvrit le réfrigérateur pour vérif... Jésus, Marie, Joseph ! De la lumière ! L'électricité fonctionnait enfin ! Et là, sur la clayette, séraphique, l'attendait un pack de douze mauvaises bières, mais elles avaient le mérite d'être bien fraîches !

Il en décapsula une pour lui et, comme il venait de l'entendre s'avancer discrètement derrière lui, une pour Suzie.

— Beurk...

— Le goût de la bière de merde, c'est comme celui des fromages hors de prix : ça se cultive.

— Je pensais à un truc..., dit-elle en s'asseyant d'un bond sur le plan de travail.

Il attendit en sirotant sa bière.

— Tu te sens disposé à faire de ton mieux pour mener une existence parfaite ?

— Hé, tu viens de me dire qu...

— Sais-tu seulement ce à quoi ça ressemble, la perfection ?

Milo prit le temps d'y réfléchir.

— Non.

— Tu aimerais en avoir un aperçu ?

Il but une nouvelle gorgée de bière, se gratta où ça le grattait.

— Oui.

— Bien. Viens bosser avec moi.

— Bosser ? Avec toi ? Tu veux dire...

— Être la Mort. Faucher des âmes. Tuer des gens. Oui, c'est ce que je veux dire. L'une des âmes que je dois faucher demain va atteindre la perfection. Si tu veux voir à quoi ça ressemble, viens avec moi.

— Tu... as le droit de faire ça ? D'emmener des gens ?

Elle l'embrassa. Il intensifia le baiser, mais elle le repoussa, tourna les talons et disparut dans le couloir.

— Dépêche-toi d'aller dormir : 6 heures du mat, c'est dans pas si longtemps. Et mets un réveil.

— À 6 heures ?

— Les jours de boulot sont les mêmes partout, Milo : sur la terre comme au ciel.

Milo s'endormit devant un documentaire passionnant sur les pulls.

Au matin, Suzie les enveloppa tous deux dans ses longs cheveux qui se changèrent en ailes, qui se changèrent en tourbillon de feuilles, qui ne se changea en rien, mais leur permit de s'envoler : l'expérience était à la fois incroyablement exaltante, extrême et terriblement effrayante. Voler avec la Mort, c'était comme finir dans un sac de couchage avec une femme magnifique et sa tarentule.

Le vent ralentit bientôt, cessa, et Milo sentit ses pieds toucher de nouveau le sol. Il se trouvait dans le salon d'un inconnu, éclairé seulement par la lumière stroboscopique d'un écran de télé. La pièce était un dépotoir sans nom : cartons de pizza, vaisselle sale, magazines porno – hin hiiin... – et des vêtements sales éparpillés çà et là. Détritus parmi les ordures, un jeune homme – tignasse crasseuse et tee-shirt de country – était affalé dans le canapé comme une madeleine oubliée dans une tasse de thé.

Son regard était vide, sa peau terne balafrée d'un air aigri. Sa mâchoire inférieure pendouillait, à demi ouverte, comme une plaie qui refuse de cicatriser. Milo crut d'abord qu'elle était gavée de pop-corn – des gros points jaunes, des petits points noirs –, puis il se rendit compte que c'était ses dents.

Il entendit Suzie bouger près de lui ; elle le prit par le coude.

— Euh..., bredouilla Milo. C'est ça, la vie que me réserve la supra-perfection-parfaite-post-illumination ? Ce type va vraiment franchir la Porte du Soleil et fusionner avec l'Âmultime ?

— Ne dis pas de bêtises, Milo. J'ai juste deux, trois rendez-vous avant celui qui nous intéresse.

Devant le type, sur la table basse, se trouvait un morceau de carrelage brisé à demi recouvert d'une sorte de poudre cristalline, comme du verre pilé.

Suzie s'agenouilla devant le type qui sortit mollement de sa torpeur.

— Chris, murmura-t-elle.

Il toussa, et ses yeux commencèrent à se fermer.

— Christopher ? l'interpella-t-elle d'une voix un peu plus forte.

— Tu les laisses te voir ? lui demanda Milo.

— Certains, oui. Ceux qui ont du mal à partir. Mais fais-toi un peu plus discret, s'il te plaît.

Elle posa avec une délicatesse infinie une main sur la joue de Christopher qui écarquilla les yeux : il regarda partout autour de lui et sursauta quand il aperçut Suzie. Manifestement, il avait l'air de vouloir fuir ce canapé aussi vite que possible, mais ses jambes ne semblaient pas de cet avis.

— Bordel de merde..., pesta-t-il, l'écume aux lèvres.

Puis il mourut.

— C'est tout ? demanda Milo.

— C'est tout. Il devrait se réveiller près de l'eau d'une seconde à l'autre. Allez, on file. Accroche-toi.

L'obscurité, le vent, une fois encore.

Ils se tenaient à présent près d'une jeune femme en haillons assise sur un tabouret. Elle berçait un nourrisson. Autour d'eux s'agitaient une multitude d'enfants, de petits va-nu-pieds qui jouaient, riaient, couraient en tous sens en hurlant. Suzie se pencha par-dessus l'épaule de la jeune mère et toucha le front du bébé.

— Bordel, Suzie, tu déconnes ?

Suzie déposa un baiser sur le front de la jeune femme, puis y plaqua le sien une seconde, les yeux fermés.

L'obscurité, le vent...

Ils s'arrêtèrent ensuite pour faucher un obèse qui travaillait à son ordinateur.

Ils fauchèrent un gros chien noir.

Ils fauchèrent une vieille femme alitée, à l'abandon, dans la pénombre de sa chambre. À la seconde même de sa mort, le coucou de l'horloge dans l'entrée avait totalement vrillé de la glotte.

Brise sifflante, feuilles tourbillonnantes.

Ils atterrirent à Bombay, en Inde, à la périphérie d'un quartier en pleine effervescence, dans une rue baignée des « cataclop » d'ânes tirant chacun leur chariot. Une vache passa devant eux. C'était l'une des nombreuses bêtes sacrées de la ville. Elle traversa la rue, et les véhicules s'arrêtèrent aussitôt pour la laisser passer. Cette vache, elle était peut-être grand-mère.

— Viens, dit Suzie en tirant Milo par la main.

— Attends, on ne va pas suivre une vache ?

— Tu veux voir la perfection, oui ou non ?

Il acquiesça.

La vache traversa un marché où un brahmane passa un collier de magnolias à son encolure. Milo aurait juré qu'elle s'était inclinée – pas beaucoup, hein, mais quand même – devant l'homme de foi.

Un peu plus tard, la vache fit un autre truc surprenant qui témoignait d'une intelligence certaine : avançant à pas pesants, elle passa derrière le plateau d'un étal et, sitôt le marchand distrait par la promesse d'une vente, elle ouvrit la gueule et, quelques secondes plus tard, s'éloignait en tenant dans sa bouche baveuse un imposant couteau de boucher.

Ils suivirent la vache qui quitta les artères commerçantes, traversa un quartier où maisons et pavés cédaient la place aux cahutes et aux ruelles poussiéreuses, puis s'engouffra dans une sorte de décharge à ciel ouvert où survivaient les crève-misère. Dans ce bidonville de Bombay, quelques huttes faites de débris divers se dressaient sur un tapis d'ordures compressées, entre des collines d'immondices. Des nuées de mouches bourdonnaient dans l'air fétide aux relents d'égout et de lait rance. Des enfants escortaient la vache en dansant.

L'animal s'arrêta et passa la tête par l'entrebâillement de la porte d'une maison constituée entièrement d'emballages de lots industriels de fromages. Milo et Suzie regardèrent par-dessus l'échine de la bête et, sitôt que les

yeux de Milo se furent habitués à l'obscurité, il hoqueta de surprise et se redressa.

— Qu'est-ce qu'ils ont, ces gens ?

— Ils meurent de faim.

— Des millions de gens meurent de faim, et je n'ai jamais vu ça...

— Ils sont devenus si faibles qu'ils ne peuvent plus ni travailler ni même faire la manche. S'ils ne mangent pas quelque chose très vite, ils mourront.

Suzie suivit la vache dans la cahute. Milo l'imita. À l'intérieur, un homme, une femme, une vieille et quatre gosses chétifs s'étonnèrent de voir une vache s'inviter chez eux, mais ils n'avaient même plus la force de la saluer ni de s'offusquer de son intrusion. Ils n'avaient que la peau sur les os. On voyait leur crâne se dessiner sous leurs visages creusés. La vieille émit l'hypothèse que la vache n'était autre que l'incarnation de la mort venue les arracher à cette vie de malheur.

— J'en doute, murmura l'homme. Nous ne sommes pas si chanceux...

La vache leva la tête et plaça le couteau sur le sol.

— Mangez-moi, dit-elle.

— La vache ! s'extasia Milo avec à-propos.

D'autres exclamations, de stupeur et de gratitude, fusèrent.

La vache était si humble et noble d'âme qu'elle accepta, pour ne pas le froisser, les remerciements de l'homme, tandis qu'ils s'inclinaient l'un devant l'autre. Suzie caressa le front de la vache qui s'agenouilla avec précaution et mourut dans un calme plein de dignité et de déférence. La famille pria, reconnaissante, puis s'apprêta à jouer du couteau.

— Suzie ? l'interpella Milo, fébrile.

— Hmm ?

— Tu peux m'expliquer ce qui vient de se passer, là ?

— Tu viens de voir une âme atteindre la perfection.

— Parce qu'elle s'est sacrifiée ?

— Pas seulement.

Sur le sol devant eux, la découpe commençait, lentement d'abord, par pur respect.

— Cette vache était bien plus qu'une vache : elle a été de bien nombreuses choses avant de devenir une vache, et, notamment, un bodhisattva de grande réputation prénommé Aishwarya. Elle s'est offerte à

cette famille, consciente que ces gens pourraient survivre grâce à sa chair, et elle n'en a conçu ni fierté ni crainte. C'est un état d'esprit fondamental.

Une jeune femme aux yeux magnifiques venait d'apparaître entre eux et observait la famille en train de débiter joyeusement la vache. Suzie et elle se saluèrent d'un petit signe de tête, puis elle disparut.

Milo se frotta le menton.

— Le coup du sacrifice, ça, je peux le faire, affirma-t-il. Enfin, je crois.

Suzie prit un air pensif.

— Toi et cette âme avez beaucoup en commun, dit-elle. Vous entretenez avec autrui un lien particulier et très intense. C'est pour ça que je t'ai emmené ici.

Une mare de sang s'était formée à leurs pieds. La vieille femme, surtout, faisait preuve d'une sauvagerie glaçante, s'attaquant à mains nues aux cartilages de la bête.

— C'est le moment de filer, déclara Suzie.

L'obscurité, le vent.

Ils se tenaient à présent près d'un cours d'eau de l'au-delà, qui serpentait parmi une foule parée de couleurs vives qui agitait des banderoles de soie jaune. Des dirigeables et autres appareils sillonnaient les cieux. L'ancienne vache et bodhisattva, Aishwarya, s'avancait jusqu'à la rivière, un sourire béat sur le visage. La foule s'écarta sur son passage, et elle entra dans la rivière. Sa tête était auréolée d'un nimbe doré flamboyant qui se mua bientôt en anneau de lumière cosmique, baignant les milliers d'âmes et de pierres et de montgolfières, et le vent lui-même d'une perfection absolue.

Bientôt, l'anneau disparut, et tous retournèrent vaquer à leurs occupations, comme si un type avait sorti un mégaphone et hurlé à la foule : « La femme-vache magique qui vient d'atteindre la perfection a quitté la scène, mesdames et messieurs ! Circulez, y a plus rien à voir ! »

De retour dans l'appartement de Milo, Suzie s'effondra sur le canapé du salon, et Milo dans un gros pouf qui vomit aussitôt une gerbe de billes de polystyrène.

— Si une vache peut le faire, j'en suis capable, moi aussi, déclara Milo. Si j'arrive à m'offrir en sacrifice de façon bien noble, alors j'aurai accompli un acte assez parfait pour pouvoir négocier ma non-fusion avec le grand tout. J'ai bon, là ?

— Ce n'est pas qu'une question de sacrifice, Milo. Quand un loup se bouffe la patte pour se libérer d'un piège, ça relève aussi du sacrifice, mais c'est un comportement plus motivé par le désespoir qu'autre chose. Difficile de rattacher ça à la perfection. Pour qu'un sacrifice compte, il faut qu'il soit imprégné d'amour.

— Ah, mais j'en ai à revendre, de l'amour ! s'empessa de lancer Milo. Je t'aime, toi !

— L'amour et être amoureux, ce n'est pas forcément pareil. Être amoureux, c'est purement humain. Ça tient du chimique. L'amour, c'est cosmique. Et moi aussi, je t'aime.

Elle lui prit la main, et un peu d'amour lui remonta le long du bras et explosa en lui comme une supernova : l'espace d'un instant, il se fit le véhicule de merveilles folles, d'astres flamboyants, du temps lui-même ; il pouvait parler espagnol et exister en vingt dimensions. Ce n'était pas très digne, mais ça lui donna quand même une demi-molle.

— Puce..., lâcha-t-il d'une voix sifflante.

— Oh ! Merde, désolée...

Elle déposa un baiser sur sa joue, et Milo recouvra la pleine mesure de sa mollesse.

Ils restèrent assis en silence quelques secondes. Dehors, la lumière qui filtrait par la fenêtre déployait de nouvelles nuances.

— J'ai la dalle, finit par lancer Suzie.

Ils trouvèrent un boui-boui à la déco de bois brut le long de la rivière, *Le Godet*. Le pianiste, rond comme une queue de pelle, jouait fort dans la salle étouffante ; la bidoche était épicée à en pleurer des oursins, et la bière – « La Bougeotte », une cuvée locale – noire comme l'encre. Typiquement le genre de bouges que ne fréquentaient pas les mamounes, mémés et autres représentants cosmiques du grand tout.

— Pas de Mamoune, pas de Mémé, ce soir ! se réjouit Suzie en s'attaquant à sa première bière et à sa première corbeille d'ailles de poulet. Elles font quoi à part observer, ces deux-là ? Elles regardent les gens vivre leurs vies, regardent les autres s'échiner à faire le boulot, mais à part ça ? Elles s'assoient dans les tribunes et attribuent les bons et les mauvais points.

Elle avait insisté pour se déguiser s'ils sortaient : casquette de base-ball et fausse moustache. Sans ça, les gens la pointaient du doigt en murmurant. La Mort était *the* célébrité depuis le début des temps, mine de rien.

— Tu fais partie de leur bande, hein..., lui fit remarquer Milo.

— Je sais, répondit-elle. La ferme !

Comme la plupart des conversations des couples qui vivent ensemble depuis huit mille ans, celle-ci, ils l'avaient déjà eue.

— Oh, mais merde ! pesta Suzie en retirant soudain sa fausse moustache couverte de sauce à l'ail.

De son côté, Milo batailla pour que la cuisse de poulet rebelle qu'il s'appêtait à avaler ne s'autodétruit pas dans sa main. *Le Godet* n'était pas l'endroit idéal pour manger et papoter en même temps.

Un peu plus tard, ils se promenèrent le long de la rivière.

— Je fais peut-être partie de leur bande, reprit Suzie, mais je ne suis pas comme elles. Elles sont gonflées de nous faire la morale pour cette histoire de... enfin, de couple.

— Ce n'est pas complètement absurde de leur part, en même temps, nuança Milo. Tu es une sorte de déesse, et moi, je ne suis qu'...

— Je ne suis pas une déesse, je te l'ai déjà dit un milliard de fois !

Milo décida de rester silencieux un petit moment, et ils marchèrent ainsi sans prononcer un mot. Une libellule bourdonna à leurs oreilles et s'enfuit sur l'autre rive.

— Je vais raccrocher, déclara Suzie.

Quoi ? s'étonna Milo.

Elle était sérieuse, là ? Était-ce des larmes qu'il voyait rouler sur ses joues ? Suzie ne pleurait quasiment jamais.

— Comment ça, tu vas raccrocher ?

— Ben, tu sais, raccrocher, quoi ! répéta-t-elle en agitant les bras. Quitter mon taf ! J'en ai ras la faux de ces conneries. D'être toujours là à me demander si je ne suis pas en train de faire chavirer le grand canoë cosmique...

— Mais tu as le droit de faire ça ? s'enquit Milo. De démissionner de ton job de la Mort, comme on rend son tablier de serveuse ou de prof de bio ?

— J'en sais rien.

Revenue au-dessus de l'eau, la libellule s'était lancée dans une série de loopings acrobatiques.

Un poisson bondit et la goba.

Milo passa un bras autour des épaules de Suzie.

— Tiens, j'ai une question : quand un poisson mange une libellule dans l'au-delà, est-ce que la libellule va dans l'au-delà ?

— Elle était déjà dans l'au-delà, Milo.

— Oui, justement, c'est toute ma question. Alors ?

— C'est compliqué.

— Dans ta bouche, tout est toujours compliqué.

— Parce que tout est bel et bien d'une putain de complexité.

Une autre libellule vrombit entre eux, quasi identique à la première.

— J'aimerais ouvrir une boutique de bougies, déclara Suzie.

Il lui jeta un regard en coin, un œil fermé.

Une boutique ?

En pratique, ça se passait comment, de gérer une boîte dans l'au-delà ? Oh, il y en avait plein, des boutiques, dans l'au-delà, mais Milo n'avait jamais trop saisi comment tout ce qui touchait à l'argent fonctionnait là-bas : vous pouviez en gagner, mais, en même temps, si vous aviez besoin de quoi que ce soit, il vous suffisait d'aller le chercher en magasin, que vous le payiez ou non. De la même manière, il suffisait d'aller à la banque et de demander de l'argent pour qu'on vous en donne. Comme la plupart de ce qui se trouvait dans l'au-delà, la finance était une composante constamment changeante et toujours nébuleuse. Un jour, il avait dit à Mamoune qu'il n'y comprenait rien. « Dans l'au-delà, l'argent, l'air, c'est tout aussi réel et tangible ! lui avait répondu Mamoune de façon sibylline. C'est à la forme quintessentielle de l'argent que tu as affaire ici, tu te rappelles ? Un idéal. Un concept. »

En résumé, l'argent, ici comme ailleurs, c'était passablement chiant.

Il se tourna vers Suzie et haussa un sourcil dubitatif.

— Une boutique ? Tu veux devenir commerçante ?

— J'imagine plus ma boutique comme une galerie d'art. Les bougies, c'est moi qui les ferais. Avec un tas de formes différentes, tu vois ?

— C'est une idée en l'air, comme ça, pouf, ou...

— Non, non. J'ai envie de fabriquer des bougies depuis toujours. Pour moi, c'est la forme la plus absolue de la sculpture. Imagine que tu fabriques une bougie représentant Michael Jackson, par exemple – mais genre, une pure bougie qui lui ressemble de ouf, super classe et tout –, puis que tu la montres à des gens : « Waouh, c'est le truc le plus mignon que j'aie jamais

vu ! » qu'ils s'exclameraient. Et puis là, tu l'allumes, et y a sa tête qui fond... Sans rire, les bougies, c'est dément.

Dans le ciel, la nuit venait de border le crépuscule.

Un saut dans l'eau, suivi d'un gros « splash ».

— Et tu préférerais faire ça qu'être la Mort ?

— Pas toi ?

Mais grave ! songea-t-il.

— Mais grave ! s'écria-t-il.

Plus tard, au beau milieu de la nuit, Milo s'éveilla et décida aussitôt d'aller se réincarner. Suzie ouvrit les yeux et comprit tout de suite ce qu'il avait en tête.

— Mais tu viens tout juste d'arriver ! protesta-t-elle.

— Je sais, dit-il en dégageant avec délicatesse une mèche rebelle tombée devant les yeux de Suzie. Mais je n'en peux plus : il faut que j'en finisse avec tout ça, ça m'obsède. Je vais donner dans l'amour et le sacrifice comme jamais, et quand je serai de retour, on pourra enfin vivre ensemble.

— T'as pas intérêt à foirer, Milo...

— Amour et sacrifice : intitulé simple et clair. Ce sera du gâteau.

— C'est un brin plus subtil que ça, mon chou.

— Comme si je ne le savais pas, bébé.

Comment ça, plus subtil ?

Elle l'embrassa, puis se retourna et remonta la couverture sur son visage. Elle ne l'accompagnait jamais à la rivière : ça semblait un peu trop tordu d'arriver bras dessus, bras dessous avec la Mort pour une nouvelle naissance.

Une fois sur la berge, il ne se déshabilla pas : c'était inutile. Il pataugea dans l'eau – vaseuse et piquée de roseaux – jusqu'à ce qu'elle lui arrive au genou, plus fraîche et vive au centre de la rivière. Des images défilèrent sur le miroir de l'onde : scènes et identités possibles, clichés de vies qu'il pourrait vivre. Celle-ci ? Non. Celle-ci, alors ? Ah, pas mal... De belles opportunités de donner dans l'amour et le sacrifice. De très belles opportunités, même.

Il fit enfin son choix, un choix terrifiant. N'écoutant que son courage, il plongea.

Un bref choc.

Une pause cosmique saturée de néant.

Et, telle une gerbe de dentifrice jaillissant d'un tube maltraité, Milo émergea une fois de plus dans le monde d'en bas.

OceanofPDF.com

L'AMANT SECRET DE SOPHIA MARIA MOZART

S'il y avait un homme capable d'accomplir un acte de parfait amour quintessentiel dans l'univers, c'était bien Milo. Il était tombé amoureux soixante-huit mille cinq cent quatre fois.

La première fois qu'il était tombé amoureux – vraiment amoureux, pas juste en proie à un petit béguin –, il était fermier en Europe centrale à l'âge du fer. Lui et sa femme, Hyldregar, avaient été mariés par un druide chaman. À vingt ans, déjà, le travail acharné leur avait courbé l'échine. Ils avaient eu dix enfants, dont deux seulement connaîtraient l'âge adulte. Le dixième accouchement eut raison d'Hyldregar. Après cela, Milo vieillit bien plus vite pour, finalement, mourir à l'âge de trente-deux ans. Durant les sept dernières années de sa vie, ses voisins parlaient de lui comme du *gragn luc moesse*, « le vieil homme triste au regard perdu dans les étoiles ».

— L'amour, c'est une éviscération, avait-il l'habitude de dire aux jeunes couples le jour de leur mariage.

Pas très judicieux. Ce commentaire lui valut d'ailleurs d'être réincarné en poisson-chat.

Dans le futur, Milo et son amour, Brii, étaient nés à bord d'un vaisseau aussi grand qu'une planète, en partance pour Aurelae Epsilon aux premières heures de la colonisation spatiale. La plupart des passagers en avaient oublié qu'ils vivaient sur un vaisseau, tant il était titanique.

— C'est ainsi qu'est l'univers, avançaient-ils. Un dédale de couloirs, de tunnels et d'énormes appareils.

Milo et Brii entreprirent d'atteindre ensemble la paroi de l'astronef : ils traversèrent des salles des machines vastes comme autant de continents, des cimetières, des forêts artificielles et, même, les immenses compas gyroscopiques. Ils découvrirent des zones contestées, des terres désolées

jonchées de cadavres vieux de deux mille ans et puis, enfin, sur l'autre rive de l'apocalypse, ils posèrent les yeux sur la paroi de la coque du vaisseau et, derrière un hublot, sur l'espace qui défilait à un dixième de la vitesse de la lumière. Ils s'en retournèrent alors chez eux, riches de leurs souvenirs. Milo trouva un travail à la radio, et Brii fonda un magazine : ils racontèrent leur odyssée à travers l'astronef et devinrent célèbres.

Le vaisseau arriva à Aurelae Epsilon mille ans plus tard : Milo et Brii avaient offert à sa population une histoire d'amour mythique, et devinrent les premiers amants célèbres du Nouveau Monde.

Dans certaines vies, l'amour était digne des plus grands films.

Durant la Renaissance italienne, à Vienne, Milo, alors jeune mousquetaire, tomba éperdument amoureux de Sophia Maria Mozart, une femme magnifique qui, par extraordinaire, se trouvait être l'arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-grand-tante du compositeur.

Sophia Maria avait épousé Maximilian VanFurzelhaas, ministre du roi Ferdinand, un homme à l'aigreur proverbiale qui passait son temps aux quatre coins de l'Europe. Chaque fois que Maximilian partait en voyage, Milo se faufilait dans le jardin jusque sous la fenêtre de Sophia Maria d'où il lui délivrait quelques sérénades de son répertoire. Elle finit par succomber à ses charmes et descendit le rejoindre dans le jardin où ils jouèrent à Adam et Ève, parés des jolis masques vénitiens que Milo avait apportés dans sa besace.

VanFurzelhaas était si souvent absent que ses domestiques, habitués à Milo, se mirent à le choyer comme s'il était le maître des lieux. Même en dehors de la riche propriété, l'on connaissait bien la liaison qu'entretenaient les deux amants. Les petits camarades de beuverie de Milo inventèrent même une chanson à boire, intitulée, avec un rafraîchissant manque de délicatesse : « Milo Heidelberg nique la femme de Maximilian VanFurzelhaas et tralala ! » Cette chanson devint si populaire à Vienne que ledit VanFurzelhaas finit par l'entendre et, furieux, se rua chez lui, bien décidé à trancher la gorge de l'amant de son épouse. Milo, épéiste émérite, parvint à blesser l'aristocrate, puis à fuir à Salzbourg. Dès lors, Sophia Maria dut accompagner son mari durant tous ses voyages, ce qui, au final, ne fit que peupler un peu plus le panthéon de ses amours, où figuraient certains des plus grands personnages de l'époque, comme le sculpteur

Leonard Duesel, l'architecte Zeinsfisthoffen, et même le pape, une fois, un peu par accident ; c'est vrai qu'il faisait sacrément noir.

Milo, lui, s'en sortit moins bien, car il revint à la charge un brin trop tôt. Lorsqu'il rejoignit la garde de Vienne durant le siège des Ottomans, il apprit – trop tard – que VanFurzelhaas coordonnait la défense de la ville. Malheureusement pour Milo, il avait le bras assez long pour l'assigner à un poste d'une dangerosité inégalée, en plein sur les remparts. Là, il se fit capturer et – mort historique, donc ! – renvoyer à ses frères d'armes viennois par voie de catapulte.

Durant sa première centaine de vies, et quand bien même ils n'étaient pas encore amants, Milo essayait de passer le plus de temps possible avec Suzie. Tous les deux partageaient un penchant pour la natation et la bonne chère. Ils adoraient se poser l'un l'autre des questions rigoureusement fondamentales, comme : « Tu préférerais perdre un bras ou un œil ? » Parfois, mais sans en être certain, Milo avait l'impression de lire un intérêt plus qu'amical dans le regard de Suzie. Il se demandait souvent ce qui se passerait si la Mort se retrouvait au lit avec un bon vieux mortel comme lui.

— Aucune idée, répondit-elle un jour, sans même qu'il ait articulé la question. Notre amitié risquerait d'en pâtir, déjà. Peut-être que ça te consumerait, aussi. Je parle de vraies flammes, là, hein, genre, consumé de l'intérieur... Non, franchement, je ne sais pas.

Ce jour-là, Milo l'avait dévisagée, les yeux écarquillés.

— Tu lis dans mes pensées ?

— Oh, je pensais que tu le savais.

— Non, merde ! Arrête !

Après sa centième vie, Milo aida Suzie à ouvrir une épicerie un peu bizarre appelée *L'Encornet au Chocolat*. Le magasin débordait, entre autres, d'encornets, ainsi que de papillons et de fleurs recouverts de chocolat et faits pour être trempés dans une fondue au beaufort. C'est à cette occasion que Milo s'était rendu compte que, lorsque les divinités s'essayaient aux activités humaines, ils mettaient un peu à côté de la plaque.

La boutique fut ouverte un an, mais ne connut que quinze clients.

Lorsque, le jour de la liquidation, Suzie referma la porte de *L'Encornet au Chocolat* pour la dernière fois, Milo tenta de l'embrasser, mais elle détourna subitement la tête.

— Je suis sérieuse à propos des flammes et de la fondue d'entrailles...

Sur terre, vie après vie, Milo trouva et perdit l'amour à tour de bras : il avait vécu des milliers d'histoires d'amour affreusement ordinaires, ces histoires durant lesquelles les années se succédaient aussi mollement que des saucisses sur un chapelet. Il avait connu l'amour de la famille, l'amour des amis, l'amour des belles plages, de la pluie et des montres suisses. Il savait ce que c'était que de voir l'amour s'effiloche, mourir et vous abandonner à une souffrance telle que vous aviez l'impression de vous faire dévaster la rate par une harde de sangliers.

Une fois, en Zambie au XVIII^e siècle, l'amour sauva la vie de Milo. L'amour d'un village entier. L'amour de centaines de personnes.

C'était arrivé après que Milo avait souffert une série de mauvais coups du sort : récoltes désastreuses, sécheresse, morsure de serpent, décès de sa mère, carie interstitielle menaçant de virer à l'abcès, maison en cendres et anéantissement de tous ses biens terrestres. Ruiné, sans le moindre outil de travail et trop fier pour demander de l'aide, il avait sombré peu à peu dans l'aigreur, au point qu'un jour il avait suivi un type très riche dans une forêt, l'avait tabassé, puis détroussé.

Comme le village n'était pas très peuplé, on ne tarda pas à débusquer le coupable : des représentants de l'ordre vinrent aussitôt l'arrêter et le traînèrent jusque dans la cour de l'école pour qu'il y soit jugé.

Dans bon nombre d'autres villages, on lui aurait probablement tranché la tête ou les deux mains, mais, par chance, il y avait autant de façons de voir les choses que de villages, à l'époque, et celui de Milo s'enorgueillissait d'une conception plutôt novatrice de ce que devait être un procès. Novatrice et singulière. C'était un village un peu bizarre.

Sentence fut donc rendue : Milo serait aimé. Comment ? Eh bien, quelques centaines de personnes s'associèrent pour lui répéter pendant des heures à quel point il était formidable. Les villageois lui rappelèrent ce jour où, adolescent, il avait sauvé une fillette menacée par une hyène, subissant à sa place les assauts sauvages de la bête. La survivante avait vingt ans, au jour du procès. Elle aussi vint l'aimer, caressant les cicatrices profondes que l'animal avait laissées sur le bras de son sauveur.

Ils lui rappelèrent qu'un jour il avait fait l'aller et retour au Congo pour rendre visite à son grand-père. Il avait travaillé comme cantonnier sur un chantier pendant quatre ans pour que son cadet puisse étudier à l'université et devenir ingénieur. Il refusait catégoriquement de tuer les animaux, même

les rats, les serpents et les araignées. Il avait aussi épousé la femme la plus laide du village, car il avait su voir, par-delà les apparences, sa beauté intérieure. Il avait su charmer son cœur, et se levait de bonne heure le matin pour faire ses corvées à sa place, de façon qu'elle puisse avoir du temps pour elle.

Lorsque les villageois en eurent fini de lui remémorer tout cela, leur amour avait défait le nœud d'aigreur qui étranglait la raison et l'âme de Milo : ils avaient rappelé à son souvenir comme il était un homme bon. Dès lors, il reprit le cours de sa vie, honorant tout cet amour. Peu à peu, à force de détermination, il changea sa déveine en jours heureux, et il vécut jusqu'à son dernier souffle.

Il avait été un homme, Owen, amoureux d'un autre homme, Brad, dans les quartiers gays de Houston. Ils avaient vécu dans un petit appartement avec une petite chienne, Maggie. Cela avait duré quinze ans, jusqu'à ce que Maggie, la petite boule de poils, casse sa petite pipe, et que Brad accepte un boulot en Suisse. Un choix douloureux. Ça leur en avait donné, des cheveux blancs et des rides.

Il avait été une femme, Oko, dont le mari était mort noyé lors d'une bataille navale. Elle était devenue célèbre en mettant tous les soirs le couvert pour son mari, et en l'attendant sur les rochers qui bordaient la mer. Au début, sur la grève, elle traquait son navire à l'horizon, puis, au fil du temps, elle le cherchait dans l'onde, comme s'il était passé d'un monde – celui dans lequel il avait eu des mains, des jambes, des cheveux et des dents – à un autre, un monde où son corps ne faisait plus qu'un avec l'océan : les courants marins étaient ses bras, l'orage, sa voix. La lune et les constellations étaient aux yeux d'Oko ses pensées et émotions, toujours changeantes.

Comme il avait été plutôt laid de son vivant, parfois, elle croyait apercevoir un poisson qui lui ressemblait.

10

LES GENS DANS LE MIROIR

Iowa, 2025, en plein été

Tapis de maïs verts coiffés d'azur.

Tachant le vert, quatre vaisseaux argentés de la taille de pétroliers, les Arches, attendaient le nez au vent. Selon le point de vue, les astronefs reflétaient le ciel ou les champs de maïs en dessous.

Tout commencerait à plusieurs kilomètres, selon Milo, près de la barrière que formaient les Arches, chaque vaisseau comme un monde prisonnier d'un reflet.

Il jeta un coup d'œil à la clôture grillagée qui s'élevait derrière lui à trois mètres : terminée par un rang de fil garni de lames de rasoir, elle serpentait sur cent kilomètres à travers les collines. S'ils débarquaient, cette clôture les protégerait-elle ? Ils seraient des milliers. Et ils auraient la rage. Que peut-on ressentir d'autre, quand on sait qu'on va mourir comme ça ?

Tout avait commencé il y a cinq ans, avec les disparitions.

Des scientifiques, des ingénieurs...

Une poignée, au début – peu connus, qui plus est –, si bien que les journalistes n'en faisaient jamais grand cas. Ils avaient assez à faire en cette troisième décennie du ^{xxi}^e siècle. Tout ce que les scientifiques avaient prédit était en train de se produire. Tout. Et en même temps. Le niveau des mers montait, toutes les créatures marines avaient disparu – le plancton, d'abord, puis l'ensemble de la chaîne alimentaire –, les nappes phréatiques atteignaient une toxicité record, et les virus informatiques provoquaient des pannes de connexion dans le monde entier au moins une fois par semaine... Alors, deux ou trois intellos portés manquants, quelle importance ?

Les disparitions avaient attiré l'attention de Milo lorsqu'elles avaient commencé à toucher Stanford, son lieu de travail. Melinda Warnstein-Keppler, célébrité de l'électronique, s'était volatilisée dans son appartement en abandonnant son repas au micro-ondes. Zhou Chen-Barnhart, concepteur du capteur orbital de neutrinos, avait été le suivant sur la liste, puis ç'avait été le tour de Claudine Fraas, prix Nobel de physique et auteure de l'ouvrage de référence *Limites de la relativité holographique*.

Milo ne craignait pas de disparaître lui-même : il n'était qu'assistant de recherche. Il en connaissait un rayon sur la théorie de l'information, mais n'atteindrait jamais les hautes sphères de l'élite académique. Il se sentait honoré de travailler pour des géants. Chacun, à sa manière, tentait de sauver le monde, à une époque où l'on croyait encore cela possible. Milo était devenu chercheur de façon à la fois parfaitement conventionnelle et tout à fait surprenante. Comme la plupart des passionnés de sciences, c'était un homme curieux : il n'existait rien qu'il ne désirait pas savoir, si bien qu'il dévorait livres et sites Internet comme les autres jeunes gens dévoraient de la musique à plein volume. Ça, c'était le côté conventionnel. Le côté surprenant qui l'avait poussé sur les chemins de la science, ce qui faisait qu'il désirait à ce point comprendre les mystères du monde – le temps, l'espace, la vie, la mort –, c'était qu'il entendait des voix. Pas le genre de voix que pourrait entendre un schizophrène, non. Des voix qui semblaient émerger du passé. De son passé. Comme s'il avait vécu d'autres vies. Des souvenirs vieux de plusieurs milliers d'années, parfois, et qui lui revenaient subitement sous forme d'informations fiables engrangées, celle-ci, lors d'une vie au Japon, celle-là, lorsqu'il était un mathématicien émérite de l'Égypte antique.

Oui, non, peut-être que je suis schizophrène... Ou alors, j'ai une tumeur au cerveau ? s'inquiéta-t-il un jour.

Non, non, pas de tumeur au cerveau, lui répondit l'une des voix, celle d'un médecin qu'il avait été jadis.

Milo avait réussi à travailler pour Wayne Aldrin, la rock star de l'intégration de systèmes. À vingt-cinq ans, Aldrin avait révolutionné le champ scientifique dit de la « résolution de problèmes » avec son traité *Ce n'est une île que si vous la regardez depuis la mer*. À trente ans, il avait mis au point une installation capable d'exploiter les sols toxiques : elle éliminait les toxines, nettoyait la terre et permettait de cultiver de gros fruits jaunes

gavés de jus multivitaminé. Milo avait appris que cette invention aurait pu servir à nourrir la moitié de la population mondiale si elle n'avait pas coûté de l'argent aux mauvaises personnes.

— Le principal obstacle à la résolution de problèmes, c'est que les problèmes rapportent pas mal de fric à pas mal de gens pas mal influents, se plaignait souvent Aldrin.

Aujourd'hui, à quarante ans, Aldrin se paraît d'une crinière grise qui roulait sur son crâne comme une vague et venait se briser en volutes sur sa nuque. Il jouait de son clavier d'ordinateur en musicien prodige, machine infaillible et gracieuse tout droit sortie de l'esprit de quelque Léonard de Vinci. Pour Milo, il n'y avait pas plus admirable qu'Aldrin en ce monde.

À cette époque, ils travaillaient ensemble à l'ordinateur absent, un ordinateur qui n'existerait que dans le cyberspace et fonctionnerait à la manière d'un siphon aspirant toute fonction ou information de la matrice. C'était un outil d'une puissance incommensurable, selon Aldrin, pour quelque chose d'intangible. Lorsque les disparitions avaient commencé, ils n'avaient pas encore réussi à le faire fonctionner.

Milo n'en avait pas spécialement cure, cela dit, car son attention était tout entière à autre chose : pas aux voix dans sa tête, mais à l'autre génie de l'informatique qui travaillait avec eux, Kim. La passion qu'il éprouvait pour elle était probablement le secret le moins bien gardé du laboratoire, et un jour, promis, il le ferait : il lui proposerait un rendez-vous. Mais quand il aurait le temps.

Un vendredi plutôt calme, Kim vint voir Milo et se pencha sur son bureau.

— Dis-moi, tu penses pouvoir me rendre un service ?

— Bien sûr.

— J'ai un rancard, mais je n'ai pas de nounou. J'en viens à m'interroger si ça existe encore, d'ailleurs... Bref, je me demandais si tu pouvais venir à la maison t'occuper de Libby.

Elle aurait tout aussi bien pu lui tirer une balle en plein cœur. Dans tout le bureau, les indiscrets grimacèrent. Aïe aïe aïe...

Jamais de la vie ! s'exclamèrent certaines de ses voix intérieures.

Bon sang de bonsoir ! Sans déc' ? Merde...

— Oui, acquiesça-t-il. Bien sûr.

Mais bon sang de bonsoir !

— OK pour 19 heures ?

— D'accord.

Il sonna à la porte de l'appartement de Kim, et elle lui ouvrit vêtue d'une longue robe qui laissait entrevoir une épaule nue. Une épaule bronzée à la peau délicate.

— Salut, dit-il en entrant. Tu es superbe.

— Merci, c'est gentil.

— Salut ! lança-t-il à Libby, la fille de Kim, six ans, hypnotisée par la télévision.

La télé des bons soirs : les soirs où les chaînes émettaient.

Libby ne répondit pas.

— Alors l'heureux élu arrive à quelle heure ? demanda Milo.

Avec un peu de chance, il pourrait s'arranger pour être aux toilettes quand il sonnerait à la porte.

— Il est déjà arrivé, en fait, répondit Kim en débouchant une bouteille de vin blanc.

Arrivé ? Déjà ? Chiottes !

Où était-il ?

— Je ne t'ai pas prévenu, Milo ? C'est toi que j'attendais. C'est avec toi que j'ai rendez-vous. Si ça te dit, bien sûr. C'est juste qu'on doit rester ici, parce que, enfin, le coup de la baby-sitter, tout ça...

Elle cilla, ses grands yeux lumineux écarquillés.

Alors ça !

— Je... oui, bien sûr, bredouilla-t-il.

— Je commençais à avoir de l'arthrite à force d'attendre que tu m'invites.

Milo se sentit idiot d'avoir tant hésité, et il décida de rééquilibrer l'univers en y allant d'un geste spontané de bravoure pure : il passa un bras autour de la taille de Kim, l'attira contre lui et l'embrassa sur les lèvres. Elle lui rendit son baiser, puis ils se redressèrent.

Libby les observait par-dessus le dossier du canapé.

— Vous allez vous marier ? leur demanda-t-elle.

Vous allez vous marier ? demandèrent à Milo certaines des voix dans sa tête.

Ils dînèrent tous les trois à la chandelle. Une sorte de double rancard pour Milo.

— J'ai un des ordis du boulot à la maison, lui dit Kim pendant le rosbif. Je bosse sur la galère avec les satellites.

— Moi, j'déteste les araignées, lui confia Libby.

Voilà comment se déroulèrent les événements : deux conversations, deux soirées. En même temps.

— Trois ans que ça dure, répondit Milo. Trois ans que personne n'a lancé de satellite. Si on ne trouve pas rapidement un autre moyen d'émettre, on est partis pour un nouveau Moyen Âge. Et puis, les araignées, c'est pas trop mon truc non plus. Heureusement qu'elles ont pas d'ailes, hein ? T'es pas d'accord ?

— Et si on programmait les paquets de données pour qu'ils outrepassent les systèmes actuels ? Imagine : une méthode qui nous permettrait de, comment dire... balancer les infos directement dans la magnétosphère ?

— Tu savais que certains cafards peuvent voler ?

Milo se figea, stupéfait : l'idée de génie ! Voilà qui enthousiasmerait Aldrin à coup sûr.

— On devrait appeler le Doc, dit-il. J'ai entendu parler des cafards volants ! ajouta-t-il. Trop dégueu !

— Ça s'appelle des blattes américaines, et faut que j'aille faire pipi.

Il y avait de la tarte au citron meringuée pour le dessert, et ils la mangèrent devant la télé : ils regardèrent une version ancienne de *Batman* et s'endormirent tous les trois sur le canapé.

Le lendemain matin, une heure avant l'ouverture de la halte-garderie, Libby avec eux, ils filèrent en hâte à l'université ; là, ils espéraient intercepter Aldrin, attablé dans la cafétéria à sa place habituelle avec sa tablette et son jus d'orange.

Sauf qu'il n'était pas là.

Il n'était pas non plus dans son bureau, ni au labo. Ses affaires avaient disparu, elles aussi.

Milo et Kim échangèrent un regard incrédule.

— Disparu..., murmurèrent-ils de concert.

— Il y a un problème ? s'enquit Libby.

Ils n'eurent pas le temps de lui répondre, car deux types intimidants en costard noir entrèrent dans le labo.

— Milo Osgood ? demandèrent-ils. Kimberly Dodd et... (L'un d'eux consulta la tablette qu'il tenait à la main.) Libby ?

Bon sang de bonsoir..., pensa Milo.

— Oui ? dirent-ils tous les trois en chœur.

Et, comme ça, pouf, les types les firent disparaître eux aussi, comme Aldrin.

On les conduisit de force à l'aéroport où on les jeta dans un jet qui fusa bientôt vers l'est. Dès qu'ils eurent atterri, on les fit monter dans une voiture qui fila le long de routes de campagne, à travers des champs de blé baignés d'or matinal, jusqu'à un bâtiment blanc dépourvu de fenêtres, et ceint de tentes militaires et de soldats. On les escorta à l'intérieur, ils allèrent au bout d'un long couloir aux murs d'un blanc aseptisé et s'arrêtèrent devant une porte tout aussi impeccable.

Le battant s'ouvrit avant même que Milo ait eu le temps de toquer. Là, devant eux, se tenait Wayne Aldrin. S'il semblait indemne, il avait l'air froissé – au sens propre –, et son regard se voilait d'un trouble fort inhabituel.

— Tout d'abord, commença-t-il, je suis désolé. Deuxièmement : entrez et asseyez-vous.

Libby s'apprêtait à dire quelque chose quand, soudain, une adolescente tout sourires, salopette et queue de cheval, se hâta auprès d'elle.

— Libby, c'est ça ?

Quinze secondes plus tard, elles disparaissaient dans le couloir, main dans la main.

— Je m'occupe de son petit déj', promet l'ado, et je vous la ramène dans une heure !

Milo posa une paume rassurante sur la taille de Kim, tandis qu'Aldrin les faisait entrer dans son nouvel espace de travail. Un bureau au rabais, une table, une machine à café, des classeurs de rangement, des ordinateurs et quelques chaises pliantes. De toute évidence, Aldrin n'avait pas disparu : on l'avait simplement greffé à un nouveau laboratoire de recherche.

— Mieux vaudrait, reprit Aldrin, que je vous explique tout ; et sans être interrompu, si possible. Ensuite, vous pourrez me demander des précisions, m'enguirlander, hurler, tout ce que vous voudrez. Bien : il y a un an, des astronomes amateurs ont détecté une anomalie dans le ciel. Les professionnels se sont penchés sur la question, et les nouvelles sont mauvaises : en octobre 2025, une comète de la taille de l'Irlande va percuter la Terre et va probablement anéantir toute vie organique sur la planète. Du

coup – laisse-moi finir, Milo –, du coup, ils ont organisé une grande conférence pour réfléchir à la marche à suivre, et ils ont décidé de réunir les plus grands scientifiques et ingénieurs du monde pour qu'ils construisent quatre astronefs capables de transporter l'humanité loin de notre planète. Le premier partirait pour Vénus, le deuxième orbiterait autour de la Terre, le troisième se dirigerait vers Mars et le dernier vers les lunes de Jupiter. Les vaisseaux serviraient d'habitats et seraient chargés des matériaux nécessaires à la construction d'autres habitats.

Les doigts noués : c'était ce que Milo avait trouvé de mieux pour que ses mains arrêtent de trembler. À côté de lui, Kim laissa échapper un soupir désabusé.

— Et donc, poursuivit Aldrin, pour mener à bien ce projet, nous allons devoir réaliser en cinq ans l'équivalent d'un siècle de recherche et de prouesses en ingénierie. Bien, maintenant et avant que vous ne me posiez des questions, voyons si je n'en ai pas anticipé quelques-unes. La première : combien de personnes pourront embarquer à bord de ces vaisseaux ? Ma réponse : pas beaucoup. Peut-être six mille sur chaque Arche. La deuxième : qu'est-ce que le reste de la population mondiale saura de la situation ? Ma réponse : pas grand-chose, et ce, aussi longtemps que possible, sans quoi le centre risque d'être envahi, et nous serons réduits en lambeaux. La troisième : pourquoi est-ce qu'on vous a amenés ici, tous les trois ? Ma réponse : parce que j'y suis et qu'on m'a autorisé à choisir une petite poignée d'assistants. Enfin, la quatrième question : pourquoi moi, je suis ici ? Ma réponse : car, pour que ce projet ait une chance d'aboutir, il faut qu'il soit aussi minimaliste et simple que possible. Je suis ici pour tâcher de gérer tout cela avec efficacité et...

— Raffinement ? suggéra Milo, avant de dégobiller sur le sol.

— Exactement..., acquiesça Aldrin. Ben mince, Milo... J'appelle un agent d'entretien. Ne t'en fais pas, moi aussi, j'ai vomi en arrivant.

Ils battirent en retraite dans le couloir et discutèrent en attendant l'arrivée du nettoyeur. Main dans la main, Kim et Milo posèrent des questions auxquelles Aldrin avait probablement pensé, mais qu'il n'avait pas eu le temps d'aborder. Il les écouta patiemment, l'air sinistre.

— Non, répondit-il. Cela ne vous garantit pas une place à bord de l'une des Arches. Les premières iront aux différents chefs d'équipe dont je fais partie. Non, Kim, je suis désolé, mais les enfants ne feront pas exception à

la règle. À mesure que nous approcherons de la date de lancement, les travailleurs les plus compétents seront sélectionnés en fonction des besoins que nous aurons identifiés. Ensuite, nous procéderons par tirage au sort.

Le regard de Kim aurait pu creuser un cratère au milieu du couloir.

— Si vous ne pouvez me promettre une place pour Libby, annonça-t-elle d'une voix posée, je ne ferai pas le moindre effort pour vous aider.

— Et moi non plus, renchérit Milo, se surprenant lui-même.

Aldrin secoua la tête.

— Je ne suis pas décisionnaire, ici, les amis, comprenez-le bien. Ce n'est pas parce que j'ai participé activement à ce projet que j'ai mon mot à dire au niveau strictement politique et humain.

— Qui décide, alors ?

— Le dieu dollar ! cracha Kim. Qui d'autre ? Quand on y pense, dans ce monde, cinq ou six banques d'envergure internationale ont la mainmise sur la planète entière.

— Le vieux mythe complotiste...

— Non, Milo, elle a raison. L'argent n'échappe pas aux lois de l'univers : les flux qu'il forme empruntent les voies qui leur opposent le moins de résistance, puis s'accumulent à leur point de chute. Ces points de chute, ce sont les banques, et elles sont les seules dont les reins sont assez solides pour soutenir une telle entreprise.

— Et si on ne coopère pas, hein ? demanda Milo. On se prend une balle dans la nuque ?

— Je l'ignore, répondit Aldrin. Ne faites pas de vagues, Milo. Jouez le jeu, essayez de vous faire bien voir, d'améliorer vos chances d'être sélectionnés. Et, d'ici au grand jour, tâchons de faire de notre mieux.

L'agent d'entretien arriva avec son chariot à matériel roulant et, après un salut de la tête, disparut dans le bureau.

— Nous venons d'entrer dans une réalité tout autre, déclara Aldrin en leur posant une main solide sur l'épaule. Prenez un peu de temps pour vous y habituer. Je vous ai dégotté un appartement commun. Allez vous y reposer un peu ; mangez un morceau. On va vous apporter de nouveaux vêtements.

— Un appartement commun ? s'étonna Kim. Comment saviez-vous que... Enfin, je veux dire... Nous... Hier soir, c'était la première fois que...

— La vache, les amis ! pouffa Aldrin. Je crois qu'à part vous, tout le monde le savait. Allez, hors de ma vue...

La porte du bureau d'Aldrin se referma devant eux et, du bout du couloir, déboulèrent en riant Libby et sa baby-sitter.

— Moi aussi, je le savais, murmura Kim en nichant le visage au creux de l'épaule de Milo.

À l'extérieur d'Iowa Central, le monde continuait de se désagréger. Une bombe infâme avait transformé Seattle en ville fantôme. L'industrie pharmaceutique, au sommet de sa démence, fit gonfler ses prix à en éclater elle-même, si bien qu'aux quatre coins de la planète tous ceux qui avaient besoin de médicaments pour survivre virent leur état de santé empirer, puis moururent. Milo, privé de sa Ventoline, dut affronter ses crises d'asthme en bon Spartiate.

Le site de création des Arches grandit, devint bientôt une petite ville ; une petite ville dont personne ne savait rien et que nul n'avait le droit de survoler. Dans les bâtiments les plus imposants étaient construites les colossales Arches elles-mêmes. C'était en partie le domaine d'intervention d'Aldrin. Au bout d'une semaine, ils avaient imaginé des vaisseaux inspirés de créatures organiques : leurs systèmes respireraient comme s'ils avaient des poumons, l'énergie et les informations s'y écouleraient comme le sang dans nos veines, et ils pourraient voir, entendre et penser comme s'ils étaient dotés de cerveaux.

Dans d'autres bâtisses, ils imaginaient comment des gens – des communautés entières ! – pourraient vivre et travailler dans l'espace. Ils aboutirent rapidement à la conclusion que la population se sentirait plus heureuse si elle était soumise à moins de contraintes sociales. À titre d'exemple, la nécessité – à terme – de repeupler l'humanité rendrait le mariage conventionnel problématique. En résumé, à bord des Arches, la culture humaine promettait d'être assez libre et... libérée.

Ces expérimentations et discussions avaient un impact important sur la culture actuelle de la petite ville des Arches : cette dernière s'était transformée en une sorte de campus hypersélect qui rivalisait sans mal, en matière de dépravation, avec les universités les plus performantes du globe.

Dans leur logement, Milo et Kim vivaient comme n'importe quelle famille terrestre : ils socialisaient, célébraient les fêtes traditionnelles. La

journée, Libby allait à la halte-garderie, et Milo et Kim travaillaient dans l'usine d'assemblage des Arches.

On les conviait à des soirées, et ils déclinaient rarement les invitations.

Sauf quand celles-ci consistaient à grossir les rangs des cohortes de libertins échangistes. Dans ces cas-là, ils refusaient poliment. Milo et Kim avaient décidé de rester monogames.

Ce n'était pas une vie des plus à plaindre, si vous arriviez à faire abstraction du fait que le reste de l'humanité, au-delà de la cité, était condamnée, et que vous aviez à peu près autant de chances que ces malheureux d'y rester.

Milo se retrouva en proie à une dépression pesante : pas le genre de trouble qui vous piétine l'âme à coups de rangers et vous paralyse au quotidien, non, plutôt une sorte de mélancolie insondable venue du fond des âges.

Les voix étaient la cause de son spleen. Elles appartenaient toutes à des hommes, des femmes et des enfants qui avaient vécu sur terre à diverses périodes de l'histoire et, aujourd'hui, le pan terrestre de cette même histoire touchait à sa fin. Une fin violente et injuste.

Il y avait la voix d'un peintre fauve qui avait redouté bien davantage la mort de la planète que la sienne, jusqu'à ce qu'une pneumonie l'emporte. Il y avait aussi celle de cette jeune fermière, mille ans auparavant, qui ne craignait pas la mort, car, de toute façon, le monde et toutes les autres œuvres de Dieu y survivraient. Mais tout cela n'était-il pas en danger aujourd'hui ?

La plupart des voix, Milo ne les entendait plus, et c'était ce silence qui nourrissait sa dépression. Huit mille ans de conscience s'étaient éteints au fond de son crâne et regardaient d'un œil vaseux l'avenir à travers ses yeux à lui.

— Qu'y a-t-il ? lui demanda Kim un soir qu'il rêvassait à la fenêtre de l'appartement.

— J'entends des voix, répondit-il sans sommation. (Son aveu, enfin.) Enfin, normalement, j'en entends.

— Bon sang, Milo..., dit-elle en le prenant par le bras. Ces voix, tu en parles dans ton sommeil...

Une année s'écoula. Au sein du complexe, les vaisseaux commençaient à prendre forme. Les charpentes d'abord, colossales, sortes d'immenses

cages hautes comme des immeubles. Des ouvriers partout, des grues infatigables... Il y aurait quatre astronefs, donc : *Le Miroir* – un vaisseau expérimental – serait terminé le premier. Il parcourrait le système solaire, expédition la plus folle de l'histoire de la navigation humaine, avant que les autres – *L'Avalon*, *L'Atlantide* et *Le Summerland* – quittent la planète juste avant la collision de la comète.

Au-delà des murs, l'économie s'effondrait.

— Le monde agonise bien vite, là dehors..., fit remarquer Aldrin. Honnêtement, je ne comprends pas. Tout ce qui nous arrive, nous aurions pu l'éviter. C'est comme si, ces soixante dernières années, nous avions regardé sans rien faire les grands pontes du commerce mondial nous précipiter droit dans le mur.

Ils se trouvaient en salle informatique. Ils y passaient le plus clair de leur temps, désormais : les poumons synthétiques des astronefs ne fonctionnaient pas encore tout à fait. Milo et Kim investissaient l'intégralité de leurs heures de travail dans la création d'une simulation informatique dont Aldrin jurait qu'elle leur permettrait d'identifier la cause du problème.

S'ils y parvenaient, ils organiseraient une grande fête.

On festoyait souvent dans la cité des Arches, parce que l'on y faisait tous les jours des découvertes révolutionnaires. Il aurait pu pleuvoir des prix Nobel du soir au matin, là-bas, qu'il n'y aurait pas eu assez de diplômes pour récompenser tout le monde. De toute façon, il aurait été impossible de tous les fêter, ces Nobel : le temps manquait cruellement dans le complexe.

La simulation fut couronnée de succès : les végétaux comestibles qui poussaient dans les bronches – les systèmes de ventilation – se reproduisaient si vite qu'il fallut leur donner plus d'espace encore. Peut-être pourraient-ils même en cultiver dans les chambres de refroidissement où ils produiraient de l'eau par condensation...

Ils firent une grande fête.

Ce soir-là, leur exploit partagea la vedette avec la fabuleuse avancée d'une équipe qui avait réussi à créer des boucliers antiradiations à l'aide de carton et d'huile d'arachide.

Au bout d'un moment, lassés de toute cette agitation, Milo, Kim et Aldrin s'esquivèrent jusqu'à un vaste espace, loin du complexe, et s'installèrent dans l'herbe sous un ciel étoilé pareil à un océan de feu et de glace. Ils avaient emprunté – avec signature de paperasse et tout – un

brasero portable, embarqué des marshmallows et avaient bu du vin, assis à même le sol dans l'Iowa nocturne.

— Ma femme me manque..., leur confia soudain Aldrin.

Quoi ? songea Milo, stupéfait.

— Vous saviez que j'étais marié ? leur demanda-t-il. Ça remonte à loin. Elle est morte subitement.

— Moi, je le savais, oui, acquiesça Kim, avant de lui serrer le bras d'une main compatissante.

— Non que je veuille qu'elle me revienne maintenant, avec tout ce qui se passe... C'est juste que son absence me renvoie au fait que ce projet implique une grande solitude, et qu'il vous le fait comprendre en vous la balançant en pleine poire. Je veux dire, tout ce boxon, c'est parce que, fondamentalement, on est une espèce sociale, non ? Et ensemble, on s'affaire à perpétuer ce bordel. On n'est pas comme les hamsters, nous, les hommes. Ça vit seul, les hamsters, vous saviez ça ? Ils n'éprouvent rien pour leurs semblables. Nous, on est plus proches des loups : quand les loups sont séparés, puis qu'ils se retrouvent, ils bondissent de joie, se lèchent les uns les autres, c'est une vraie fête, ils deviennent dingues. On appelle ce phénomène la « jubilation du loup ».

Le feu crépita, cracha quelques étincelles dans la nuit.

— On vit des jours bien difficiles pour un loup solitaire, poursuivit Aldrin.

Il posa une paume sur le genou de Kim et le caressa doucement.

Putain ! s'offusqua Milo. C'est quoi ce délire ?

Kim, surprise, en resta bouche bée et tremblotante.

— Je crois que j'ai bu assez de vin pour ce soir ! déclara-t-elle en se relevant.

La main d'Aldrin retomba, et il plongea son regard dans les flammes.

— Oui, un peu tout le monde, je crois, renchérit Milo.

Il ramassa sa veste, puis drapa les épaules de Kim de son châle.

— Je vais traîner encore un peu dehors, annonça Aldrin.

Aussi, ils prirent congé et le laissèrent seul.

Ils avaient parcouru trois cents mètres quand ils entendirent s'élever derrière eux une longue plainte, comme un loup hurlant à la lune.

— Pochetron, le vieux, et pervers avec ça..., maugréa Milo.

Kim le prit par le bras.

— Sois sympa, Milo.

Sympa ?

Milo rumina le mot.

Son état dépressif s'était peu à peu mué en frustration à l'état brut : tous les efforts qu'ils avaient fournis pour métamorphoser l'astronef en vaisseau quasi organique promettaient de si beaux résultats, et voilà que le grand timonier du projet donnait dans la détresse métaphysique ! Sans compter la détérioration manifeste de son sens des convenances.

Bordel ! J'aurais dû me douter que ça allait se compliquer, cette histoire...

Les problèmes, c'est compliqué, lui souffla le mathématicien égyptien dans sa tête. *C'est un peu ce qui en fait des problèmes.*

Le jour du premier tirage au sort, ils préparèrent le dîner favori de Libby – gratin de pâtes couvert d'une épaisse couche de fromage, truffé de rondelles de saucisse –, puis regardèrent son film préféré, *Le Chihuahua de Beverly Hills 47*. Une fois que la fillette se fut endormie, Milo et Kim s'entre-dévorèrent passionnément dans leur minuscule module de repos.

Ils s'envoyaient ainsi un message limpide : ils s'aimaient tous les trois et formaient une famille soudée.

Milo et Kim ne furent pas choisis.

— Libby, Libby, Libby..., psalmodiait Kim dans un murmure, incantation désespérée, recluse après minuit derrière l'écran de son ordinateur portable, tandis que les derniers numéros s'affichaient sur l'écran. Libby, Libby, Libby...

Quand *Le Miroir* fut enfin achevé, on aurait dit qu'une cathédrale trônait au beau milieu de l'Iowa. Il se dressait là, tel un mirage au centre de la plaine bosselée de collines, immense, scintillant. Le voir quitter la Terre, c'était comme observer l'envol d'un cachalot en flammes.

Le sol vibra, l'air vibra, et le mastodonte s'éleva, lentement d'abord, réfléchissant le vert des collines et du maïs et, tandis qu'il s'éloignait, c'était comme si la Terre s'éloignait d'elle-même. Et puis, soudain, le moteur colossal rugit, et le cachalot spatial traversa le ciel comme un second soleil.

Le temps changea sur les collines, et des bourrasques ébouriffèrent leurs cheveux, soufflèrent leurs blouses blanches et arrachèrent des touffes d'herbe à la pelouse fraîchement tondue. Tous, les trois cent mille quatre-

vingt-douze restants, grimacèrent sous le vent, tandis que l'astronef fusait dans les airs avant de disparaître...

Alors ils s'en retournèrent à leur travail, et débuta un nouveau compte à rebours, plus court cette fois.

Quelques astronomes mexicains amateurs détectèrent la comète qu'ils baptisèrent Marie. Au-delà de la clôture, dans diverses régions du globe, d'autres commençaient à comprendre ce qui se tramait. « C'est peut-être lié à toutes ces disparitions de scientifiques... », soupçonnaient-ils.

Aussi, une partie des effectifs du projet ARCHES furent-ils assignés à une vaste opération de désinformation sur Internet, à l'échelle mondiale. Il y avait dans la section péruvienne de la cordillère des Andes, disaient-ils, une zone interdite d'accès et de survol. Sur les images floues diffusées sur la Toile s'affichaient des milliers de tentes, ainsi que de gigantesques fusées en construction.

La population, poussée par l'instinct de survie, se rua en masse en Amérique du Sud, envahissant péniblement les Andes, ralentie par les obstacles naturels saturés de réfugiés : prendre l'avion pour survoler la cordillère était un luxe impensable depuis l'effondrement de l'économie, et contourner en bateau la chaîne de montagnes impliquait, outre un prix exorbitant, les dangers inhérents à la traversée d'eaux contrôlées presque exclusivement par des pirates. Partout ailleurs, la loi était à l'agonie.

De leur côté, dans l'Iowa, les membres du projet ARCHES profitèrent de quelques mois de tranquillité.

Et puis, les vaisseaux furent enfin terminés. On testa leurs systèmes anatomiques : ils respiraient, leur cœur pompait correctement, leur cerveau crépitait d'impulsions électriques, et leurs moteurs s'animaient comme autant de muscles prêts à l'effort.

Aux quatre coins de la cité-usine, on accéléra et intensifia le labeur : on travaillait, picolait et faisait l'amour plus fiévreusement encore. On rivait le regard sur les horloges, sur les cieux où l'on attendait avec impatience le retour du *Miroir* et l'exode qui s'ensuivrait.

Pour la première fois, de nombreux travailleurs du projet ARCHES semblaient comprendre qu'ils ne tarderaient pas à mourir. Ils allaient boire des coups, oui, mais avec moins d'enthousiasme. Quelques-uns disparaissaient par-dessus la clôture à la nuit tombée : certains poussés par l'envie de revoir amis et famille avant que le monde rende son dernier

souffle ; d'autres, décidés à survivre, avaient besoin de temps pour se préparer à la catastrophe.

Milo et Kim, eux, n'en parlaient pas. Kim ne voulait pas. De prime abord, elle se raccrochait à la conviction que la bonne fortune ou une justice cosmique intercéderait pour, au moins, sauver la vie de sa fille, mais sous ce masque, et Milo le voyait bien, elle s'effondrait un peu plus chaque jour. Au lieu d'en discuter, ils buvaient. Et sans prendre la peine d'aller dans les bars. Pendant un moment, ils se dérobaient à cette pénible conversation en faisant l'amour, et puis leurs ébats perdirent en ardeur, se firent plus rares, puis cessèrent sans qu'ils s'en soucient plus que cela. Bientôt, Libby vint dormir avec eux, entre eux.

Ce monde est déjà mort..., songea Milo.

On le lisait sur les visages aux traits crispés. C'était comme si ces gens s'étaient fait mordre sans trop savoir par quoi... On commençait à croiser des gens en pleurs au détour d'une rue et, honteux, ils détalait.

Milo ne pleurait pas. Par contre, il commença à souffrir de crises d'asthme si violentes qu'il en perdait presque connaissance. Il se garda bien d'en faire part à ses proches.

Dans sa tête – ou son âme, il ne savait pas trop –, certaines voix remontaient à la surface, tentaient de le soutenir : un pêcheur de Krakatoa qui avait connu une apocalypse, déjà, lors d'une éruption volcanique qui avait fait trembler la planète ; une gamine de huit ans qui avait vu la peste ramper aux abords de son village, puis faucher sa famille, avant de sceller ses bronches à elle ; une banquière qui, trop zélée dans ses placements à risques, s'était jetée du dernier étage de la Trump Tower.

Ce n'est pas la première fois que le monde s'effondre, lui disaient-ils. *Et probablement pas la dernière.*

Croyez-le ou non, mais ça remonta un peu le moral de Milo.

Très vite, le chaos disloqua la plupart des nations humaines qui cédèrent aux émeutes. Internet lâcha un dernier hoquet, un ultime râle, puis se tut.

Un matin que Milo arrivait au laboratoire, il trouva Kim et Aldrin en pleine engueulade : rouges de colère, ils se détournèrent l'un de l'autre dès qu'ils l'aperçurent.

— Il se passe quoi, là ? demanda Milo.

— Rien d'impor..., commença Aldrin, aussitôt interrompu par Milo.

— Il se passe quoi, putain ! rugit Milo en dégommant une chaise d'un coup de pied. J'apprécierais que l'un de vous deux au moins ait la correction de ne pas me prendre pour un crétin !

— Ce type, déclara Kim, la voix tremblante, en désignant Aldrin du doigt, dit qu'il nous trouvera une place sur *Le Summerland* si on fait de lui...

Elle ne parvint même pas à terminer sa phrase. Trop difficile, apparemment.

— Si on fait de lui quoi donc ? insista Milo.

— Un membre officiel de votre famille, expliqua Aldrin lui-même.

Les mains derrière le dos, il tentait d'avoir l'air aussi digne que possible.

— Un membre de notre famille ? répéta Milo en faisant un pas vers lui. C'est bizarre, mais ça sonne comme la traduction javanaise de « Je baiserais bien ta meuf ! ».

Ce me semble être une autre manière tout à fait efficace de provoquer la fin du monde, intervint le mathématicien égyptien.

— Ce n'est pas si simple que ça, réagit Aldrin. Ni aussi grossier.

Leurs nez se touchaient presque.

Kim s'approcha d'eux, inquiète. Jamais elle n'avait vu Milo frapper qui que ce soit, mais il semblait à deux doigts de le faire, ce qui n'arrangerait en rien leurs affaires : la cité-usine ne tolérerait aucune violence chez ses citoyens.

Il se produisit alors un phénomène incompréhensible dans les steppes mentales de Milo : une petite voix, étrange et lointaine, semblait lui hurler quelque chose. C'était comme si un millier de vies antérieures tentaient de le conseiller à l'unisson. Son âme essayait de troquer la rage pour une livre de sagesse.

Le millier de voix convainquit Milo de se taire et de réfléchir à la situation.

Lorsqu'il reprit la parole, voici ce qu'il déclara :

— Wayne, nous t'aimons, tu le sais et, avec cet avenir impensable qui nous pend au nez, il est vrai que ta proposition n'est pas si impertinente, au fond. Mais un détail me chiffonne, tu vois : cette idée, pourquoi ne pas nous l'avoir soumise à tous les deux, Kim et moi ? Qui plus est, comment veux-tu que nous fassions abstraction du fait qu'au-delà des mots tu sembles vouloir profiter de la situation et de ton influence ici pour coucher avec

Kim ? Ça te ressemble si peu. Ce n'est pas le Wayne Aldrin que je connais. Réponds à ces interrogations, et je déciderai si, oui ou non, je t'éclate les dents à la clé anglaise.

Aldrin hocha la tête.

— Merci de me poser la question, dit-il. À votre façon – toute personnelle –, vous vous êtes montrés très patients. La réponse à ce qui semble te troubler le plus est la suivante : au fond, je n'ai pas changé tant que ça. Je n'essaie pas de vous pousser à vous prostituer, pas plus que je ne prends Libby en otage.

— Je ne comprends pas ta proposition, dans ce cas, rétorqua Kim.

— Le programme a été modifié, les informa Aldrin. Mais seuls quelques chefs d'équipe ont été mis au courant. Pour une raison que j'ignore, les responsables du recrutement ont décidé d'accorder davantage de chances de partir aux membres de notre famille proche. Je crois que le ciment s'effrite un peu... Ils veulent s'assurer de la cohésion des troupes, alors ils font un petit cadeau aux chefs d'équipe.

Milo fut soudain en proie à une violente crise d'asthme.

— Vas-y, explique..., dit-il d'une voix sifflante.

— Je n'ai rien de plus à ajouter, Milo. Je n'essaie pas de coucher avec ta femme, mais de trouver une place à ta famille à bord d'un des vaisseaux.

Milo savait exactement ce que pensait Kim à cet instant précis. Il n'y avait qu'un mot pour occuper son esprit, une seule et unique priorité : Libby, Libby, Libby, Libby, Libby...

Bordel, comment avait-il pu en arriver là ?

Kim, Libby... Ils formaient une famille, merde !

— Tu veux le faire ? s'enquit-il en se tournant vers Kim, penaud.

Kim s'étouffa presque de soulagement et versa des torrents de larmes.

— Oui, dit-elle.

Alors ils s'éloignèrent les uns des autres, plombés par la gêne, et s'affairèrent à leurs claviers d'ordinateurs sans s'adresser le moindre regard jusqu'au déjeuner. Là, tous les trois, ils se rendirent dans un office de notaire du quartier administratif et se marièrent. Plus exactement, ils achetèrent une sorte de contrat de mariage dans un distributeur.

La comète était visible dans le ciel nocturne.

— Magnifique ! entendait-on dans les rues.

La nuit, les gens se massaient sur les collines autour des Arches. Tous les soirs, en fait. Ils s'installaient sur des couvertures, comme pour assister à un feu d'artifice. Il y avait des couples, çà et là, et des groupes plus importants, des harems, en somme.

Milo, Kim et Libby emménagèrent dans le module d'Aldrin. Celui-ci était plus grand et mieux aménagé.

— Il a un lave-vaisselle ! s'écria Libby qui, de toute évidence, voyait dans cette situation une évidente promotion sociale pour leur famille.

Milo et Kim dormaient dans la chambre à coucher d'Aldrin qui, au moins, leur avait gracieusement offert de dormir sur le canapé. Ils s'installèrent peu à peu dans une routine inconfortable, ne faisant pas davantage l'amour dans le lit d'Aldrin qu'ils le faisaient dans le leur. Cependant, en proie à une sorte de désespoir, ils firent l'amour trois soirs de suite. Puis plus du tout. C'était à ce point devenu inhabituel que Kim tressaillait quand Milo la touchait.

— Ça ne va pas ? lui murmura Milo. Tu as peur que ton mari nous entende ?

— Ça ne va pas ? murmura Kim à Milo quelques jours plus tard, la première fois que lui, à son tour, refusa de passer à la casserole. Tu as peur que ton mari nous entende ?

Libby passa plusieurs jours à jouer avec le lave-vaisselle, tirant et poussant inlassablement le tiroir coulissant. Elle regardait Aldrin comme un gentil toutou qui les avait accueillis dans sa niche et partageait désormais leur vie.

Par pure lâcheté, ils ne lui expliquèrent rien de la situation.

Le deuxième tirage au sort débuta à 9 heures du matin, le jour où les dirigeants avaient annoncé être entrés en contact avec *Le Miroir*, alors de retour vers la Terre.

Tout se déroulait à merveille : le vaisseau filait dans l'espace avec l'aisance et l'élégance d'un pur-sang.

Le tirage au sort réservé aux proches des chefs d'équipe leur offrait chacun quatre-vingts pour cent de chances d'être sélectionnés. À la tombée de la nuit, Libby gagna une place à bord d'un des vaisseaux : Kim s'enferma dans la salle de bains et pleura, ce qu'elle ne put cacher à personne, puisqu'elle brayait comme un âne.

— Pourquoi elle s’embête à s’isoler dans la salle de bains ? plaisanta Aldrin.

Les deux maris rirent en chœur pour la toute première fois.

À 21 heures, ils apprirent que Kim avait été sélectionnée, elle aussi.

Ils fêtèrent la nouvelle en savourant un verre de vin dans la cuisine. Même Libby eut droit à un peu de pinard.

À minuit, les listes de passagers étaient complètes. Milo ne figurait sur aucune d’elles. Comme personne ne savait quoi dire, eh bien, ils ne dirent rien.

Au milieu de la nuit, Milo s’en alla.

Quelques semaines auparavant, il avait pris la décision de partir, si un tirage au sort leur jouait ce mauvais tour.

Il acheta un sac de couchage, une mini-tente et une gamelle au magasin d’intendance, quitta le quartier résidentiel et établit son campement dans les collines.

Il n’était pas seul. Pour tout dire, d’autres campeurs mouchetaient les versants avec leurs sacs de couchage qui dessinaient de longs rectangles sur l’herbe sombre. Il y avait des feux de camp, aussi, çà et là, comme des astres rouges. Se rassemblaient ici les légions de laissés-pour-compte, de tous ceux soucieux de se distancier au mieux des astronefs d’argent.

Milo ne trouvait pas très réconfortant de venir grossir les rangs des condamnés. La vie lui semblait vide, et il avait la désagréable impression d’avoir subi une opération de l’estomac. Ses crises d’asthme devinrent si violentes qu’il s’endormit dans la douleur et rêva qu’il s’étouffait.

Tous, ils s’étaient baptisés les Gens de la Terre.

Au matin, certains se levèrent et partirent travailler, d’autres disparurent dans les champs de maïs. Milo ne retourna pas au laboratoire. Leur mission était terminée. Les Gens de la Terre qui se volatilisaient dans la nature privèrent le projet ARCHES de plusieurs milliers d’employés dont le travail restait à accomplir.

Ceux qui restèrent dans la cité occupaient leur temps à de petits boulots insignifiants. Ainsi s’achevait leur vie d’aisance et de privilèges. Désormais, on tirait un trait sur tout ce qui impliquait du temps ou un avenir : les rêves, les projets, la peur de vieillir, les objectifs. Les attentes. Ne restaient plus que la mécanique décérébrée des petits boulots, quelques

souvenirs et une sexualité dénuée de sens. Dans l'esprit de Milo, les voix s'éteignirent peu à peu, jusqu'au silence.

Il choisit de travailler au sein d'une équipe de ravitaillement et, le plus souvent, s'assurait de maintenir à température adéquate les divers systèmes chimiques des astronefs. Il travaillait en combinaison spatiale, flottant dans des nuages de vapeur cryogénique.

Il faisait son possible pour ne penser à rien.

Quand Kim le retrouva, il participait à l'alimentation de *L'Avalon* en carburant. Elle arriva par l'ascenseur des équipes de travail avec un petit panier-repas en osier et un sandwich à la saucisse. Il était assis sur la cuve de ravitaillement, les jambes pendant dans le vide, quand il remarqua du coin de l'œil les chaussures de laboratoire de Kim. Il la sentit bientôt près de lui, qui le toisait du regard.

— Mais qu'est-ce qui t'arrive, bon sang ? Pourquoi est-ce que tu es parti comme ça ?

Il se releva.

— Tu le sais bien.

— Il nous reste trois jours ! cria-t-elle en lui donnant une tape sur le torse. C'est mieux que rien, non ?

Milo fit « non » de la tête.

— Vous devez apprendre à vivre ensemble tous les trois, comme une vraie famille, avant qu'ils vous balancent à bord et vous envoient je ne sais où. Ces trois jours, vous en avez besoin, alors je vous les offre.

Elle s'enveloppa de ses bras, comme pour se tenir chaud, ferma les yeux de toutes ses forces, mais ne pleura pas. Il l'attira et la serra contre lui. Quand elle tenta de passer une main à l'intérieur de sa combinaison, il l'en empêcha.

— Non, murmura-t-il. Va. Séduis-le et laisse-toi séduire.

Elle lui donna une nouvelle tape sur le torse. Front contre front, ils tanguaient doucement.

— Comment va Libby ?

— On a essayé de lui apporter des éclaircissements. On lui devait des explications. On embarque dans trois jours ! Et puis, il fallait qu'on lui révèle les raisons de ton départ et... et quoi ? Tu te doutes de ce qui s'est passé. On a dû la mettre sous calmants, que veux-tu que je te dise... Elle t'aime. Je t'aime...

Milo acquiesça et déposa un baiser sur son front.

Quelques dizaines de secondes plus tard, elle fit la seule chose qui lui restait à faire : elle reprit l'ascenseur et disparut.

Ce jour-là, après le travail, Milo s'arrêta un moment sur les collines les plus proches du complexe et observa la cité-usine qui s'étendait en contrebas. Les Arches attendaient, prêtes, leur nez dans la brise délicate, reflétant le bleu du ciel et le vert de la plaine. Il se tourna vers le grillage derrière lui, suivit du regard les dizaines de kilomètres de clôture qui serpentaient le long des collines. Quelle protection leur apporterait-il, ce grillage, s'ils venaient ? Parce qu'ils viendraient, fatalement, en voyant les Arches prendre leur envol. Comment le leur dissimuler ? Ils les verraient, et ils finiraient par venir.

Les Gens de la Terre accomplirent leurs tâches.

Le troisième matin après le tirage au sort, ils aidèrent au chargement des Arches.

Ils scellèrent les trappes d'accès, activèrent les moteurs surpuissants.

Ils prirent la fuite dans les collines les plus éloignées.

Et ce qui devait arriver arriva : les vaisseaux tonnèrent, le sol trembla, l'air chaud oscilla comme une mer agitée, et les ondes de choc balayèrent les collines.

L'Avalon se mit à rugir, cracher des flammes, puis il s'éleva dans le ciel, incandescent, comme un miroir aveuglant.

Puis vint le tour de *L'Atlantide*.

Et enfin, le plus cruel des décollages, celui du *Summerland*, qui les saisit et les blessa bien plus qu'ils n'auraient pu l'imaginer, car, une fois le dernier vaisseau disparu – et c'était arrivé si vite... –, ils comprirent que tout était terminé. Pour de bon. Ils avaient mené le projet à son terme et, à présent, ils étaient là à échanger des regards consternés, légion de condamnés en sursis, sans la moindre mission pour tuer le temps.

Ils allumèrent des feux de camp. Des feux d'Halloween, qui brûlaient le long de plages entières. On aurait dit des bûchers de supporters fiévreux avant une finale. Certains prirent le contrôle des grues encore debout, et se mirent à construire des pyramides et des tours façon Jenga. Il y avait des architectes et des ingénieurs parmi eux. Aussi, en fin de semaine, de véritables merveilles pullulaient sur des kilomètres, et ils les arrosèrent toutes de kérosène.

Chaque soir, ils s'endormaient, épuisés.

Que se passait-il partout ailleurs sur la Terre ? Personne n'en avait la moindre idée.

Milo travailla à la construction d'un gigantesque homme de bois, avec une gigantesque bouche de bois et un gigantesque pénis de bois, et tout et tout.

Le dernier matin avant la catastrophe, le reste du monde se présenta enfin à la clôture.

Au début, ils restèrent derrière sans rien faire, les doigts agrippés au grillage, regardant à l'intérieur de l'enceinte, comme des taulards libres observant leurs geôliers enfermés dans leur ancienne cellule. Puis ils escaladèrent le grillage ou s'y découpèrent une brèche. Certains avaient beau être furieux, ils ne s'en prirent pas aux résidents du complexe. Les feux, les pyramides, les tours, le géant de bois : quoi qu'il ait pu se passer ici, tout était terminé. Il ne restait plus dans les parages qu'une tribu de miséreux aussi damnés qu'eux.

À la nuit tombée, ils allumèrent le bûcher du monde, et le paysage entier s'embrasa, déguisa la nuit en jour et, rugissant, leur offrit une parodie flamboyante du lancement des Arches, quelques jours plus tôt. Où étaient-ils, maintenant, ces vaisseaux ? En orbite ? Les observaient-ils ?

Le chant païen des flammes emplît la nuit. Partout, des silhouettes sombres bondissaient, se regroupaient, psalmodiaient parfois. D'autres attendaient en silence.

Les voix de Milo s'étaient tues : la mort, merci, elles avaient déjà donné...

Au plus noir de la nuit, la comète apparut bien haut dans le ciel, énorme, terrifiante.

Une femme titubait près de Milo.

— Terry ? Terry ! appelait-elle.

C'est ça, la fin du monde ? Des paumés qui errent en hurlant
« Terry ! » ? se dit Milo.

La comète s'embrasa, se précipitant sur eux à pleine vitesse.

Un déchirement cataclysmiiiiiiiiiiiiiiiiiiique écharpa le ciel !

Un groupe d'hommes et de femmes se mirent à danser près de Milo, ivres, nus, les yeux fous.

— Danse avec nous ! s'écrièrent-ils en l'entraînant dans leur farandole.

Milo se dégagea de leur emprise, montrant les crocs comme un chien enragé.

Un coup de tonnerre retentit comme un million de bombes.

Le sol fut éventré, l'air entra en combustion.

— Terry ! hurla une voix.

L'obscurité.

Et puis, plus rien.

OceanofPDF.com

11

LE DÉLUGE

Une lance d'incendie n'aurait pas projeté Milo plus violemment dans l'au-delà.

De l'eau jaillissait partout, se fracassant sur les rives du fleuve en pleines convulsions, comme agité par les vomissements de l'unique bouche d'égout de l'univers. Ça se passait ainsi, quand plusieurs milliards de personnes cassaient leur pipe simultanément : une digue cosmique sautait quelque part, et l'au-delà se mettait à bouillonner.

Milo se retrouva dans un torrent tumultueux farci de corps grouillants qui hurlaient à pleins poumons : des gens consternés de constater qu'après avoir subi une apocalypse, une autre les attendait dans l'au-delà.

Suzie doit être affreusement débordée, songea Milo.

Une journée s'écoula. De temps à autre, une maison flottante sillonnait la foule, et des morts fraîchement arrivés grimpaient à l'intérieur ; plus rarement, une île quelconque passait par là, et ils l'assaillaient elle aussi, l'envahissaient.

Milo se relaxait en se laissant dériver.

Cette rivière qui serpentait entre les mondes était bien différente des autres cours d'eau de l'univers : on ne pouvait pas s'y noyer. Si vous ne luttiez pas, elle vous portait et vous promenait le long de son lit telle une feuille morte, ou une araignée d'eau. Comme un reflet à la surface d'un miroir.

Milo la laissait faire.

Au bout d'un moment, il se laissa même couler et s'enracina dans la vase où, ondoyant comme une algue, il finit par s'endormir.

Suzie plongea et le cueillit comme un roseau, soulevant quelques volutes de vase et de bulles. À demi endormi, il ronchonna comme un gosse avant

le départ à l'école.

Ils s'assirent ensemble sur la berge, dégoulinants, main dans la main. À mesure que son esprit émergeait mollement de son sommeil, Milo remarquait que la rivière avait repris peu ou prou son apparence habituelle. La foule hurlante avait disparu. Il restait bien quelques débris et autres détritiques dans les arbres et sur le sol d'un parc non loin de là, mais, à peu de chose près, la crise était terminée. Milo se demanda combien de temps avait pris le retour à la normale.

— Une semaine, murmura Suzie.

— Je suis resté une semaine dans la rivière ?

Elle plaqua un doigt contre ses lèvres.

— Je ne veux rien entendre, protesta-t-elle. Qu'est-ce que tu crois ? Que j'ai passé mon temps à me tourner les pouces ? Milo : la quasi-totalité de l'humanité est morte.

— Oh, tout doux, l'apaisa Milo. Je comprends. J'étais là, je te rappelle.

Elle était lasse, Suzie, si lasse. Maintenant que ses yeux s'étaient réaccoutumés à la lumière, il le voyait à l'aspect de sa peau, devenue terne et translucide.

Elle se glissa sur ses genoux comme un chat épuisé, et ce fut à son tour de s'endormir.

Ils se réveillèrent dans la boue. Vautrés dans la boue, pour être exact. Une ombre grande et large les enveloppa bientôt, et Milo sentit qu'on taquinait ses lèvres avec un long brin d'algue séchée. Il la repoussa d'une main et s'assit en cillant.

— Mamoune, l'accueillit-il.

— Vous êtes trognons, commenta-t-elle.

— Gnagnagna, grommela Suzie qui n'avait pas encore ouvert les yeux.

Mamoune frappa l'un contre l'autre les pavés de rumsteck qui lui servaient de paluches.

— Allez, on s'active ! lança-t-elle. Maintenant que tout est en ordre, Mémé veut qu'on aille la retrouver.

— Chez elle ? demanda Milo.

— Pourquoi ? renchérit Suzie, d'humeur belliqueuse.

Mamoune leva les yeux au ciel.

— Oh, je suis trop fatiguée pour vos âneries ! pesta-t-elle. On peut y aller tout de suite, qu'on en finisse ?

Ils y allèrent ; vaseux – au sens propre comme au figuré – et en maugréant, mais ils y allèrent tout de même.

Bien des vies auparavant, Milo, petit garçon de l'Ohio, devait, pour se rendre à l'école, passer devant la maison d'une vieille veuve terrifiante : Mrs Armentrout. Comme tous les gamins du voisinage, Milo prenait triplement soin de ne pas piétiner la pelouse de Mrs Armentrout, car la vieille ne manquait pas, dans ces cas-là, de sortir les injurier ou de toquer contre sa vitre façon kalachnikov. Une fois, le petit Léonard s'était carrément chié dessus. Il se trouva qu'un jour que Milo passait devant chez elle, un chien errant le mordit : aussitôt, la vieille sortit et le chassa à coups de ceinturon. Elle traîna un Milo sanglotant et tremblant jusque dans sa cuisine, où elle lui servit un Coca agrémenté d'une larme de vodka. Une Camel au bec, elle avait appelé sa mère.

Mémé lui rappelait Mrs Armentrout, et sa maison, celle de Mrs Armentrout. De l'extérieur, elle n'attirait pas spécialement l'œil, cette maison au jardin aussi mort que la pelouse. Mais, sitôt que vous y pénétriez, la vie vous donnait une grande claque. C'était un peu comme débarquer en pleine foule, quelque part, car Mémé possédait – à vue de nez – quatre-vingt-cinq postes de télévision, tous allumés en même temps, à plein volume, sur des chaînes différentes. Et ce n'étaient pas des écrans plats modernes au design épuré, non, plutôt de vieux postes datant des années 1960, genre cuirassés en bois avec de gros boutons. Les téléviseurs de Mémé étaient coiffés de napperons sur lesquels s'alignaient des centaines de photos encadrées. Il était rare que l'on voie Mémé tourner les yeux vers l'un de ces écrans, et pourtant, si vous aviez le malheur d'en éteindre un ou de changer de chaîne, elle vous agonissait d'injures. Même si elle s'affairait à l'autre bout de la maison, maison qui, d'ailleurs, était minée de tout un tas de... machins. Chaque table basse, couverte d'un napperon, croulait sous un fatras de petites figurines ringardes et de paniers de fruits en plastique. Aucune surface plane n'échappait à son cendrier plein à ras bord de vieux mégots tachés de rouge à lèvres, et des tableaux de Venise, de chiens ou de bouquets de fleurs remplissaient jusqu'au dernier centimètre carré des murs, recouverts eux-mêmes d'un ignoble papier peint psychédélique. Il y avait aussi, partout, des vases et des mugs artisanaux qui n'attendaient que d'être renversés, au point que l'on évoluait chez Mémé

les coudes plaqués contre les hanches. Il fallait également faire attention où l'on posait les pieds et les fesses, car, bien entendu, il y avait les chats.

Partout.

Innombrables.

Si, par comparaison, on pouvait assimiler les postes de télévision aux yeux, au cœur et au sang de cette maison, les chats, eux, figuraient son système respiratoire. Ils se déplaçaient par vagues, comme inspirés et expirés par les différentes pièces. De temps à autre, il y avait comme une pause, une immobilité qui donnait l'impression que la demeure tout entière se reposait ou, à l'inverse, une sorte d'excitation brouillonne, comme si une alarme ultrasonique, perceptible uniquement par les chats, avait retenti, provoquant un pétage de plombs collectif.

Ils laissèrent leurs chaussures crottées à l'extérieur et retrouvèrent Mémé dans sa cuisine. Elle fumait en regardant *Une famille en or* sur une télé posée sur le plan de travail.

— Content de vous voir, Mémé, la salua Milo.

— Asseyez-vous, dit-elle, sans animosité ni courtoisie particulière. Je vous aurais bien offert un en-cas, mais j'ai tout donné à de pauvres survivants du désastre qui sont venus toquer à ma porte.

— C'est gentil de votre part, Mémé, approuva Suzie.

— Pas de ça avec moi !

Ils s'assirent tous à table et restèrent là sans rien dire pendant un long moment.

— Bon, euh... On peut en finir avec ces bêtises ?

— Ces bêtises, la reprit Mamoune, ne sont pas si bêtes que ça.

Milo leva la main comme un écolier.

— Oui, mais, bêtes ou pas, j'ai le sentiment que ça me concerne, et sans avoir la moindre id...

— Pour moi, ce que tu as fait pour ta famille durant ta dernière vie relève de la perfection, déclara Suzie. Cela me paraît évident. Mais ce n'est pas l'avis de ces deux tyrans. Moi, je vote « POUR ».

— Il n'y a pas de vote qui tienne, contra Mamoune. Une vie touche à la perfection ou non : il n'y a pas de demi-mesure. Mémé et moi sommes capables de comprendre la raison pour laquelle ta dernière vie n'a pas atteint son but, ce qui n'est pas le cas de Suzie.

Milo se leva et entreprit de se préparer une tasse de café. Il n'avait pas encore pensé à son évaluation. C'est que son quotidien avait été agité depuis l'incident de la comète. Maintenant qu'il prenait le temps d'y réfléchir, cela l'agaçait.

— Je serais tout de même curieux de savoir ce qui pouvait tendre vers l'imperfection dans la vie que je viens de mener, intervint Milo.

Ses yeux le brûlaient et, crispé, il avala sa salive. Un chat miaula au fond de la maison.

— T'étais à des lieues d'y arriver, coco, lâcha Mémé.

— Prends le temps d'y réfléchir, Milo, dit Mamoune. Tu es parti pour cette vie avec un objectif précis en tête, non ?

— Oui : promouvoir l'amour avec un grand « A », à grand renfort de dévouement et de sacrifice. Et en pratique ? J'ai cédé ma famille à un autre homme pour que ma femme et ma fille aient une chance de survivre à l'apocalypse. Non, mais vous vous rendez compte de ce que ça m'a coûté ? J'en doute ! C'est précisément parce que vous – il désigna du doigt Mamoune, puis Mémé – ne comprenez rien aux humains que vous en prenez l'apparence avec l'efficacité désastreuse que l'on sait !

Il désignait à présent la maison, les postes de télé et les légions de chats.

Mémé grimaça et tira une taffe sans rien dire. Milo remplit la machine d'eau et de café, puis retourna s'asseoir, en attendant que ce soit prêt. Mamoune passa un gros bras tendre autour de ses épaules.

— Et la clôture, Milo ?

La clôture ?

— L'immense grillage que toi et les artisans du projet ARCHES avez érigé autour des astronefs pour empêcher le reste du monde de s'en approcher.

Ah, cette clôture-là... Bon sang de bonsoir !

— Dans l'idée, on construisait un peu un gros canot de sauvetage : malheureusement, on aurait eu beau essayer, on n'aurait jamais pu y accueillir tout le monde ! Mais laissez-moi deviner : pour prétendre à la perfection, j'aurais dû trouver un moyen d'aider la terre entière ? Jusqu'au dernier habitant de la planète ?

Mamoune acquiesça. Mémé aussi. Suzie regardait fixement le plancher.

— Et vous aviez quoi en tête, comme acte follement altruiste ? Non, parce que, de mon point de vue, l'alternative était simple : c'était être ou ne

pas être tué par la comète !

— Il y a eu des survivants, lui apprit Mamoune. Ils vont travailler à la reconstruction de la civilisation. Pierre après pierre. Tu aurais pu leur faciliter ce nouveau départ.

— Ah, ben, après coup, oui, c'est pas con, mais comment j'étais censé deviner qu'il y aurait des survivants, moi ?

Le bruit de la télé dissimulait mal un silence inconfortable.

— Si c'était simple, tout ça, Milo, on ne parlerait pas de perfection.

— Nous n'aurions pu faire meilleur usage de nos ressources et de notre temps qu'en aidant les personnes impliquées dans le projet, rétorqua Milo. Même les divinités que vous êtes n'arrivez pas à me dire clairement ce que j'aurais dû faire !

— Nous ne sommes pas des divinités, le corrigea Suzie.

— Oh, la ferme ! murmura Mémé. Ils ne sont pas foutus de faire la différence, de toute façon...

— Bref ! les interrompit Mamoune. Ce qu'en pense untel ou untel importe peu, au final : l'eau, ça mouille, et deux et deux font quatre.

« Ding ! » chanta la machine à café.

Milo fit la sourde oreille.

— Comment je suis censé réussir à faire un choix digne de la perfection, si chaque situation relève du traquenard ?

— Je sais pas ! s'écria Mémé, cinglante. Tu as essayé la finesse d'esprit ? Développer ton intelligence ? C'est ton boulot, tout ça ! Le choix qui t'ouvrira les portes de la perfection, nous n'en savons rien : il s'imposera à nous comme une évidence quand tu nous le montreras. Ce doit être une décision incroyable, surprenante, d'une difficulté inimaginable, mais ça n'empêche personne d'y arriver en moins de neuf mille vies, en général. Personne, à part toi ! Tu t'es appliqué à nous le prouver.

Dehors, la lumière déclinait. Les chats, par dizaines, envahirent la cuisine. C'était l'heure du repas.

L'heure des au revoir, du coup.

— Sa maison doit être prête, déclara Mémé à Mamoune et Suzie. Allez donc squatter chez lui et siphonner son café si ça vous chante, mais ici, c'est *Top Chef* dans trois minutes.

Suzie se leva.

— Je vais l'accompagner.

— Non, sans déconner ? se moqua Mémé en s'allumant une nouvelle cigarette.

Ils quittèrent la maison et, tandis qu'ils traversaient la pelouse desséchée, Milo prit Suzie par la main.

— C'est loin ? lui demanda-t-il.

Ça lui aurait plu que ce soit dans le coin, parce qu'il aimait bien le quartier où habitait Mémé.

— On n'y va pas tout de suite. J'ai un truc à te montrer, avant.

La voix de Suzie tressaillait, comme si elle avait avalé une balle rebondissante. De l'impatience, peut-être ?

Finalement, ils ne marchèrent pas bien longtemps : ils suivirent un chemin de briques flanqué de boutiques et de lampadaires victoriens. Les vitrines étaient immenses et étayées de boiseries massives, les portes aussi, et des enseignes dorées pendaient aux bardeaux. Suzie s'arrêta devant une devanture anonyme aux vitrines recouvertes de blanc de Meudon. Pas d'enseigne au-dessus de la porte.

— C'est fermé, commenta Milo.

Et puis, quand Suzie sortit une clé en os et déverrouilla la porte, il comprit.

— C'est ta boutique ! haleta-t-il. Ta boutique de bougies !

— Mon coin à moi, disons, pour l'instant. Celui où j'installerai ma boutique de bougies. (Une fois à l'intérieur, elle tapa des mains et, d'un coup, une centaine de bougies s'allumèrent simultanément.) Première étape : la signature du bail. La deuxième étape ? Eh bien... Remplir à ras bord l'endroit de bougies, je suppose ? Je redonne un coup de peinture, j'installe une jolie petite enseigne...

Milo prit l'une des bougies : une grande sculpture de cire ambrée représentant un lapin. Il y en avait de différentes formes : un chevalier, Snoopy, Bouddha, des variantes de la Terre mère avec son énorme ventre. Des fruits, des voitures, des maisons, des chevaux, des crânes. Des cobras. Des danseurs, des anges. Des fantômes.

Superbes, elles semblaient presque vivantes. Certaines, même, paraissaient à deux doigts de prendre la parole.

— Tu n'as pas chômé, dis donc, commenta Milo. Du coup, je m'interroge...

— Oui ?

— Ça veut dire que tu raccroches ? Que tu quittes tes anciennes... fonctions ? (Elle ne répondit pas.) Oui, bon, en même temps, je ne pense pas, vu que tu as sué sang et eau pendant une semaine pour ramener la quasi-totalité de la population mondiale dans l'au-delà. Mais tu ne peux pas gérer de front ces trois activités, non ? Sculpter des bougies, faucher la vie des gens et tenir la boutique aux heures d'ouverture... Je me trompe ?

— Non. Quitter mon boulot, ça devrait être la prochaine étape, mais... ça me fait peur.

Elle prit une profonde inspiration et fit rouler une mèche de cheveux entre ses doigts.

Milo haussa les sourcils.

— La Mort aurait donc peur de quelque chose ?

— C'est si difficile à croire ? Je veux dire, je ne suis pas censée démissionner. Est-ce que l'Été peut rendre son tablier et rejoindre une troupe de cirque ? Est-ce que la Beauté peut poser son préavis, puis aller bosser dans un refuge pour animaux ? Ça risque d'affecter l'équil...

— Oh, bon sang de bonsoir ! s'écria Milo. L'équilibre, l'équilibre, l'équilibre ! Si j'entends encore une fois que ceci ou cela doit préserver ce foutu équilibre, je vais exploser ! Au sens propre ! Je le sens !

— L'équilibre est une réalité, Milo, comme l'hydrogène ou les pommiers.

Milo restait planté là, fulminant en silence, et puis...

— Je suis à bout...

— Je comptais aller me coucher, figure-toi, dit Suzie. Je me suis installé un lit de camp dans l'arrière-boutique. Je peux te faire un petit plan pour que tu trouves facilement ta maison, qui est très, très chouette, soit dit en passant. Mais si tu restes avec moi, on pourrait se faire un Poney Heureux.

— Un quoi ?

— J'ai découvert cette position dans un magazine. C'est un peu comme si la femme montait un poney. Ça rend le poney très heureux, apparemment.

Il la suivit jusqu'à son lit de camp.

Les deux semaines suivantes, ils jouèrent au petit couple modèle, comme des milliards d'autres dans l'au-delà. Ils partageaient le même lit, se levaient en pleine nuit pour aller aux toilettes, se prenaient le bec, regardaient la télé ensemble, se laissaient de petits mots doux sur l'oreiller...

Ils faisaient la lessive aussi, mais, comme ils étaient aussi peu doués l'un que l'autre, ils passaient surtout leur temps à faire rétrécir leurs affaires ou à les faire passer du blanc au rose. Suzie avait des vêtements assez étranges, comme de grandes robes sombres, des tuniques et des capes en velours avec des centaines de poches. Ses tenues de travail. Un jour, Milo mit l'une de ses amples bures noires à capuche et s'approcha de Suzie qui repeignait le plafond étamé au pinceau télescopique.

— Ton heuuure est venueue..., murmura-t-il dans son dos.

Elle se raidit et le foudroya du regard.

— Repose ça immédiatement.

Il reposa ça immédiatement.

Ils passaient un temps non négligeable à s'envoyer en l'air, au point qu'ils cassèrent le lit de camp et durent en acheter un nouveau. Parfois, leur temps ensemble avait quelque chose d'insolite, comme cette fois où elle était rentrée du travail dévastée, parce que des dizaines de gosses avaient péri dans l'incendie de leur école. Ça l'affectait toujours que les gens meurent dans la souffrance, même si elle savait que d'autres vies les attendaient. C'était à cause de ça que les vivants la craignaient, voire la détestaient. Ce soir-là, Milo la tint dans ses bras pendant une heure entière : tremblante, elle gardait les yeux rivés au plancher sans prononcer le moindre mot. Elle ne pleura pas. Milo aurait pleuré, lui.

Au-dehors, l'au-delà restait égal à lui-même, une sorte de vie terrestre teintée d'onirisme. Les jours passaient, les rues se distordaient et changeaient de direction ; l'équilibre entre le paradis et la terre suivait ses voies impénétrables. Les nuages défilaient. La pluie tombait. La lune changeait.

— J'aimerais que ça continue comme ça pour l'éternité, déclara Milo à Suzie un dimanche matin.

Enfin, disons que chez eux, c'était dimanche ; une rue plus loin, c'était peut-être jeudi ou pantouflédi, il fallait y être pour le savoir.

Ils lisaient le journal sur le canapé, les jambes entrelacées. Elle lui faisait une sorte de câlin de gambettes.

Elle est là, la perfection..., songea Milo.

Rares étaient les gens capables de ne rien dire pour profiter simplement de l'instant. Milo, par exemple, en était incapable.

— Et c'est justement la raison pour laquelle, lors de ma prochaine vie, je vais tout faire pour y arriver !

— Et tu comptes t'y prendre comment, exactement ? demanda Suzie, visiblement inquiète.

Comment lui expliquer correctement l'idée qui lui était venue à l'esprit durant leur café du matin ?

— Je vais mettre toutes les chances de mon côté, déclara-t-il. J'aurai des superpouvoirs, cette fois.

Suzie le dévisagea, soucieuse de ne pas s'enthousiasmer trop vite.

Milo leva un premier doigt.

— Primo : si je veux, je peux choisir de naître intelligent, pas vrai ? Parfait ! Je vais naître aussi futé qu'un triple Einstein.

— Tu peux le vouloir, mais ça, rien ne te le garantit.

— Bien sûr, mais... (Il leva un autre doigt.) Deusio : je peux aussi décider d'avoir des capacités exceptionnelles et les défis de vie qui vont avec ! Comme, par exemple, être extralucide, lire l'aura des gens ou avoir un charisme irrésistible !

— Laquelle des trois, de capacités ?

— Je n'ai pas encore fait mon choix. (Il leva un troisième doigt.) Tertio : j'aurai des parents chouettes, riches et intelligents, issus d'un milieu social favorisé. Comme ça, je pourrai utiliser tranquillement mes superpouvoirs pour faire le bien. (Une courte pause.) Voilà, voilà... J'ai pas réfléchi beaucoup plus loin. Tu vois, *a posteriori*, je me dis que, lors de mes dernières vies, je me suis un peu lancé dans la bataille avec ma bite et mon couteau. Cette fois, je percuterai l'humanité entière comme une comète de bonté.

Suzie posa ses pages du journal.

— Ça me plaît, ton histoire..., conclut-elle. Et si tu y arrives, peut-être qu'on pourrait vraiment vivre comme ça... (Elle désigna d'un geste le canapé, leur café, une bouteille de cognac, les rayons du soleil, la boutique.) Pour toujours.

À cet instant précis, la lumière ondoya comme elle ne peut le faire que dans les boutiques de bougies.

— Tu repars bientôt, alors ?

Il hocha le menton.

— Tu sais ce que c'est : quand t'as l'inspiration, faut foncer, sinon c'est l'angoisse. C'est comme si l'œil cosmique universel s'ouvrait grand pour te dire : « Allez, c'est le moment ! »

Suzie faisait une tête bizarre.

— Oui, je vois, marmonna-t-elle. Je vois très bien, même.

Elle se leva.

Milo fronça les sourcils.

— Suzie ? Tu me troubles...

Elle ne le regardait pas. Ce qu'elle regardait, c'était le plafond étamé. D'ailleurs, il aurait été plus juste de dire qu'elle regardait au travers du plafond. C'était, aux yeux de Milo, comme si elle s'apprêtait à déclarer quelque chose à l'univers entier.

— Je suis désolée, Milo. Ce qui va se passer risque peut-être de te mettre un brin mal à l'aise, mais...

Avant même que Milo ait pu articuler sa question, elle ouvrit la bouche, et la pièce, le quartier, l'au-delà tout entier se retrouva la tête en bas. Le langage de Tout Ce Qui Fut imprégna l'arrière-boutique du magasin de bougies où s'excita un maelström de photons, d'ouragans, de sweats à capuche, de bousiers et de jeudis après-midi. De pyramides, de baignoires, de sauces barbecue élues saveur de l'année...

Milo eut l'impression de s'étirer comme un vulgaire élastique... Puis tout cessa. Le calme reprit ses droits dans la pièce, et ils se retrouvèrent tous les deux dans la même position qu'un peu plus tôt, dans l'arrière-boutique. Milo se tâta des pieds à la tête, s'attendant à ce qu'une galaxie ou le *Charles-de-Gaulle* lui tombe du caleçon.

— Tu viens de démissionner, pas vrai ? demanda Milo à Suzie. (Suzie acquiesça. Elle avait le teint terreux.) Ça va ?

Il traversa la pièce jusqu'à elle et la serra dans ses bras, passa une main sur son front.

— Ça va aller. Je me suis surprise moi-même en me lançant comme ça...

— OK. D'accord.

Ils restèrent ainsi quelques instants, assez longtemps pour que les ombres s'allongent.

Il la lâcha, se tourna et se dirigea vers la salle de bains.

— Moi aussi, faut que je réfléchisse à mon grand projet. Il y a une différence entre les atouts et les privilèges, c'est certain, mais il va tout de

même falloir que je sois méfiant. Les deux restent proches, et ça pourrait me jouer des t...

— Milo ?

Suzie avait l'air terrorisée, tout à coup.

Quand Milo se retourna, ce fut pour découvrir que l'arrière-boutique qu'il venait tout juste de quitter n'existait plus. C'était comme si les murs, le sol et l'espace entre eux s'étaient étirés pour les séparer, comme si une lentille déformante s'était interposée entre Suzie et lui. Elle était là, oui, mais plus tout à fait là non plus, un peu comme s'il se tenait au coin d'une rue, à deux doigts de disparaître. Elle cria son nom.

Il tendit une main vers elle, mais elle était à des années-lumière de lui, désormais.

— Que se passe-t-il ? hurla-t-il, la main toujours tendue.

Mais il savait très bien ce qui se passait.

L'univers cherchait un nouvel équilibre, exactement comme Suzie l'avait craint.

— Je t'aime..., murmura-t-il, la voix brisée.

Des larmes s'échappèrent des yeux de Suzie et fusèrent dans la pièce, gouttes de pluie horizontale, puis elle fila, comme liquéfiée, scintillante dans la pénombre.

Elle avait disparu.

Milo cria son nom. Sa voix s'étira tel le râle d'un train, puis redevint normale, comme tout le reste autour de lui. Il resta immobile une seconde, puis scruta la pièce alentour pour tenter de comprendre ce qui venait de se produire. Et puis, sa raison l'abandonna, le quitta comme la pluie quitte un nuage crevé, et le planta là à quatre pattes sur le sol, pleurant comme un gosse.

— Elle n'a pas totalement disparu, lui expliqua Mémé pour la troisième fois en lui tendant son troisième whisky-Coca. Elle est... ailleurs, sous une autre forme.

Milo était attablé dans la cuisine de Mémé, tremblant de tout son corps. Il s'était présenté à la porte en larmes, bégayant, le nez ruisselant de désespoir ; une vraie loque. Il avait besoin de ses mamans. Les neuf mille neuf cents et quelques qu'il avait eues.

— Je l'ai vue disparaître, répéta-t-il.

— Rien ne disparaît jamais, rétorqua Mémé. Tu nous écoutes, quand on te parle ?

— Mon cul, oui ! Et ce truc avec le trottoir, là ?

— Ça, c'est différent.

— En quoi ?

— Bon sang, Milo, bois ton machin, là, et tais-toi un peu : *La Roue de la fortune* a commencé. Et *The Voice*, aussi. Et même les redifs de *21 Jump Street*.

Ils s'enfilèrent à la suite *21 Jump Street*, une bouteille de vodka et six autres émissions télévisées.

Lorsque Milo se présenta devant la rivière une semaine plus tard, ce n'était aucunement parce qu'il avait parfaitement réfléchi à son plan, qu'il était guéri de son chagrin et se sentait prêt à commencer une nouvelle vie. Pour tout dire, son esprit et son cœur avaient des allures de cratères atomiques... Et c'était précisément pour cette raison qu'il était venu ici.

Il ne voulait pas y voir une forme de suicide, pas vraiment, mais quand vous avez aimé une femme pendant huit mille ans et que le boa cosmique en personne décide de vous en séparer, c'est un peu dur à digérer, quand même, non ?

— Quel ramassis de conneries, tout ça..., maugréa-t-il.

Puis il se tut : tout ce qu'il disait, tout ce à quoi il pensait creusait un peu plus ses plaies béantes.

Il se concentra sur la vie qu'il avait choisi de mener, la chercha dans l'eau.

Atouts. Capacités hors du commun... Des superpouvoirs, même. Il chercha tout cela en pataugeant dans la vase et les algues, guetta son existence à venir à la surface de l'onde qui dansait autour de ses genoux.

Les images n'étaient pas toujours celles que vous attendiez, mais vous ne manquiez jamais de les reconnaître quand elles passaient devant vous : un élan, un grand type en robe de professeur du supérieur, une université, du lierre, de la pierre.

La rivière s'emplit de reflets, puis l'attira vers le fond.

De l'eau.

De la brume.

Un vieux pont de pierre.

Puis, plus rien.

OceanofPDF.com

12

LE JOUR OÙ IAGO FORTUNO MOURUT DE VIEILLESSE

Une roulette de casino, ça ne fait pas de choix sensés.

Ça commence par une cause – la roulette qu’on fait tourner –, et ça finit par une conséquence : la bille qui s’excite comme un chat sous speed, et qui s’arrête sur une case.

De la même façon, le boa cosmique ne fait pas de choix : quand un truc arrive, ça commence par une cause, puis l’équilibre se refait – phénomène purement passif –, et hop, ça entraîne une conséquence.

Du coup, dur de blâmer l’univers pour le fait que Suzie – qui avait fait tournoyer son rapport à l’univers comme d’autres font tourner une roulette – s’était retrouvée bazardée dans un trou de ver et catapultée hors de sa boutique de bougies, pour se matérialiser loin, très, très loin, dans un box coincé tout au fond de *Chez Santana*, le palais du taco.

Tout s’était passé si vite et de façon si terrifiante qu’elle était bien restée là trois minutes, abasourdie.

— Milo..., bredouilla-t-elle, la voix chevrotante.

Mais elle ne versa pas une larme. En fait, lorsque la serveuse – une femme à l’air sévère coiffée d’un chapeau de cowboy – se présenta à sa table, elle commanda même des tamales et une margarita.

— Et des glaçons, spécifia-t-elle. Pas de glace pilée.

— *Bueno*, acquiesça la serveuse, avant de s’éloigner.

— Un seau de margarita, ajouta-t-elle.

— Ouais, c’est bon pour ce que vous avez, lâcha la serveuse avant de tourner les talons.

Pleurer ne changerait rien au boa cosmique.

Se pinter comme une outre non plus, bien sûr, mais elle restait assez décidée à se mettre une mine.

— *Tu mama esta gorda*, insulta-t-elle l'univers.

« Ta mère la grosse », quoi. C'était ça, son plan : boire et haïr l'univers en langue espagnole.

Ce n'était pas une première.

La première fois, c'était il y a bien longtemps (ou pas très longtemps, tout dépend de l'échelle). Elle s'était réveillée avec un profond ras-le-bol de tout ça.

C'était quoi tout ça, exactement ? Tout ça, par exemple, c'était essayer de faire tomber la pluie sur une vallée guatémaltèque desséchée pour sauver trois cents millions de lombrics condamnés à une lente agonie. L'univers avait redonné dans le spasme cosmique et l'avait virée de là pour lui rappeler à sa façon qu'elle était la Mort, et pas la Pluie ni la Pitié.

Le lendemain matin, elle avait fait un bon gros doigt à l'univers et avait emménagé dans une petite maison d'un petit village de pêcheurs des Caraïbes. Elle n'avait pas démissionné : elle chevauchait toujours les vents, les ombres et faisait son boulot. Par contre, elle avait commencé à se faire des tresses, à manger des mangues et à papoter avec les mortels. Bon, leurs conversations étaient un peu bizarres, cela dit, vu que la plupart des gens la prenaient pour une sorcière.

— *Mi esposo tiene la respiración más horrible* (« Mon époux a une haleine de phoque »), lui disait-on (par exemple). Que puis-je faire ?

Et, bien sûr, comme elle était extrêmement âgée et savait un tas de trucs, elle répondait (par exemple, hein) :

— *Probar algunas de las hojas de menta por la laguna* (« Tentez les feuilles de menthe qui poussent près du lagon »).

On la traitait de *bruja* dans son dos, mais c'était à la fois un petit peu méchant et un petit peu gentil. Les grands-mères, elles, par contre, connaissaient sa véritable nature : elles la regardaient comme elles auraient dévisagé des flammes. Les enfants et les hommes se disaient simplement qu'elle était mystérieuse, un peu comme don Chico, le maire, qui s'était fait foudroyer six fois de suite. Un peu.

Le village, c'était San Viejo. Avant qu'elle s'installe ici, les gens pêchaient, vivaient paisiblement leur petite journée, puis jouaient de la guitare le soir, et tout ça ne changea pas d'un iota. Ils jouaient au base-ball, aussi, et ils jouent toujours au base-ball.

Quand elle emménagea à San Viejo, donc – en bordure, en fait, en haut d’une colline qui dominait la mer –, elle ne tarda pas à se lier d’amitié avec une femme du coin.

Maria Ximena avait le même travail que la plupart des femmes de San Viejo : attendre le retour des pêcheurs, le soir, puis préparer les poissons au couteau bien aiguisé. Un jour qu’elle était assise à une petite table de bois et qu’elle s’adonnait justement à cette activité, elle se trancha le bout d’un doigt, et il tomba au milieu des entrailles de poissons.

Il se trouva que Suzie se tenait près de la table : certains poissons étaient encore vivants, alors elle était venue faucher paisiblement leur petite vie. Lorsqu’elle vit le morceau de doigt de Maria Ximena sur le plateau de la table, elle s’approcha, prit la main de la malheureuse et fit repousser sa phalange.

Maria balbutia une bondieuserie, une diablerie, et puis, hop, les deux femmes devinrent amies. Maria se mit à venir tous les soirs observer avec Suzie le coucher de soleil qui nimbait les bateaux, et lui apprit à jouer du tambourin.

À la même période, soit au début de son séjour à San Viejo, les jeunes hommes commencèrent à tomber amoureux d’elle. C’était plus fort qu’eux. Cela dit, ils craignaient de lui apporter des fleurs, parce que, quand ils rêvaient d’elle, elle leur apparaissait avec des dents pointues. Seul l’un d’entre eux trouva le courage de passer à l’action : un certain Rodrigo Luis Estrada Alday. Il était, comme l’expliquaient les vieilles du village, de ces créatures que Dieu conçoit parfois par erreur : un corps d’homme habité par l’esprit de trois ou quatre autres. Il avait des yeux un peu fous et une très grosse moustache.

— Si je nage au large, tue un requin avec un couteau et te le rapporte, lui murmura-t-il un matin après l’église, tu me donneras un baiser, n’est-ce pas ?

Ce à quoi elle répondit :

— Non.

Sauf qu’elle l’avait dit avec un regard peiné que Rodrigo prit pour un oui. Aussi nagea-t-il au large avec un couteau, et il se noya.

Au bout de quelque temps, un autre de ses jeunes prétendants, Iago Fortuno, tenta de la courtiser. Sa première idée fut de décorer le tour de sa porte avec des bouquets de fleurs.

— *Gracias*, lui dit-elle. Mais tu ne trouves pas que les fleurs ont quelque chose de triste, ainsi ? On les cueille, on les offre et puis... elles meurent.

Iago aurait pu être blessé par sa remarque, mais non : il se mit à réfléchir.

Peut-être, se dit-il, existe-t-il un moyen de garder les fleurs en vie plus longtemps, voire, comme c'est le cas pour les oiseaux, de les faire vivre sans qu'elles aient besoin du sol ?

Alors il cessa d'être pêcheur et devint fleuriste, rejoignant la tribu de ces gens mystérieux que les autres ne comprenaient pas tout à fait, comme Suzie ou don Chico (qui avait été frappé une septième fois par la foudre et avait fini par en mourir, si bien qu'il n'y avait plus de maire à San Viejo... et cela dura plusieurs années même, parce que les villageois n'arrivaient pas à se mettre d'accord sur son successeur).

Les habitants de San Viejo avaient remarqué qu'ils avaient tendance à mourir en plus grand nombre depuis l'arrivée de Suzie parmi eux, mais ils préféraient ne pas y accorder trop d'importance et se gardaient bien d'aborder le sujet.

Pendant ce temps, Suzie accomplissait son sinistre labeur. Comme tout travailleur, elle apprenait chaque jour un peu plus. Elle apprit, notamment, que chaque mort était différente : parfois, une mort lente pouvait avoir du bon. Les animaux – surtout les loups et les oiseaux tropicaux – aimaient qu'on les accompagne dans la mort en chantant. D'autres fois, mieux valait opérer en vitesse. Les presbytériens et les hamsters, en particulier, préféraient une mort rapide dépourvue de sentimentalisme.

Chaque jour qu'elle passait à San Viejo, elle se découvrait une affection plus prononcée pour les petits plaisirs de la vie : dormir la fenêtre ouverte, marcher dans l'herbe, manger des tortillas, se réjouir de recevoir des invités, puis se réjouir de les voir partir. Le contact enivrant de certaines choses, quand elle les prenait dans ses mains : un livre, une hache, un bébé, une bière, une généreuse poignée de M&M's.

Elle aimait vivre au milieu de toutes ces stimulations sensorielles que lui offrait San Viejo. Dans le même temps, elle se satisfaisait de ne pas trop s'impliquer socialement : de rester au bord de l'eau plutôt que d'y plonger. Elle ne prit pas d'amants, même si l'idée la tenta une fois ou deux, plus par pitié qu'autre chose, d'embrasser ce pauvre Iago Fortuno qui continuait à

lui apporter ses fleurs, fleurs qui, disons-le sans louvoyer, ne tenaient pas deux secondes de plus que les autres une fois coupées.

Elle faillit prendre un petit boulot à l'école, histoire d'aider un peu au village, mais les doyennes semblaient catégoriques sur un point : il valait mieux qu'elle reste éloignée des enfants. Elle n'ouvrit pas non plus de boutique, pas plus qu'elle n'organisa de soirées dansantes ni ne s'engagea dans des discussions politiques avec les autres villageois.

Elle observait, surtout, les autres s'adonner à tout cela et leur venait en aide à l'occasion.

Maria Ximena épousa Jesus Franco : ils eurent trois filles. Les pêcheurs commencèrent à intégrer de petits moteurs cinq chevaux à l'arrière de leurs bateaux et à attraper bien plus de poissons. Les années se succédèrent, apportant leur lot d'ouragans et de guerres. Une année, la vie était une vraie merveille : oh, oui, ça arrivait, parfois ! Les poissons étaient plus gras, les gens en bonne santé, et on organisait des fêtes, on faisait flamber de grands feux de joie...

Iago Fortuno se maria avec une femme qui, sans être nonne, avait fait vœu de silence, si bien que les autres hommes du village, admiratifs, et voyant en lui un individu de grande sagesse et de haute intelligence, le persuadèrent de devenir maire.

Un jeune homme du nom de Carlos des Casas Montoya tenta d'impressionner Suzie en avalant une épée, puis deux, puis trois d'un coup ! Et hop ! il mourut en vomissant du sang. Maria Ximena Franco, elle, fut emportée par la fièvre. Jesus, son mari, devint borgne le jour de l'inhumation. Deux de leurs filles, devenues des jeunes femmes, partirent pour la ville. La troisième, devenue communiste, se trimballait partout avec un fusil.

Un jeune homme qui se faisait appeler El Gato usa de poésie pour courtiser Suzie : il lui jouait de la guitare et lui chantait une chanson – écrite spécialement pour elle – dans laquelle il la comparait au vent.

— *El viento es una mujer y una canción y un sueño*, chantait-il.

Et, un jour, il mourut dans son sommeil.

Si les villageois avaient remarqué que, malgré les années, Suzie restait toujours aussi belle et que le temps semblait n'avoir aucune prise sur elle, ils n'en dirent rien. Les doyennes la dévisageaient toujours de ce regard

entendu (bien sûr, les vieillardes d'antan avaient laissé place à de nouvelles vieillardes).

Un jour, elle sentit qu'il était temps pour elle de dire adieu à sa demeure et de s'en retourner d'où elle venait (une notion assez floue géographiquement, mais bref). Elle l'avait senti comme on sent, le soir venu, qu'il est temps d'aller au lit. Sans grande surprise, elle sentit cela le jour où Iago Fortunato mourut de vieillesse.

Elle traversa son jardin, sa serre, puis le trouva dans son lit, assis : il attendait. Elle n'eut pas le temps de se pencher pour lui déposer un baiser sur le front qu'il s'étira et l'interpella.

— J'ai un cadeau pour toi, dit-il en récupérant quelque chose sur la table en bois près de son lit, puis en le lui tendant.

Une fleur. Une petite fleur jaune.

— *Una flor inmortal* (« Une fleur immortelle »), précisa-t-il. Sa beauté ne se fanera jamais.

La fleur était faite de soie et de fil de fer.

— *Bueno, Iago*, dit Suzie.

Puis elle l'embrassa sur la bouche, et il fila vers l'au-delà.

Suzie s'en retourna à sa colline, donna un coup de balai dans sa maison, ferma sa porte une dernière fois, se changea en bourrasque et fila le long de la côte.

Les vieilles du village se signèrent avec respect et murmurèrent : « *La rana está fuera del pozo* » (« La grenouille a quitté son puits »), avant d'ouvrir une bouteille de vin que leurs grands-mères avaient remise pour l'occasion des dizaines d'années plus tôt...

Les serveuses et serveurs de *Chez Santana* n'approchèrent pas Suzie tant qu'elle buvait sa margarita. Non qu'ils aient peur : ils étaient simplement curieux de savoir si elle allait réussir à boire le seau entier.

Elle releva le défi. Par contre, elle s'endormit sur la table immédiatement après la dernière gorgée, si bien qu'il faudrait la réveiller en fin de service pour lui signaler qu'il était temps de rentrer, maintenant, madame. Le personnel alla chercher Santana lui-même pour s'en charger.

— *Señora* ? l'interpella-t-il en tapotant du doigt sur son épaule.

— Milo ? bredouilla-t-elle, la bouche pâteuse, en relevant la tête. Oh... Salut... Désolée...

Elle se redressa en titubant, prête à partir, mais, tandis qu'elle chancelait, quelque chose la troubla : elle se sentait moins... moins...

Moins.

Elle se sentait moins, tout court. Comme un potage coupé à la flotte. Il lui aurait suffi, elle le sentait bien, de lever la main vers les lustres décoratifs pour voir à travers ses doigts.

— Oh merde ! lâcha-t-elle à l'intention de Santana. Je commence à disparaître.

— *Sí*, répondit Santana. *Losiento*. La grenouille est dans le puits.

— Oui, et bien au fond..., acquiesça-t-elle, avant de sortir d'un pas gauche et de se changer en douce brise du soir.

Une brise mal assurée, ronflante et presque imperceptible qui erra toute la nuit dans un parc, perdue.

OceanofPDF.com

13

LE SVAMI INEMPOISONNABLE

Au cours de ses nombreuses vies, Milo avait toujours eu un talent particulier.

Il l'acquerrait parfois au prix de grands efforts et d'un entraînement acharné, mais, d'autres fois, c'était davantage comme un joli cadeau d'anniversaire. Quoi qu'il en soit, le talent rendait toujours les choses plus faciles : c'était comme partir en guerre avec une épée magique.

Il avait été un cheval de course baptisé Transatlantique : doté de poumons pareils à des locomotives et de sabots aussi puissants que des masses d'armes, il ne supportait la présence d'aucun autre étalon.

Il – elle, en fait, ce coup-ci : Milona Oxygen Templeton – était devenu gestionnaire d'un réseau de transport de fret intersidéral, l'un des emplois les plus ardues de l'univers, puisqu'il demandait d'être capable de mémoriser les horaires de passage de tous les transporteurs et de coordonner l'utilisation des points de chute quantiques. Elle visualisait l'hyperespace avec autant de facilité que M. Tout-le-Monde visualise un bonhomme bâton.

En Inde, il y a longtemps, il était devenu charmeur de serpents. Au début, alors qu'il n'était pas encore très expérimenté et qu'il ne se concentrait qu'à moitié, il s'était fait mordre. Il était rentré chez lui, s'était allongé et avait attendu de mourir, sauf qu'il n'était pas mort du tout. Manifestement, il était immunisé contre tous les poisons connus. Il devint un svami, un religieux, et on venait le voir engloutir toutes sortes de trucs ignobles, se faire piquer par des tas de bestioles venimeuses et survivre. Il récitait des prières pour les pèlerins en échange de quelques pièces.

Un jour, des geysers de liquide noirâtre jaillirent de sa bouche, de ses yeux et d'à peu près tous les orifices de son corps, et il tomba raide mort.

Les petits lits font les grandes rivières, quelque part, hein ? C'est comme ça.

Dans une autre vie, il avait été doté de ce que l'on appelle communément « un truc avec les animaux ». Il devint un cowboy de renom à une époque marquée par l'existence de vaches pachydermiques génétiquement modifiées. Quand il montait à cheval, il utilisait ses jambes de façon si experte qu'il pouvait se passer de fouet, et filait ainsi entre les bovins colossaux sous un somptueux ciel marine.

— Hue ! lançait-il. Dia !

Et son cheval allait toujours pile où il voulait, parce que son cheval l'aimait. Les vaches, quant à elles, meuglaient à son approche comme autant de cornes de brume. Elles aussi, elles l'aimaient, ces damnées, à leur triste façon.

Dans une autre vie, il fut Mona Rivette, fille prodige d'un scientifique spécialisé en optique ondulatoire. Magnifique, elle avait néanmoins la malchance d'être l'une des dernières victimes d'une odieuse maladie débilitante. À neuf ans, elle était presque entièrement paralysée. Son état et l'effroi qu'elle éprouvait à se trouver ainsi prisonnière de son propre corps lui inspirèrent un acte d'un génie absolu : elle pria son père de la laisser utiliser un peu son superordinateur solaire, ce qu'il accepta. Elle lui demanda aussi de lui procurer tel ou tel matériau, de brancher ou de faire fabriquer tel ou tel composant, et il exauça ses souhaits.

Le jour de son onzième anniversaire, elle présenta à sa famille et au Comité galactique des brevets du District 45 son invention, baptisée « le poisson » : un dispositif de communication qui planait au-dessus de votre épaule et permettait de téléphoner, de faire des calculs, d'enregistrer les images ou les sons que vous perceviez, de les diffuser, d'effectuer des mesures lasers, etc. C'était, en somme, l'assistant personnel absolu.

La population raffolait du « poisson », parce qu'il permettait d'effectuer bon nombre de ces tâches pénibles dont, souvent, on n'a aucune envie de s'occuper. Les modèles les plus sophistiqués étaient capables de transporter des objets. Les gens adoraient aussi le « poisson », parce qu'il était mignon, à flotter au-dessus de leur épaule, à voler ou même à nager avec eux pour ceux qui aimaient nager.

— Bordel de Dieu ! avait lâché le physicien quand sa fille lui avait dévoilé son invention.

Et il dit à peu près la même chose en découvrant la somme faramineuse que lui avait rapportée le brevet.

Il l'avait rendue richissime.

Pendant deux ans, Mona vécut dans un fauteuil roulant, assistée chaque seconde par son invention. Le poisson lui permettait de parler, de noter ses pensées, et l'aida même à mettre au point deux ou trois autres gadgets, jusqu'au jour où, après qu'il l'eut aidée à prononcer « Au revoir », Mona mourut.

Dans certaines vies, Milo développa des talents qui auraient pu sans mal passer pour des superpouvoirs. En pleine Chine médiévale, il était le grand maître de kung-fu Mo Pi qui, un jour, se présenta seul à l'entrée d'un campement mongol et demanda poliment aux envahisseurs de faire demi-tour. Quand ils lui rirent au nez, Mo Pi tapa du pied, juste une fois, s'inclina, puis rentra chez lui. Trois jours plus tard, un séisme dévasta les plaines et les montagnes : la dernière secousse passée, tous les Mongols avaient rebroussé chemin.

Bien souvent, les incroyables talents se devaient d'être aussi d'incroyables secrets.

Du côté soviétique du rideau de fer, Milosevic Kocevar était un cordonnier réputé. En plus de concevoir des chaussures résistantes à un prix fort raisonnable, il avait épousé une femme fade, élevé des enfants fades, et mangeait quotidiennement une belle quantité de choux fades, tout cela sans embêter personne. Enfin... en apparence. Car il arrivait à Milosevic de fabriquer des bombes, un secret qu'il partageait avec quelques complices. Il plaçait ensuite les bombes sous les voitures de la *snerkezeii*, la police secrète, et dans les poubelles des édifices gouvernementaux en périphérie de la ville. Parfois, il en posait aussi sur l'autoroute, là où défilaient les véhicules de l'Armée rouge. Les bombes – qui ressemblaient à des chaussures abandonnées – étaient toujours découvertes bien trop tard pour être désamorcées.

Des années plus tard, alors qu'il était âgé et que le rideau de fer n'était plus qu'un lointain souvenir, il avoua à tout le monde ce qu'il avait fait, mais personne ne le crut ; pas même sa famille.

Parfois, c'était un peu par accident qu'il devenait doué dans un domaine.

Plusieurs siècles auparavant, Milo possédait une brasserie, et sa bière était excellente. Son seul véritable rival était le vieux Geoffrey Morgan qui,

avant la naissance de Milo déjà, remportait tous les ans le premier prix de la fête de la bière de Bristol.

Geoff Morgan avait une fille superbe, Igraine. Lorsqu'elle eut vingt ans, Milo demanda sa main à son père.

— Nenni ! aboya Geoff Morgan. Je t'offrirai la main d'ma fille qu'si t'arrives à gagner l'premier prix d'la fête d'la bière !

Aussi Milo rentra-t-il chez lui pour s'atteler au brassage de sa bière la plus succulente. Il était à deux doigts de terminer quand un conflit éclata non loin de chez lui entre les soldats du roi et ceux du duc de Salisbury. Les combats se répandirent en ville et, invariablement, des cadavres finirent dans les fûts ouverts. Or, c'est un fait que si l'on peut aisément sortir un cadavre d'un fût, pour le sang, c'est un peu plus compliqué.

Milo arriva cette année-là au concours avec une bière brune amère dont le goût agressif et singulier enthousiasma aussitôt la populace. Il remporta le premier prix, la main d'Igraine, et vécut dès lors son quotidien en riche brasseur faiseur de bière et d'enfants. Chaque année, son étrange bière brune lui valait un peu plus de popularité. Sa femme et lui arrivaient chaque fois au concours un peu pâlots et des bandages aux avant-bras (à peine visibles, et que les gens polis faisaient mine de ne pas remarquer). Ce dont on parlait sans mal, en revanche, c'était de la dévotion incroyable de la femme de Milo : il n'y avait rien qu'il ne pouvait lui demander, rien qu'elle aurait refusé de faire pour lui.

Milo était si profondément attaché à ses talents de brasseur qu'il avait essayé de les emporter dans la mort.

Il passait des heures et des heures dans la cave de sa modeste maison de l'au-delà – sa récompense pour une modeste vie de brasseur – à produire encore plus de bière, cherchant chaque fois à brasser son incroyable bière noire sans avoir à ouvrir les veines de qui que ce soit.

— Tu es censé aller de l'avant, lui reprocha Suzie, assise dans l'escalier qui menait à la cave.

Elle avait les yeux luisants et la voix rauque depuis que, s'intéressant de près aux coutumes humaines, elle essayait la cigarette. Un essai pas très concluant, d'ailleurs. Elle écrasa son mégot sur les marches.

— Oh, mais je vais de l'avant ! Le dernier fût était très doux, celui-ci est bien plus amer. Un grand pas dans la bonne directi...

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, rectifia-t-elle en toussotant. Tu es censé tirer des leçons de ce que tu viens de vivre et te préparer à l'existence suivante. Pas t'accrocher comme une tique à ta vie passée.

Milo esquissa un sourire en forme de grimace.

— Oh, je comprends tout à coup... C'est à propos d'elle, hein ?

Suzie haussa les sourcils.

— Elle ? Qui ça ?

— Igraine. L'amour de ma vie. Le dernier en date, en tout cas.

— Ça tourne pas rond, là-dedans... Moi, jalouse d'une humaine ?

— Un peu de respect, tu veux ?

Les yeux de Suzie se mirent à flamboyer.

— Si tu t'entendais ! cria-t-elle. C'est toi qu'elle obsède, pas moi !

— Peut-être..., concéda Milo en refermant le fût et en le faisant rouler jusque dans un coin de la cave. Bon, OK : je pense à elle ! Cinquante ans de mariage, ça ne s'oublie pas du jour au lendemain ! Et ça confirme que tu es jalouse.

Elle lui jeta un regard indéchiffrable.

— T'es conscient qu'on est amis et rien de plus, toi et moi ? lui dit-elle.

Elle est vraiment bête à ce point ? songea Milo.

— Je ne suis pas bête, assena-t-elle d'un ton glacial. Je suis la Mort. Qu'est-ce que tu ne comprends pas ? Mon domaine d'expertise, c'est l'échéance, pas l'amour.

Milo haussa les épaules. Ah, c'était comme ça ? Si elle espérait qu'il la supplie...

— La prochaine fois que je vis, je serai le premier homme à coucher avec un million de femmes. Alors, qu'est-ce que tu dis de ça ?

— Parfait. J'espère que tu y laisseras ton zob cosmique.

Milo snoba la remarque, remonta au rez-de-chaussée, puis quitta la maison.

Mon zob cosmique ?

Après une vie dans la banque, Milo fut puni d'une réincarnation en tortue-alligator, existence qu'il passa à attendre tapi au fond d'étangs boueux, les griffes bien ancrées, retenant sa respiration. En soi, cela demandait certaines qualités aussi : la patience, la capacité de frapper vite, le moment venu. Attendre dans la vase comme un ressort prêt à lâcher, oui,

c'était un talent ; un peu brut, certes, mais vieux de cinquante millions d'années.

Il avait eu une vie de musicien de jazz, aussi, genre joueur de saxo, atmosphère enfumée, tout en lenteur. Mookie Underwood et son costard à fines rayures, ses bretelles et sa cravate au nœud impeccable, ses chaussures bicolores qui brillaient comme deux astres et claquaient du talon en orbite. Ceux qui l'écoutaient – que ce soit dans un club de jazz, une salle de concert ou dans les studios de sa maison de disques Smokestack (« la cheminée ») – arboraient tous ce même regard médusé. C'était plus fort qu'eux, comme s'ils essayaient d'épier à l'intérieur de la culasse du volumineux instrument de cuivre tant il donnait l'impression d'être habité. Habité par une créature sage, diffuse et mélancolique. Il y avait une âme vieille de milliers d'années derrière ces sons, mais habitait-elle l'instrument ou l'homme qui en jouait ? Nul ne le sut jamais.

LE SCANDALE DU RIEN-QUE-DEUX-COUPS-VITE-FAIT

King's College, Christminster, planète Bridger, an 3417

Un vieux pont de pierre.

Un matin primordial, nimbé de brouillard et de menace. Une rivière de brume s'écoulait sous le pont, flanquée d'un rivage tout aussi embrumé. La nappe se dissipa, dévoilant la berge avant l'aube, et une église apparut, comme surgie du fond des âges. On distinguait au loin une tour surmontée d'une horloge.

Trois paires d'avirons de bois s'élevaient, puis perçaient l'eau et le voile de brouillard comme des lances. De sous le pont tonnaient des voix puissantes et enjouées.

« Chef de nage, tout doux ! »

« Vitesse de croisière, les gars ! Un, deux... »

« Trois, mains en bas, et on pousse ! »

Sur la berge, des cris d'encouragement et d'acclamation d'un public à peine visible.

« Hourra ! »

« Allez, on maintient le rythme ! Ouais, comme ça ! »

Quelque part dans la brume, une équipe franchit une ligne d'arrivée imaginaire. La foule exulta, partagée entre cris de joie et huées.

La brume se dispersa et révéla plus d'une centaine de garçons vêtus de veston et de cravate d'école. Parmi eux, les robes et les cheveux gris de leurs professeurs.

Un coup de feu distant, et l'assemblée se fit silencieuse : tous les spectateurs se tournèrent comme un seul homme vers l'amont, les yeux rivés au-delà du pont, prêts à assister à la course suivante.

Tous ? Non, car il se trouva que Mr Daniel Aigremiche, vice-doyen, s'était frayé un chemin parmi la foule à coups d'excuses, jusqu'à la robe vertigineuse et l'air perpétuellement sévère de William Ballot, professeur de théologie, dont il tapota le bras.

— Qu'y a-t-il, Aigremiche ? maugréa Ballot.

— C'est l'Oie Frousienne, murmura Aigremiche. Elle a été volée au Club Damoclès. On suspecte le Cercle de l'Orge-Maïs.

Quand bien même il peinait un peu à y croire, Ballot, conseiller de la faculté de l'Orge-Maïs, leva un sourcil horrifié : c'était, malgré tout, une tradition bien ancrée, chez le Cercle de l'Orge-Maïs, que de filer avec la sacro-sainte Oie Frousienne du Club Damoclès, de même que le Club Damoclès mettait un point d'honneur à dérober les légendaires Ossements d'Orge-Maïs à la première occasion.

L'Oie Frousienne était une antique oie empaillée – abattue par le roi Édouard II de la Terre, fondateur du King's College –, « sinbol de kamaradri », transportée, toujours, avec une grande solennité, et placée devant les frères lors des réunions. Les Ossements d'Orge-Maïs, quant à eux – et si l'on en croyait quelque sombre savoir occulte –, étaient les restes d'un certain Jonathan Poore, prêtre cannibale notoire.

Depuis la création du cercle, il y a près d'un siècle, l'Oie Frousienne était dérobée une ou deux fois par an. Les Ossements, eux, n'avaient été volés qu'une seule fois, et le frère qui avait eu le malheur de s'endormir pendant son tour de garde ce soir-là gisait, selon la légende, sous le réfectoire d'Oxbridge Hall.

— Venez donc dans mon bureau, suggéra Aigremiche. Nous appellerons Ruminol, de la sécurité, et il vous expliquera ce qu...

— Inutile, rétorqua Ballot, accompagnant le mot d'un geste plein d'autorité. Pas cette fois.

— Mais il..., balbutia Aigremiche.

Ballot le fit taire d'un regard glacial.

— Mes garçons ont beau être d'indécrottables pécheurs, ils n'y sont pour rien. Pas cette fois. Je ne ferai intervenir la police qu'en cas de nécessité.

Il ne lui en fallut pas plus pour congédier Aigremiche : les crépitements subtils de son aura suffirent à convaincre le doyen de repartir d'où il venait, la queue entre les jambes, manquant, par là même, la victoire aussi

triomphale qu'inattendue – et de quatre coups de rames ! – des frères du Cercle de l'Église Ronde lors de la deuxième course.

Ballot enseignait à ses élèves en seigneur des ténèbres : ses étudiants les plus sérieux le vénéraient. Les dilettantes, eux, faisaient la grimace dès qu'il avait le dos tourné, jusqu'à ce qu'ils se rendent compte que ce que disaient les élèves les plus anciens était vrai : Ballot avait des yeux derrière la tête et des oreilles partout.

— Ballot a quelque chose de démoniaque, déclaraient ses acolytes. Comme tous les grands noms de l'histoire religieuse.

D'ordinaire, Ballot déjeunait dans le Réfectoire du Lavoir. Mais pas ce jour-là. Au grand étonnement de sa femme, il rentra chez lui et lui demanda de lui servir une assiette de ce qu'elle avait préparé pour Milo. Milo, c'était leur turbulent fils de huit ans : il allait au Nid du Moineau, une école primaire rattachée à l'université où était inscrite la marmaille des employés des facs. C'était une sorte de garderie où on lisait Chaucer aux enfants.

Ainsi, Victoria, l'épouse de Ballot, lui déposa un baiser sur la joue, puis lui prépara un sandwich aux rillettes accompagné d'un verre de lait. Elle reprit ensuite son ménage, abandonnant Ballot à table. Il attendait là, les mains nouées sur les genoux, quand Milo déboula avec fracas dans la cuisine, les cheveux en bataille, avec son bermuda et sa cravate d'élève de primaire.

Ballot aurait apprécié que son fils s'arrête devant lui, médusé, l'air admiratif, mais Milo se contenta d'un « Salut, papa ! » doublé d'un bref signe de la main – à la propreté douteuse –, tandis qu'il passait près de lui à toute berzingue, sortant de la pièce aussi vite qu'il y était entré.

Ballot terrifiait tout le monde sur Bridger à l'exception de son propre fils, ce qui le déroutait au plus haut point. Bien entendu, il ignorait que son fils, âme antique, avait vécu près de dix mille existences. Qu'il avait incarné à peu près tout, du roi au têtard.

Ballot attendit encore, mordit dans son sandwich.

En récompense de sa patience, le petit reparut, la cravate démise, la chemise folle, les chaussures absentes, mais le visage et les mains propres. Il se hissa sur sa chaise et, avec une déférence toute singulière, concentra son attention sur son assiette.

— Pourquoi t'es rentré ? demanda bientôt le gamin, la bouche pleine.

— Je te laisse y aller de tes hypothèses, répondit Ballot.

L'enfant mangea son repas en dévisageant son père : on aurait pu voir les rouages de son esprit s'activer, comme ils s'activaient dans le crâne des enfants depuis des millions d'années, en ces instants où, tels de petits joueurs de poker, ils se demandent s'il faut tenter le bluff ou se coucher.

— J'ai caché l'Oie Frousienne dans mon placard, avoua Milo, avant de s'attaquer à son verre de lait. Je comptais la peindre en bleu – enfin, je sais pas trop pour la couleur – et dessiner plein de petits points dessus.

Il fit disparaître d'un coup de langue sa moustache de lait.

Les Orge-Maïs, un regroupement de vingt-cinq gaillards de dix-neuf ans, peinaient à se carapater ne serait-ce qu'une fois l'an avec l'Oie, et encore, ils faisaient hurler toutes les alarmes du Club Damoclès. Bien malgré lui, Ballot ne put s'empêcher d'être impressionné.

— Raconte-moi comment tu as fait, dit-il.

— Je risque d'être puni ? demanda le garçon.

— Bien sûr, que tu risques d'être puni, ne sois pas idiot. Comment t'y es-tu pris ?

Ballot traquait, sur le visage de son fils, le moindre indice d'une crise d'asthme. Plus jeune, lorsqu'il était en situation de stress ou qu'il se faisait surprendre en pleine bêtise, Milo avait parfois le visage qui virait à l'écarlate, et il peinait à respirer. Depuis, la maladie avait été génétiquement inhibée, mais le garçonnet éprouvait encore, lorsqu'on le grondait, quelques difficultés respiratoires.

Sauf que, depuis quelque temps, cela n'arrivait plus.

— Comment t'as deviné ?

— Jeune homme...

— J'te dis comment j'ai fait, si tu m'dis comment t'as deviné.

— Hier soir, pendant le dîner, tu m'as demandé pourquoi l'oie était un symbole de camaraderie, et je t'ai expliqué que ces oiseaux n'abandonnaient jamais un congénère blessé. L'une des oies se détache du groupe et reste avec le blessé jusqu'à ce qu'il se rétablisse ou meure. Ça t'a amusé, sans trop que je sache pourquoi. Quand j'ai appris que l'Oie Frousienne avait disparu, j'ai assemblé les pièces du puzzle et j'ai compris ce qui s'était passé. C'est le genre de méfaits qui te ressemblent. Bien : comment as-tu fait ?

— Parfois, ils la déplacent. J'rentrais de l'école quand l'un des frères l'a sortie, l'a posée près de sa voiture, puis est retourné dans l'bâtiment pour

recupérer ses clés.

— Tu as réussi à aller du foyer du Club Damoclès jusqu'à la maison, avec l'Oie Frousienne dans les mains, sans que personne ne te remarque et ne t'en empêche ?

— Je l'avais pas dans les mains. Je suis rentré avec la voiture.

Ballot lâcha son sandwich.

— Je te demande pardon ?

— C'était un jeu d'enfant.

— Comment est-ce que tu as pu faire démarrer la voiture sans les clés ? (Le gamin perdit soudain son insolence et riva les yeux au plancher.) Est-ce que tu l'as fait démarrer... par la pensée ?

Le gamin acquiesça.

Ballot avait interdit à son fils d'avoir recours à ce don-ci. Il devait attendre quelques années encore, le temps que son cerveau soit parfaitement formé : c'était dans son intérêt. Des études menées au King's College avaient démontré que les facultés de télékinésie pouvaient décroître si les personnes concernées commençaient à les utiliser trop jeunes.

— Où l'as-tu laissée, la voiture ?

— Rue du Surdon, près du monument aux morts.

Ballot se leva.

— Ta chemise : dans ton pantalon, ordonna-t-il à Milo. Et retrouve-moi ces chaussures.

Quand son fils fut enfin présentable, le professeur Ballot le conduisit au commissariat et l'obligea à avouer son larcin.

Pour un enfant de huit ans, le vol était puni d'un an de mise à l'épreuve. À la demande de Ballot, le tribunal imposa aussi à Milo le port d'un point Dawson, un minuscule dispositif aux allures de grain de beauté capable de parasiter ses capacités de psychokinésie. Quand son père était dans les parages, Milo le calait pile entre ses deux yeux, bien en évidence. Si son père en conçut une quelconque culpabilité, il n'en laissa rien paraître.

Les quelques années qui suivirent, Milo se concentra sur ses ambitieux objectifs scolaires. Il lisait, apprenait au fil des ans, brillait aux examens et remportait des prix. En somme, il grandissait en usant de son énergie – qu'il dépensait avant cela à déplacer des objets – au développement, plus traditionnel, de son intellect.

Et ses efforts furent récompensés. À quinze ans, on lui décerna une bourse universitaire pour intégrer le prestigieux King's College où, après des résultats stratosphériques aux examens d'évaluation, il fut autorisé à suivre un cursus d'astrophysique, option hyperespace.

En apprenant la nouvelle, son père avait levé haut les sourcils en lâchant un « Hmmpf ! » qui trahissait sa surprise. Il n'était pas spécialement fier de son fils, mais impressionné. On ne l'avait pas autorisé à étudier la neurologie appliquée : son point Dawson ayant reparamétré ses synapses, il avait perdu ses talents de télékinésie. C'était un peu comme être amputé d'un membre ou privé d'un sens, mais, avec une détermination sans faille, Milo en chassa le souvenir et alla de l'avant.

C'est qu'on a une chance d'y arriver, dis donc..., murmura un jour à son âme une voix antédiluvienne.

L'entrée à l'université ne fut pas une mince affaire pour Milo. Certes, c'était une période difficile pour la plupart des gens, mais Milo devait assumer d'être bien plus jeune que ses pairs de première année, en plus d'être le fils d'un des professeurs. La majeure partie des étudiants du King's College étaient des gosses de riches. Milo, lui, en avait dans la tête bien plus que dans le portefeuille. Fort heureusement, cela dit, son intelligence lui avait valu le respect de ses camarades, sans compter qu'il profitait encore d'une certaine notoriété, lui qui avait un jour volé l'Oie Frousienne.

Il releva les mêmes défis que tout adolescent au cours de ses études : il redoubla d'efforts pour avoir l'air cool, séduisant, et se retenir de se pétrir la quenelle toutes les cinq minutes. Les étudiantes n'avaient rien à voir avec les filles qu'il avait côtoyées au collège : celles-ci le terrifiaient.

Les filles de la fac me terrifient ! lança-t-il, comme un cri d'alerte à l'homme sage et millénaire qui vivait en lui, et qu'il apprenait à connaître et à écouter un peu plus chaque jour.

Malheureusement, ce Milo du fond des âges ne lui fut pas d'un grand secours avec les filles de la fac : même les voix dans son esprit paniquaient en leur présence.

La chance tourna un peu lorsqu'il voulut rouler des mécaniques en défiant le professeur Basmado Ngatu en littérature, module 232, « Colonisation : poésie de la résistance ». Le professeur Ngatu, un homme fin à la peau sombre et à la tête lourde de savoir et de majesté académique,

n'était pas du genre à donner la leçon : c'était un adepte de la discussion, un poseur de questions.

— Pourquoi, demanda-t-il un jour en faisant les cent pas devant le tableau noir, pensez-vous que Zachary Heridia a rédigé son attaque contre le cartel de l'oxygène en vers plutôt que sous forme épistolaire ? Et pourquoi l'avoir publiée là où les alliés du cartel ne pourraient le découvrir ?

La plupart des étudiants consultèrent aussitôt leurs manuels, tandis que leur « poisson » lévissait en prenant des notes au-dessus de leur épaule gauche. Croiser le regard de Ngatu était fort risqué, mais Milo se montra audacieux.

— Monsieur Ballot ?

— Monsieur, je me demande si le choix d'Heridia n'a pas été purement artistique. Et s'il avait écrit en vers et n'avait publié son texte sur des forums littéraires que parce qu'il trouvait cela plus beau ainsi ?

Ngatu se rendit à grands pas dans les gradins, son poisson doré filant à sa suite, puis dévisagea Milo par-dessus ses lunettes d'un autre temps.

— *La Suffocation d'Émeline K*, dit-il, a été écrit trois jours après l'embargo sur l'oxygène décrété contre les terraformeurs de Ganymède et publié la semaine suivante. Cet embargo a coûté la vie à quatre mille personnes, et six cents autres ont été envoyées sur les îles prisons de Callisto. Et vous suggérez qu'Heridia, dont la propre sœur est décédée durant l'intoxication jovienne, supposément accidentelle, au monoxyde, s'inquiétait davantage de l'art que de l'éveil des consciences ?

Les étudiants avaient tous levé le nez de leurs livres.

Milo fit « non » de la tête.

— L'un n'exclut pas l'autre, répondit-il. L'art peut englober responsabilité civique et préoccupation esthétique. « C'est tout un », pour citer Emily Dickinson. Et je pense que c'est exactement ce que pensait Heridia, quand il a pris cette décision : il s'est rendu compte que son message n'aurait jamais autant de puissance que s'il le rendait beau et le présentait à un public qui, en saisissant toute l'ironie de la démarche, en serait bouleversé.

— Bouleversé ? répéta Ngatu en grimaçant. Vous pensez donc que cet auteur a voulu provoquer une réaction purement émotionnelle, plutôt que...

— Les gens sont des êtres complexes, lança une voix dans l'amphithéâtre.

Toutes les têtes se tournèrent vers l'étudiante qui venait d'intervenir. Ally Shepard.

— Mademoiselle Shepard ? l'encouragea Ngatu.

Ally Shepard haussa les épaules.

— Il y a plein de raisons qui ont pu pousser Heridia à écrire en vers. Je crois que c'est là qu'il voulait en venir, balbutia-t-elle en désignant Milo d'une main.

Et quelle main magnifique ! Ally Shepard était telle une île ensoleillée importée ici des tropiques ! Dans son uniforme du King's College, elle était adorable comme une portée de chatons dans un bas de laine, et il n'y avait pas un centimètre carré de son corps que Milo ne s'imaginait pas gâter de petites caresses. Pour tout dire, la vaste majorité des garçons et quelques filles de King's College partageaient tout à fait ce fantasme. Ally Shepard était à la fois présidente et comédienne phare du Club Porridge, la réputée troupe de théâtre du campus. Elle était probablement ce qu'à King's College on pouvait le plus légitimement qualifier de célébrité.

Une célébrité qui en avait dans le crâne, qui plus est.

— Je trouve risqué de tenter de déterminer les raisons pour lesquelles quelqu'un a écrit un poème. C'est d'une complexité folle, parce qu'on est forcément tenté de trouver une logique à la chose. On peut toujours essayer de rationaliser, mais nous n'en sommes pas moins incapables de saisir pleinement la labilité et le tumulte permanent qui animent l'esprit humain.

Elle se tourna vers Milo et lui adressa un clin d'œil.

— Je dirais..., commença Ngatu en redescendant jusqu'à son tableau, que votre argument mérite considération. Aussi, efforçons-nous de répondre à cette question : comment l'artiste peut-il influencer le stratège politique avec lequel il partage l'esprit d'un individu, et vice versa ?

Milo ne l'écoutait plus : son univers était tout entier focalisé sur Ally Shepard, Ally dont il n'osait même pas croiser le regard. Il avait beau s'évertuer à paraître cool, à avoir l'air plus mûr que ses quinze ans, il n'arrivait guère qu'à rester planté sur son banc, les joues rouges, le regard perdu, et se sentant de plus en plus à l'étroit dans son caleçon.

La semaine suivante, Milo traversa une sorte de crise identitaire : qu'était-il, au juste ? Un petit prodige que la promotion de

première année exhibait comme un trophée, un sourire amusé aux lèvres ? Avait-il, au contraire, réussi à faire oublier leur différence d'âge ? Avait-il la carrure d'un futur lord Byron, sombre et inquiétant ? Il s'imaginait sur des clichés en noir et blanc, ou filmé à son insu...

La réponse ne se ferait pas attendre : d'un jour à l'autre, les différents clubs universitaires enverraient leurs invitations automnales, et il saurait alors à quoi s'en tenir. Au King's College, les futurs grands de ce monde recevaient la leur, jamais les étudiants médiocres ni les petits prodiges...

Les invitations – à l'ancienne, manuscrites sur papier – furent glissées sous les portes des chambres par un matin d'octobre humide accompagné d'un tourbillon de feuilles mortes.

Milo ne reçut pas d'invitation du Club Damoclès. En revanche, il reçut de chaleureuses sollicitations d'Orge-Maïs, de la Confrérie de Tycho – une fraternité scientifique –, des Harrison – un cercle littéraire à qui l'on devait la publication de l'*Ilion* –, de la Troupe universitaire de la Bêche et – ça alors ! – du Club Porridge.

Il se disait qu'il allait devoir demander à son père l'autorisation d'entrer dans l'une ou l'autre de ces fraternités, quand son poisson sonna.

— Milo ? grogna son père. Écoute, si tu n'as rien de prévu... Oh ! Comment vas-tu, dis-moi ?

Milo venait d'entendre vaguement la voix de sa mère enjoignant à son père de se montrer un minimum chaleureux.

— Bien, papa. Et maman et toi, ça va ?

— Ça va. Ta mère aimerait te proposer, si tu le peux, de venir dîner à la maison ce vendredi. Elle ne t'a pas vu depuis un moment.

Et merde ! Lord Byron avait mieux à faire que de dîner avec môman et pôpa !

— Avec grand plaisir, répondit-il tout de même.

— Excellent. Rendez-vous à 17 heures, repas à 18 heures. Bonne journée !

Le poisson s'éteignit.

— Ah, tant que je t'ai sous la main : j'aurais besoin de ta permission pour rejoindre la Confrérie de Tycho, les Harrison, la Troupe de la Bêche et le Club Porridge, vieille raclure de bidet...

Autant dire que, le vendredi venu, Milo se rendit chez ses parents en traînant la patte. À midi, ses cours terminés, il erra sur le campus, futur

écrivain et scientifique, les mains dans les poches. Le vent dans les cheveux, il avait l'air d'un poète. Il déambula parmi les noisetiers vertigineux, longea la route pavée qui reliait Stowe Hall et le terrain de sport, se dirigea vers le canal et, là, il s'arrêta.

Il observa la constellation habituelle d'étudiants redoublant d'efforts pour impressionner les étudiantes en remontant le cours d'eau, suant dans leur barque étroite, battant l'onde de leurs longs avirons. La plupart d'entre eux étaient des gars de la ville qui ne s'étaient jamais prêtés à ce genre d'exercice, et le reste, des gars de la campagne dont la seule expérience navale se résumait sans doute à démarrer le moteur d'un Zodiac. La grande majorité de ces coqs cahotaient sur l'eau, manquant de chavirer à tout instant, tandis que leur petite copine tâchait d'afficher un visage fier et confiant.

Milo, lui, ramait ici depuis son plus jeune âge, le plus souvent avec sa mère, les mercredis soir. Ce jour-là, il se sentait d'humeur à donner une petite leçon à ces types plus vieux que lui.

— Bien le bonjour, jeune Ballot, dit l'encadrant responsable des mises à l'eau, M. LeJeune. Comment va votre mère ?

— Bien, monsieur. J'aimerais prendre un bateau. C'est toujours trois billets ?

— Toujours, monsieur Ballot. Tout comme il est encore obligatoire d'être majeur pour la location. Avez-vous dix-huit ans ?

— Monsieur LeJeune, vous savez mieux que personne que je sais me servir de ces av...

— Oh, vous êtes redoutable à l'aviron, de fait, mais si j'acceptais de vous louer un bateau et qu'il vous arrivait malheur, je perdrais mon travail.

— Je vais louer le bateau pour lui, lança une voix familière et troublante. Paie-le, Milo.

Ally Shepard.

Il aurait préféré être mort.

— Je ne suis pas sûr qu..., commença-t-il, mais elle posa une main sur son bras, et ce fut comme si une dizaine de chatons se frottaient en ronronnant contre lui.

Et ce parfum de paradis...

Elle s'assit à la proue du bateau le plus proche et regarda Milo par-dessus ses lunettes de soleil de marque. M. LeJeune lui tendit une facture,

une paire d'avirons, et voilà, l'affaire était réglée. Milo écrivait une nouvelle page de sa légende à King's College.

Avec des mouvements experts, il s'installa à la poupe et fit voguer Ally sur le canal : il avait l'aviron si doux qu'ils semblaient glisser sur un miroir. Milo avait l'impression d'être en plein rêve : il fendit la foule flottante des autres étudiants comme un squalo majestueux traversant un banc de poissons-clowns, vira sur la droite, puis accéléra, filant droit vers le pont du château. Oh, les yeux ronds des gaillards tout autour et les mines ébahies de leurs groupies impressionnées !

— Tu es doué, dis donc ! le complimentait-elle.

Il haussa les épaules et se peigna les cheveux d'un geste désinvolte.

Ils passèrent entre de vieux murs, sous deux ponts de pierre si bas que Milo dut baisser la tête. À bâbord s'étendait l'immensité verte du jardin de Saint-Martin. Plus loin, ses murs et ses flèches.

Ally retira ses chaussures, ses bas, pivota, remonta sa jupe à mi-cuisse, passa une jambe de chaque côté de la proue, puis laissa ses pieds délicats fendre l'onde.

Milo sortit sa chemise de son pantalon pour se couvrir l'entrejambe, anticipant l'érection à venir.

Elle tourna la tête et le toisa par-dessus son épaule. Comment soutenir son regard, alors que le reste de son corps s'exhibait ainsi, cuisses écartées offertes à la proue ?

Hardi ! lui soufflèrent ses anciennes incarnations depuis les limbes de son esprit.

Milo fit alors ce qu'aurait fait lord Byron en personne : il la détailla de la tête aux pieds, la déshabillant du regard, puis riva ses yeux flamboyants dans les siens.

Dans ma biographie, dans le chapitre consacré à mes liaisons amoureuses, on verra en moi un séducteur passionné, sauvage et irrésistible.

Elle rit, se redressa, puis se tourna de nouveau vers le canal.

Milo percuta un autre bateau.

Waouh, bien joué !

— Trou du cul ! lança l'autre type, plus âgé que lui.

— Tout doux, rétorqua Ally. C'est en forgeant qu'on devient forgeron.

Grande gueule avec ça...

Milo la vénérât chaque seconde un peu plus.

— Conduis-nous au château, dit-elle.

Le canal filait droit jusqu'à East Green où il s'élargissait pour former un étang fort utile pour les demi-tours. Il est cependant possible de continuer à remonter vers l'amont jusqu'à l'Eau-de-vie, le fleuve que le canal longeait.

Un peu avant l'Eau-de-vie, le canal ceignait le château à la manière de douves. La bâtisse était en fait une écluse automatisée entre le fleuve et le canal, mais comme elle était située sur le terrain de King's College, on lui avait donné l'allure d'un château et on la qualifiait ainsi.

— Tu ne fais pas quinze ans, observa Ally.

Elle s'était penchée davantage, laissant traîner ses doigts et ses orteils dans l'eau, embrassant la proue comme un amant. Ça n'avait pas l'air prémédité : elle semblait simplement se détendre. Mais était-ce bien le cas ?

Bien sûr que non, banane ! rugirent les voix antiques dans son esprit.

Savait-elle l'effet que ça lui faisait ? Milo pouvait la mater à loisir, vu qu'elle tournait la tête... En avait-elle conscience ?

— Tu me donnes quel âge ? lui demanda-t-il, se baissant pour passer sous le pont du château, tandis qu'il les menait à travers la partie la plus sauvage du canal.

« Plop ! Plop ! »

Des tortues, surprises, se laissaient glisser de leurs branches flottantes, disparaissaient dans l'eau. Ally se redressa et scruta la berge.

— Une tortue, j'en veux une ! s'écria-t-elle.

Et elle se laissa glisser dans l'eau à son tour, gracieuse, sans provoquer la moindre éclaboussure.

Une seconde, et elle avait plongé sous l'eau.

« Splatch ! », la voici qui émergeait soudain près de la berge. Elle s'agrippa à une branche de sycomore, une tortue à la main ! Une petite tortue peinte qu'elle brandissait hors de l'eau, triomphante, en dégageant d'un coup de tête une mèche de sa figure.

De l'eau jusqu'à la taille, elle flottait autant qu'elle s'appuyait sur le lit du canal, les cheveux dégoulinant sur le visage et les épaules.

Oh, la transparence..., constata Milo.

L'uniforme d'Ally lui faisait comme une seconde peau, particulièrement révélatrice.

— Merde ! lâcha-t-elle, j'ai paumé mes lunettes de soleil.

Cela dit, ça n'avait pas l'air de la contrarier plus que ça. Elle nagea jusqu'au bateau que Milo stabilisa de façon qu'elle pût remonter.

— T'as vu ça ? lui lança-t-elle en lui montrant la tortue.

— Une tortue peinte, déclara-t-il. Fais gaffe : elles mordent.

Ally claqua des dents, faisant mine de le mordre, puis laissa filer la tortue entre eux, sur le fond du bateau dont elle gratta désespérément le bois, avant de se planquer sous le banc du milieu.

— Pas vraiment l'éclate, ce petit gars..., dit-elle en faisant la moue. Et toi, Milo Ballot ? Tu sais t'éclater ?

— Je suis l'éclate en personne, répondit-il, sans trop savoir lui-même où il voulait en venir.

Ni où Ally voulait en venir, d'ailleurs.

À bâbord, les bois se firent moins denses, révélant le château et ses hauts murs de pierre couverts de mousse, ses douves aux eaux sombres et immobiles mouchetées de feuilles mortes. Entre les branches des arbres, de grandes toiles d'araignée captaient la lumière du soleil.

Milo laissa le bateau filer vers le château, le ralentit d'une caresse délicate de la rame sur le lit du canal, rentra son aviron et s'assit sur le banc de poupe. Laissant l'embarcation dériver au fil de l'eau, il se cala en arrière, lord Byron sensuel, comme ça, l'air de rien.

Ils restèrent silencieux quelques minutes. Ally semblait fascinée par l'apparition du château et par le chatolement du soleil dans les feuillages.

Milo se laissa aller à son tour à la quiétude de l'instant.

— Comment être sûr qu'on n'est pas des fantômes ? lui demanda Ally, les yeux toujours fixés sur le château. On prétend que les spectres ne savent pas qu'ils en sont...

— Peut-être qu'on ne pourra jamais en avoir le cœur net, répondit Milo. Peut-être qu'on est des fantômes.

— À mon avis, les fantômes passent leurs journées à errer en pensant à tout ce qu'ils n'ont jamais pu faire. Tu vois ce que je veux dire ? Une sorte de regret permanent. Par exemple, si tu mourais maintenant, ton fantôme regretterait sûrement de n'avoir jamais été embrassé.

Elle rivait son regard dans celui de Milo.

Il faillit lancer une repartie comme : « On m'a déjà embrassé, hein... » Les collégiens et les collégiennes se bécotaient à qui mieux mieux... Mais

il encaissa l'insulte sans rouspéter. Cet instant était comme leur bateau : il ne voulait en aucun cas troubler sa course.

Elle s'agenouilla, s'approcha, se pencha sur lui et plaqua les lèvres contre les siennes. Il lui rendit son baiser. Il pensa d'abord qu'elle n'en voulait pas plus, et cela lui convenait parfaitement, mais quelque chose d'étrange se produisit ensuite : il sentit comme une troisième lèvre se joindre à la fête... Sa langue.

Tandis qu'ils s'embrassaient, il avait vaguement conscience qu'Ally agitait une main entre eux, sous leurs clavicules, mais il était ailleurs, abruti, et il ne se rendit vraiment compte de ce qui se passait que quand elle se redressa, à califourchon sur lui, et qu'il la vit déboutonner son chemisier et défaire son soutien-gorge.

Lord Byron s'apprêtait à tripoter Ally.

Il caressa son ventre du bout des doigts.

Évite de lui attraper les nichons d'un coup ! lui conseillèrent les voix.

Il sentit ensuite qu'elle débouclait sa ceinture à lui, et son cœur tambourina entre ses côtes : elle allait sentir son braquemart au garde-à-vous ! Qu'en penserait-elle ? Ne risquait-elle pas de mal le prendre ?

Soudain, Ally se leva, menaçant l'équilibre du bateau, passa les mains sous sa jupe, baissa sa culotte, la retira, puis se rassit sur lui. D'un geste, elle manœuvra, et... il était en elle !

Bon sang de bonsoir !

Son esprit et son corps étaient à la fête et pétillaient de joie !

Aussitôt, l'orgasme menaça Milo comme une bête furieuse, impatiente et baveuse. Il était partagé entre une soudaine crise d'effroi et sa fascination pour Ally Shepard qui, à cet instant, cessa tout mouvement de hanches et lui adressa un regard étrange auquel, pour tout dire, Milo ne trouva rien de bien rassurant : c'était comme si elle s'apprêtait à le frapper.

Et puis, subitement, le monde entier chavira : un cri, un rire, et il se retrouva sous l'eau, pataugeant dans la vase, buvant la tasse et le caleçon baissé à hauteur des genoux. Ally venait de se jeter sur le côté et de les faire dessaler.

Les douves n'étaient pas bien profondes, alors il fouilla l'eau des pieds, toucha le fond et se redressa en crachouillant, tentant maladroitement de reboucler sa ceinture.

— Tu déconnes, Ally ! croassa-t-il.

Elle aussi, hilare, recrachait l'eau du canal, mais elle s'était rapidement remise du naufrage et se trouvait déjà sur la berge, ses chaussures dans une main et la tortue dans l'autre. Son chemisier était encore ouvert, son soutien-gorge défait.

— Si tu meurs dans ton sommeil cette nuit, tu auras au moins vécu ça !

Et, là-dessus, elle s'éloigna dans les bois en direction du campus.

Milo l'aimait et la haïssait en même temps.

Le bateau flottait sur les douves, à demi inondé. Il le tira jusqu'à la berge, le vida et rama jusqu'à leur point de départ.

Il se sentait tout à la fois comme lord Byron et comme Porcinet devant un tournebroche. En somme, il était joyeux, certes, mais totalement perdu.

Le dîner chez ses parents fut pour le moins délicat.

— Tu as l'air soucieux, déclara son père, en le dévisageant sévèrement de l'autre côté du rosbif.

— Ah ? réagit Milo. Non. Non, pas vraiment.

— Tu es dans la lune, en tout cas, je me trompe ? lui demanda sa mère en riant. Et mon petit doigt me souffle qu'il y a une fille là-dessous...

Milo sentit son estomac se tordre.

— Quelque chose me préoccupe, mais ça n'a rien à voir avec les filles. Ce sont les confréries, le problème.

Son père mastiquait vigoureusement, l'air sévère.

— Tu as déjà fort à faire pour un garçon de ton âge, dit-il. Il me semble que l'extrascolaire peut attendre l'année prochaine.

La canaille, pensa Milo.

Papa sait mieux que personne que les fraternités ne vous invitent qu'une seule fois. Soit on monte à bord en première année, soit on peut leur dire adieu.

Il n'eut pas le temps de réfléchir à une façon de formuler l'affaire sans que son père s'en offusque, car on sonna à la porte.

Peut-être était-ce Ally Shepard ? Ce serait tout elle, ça, de se pointer à l'improviste pour le mettre mal à l'aise...

Sauf que ce n'était pas Ally, mais deux agents de police de Christminster.

— Milo Ballot ? C'est vous ? Milo Ballot ?

— Oui.

— Vous êtes en état d'arrestation.

Et, là-dessus, ils l'empoignèrent, le retournèrent et lui passèrent une paire de menottes.

— Milo ? lança sa mère depuis la pièce voisine. Qui est-ce ?

— Qu'est-ce que c'est que ce délire ! cria Milo. De quoi m'accuse-t-on, au juste ?

— De viol, monsieur Ballot. Allez, par ici.

Alors qu'il était assis dans une cellule du centre-ville, les voix du passé tentèrent de le reconforter.

Les formes que prennent tes différentes existences ne sont qu'autant d'illusions, lui murmurèrent-elles. *Le bonheur, la prison... Tout ça, c'est provisoire. Comme dans un rêve.*

— La vérité finira par éclater, lui dit son père, lorsqu'on l'autorisa à recevoir des visiteurs et les conseils d'un avocat.

Milo crut mourir de honte en décrivant ce qui s'était passé à bord du bateau, dans les douves... Son père l'écouta, impassible, les bras croisés, avec ses grands yeux immobiles qui lui donnaient des airs d'immense hibou de pierre. Quand il en eut fini de tout expliquer, son père agit de façon totalement inattendue : il tendit une main et la cala contre la joue de son fils dans un geste qui tenait, peut-être, de l'affection...

— Tu n'as rien fait de mal, Milo, lui assura-t-il. Tu t'es comporté comme un idiot, mais pas comme un hors-la-loi. Ne laisse personne te convaincre du contraire.

Milo acquiesça.

L'avocat, un jeune homme coiffé d'une ridicule touffe de cheveux blonds décolorés, trifouilla dans une liasse de feuilles, puis prit la parole.

— Fort heureusement, l'idiotie n'est pas un crime. Si vous êtes innocent, vous êtes innocent : point barre.

Sauf que pas du tout : manifestement, son innocence ne valait pas tripette.

Il rumina ce constat tout au long du voyage supraluminique qui le menait à la colonie pénitentiaire d'Unferth, enchaîné à une couchette dans les entrailles du vaisseau de transport. Trois jours à angoisser en maudissant l'injustice de la situation.

Ce qui valait tripette, il l'avait finalement appris à ses dépens, c'était qu'Ally Shepard avait pour père un riche banquier de Sparte capable de s'entourer d'une escouade d'avocats prestigieux. Le professeur Ballot, de

son côté, n'avait de véritable influence que dans sa salle de classe : son maigre salaire ne lui permettait pas de s'offrir mieux que les services du seul avocat à la touffe qui, après avoir vu les effectifs du camp adverse, avait manqué de vomir sur le parquet du tribunal.

D'après l'accusation, près d'une centaine de témoins avaient vu Ally Shepard traverser le campus de King's College, trempée et débraillée.

— Les résultats universitaires de M. Ballot, avaient avancé les prestigieux avocats, sont ceux d'un esprit précoce à l'intelligence proprement remarquable, doublé d'un ego tout aussi vertigineux. Il s'estime supérieur en tout point à ses pairs, votre Honneur, et les traite comme autant de proies à sa disposition. Étant donné ses remarquables capacités, il n'est pas plus un enfant que vous : c'est un adulte, et il mérite d'être jugé comme tel.

L'avocat à la touffe, accordons-lui cela, tenta d'opposer quelque argument à propos d'Ally Shepard et d'une liste de thérapeutes longue comme le bras, mais l'escouade d'avocats adverses prouvèrent par un contre-argumentaire d'une complexité suspecte que cela n'avait rien de bien pertinent.

Le professeur Ballot et sa femme étaient assis au premier rang, penauds et minuscules.

— Centre pénitentiaire d'Unferth, annonça le juge.

Filant en hyperspace, Milo réfléchissait à sa métamorphose.

Ma vie de lord Byron est terminée. Dommage, ça promettait d'être assez chouette.

Il sentit une boule d'angoisse lui enserrer la gorge et réprima un sanglot.

Bon : maintenant, je dois réfléchir au meilleur moyen de survivre en prison. Si sinistre soit-elle, c'est la seule réalité qui vaille pour moi, désormais.

N'importe quoi, lui souffla son âme millénaire. Ta réalité, c'est ça : les étoiles, le temps, l'être, le néant. Ton boa.

Pas faux, songea Milo qui, au fond, ne demandait pas mieux que d'éprouver autre chose qu'un profond désespoir.

Il allait se laisser baigner par la vérité, cet immense océan à l'eau à la fois immobile et ondoyante. Et il deviendrait comme l'eau de cet océan, comme l'eau paisible de ces douves où cette traînée psychotique l'avait env...

Milo..., lui souffla son âme.

Je deviendrai comme l'eau de cet océan de vérité, songea-t-il en reprenant depuis le début.

La prison d'Unferth – il l'avait appris sur Internet – était l'un des plus effroyables exemples de ce que la justice avait à offrir de pire dans la galaxie. Près de mille quatre cents ans plus tôt, quand les hommes avaient pour la première fois quitté la Terre et vivaient à bord de vaisseaux, de stations spatiales et d'autres environnements artificiels, la problématique de la survie leur était devenue centrale à tous les niveaux, y compris celui de la loi. Sur terre, les êtres humains pouvaient se permettre de se montrer chaleureux, délicats et tolérants, ce qui offrait d'ailleurs un terreau fertile aux criminels violents qui ne manquaient pas de s'en prendre à la population. Des magnats avides de pouvoir et d'argent monopolisaient les richesses de la planète et dilapidaient ses ressources, protégés par des gouvernements fantoches. Nul n'ignorait où cela avait mené la planète bleue... Les puissants avaient, par la dette, réduit en esclavage des populations entières. Les criminels les plus violents avaient rendu la plupart des communautés humaines proprement invivables. Les réseaux d'information et les systèmes éducatifs asphyxiés, la planète avait perdu toute capacité à se projeter, à prévoir et à préparer l'avenir. Ainsi, l'humanité s'était enfoncée, puis noyée dans les eaux vaseuses et opaques qu'elle avait elle-même souillées, jusqu'à ce que la comète Marie vienne abrégier ses souffrances. Seule une poignée d'individus avaient survécu, épargnés puis exploités par les pires milliardaires terrestres.

La vie dans l'espace avait totalement changé la donne : sur terre, le nombre vertigineux d'écosystèmes – sociaux ou naturels – et de communautés rendait leur logique de fonctionnement difficilement compréhensible. Dans l'espace, un coup d'œil à quelques jauges suffisait à évaluer la salubrité d'un environnement. L'état général d'une communauté se diagnostiquait sans mal d'une brève observation à la faune d'une cafétéria. Dans l'espace, l'air et l'eau ne tombaient pas du ciel : il fallait les traiter, les recycler, les surveiller. On ne pouvait négliger le fonctionnement des machines ni débattre de la pertinence de leur présence : si vous ne les entreteniez pas avec soin et expertise, l'hostilité acide de l'espace les brisait, et c'était la mort assurée. Rapide aussi. Le vide, la gravité ou les radiations se foutaient pas mal de votre foi, de vos croyances plus ou moins

fantasques. Le boa de l'espace était dur, impitoyable. La seule chose qui avait de l'importance, c'était d'agir, aussi vite et bien que possible.

Quelque part, les systèmes de survie étaient devenus aussi précieux pour l'humanité que la vie elle-même, et il n'y avait plus de place dans l'espace pour le gaspillage et les caprices. Qui voulait profiter de sa part d'oxygène et d'eau devait se montrer utile. Exit les tueurs, les violeurs, les brutes, les tricheurs, les voleurs, les tyrans et autres adeptes du crime : les gros bonnets de la méchanceté – ceux qui géraient les ressources dans leur propre intérêt – survivaient un peu plus longtemps que leurs frères et sœurs miséreux, mais le boa finissait toujours par les prendre à la gorge.

Les premiers jours de l'exil, juste après la comète, les individus nocifs étaient purement et simplement éjectés dans l'espace. Les autorités les balançaient dans un sas et ouvraient la porte extérieure.

Le résultat de cette politique ? Ça a filé droit assez vite.

Quand les propulseurs supraluminiques firent leur apparition, rendant possible le voyage interstellaire, les environnements artificiels cédèrent de nouveau le pas aux colonies planétaires, et la justice s'assouplit un peu : les criminels n'étaient plus systématiquement exécutés. On les exilait loin, là où ils ne nuiraient à personne, et on les y laissait croupir. Autant dire qu'on ne les revoyait jamais.

Unferth était l'un de ces lieux d'exil lointains : il s'agissait d'un astéroïde qui filait au fin fond de l'espace, à des années-lumière de toute civilisation. Sa surface stérile était vérolée de cratères. Les trappes extérieures menaient à un réseau de galeries où vivaient les prisonniers. Là, ils avaient à disposition des sas qui leur permettaient d'éjecter dans l'espace leurs déchets, notamment les cadavres. Ce qu'ils ne faisaient que rarement, d'ailleurs, car l'astéroïde n'étant jamais approvisionné, la population n'avait d'autre choix, pour survivre, que de tout recycler. Par obligation, les prisonniers trouvaient une utilité à tout.

C'est ce qui se disait, en tout cas. Les informations circulaient peu entre l'astéroïde et le reste de l'univers.

— C'est une oubliette, avait déclaré son père d'un ton professoral au moment de leurs adieux. L'antithèse d'un lieu de mémoire.

C'était sa façon à lui d'ancrer dans le réel le triste constat : ils ne se reverraient jamais plus.

Le professeur Ballot n'était plus ce terrible seigneur du mal, il n'était plus qu'un épouvantail vide sapé au rabais. Un homme qu'une confrontation brutale avec la réalité avait vidé de toute substance.

Qui peut vivre comme ça..., se dit Milo, en larmes, tandis qu'il regardait ses parents s'éloigner d'un pas traînant.

La vie en prison avait tant de visages.

Trois jours après leur départ de la planète Bridger, arrivé à Unferth, le vaisseau sortit de l'hyperespace, et un garde escorta Milo jusqu'à un sas.

« Clic ! Clac ! Bam ! »

Un sifflement : l'air, la pression... La porte opposée s'ouvrit, et Milo découvrit devant lui une sorte de cube vide dévoré par la rouille. Il entra.

— Bye, gamin ! lui lança le garde. Gaffe à ta rondelle !

La trappe se referma.

« Clic ! Clac ! Bam ! »

L'astronef de transport disparut d'un saut dans l'hyperespace, abandonnant Milo, immobile, dans le sas rouillé de la prison. Il attendit.

Cinq heures.

Et puis, là, tout à coup, un vacarme métallique, et la trappe qui menait à la prison coulisssa en grinçant.

Un vieil homme sec vêtu d'un pantalon en toile de jute, sandales aux pieds, se tenait derrière la porte. Il avait sur le nez d'énormes lunettes qu'il avait dû bricoler lui-même.

— Hé ! aboya le vieux. Y a du monde dans le trou ! Tu viens ?

Milo se baissa pour passer la porte et entrer dans la prison.

— Ferme derrière toi, ordonna le vieux en toussant, avant de filer droit dans l'obscurité.

— Ohé ! hurla Milo. Hé, euh... Machin !

Mais le vieux ne s'arrêta pas et disparut.

Le tribunal l'avait prévenu : il ne devait pas s'attendre à quelque accueil que ce soit, et encore moins à un tour du propriétaire. On avait désactivé son « poisson » et ses implants neuraux. Il n'avait aucun matricule, et rien ni personne n'archiverait jamais son quotidien au sein de la prison.

Où aller, maintenant ? Que faire ? Tôt ou tard, il aurait besoin de nourriture et d'un endroit où dormir. Comment les prisonniers se débrouillaient-ils ? Le tribunal lui avait bien fait comprendre qu'il ne pouvait s'en remettre qu'à lui-même.

Quand ses yeux se furent accoutumés à l'obscurité, Milo se rendit compte que le couloir devant lui n'était pas totalement privé de lumière : une série de carrés vaguement luminescents placés sous le plafond éclairaient juste assez les lieux pour qu'il parvienne à discerner les parois de pierre grossièrement taillée.

Il longea la galerie en tâtonnant et, au bout de six ou sept mètres, les lumières dans son dos s'éteignirent, et d'autres s'allumèrent devant lui.

Logique, se dit Milo. Économies de ressources.

Utiliser des sources de lumière combustibles brûlerait de l'oxygène. Ces luminaires-ci devaient fonctionner grâce à un dispositif primitif utilisant détection de mouvement et phosphorescence. L'espace d'une seconde, il fut rassuré de constater que la population carcérale de l'astéroïde était capable de faire preuve d'un tel bon sens et d'autant de savoir-faire. Contre toute attente, peut-être ne croiserait-il pas que des brutes décérébrées dans les parages.

Une centaine de mètres plus loin, des silhouettes jaillirent des ténèbres, l'assommèrent, le dépouillèrent de tous ses vêtements et l'abandonnèrent en sang sur le sol.

Quand il rouvrit les yeux, il analysa la situation : la prison étant pauvre en ressources, il n'était pas si surprenant que les taulards hantent les galeries près des sas, guettant les nouveaux arrivants. Il allait devoir anticiper ce genre de traquenards...

Allez, grand ! l'encouragèrent les voix. Sers-toi de ta tête !

Milo se releva, prit son courage à deux mains et se remit en marche. Au moins, il n'avait plus rien qu'on pût lui dérober. Les voix se gardèrent bien de commenter cette supposition.

Une heure plus tard, Milo rencontra des gens : de vrais gens en chair et en os cette fois, pas de simples ombres furtives et insaisissables. Le couloir s'était élargi et donnait sur une salle à peu près aussi grande que le salon de M. Tout-le-Monde. Là, plusieurs hommes et quelques femmes disputaient une partie de cartes bricolées. Au fond de la pièce, un type tenait une échelle de fortune à un autre type occupé à opérer quelque réparation à un embrouillamini de tuyaux.

Tous portaient au moins un pantalon en toile de jute, si bien que Milo se sentit soudain affreusement... nu. Il se prit à espérer qu'au point où il en

était quelqu'un le prendrait sous son aile, lui parlerait, lui inculquerait ce qu'il y avait à savoir pour...

Écouter, c'est bien, mais le sage ne craint pas de poser des questions ! lui murmura son âme ancestrale.

— Quelqu'un pourrait-il m'aider ? lança alors Milo.

Il n'en fallut pas plus pour que trois des joueurs de cartes – deux hommes et une femme – bondissent sur lui, le plaquent au sol – « Regardez ça comme il est mignon ! » – et lui fassent son affaire à tour de rôle à lui en faire perdre connaissance.

Milo s'éveilla groggy, le corps perclus, battu et crasseux. Recroquevillé sur la pierre froide, il tenta de se rendormir, mais on lui envoya un violent coup de pied.

— Lève-toi et va te laver !

Milo ne voulait pas être réveillé : ce qu'il voulait, c'était s'enfoncer en lui-même, s'y réfugier. Aux frontières de son esprit, il y avait comme un gouffre, sombre et trouble. La folie, peut-être ? Il s'y réfugierait bien...

Que nenni ! le dissuadèrent les voix. *Tu vas vivre ici en bon être humain. Tu t'assois, tu ouvres grands les yeux, et tu survis au mieux à ta journée !*

Milo se redressa avec autant d'assurance qu'une épave rouillée. Il cilla pour dissiper la brume qui lui voilait les yeux, et se rendit compte qu'il était assis au fond d'une sorte de trou, comme une tombe creusée dans la roche. Une espèce de tapis fait de toile rugueuse recouvrait à peu près la moitié de la minuscule pièce. Quelques bols de fortune gisaient çà et là, un jeu de cartes aussi, et des bâtonnets sombres (probablement de charbon, ou de rudimentaires crayons à papier). Un truc brillant, aussi, sûrement une sorte de couteau. Une odeur d'égout flottait dans le trou où il avait atterri.

Juste devant lui, si proche que leurs genoux se touchaient, était assis un gros type charpenté aux cheveux aussi longs et épais que sa barbe broussailleuse. Perdue au milieu de tous ces poils, ses yeux étaient comme deux minuscules morceaux de glace. Comme Milo, il était nu.

— Lave-toi ! répéta le type en lui jetant un pantalon de toile malodorant au visage, le doigt tendu vers une bassine remplie d'eau trouble.

Milo se toilleta de la tête aux pieds : il vint à bout de certaines taches de crasse et de sang, et ne parvint qu'à étaler les autres un peu plus. Bon : un semblant de communication s'était établi, et Milo estima qu'il était judicieux d'en profiter.

— Moi, c'est Milo, se présenta-t-il.

— Thomas, répondit l'homme en se désignant de l'index. Mange, ajouta-t-il en lui tendant un bol rempli de ce qui ressemblait, peu ou prou, à un bon litre de sperme de chameau.

Oui, non, ça, ça n'allait pas être possible.

— Je n'ai pas très faim, là, tout de suite.

— Faut manger dès que t'en as l'occasion, répliqua Thomas.

Milo mangea en essayant de ne pas trop penser à ce qu'il était en train d'ingurgiter.

Joue le jeu pour l'instant... Un jour, tu te vengeras, se dit-il.

Non, non, non ! s'offusqua son âme ancestrale. *Sois l'océan, l'étang de p...*

Je me vengerai..., se répéta Milo en se forçant à déglutir.

Tôt ou tard, cette sensation d'évoluer en plein cauchemar finirait bien par s'estomper, non ? Tôt ou tard, il finirait par être immunisé contre les horreurs que lui réservait Unferth, non ?

En fait, pas du tout. Milo assimila en revanche bon nombre de choses importantes : il comprit notamment qu'il était capital de ne jamais relâcher sa vigilance et d'apprendre de chaque expérience.

Milo découvrit, par exemple, qu'il était asthmatique : entre l'obscurité inquiétante, l'humidité, l'odeur de renfermé et la peur constante qui l'étreignait, il avait parfois la sensation de suffoquer, que son corps entier était privé d'oxygène.

En voilà, une bonne nouvelle..., songea-t-il, la respiration sifflante.

Il apprit également qu'il appartenait à Thomas. Thomas, d'ailleurs, le marqua à l'épaule. Au fer rouge. « THOMAS 817-GG ». C'était l'immatriculation qui permettait de localiser, d'après le système imaginé par les prisonniers, la cellule de Thomas. Ce dernier n'obligeait pas Milo à rester en permanence à ses côtés, une laisse au cou, mais en pratique, dès qu'il s'éloignait un peu trop, il y avait toujours quelqu'un pour le ramener à son propriétaire contre récompense.

Thomas était plombier et, parfois, il s'absentait pendant des heures, des jours, même, avec son sac d'outils de fortune. Tout relevait du bricolage à Unferth. Bricoler des trucs était même un métier à part entière, ici, comme il y avait des prisonniers dont le travail consistait à faire pousser de la nourriture, à coudre des vêtements, à fabriquer du papier, du verre, à

distiller de l'alcool, à jouer les messagers et les facteurs. Il y avait même une sorte de système éducatif qui permettait à chacun de partager savoirs et expériences.

Pas de concierge, en revanche : vous nettoyez derrière vous ou vous obligez quelqu'un à le faire pour vous. Ça empêchait les locaux d'être sens dessus dessous.

Après quelques jours passés comme « nana » de Thomas, Milo découvrit avec horreur que son propriétaire était en droit de louer ses services à d'autres résidents d'Unferth.

Ainsi, quand Thomas eut besoin d'un nouvel outil, il emmena Milo passer la nuit chez Gob, le forgeron.

— Tu vas pas l'aimer, Gob..., le prévint Thomas sur le chemin de la forge.

Ils durent traverser une zone particulièrement peuplée de la prison, conçue pour accueillir échoppes et ateliers : ici, la tuyauterie, plus robuste, bénéficiait d'un entretien appliqué, et le réseau électrique était un brin plus fiable. En gros, c'était une grotte de la taille d'un village. Des lanternes phosphorescentes pendouillaient à des câbles moussus. Des boutiques et autres cellules résidentielles s'alignaient dans la paroi comme autant d'habitats troglodytiques. Les rues et les ruelles creusées dans la roche étaient noires de piétons malodorants et mal lunés, prompts à la bousculade.

Dès qu'ils arrivèrent à la forge, Milo découvrit que Gob était un véritable colosse, au point qu'il le dévisagea médusé, sans parvenir à détourner les yeux. Gob était né atteint de gigantisme, puis on avait opéré sur lui quelques menues modifications : la moitié de son crâne avait été sculptée dans une plaque d'aluminium, ses bras et ses épaules semblaient façonnés par l'explosion d'une bombe à muscles, et on avait implanté dans sa chair et ses os toute une série de leviers, de ressorts et d'autres dispositifs mécaniques. À leur arrivée, il était en train de déchirer une plaque de métal à mains nues.

— C'est une plaisanterie ? s'exclama Milo.

— Ah ben, faut être costaud pour ce boulot, lui expliqua Thomas. Il ne peut pas chauffer le métal pour le tordre, parce que le feu gaspillerait de l'oxygène. Du coup, il doit le tabasser, le déchirer, le couper, le pétrir à la main...

Gob se mit à façonner un tube avec son bout de plaque métallique. Sans cesser son labeur, il tourna un œil rouge vers Milo.

— Mignon..., lâcha-t-il.

— C'est rien qu'un prêt, compris ? lui rappela Thomas. Deux nuits contre un coupe-tube.

Gob avait compris, oui.

— Tu restes ici jusqu'à nouvel ordre, toi, ordonna Thomas à Milo.

Et, sur ces mots, il s'éclipsa.

Gob tendit un bras gigantesque, souleva Milo de terre et lui passa des chaînes aux chevilles.

— C'est vraiment utile ? geignit Milo.

Il n'avait pas l'intention de filer : pour aller où, au juste ?

— Silence ! grogna Gob.

L'air de rien, il s'empara d'une paire de ciseaux rudimentaires aux lames tordues, puis coupa à Milo un bout d'oreille gauche qui tomba, rebondit sur son genou et atterrit au milieu des copeaux de métal. Totalement déboussolé, Milo ne put que constater combien ce bout de chair était sale et se demanda si le reste de son corps était aussi crasseux.

Il fut alors saisi par une violente crise d'asthme.

Durant les deux jours qu'il passa dans la forge de Gob, Milo observa le géant travailler ses pièces de métal comme s'il manipulait de vulgaires bouts de bois. Il le vit saigner, aussi, quand ses muscles ou ses rouages mécaniques éprouvaient trop la flexibilité de sa peau.

De temps à autre, Gob lui demandait de lui apporter un truc, alors Milo lui apportait un truc. Parfois, Gob profitait de lui d'une tout autre façon. Dans ces moments-là, Milo essayait de s'endormir, d'inspirer bien à fond, d'expirer, de s'imaginer ailleurs. En plus, ça l'aidait à éviter les crises d'asthme.

Le matin du second jour, un obèse balafre de la tête aux pieds se présenta à la forge, tailla dans ses propres cuisses deux fines bandes de peau et les vendit à Gob. Le géant en mangea une et tendit l'autre à Milo, qui refusa.

— Obéis ! gronda Gob. Faut manger dès que t'en as l'occasion.

Il le menaça de sa paire de ciseaux. Milo persista à refuser.

Gob poussa un rugissement, bricola un nœud coulant à la va-vite et pendit Milo à un crochet de fer rivé haut sur la paroi.

— Non ! hurla Milo, avant que sa trachée se scelle.

Il battit des pieds, tenta de se balancer de droite à gauche, tandis que ses vertèbres se disloquaient dangereusement. Et puis, il ne sentit plus rien... et tout devint noir.

Gob le déposa ensuite sur le sol : le cou et les poumons de Milo étaient en feu. Il voulait vomir, mais sa gorge lui jouait des tours. Gob se redressa et lui jeta un regard démoniaque.

Quand Thomas revint, il n'était guère satisfait de son nouvel outil.

— Il coupe pas net, maugréa-t-il en le triturant. Il accroche les tubes.

Incrédule, Gob émit un grognement sinistre. Thomas sembla nerveux, tout à coup.

— Mais peut-être que je m'en sers mal, ajouta-t-il. Viens, on y va, dit-il en se tournant vers Milo. J'ai un truc à te montrer. Ça devrait te plaire.

Aussi étrange que cela puisse paraître, il avait l'air véritablement enthousiaste, presque joyeux. Que pourrait-il avoir à montrer à Milo qui soit susceptible de lui plaire ?

Malheureusement, Gob tendit ses deux gigantesques bras semi-robotiques et les attrapa chacun par une épaule.

— Le garçon, lâcha-t-il. Faut qu'on en parle.

— Tu l'auras pas, répondit Thomas avec l'assurance d'un thon dans un bac à sable.

Gob fit « non » de la tête.

— Rien à voir, dit-il. J'ai essayé de le pendre.

Le regard de Thomas s'embrasa, mais ses pieds ne l'en rapprochèrent pas moins doucement de la porte.

— Bordel, Gob ! Tu m'avais promis qu...

— Ça l'a pas tué, déclara Gob.

— Ben tant mieux ! répliqua Thomas, les dents serrées.

— Réfléchis-y un peu au lieu d'essayer de fuir ma forge. Tu comprends ce que ça signifie ?

— Ce que ça signifie, dit Thomas à Milo quand ils purent enfin quitter l'établissement de Gob, c'est qu'on va devenir riches... Enfin, surtout moi. Dans les limites de ce que permet ce trou à rats.

Milo avait écouté la conversation de ses deux bourreaux, et tout ce qu'il en avait compris, c'était qu'il allait recevoir une formation dont il ne

saisissait pas au juste la nature.

Thomas et lui se frayèrent un chemin à travers les rues bondées. Thomas semblait pressé, étrangement excité, mais il refusait d'expliquer à Milo de quoi il retournait.

— On va me former à quoi, exactement ? demanda Milo.

— Déjà, on va te tester. Pis, si tu réussis le test, là, tu seras formé. Tu verras demain. En attendant, regarde : on y est !

Thomas les avait guidés à l'intérieur du réseau troglodytique, et ils se trouvaient à présent devant une porte ouverte, au premier sous-sol.

— Où sommes-nous ? s'enquit Milo.

— À la maison ! C'est notre nouvelle maison !

— Mais, comment... Ça coûte cher ? Je ne comprends pas comm...

Thomas haussa les épaules.

— J'en avais trop envie.

Ils entrèrent, et la réponse aux questions de Milo se trouvait là : un homme nu gisait en tas contre le mur du fond, le cou tordu, le crâne ouvert. Le sol était tapissé de sang séché, et une odeur métallique saturait les narines de Milo, qui se mit à trembler et vomit à ses pieds.

— Alors je l'ai prise, quoi, conclut Thomas.

Milo n'en constata pas moins que la pièce était plus grande que leur ancienne tombe. Quatre fois, peut-être.

— Pour le dîner, c'est à toi de voir, lâcha Thomas en passant un bras autour des épaules de Milo. Je peux aller nous chercher à bouffer, ou on peut... enfin, tu vois quoi. (Il désigna d'un geste inquiétant le cadavre au fond de la pièce, et Milo vomit de plus belle.) On appelle ça du « porc à deux pattes ».

Milo vomit une troisième fois.

Un peu plus tard, tandis qu'ils remontaient à la surface pour l'épreuve de Milo, Thomas se fendit de quelques indices.

— On appelle ça « plonger ».

— Plonger ?

— Si tu veux un conseil, inspire et expire en boucle, le plus vite possible.

— Qu-quoi ? Pourquoi ?

— Obéis ! hurla Thomas.

Milo, docile, se mit à hyperventiler. Arrivés à un embranchement, ils tournèrent et se mirent à gravir une pente abrupte.

— Arrête quand tu commenceras à avoir la tête qui tourne, lui dit Thomas.

Milo se sentit pris de vertige à l'instant même où, le tunnel s'élargissant, ils débarquèrent dans une sorte de pièce aussi vaste que leur nouvelle maison.

L'une des parois, entièrement en verre, surplombait un cratère accidenté. Près de la baie vitrée, une porte et, près de la porte, une vieille femme qui avait l'air d'une magicienne avec ses longs cheveux blancs et ses yeux bleus. Complètement bleus, pas seulement les iris. Était-elle aveugle ?

Milo vacilla, et la vieille le rattrapa de justesse.

— Tu as hyperventilé, hein ? lui demanda-t-elle.

— C'est lui qui me l'a conseillé, haleta Milo en désignant Thomas du menton.

— Bien. Je m'appelle Arabeth. Dès que tu te sentiras mieux, nous commencerons ta mise à l'épreuve.

Milo recouvra ses esprits assez rapidement, et sa vision lui parut moins floue.

— Que sait-il de ce qui l'attend ? demanda Arabeth à Thomas.

— Rien du tout.

— Bien. L'appréhension, ça a tendance à les faire stresser. Bon, mon garçon : maintenant, écoute-moi bien. Regarde-moi et écoute.

— OK, répondit Milo.

Elle pressa une sorte de gros bouton métallique en plein milieu de la porte – faite, semblait-il, de vieux seaux en acier – qui s'ouvrit d'un coup, dans un grincement suraigu, sur un sas rouillé.

— On va te balancer dans l'espace, petit, lui expliqua-t-elle. Ce qu'on attend de toi, c'est que t...

Milo se mit à hurler en reculant, mais Thomas lui barra le passage et le maintint avec fermeté.

— Je reprends : quand l'écoutille extérieure va s'ouvrir, tu auras environ dix secondes pour atteindre l'autre accès qui se situe à un peu moins de dix mètres dans cette direction. (Elle la lui indiqua du doigt.) Si tu es trop lent, c'en sera fini de toi.

Thomas balança Milo dans le sas : le jeune homme s'agrippa au bord de la porte, tenta de prendre la fuite, mais Thomas et la vieille refermaient déjà l'écouille.

— Hé ! cria-t-il.

« Pshhhhhhhhhht... » « Clang ! »

Il entendit le sas se fermer hermétiquement, se jeta contre la porte métallique, mouilla son pantalon, et, soudain, entendit un nouveau et long « Pshhhhhhhhhht ». Les bandes phosphorescentes du sas s'éteignirent, l'air commença à fuir vers l'espace, et l'écouille extérieure s'ouvrit... Déjà, Milo voyait des étoiles au-dessus de lui et un vide absolu en dessous. Subitement, il eut l'impression que son corps se dégonflait comme une baudruche : l'air fuyait sa gorge, ses lèvres, et son torse s'aplatissait comme une crêpe... Un froid brûlant l'envahissait, éruption de glace volcanique...

Il était dans l'espace.

Nu.

Une panique extrême et primitive l'env...

Si tu paniques, tu vas clamser. Allez, fais ce que t'a dit la vieille ! lui soufflèrent les voix dans sa tête, fortes d'une sagesse ancestrale.

Milo se ressaisit, aiguïsa son esprit comme une lame dont il menaça aussitôt sa détresse actuelle.

Du bout des orteils, il se projeta contre le bord de l'écouille : celui-ci était brûlant ! Tout ce qu'il touchait était brûlant, en fait. C'était un peu comme poser la langue contre un lampadaire par moins vingt degrés.

De plus, un truc affreux arrivait à ses yeux : ils étaient en train de givrer.

L'autre écouille...

Il regarda dans la direction que lui avait indiquée la vieille et la repéra sans parvenir à évaluer la distance qui l'en séparait.

À l'extérieur, Milo levait comme une miche de pain à l'aube ; à l'intérieur, il pétillait comme une bombe de bain effervescente.

Il empoigna le bord de l'écouille, tira sur ses bras, poussa sur ses jambes et se projeta ainsi dans les ténèbres, vers la lumière. Il voyait si flou, désormais, qu'il avait l'impression d'être aveugle.

Pas la moindre sensation de mouvement. Rien. Rien, sauf la désagréable sensation de gonfler comme une miche, de se remplir de lave glaciale et de pétiller des cellules. Et puis...

Il s'éveilla.

Incroyable ! Comment pouvait-il être encore en vie ? D'ailleurs, ça ne l'enchantait pas vraiment, pour tout dire.

La première chose dont il prit conscience, ce fut la douleur. Comme s'il avait chopé un coup de soleil généralisé.

Il n'y voyait toujours rien.

Des voix lointaines lui parvinrent, résonnant comme si elles venaient du fond d'une boîte de conserve.

— Tu te sens couvert de coups de soleil, non ? lui demanda une voix féminine.

La vieille aux yeux bleus.

— T'as l'air de chiottes turques, lâcha une autre voix.

Thomas.

— Eh bien, tu n'as pas le moindre coup de soleil, figure-toi : il n'y a aucune étoile, par ici, alors tu n'as pas à t'inquiéter des radiations. Mais bref : mon nom, c'est ?

— Arabeth, grogna Milo.

— Bien, bien. Tu as été exemplaire, le complimenta la vieille. Tu es parti dans la bonne direction, et ton cul de nouille sans connaissance a filé droit jusqu'à l'autre sas. Tu ne seras pas toujours aussi verni, par contre. Va falloir t'entraîner à moins tomber dans les vapes.

Pardon ?

Ils s'attendaient à ce qu'il remette le couvert ?

Peu à peu, il recouvra la vue et distingua deux silhouettes floues accroupies près de lui.

— Ils sont rares, ceux qui survivent au test, lui confia la vieille. Tu vas devenir un dieu du stade, ici, petit veinard. Enfin, jusqu'à ce que tu y laisses la peau.

Quand ils furent de retour dans leur petit chez-eux, Thomas expliqua à Milo que, sur Unferth, les prisonniers ne croulaient pas sous les divertissements. Ils organisaient des combats, bien sûr, et des compétitions pour savoir qui parviendrait à avaler la plus grosse quantité de telle ou telle substance chimique, mais le vrai sport local, celui qui enflammait les foules, c'était la plongée.

En substance, il s'agissait d'une simple course : on fourrait trois ou quatre personnes nues dans un sas, et on ouvrait l'écouille. Ils se démerdaient pour sortir, et la compétition commençait : le but, c'était

d'aller le plus loin possible, puis de revenir au bercail sain et sauf. Le gagnant était celui ou celle qui avait parcouru la plus grande distance.

— Chaque fois ou presque, poursuivit Thomas en déféquant dans un seau, y a un participant qui revient pas. Il s'évanouit et disparaît dans l'infini, des fois il meurt à cause des hémorragies internes, ou alors ses yeux sortent de ses orbites et, du coup, il y voit plus rien et rate le sas...

— J'ignorais qu'on pouvait survivre dans l'espace sans combinaison, commenta Milo. Je pensais qu'on mourait sur le coup.

— Les êtres humains sont des durs à cuire, répliqua Thomas en s'essuyant avec de la toile de jute. Ça supporte à peu près n'importe quoi, du moment que ça dure pas longtemps.

Les prisonniers, lui expliqua-t-il encore, s'amusaient à parier sur les plongeurs de l'espace, misant le peu qu'ils avaient : des vêtements, des heures de travail, de la bouffe, un coup de main pour un boulot. Il arrivait même que certains plongeurs se fassent un peu d'argent.

— Pourquoi tu t'es dit que je ferais l'affaire ? lui demanda Milo.

— Gob a essayé de t'étrangler, et tu as survécu : ton corps préserve naturellement son oxygène, et ton esprit ne cède pas à la panique. La vieille ? Celle avec les yeux bleus, tu situes ? Arabeth ? C'est une légende vivante de la plongée. Elle s'est fait assez de pognon pour raccrocher, et maintenant, elle en gagne en organisant des courses.

— Et je suis censé amasser combien avant de pouvoir arrêter ?

Thomas éclata de rire.

— Ah, mais tu vas pas gagner un kopeck ! lâcha-t-il en tendant à Milo un bol de bouillasse protéinée.

— Comment ça ? Qu'est-ce qu... Comment ça, je ne vais pas gagner un kopeck ?

— Tu nous appartiens, à Gob et à moi. Si tu gagnes, lui et moi, on se partage le blé. Toi, ce que tu gagnes, c'est le droit de continuer à vivre.

Milo sentit des larmes de rage lui piquer les yeux, et il projeta son bol à l'autre bout de la pièce.

— Je ne suis pas votre putain d'esclave ! hurla-t-il.

Thomas frappa comme un cobra. Il lui martela le crâne à coups de poing et, bientôt, il pesait de tout son poids sur lui, à califourchon sur son torse.

— Bien sûr que si que t'es notre putain d'esclave, assena Thomas. Bien sûr que si...

Pour être bien certain que le message était passé, Thomas resta assis sur Milo une bonne vingtaine de minutes, assez de temps pour qu'une violente crise d'asthme fasse tomber son esclave dans les vapes.

Lorsque Milo se réveilla le matin suivant, il crut d'abord que Thomas s'était endormi sur lui, était resté là toute la nuit, et même qu'il y était encore. Il ouvrit les yeux, tenta de se redresser. En vain.

— Thomas..., appela-t-il d'une voix sifflante. Laisse-moi me lever... J'ai du mal à respirer...

Mais Thomas était derrière lui.

— Ta gueule ! le coupa-t-il en lui balançant une taloche dans l'oreille.

Une tête affreuse digne d'Halloween se pencha sur Milo, le visage à demi métallique. Gob. Puis une autre tête apparut : grasse, chauve, cousue de greffes de peau cramée, et le crâne garni d'une plaque métallique semblable à celle de Gob.

— Lui, c'est Houblon, croassa Gob. Il est venu valoriser notre investissement.

— Bonjour, Milo, le salua Houblon. Sais-tu ce que c'est que ceci ?

Il lui montrait une sorte d'huître en métal se terminant par une tresse de fil de cuivre, et au milieu de laquelle se trouvait une espèce de bille rouge.

Milo ne répondit pas.

Houblon se lança dans quelque explication, mais Gob l'interrompit.

— C'est un œil bionique, lâcha-t-il. Ça te permet de voir quelques secondes de plus dans l'espace. Ça te file un petit avantage, quoi.

— Euh, attendez un p..., hoqueta Milo.

— On pourrait peut-être lui pinter un peu la tête, avant, non ? grommela Thomas.

— Non, qu'on en finisse, assena Gob.

Oh, pitié non, c'est pas vrai !

Tout se passa très vite : on lui ouvrit grand les paupières, on lui aspergea le visage de gnôle maison, le monde devint flou, puis ça fit très mal, parce qu'une sorte de crochet lui arracha l'œil.

Il hurla, mais Thomas lui bloqua la mâchoire pour qu'il la boucle.

On lui récura l'orbite au couteau, bien profondément.

Milo tenta de s'évanouir, mais pas moyen : il sentit chaque coupure, chaque poinçon et chaque meurtrissure que les deux brutes lui imposaient en reliant les fils de cuivre à son cerveau. Lumières vives, flammes

furieuses, cri de cor lointain : et puis, tout à coup, ils fourrèrent l'huître métallique droit dans son orbite.

Flou écarlate, pleurs suraigus et, cerise sur le gâteau, le visage cramé et visqueux de Houblon devant lui. Un peu rouge, mais bien net.

— Zoom ! ordonna Houblon.

L'œil semblait connaître son affaire, car il suffit à Milo de penser à regarder la brute de plus près pour que l'image s'agrandisse : flou, mise au point.

Flou de nouveau.

— Ferme ton œil organique quand tu zoomes, éructa Gob.

— Fini ? demanda Houblon.

— Fini, répondit Gob en relâchant Milo.

Houblon se redressa de toute sa hauteur et se frotta la mâchoire.

— J'ai l'impression qu'il peut gagner quelques courses, celui-là. Si on parlait pourcentage, plutôt que paiement unique ?

— Non, répondit Gob. T'as ton prêt, pis c'est tout.

Un prêt ? Quel prêt ?

— Demain, après la plongée, expliqua Thomas à Milo en l'aidant à se rasseoir, tu vas passer une semaine avec Houblon. Quand je reviendrai te chercher, t'as intérêt à ce qu'il me dise que t'as été gentil avec lui.

Milo cilla, et son œil bionique siffla et zooma sur le sol.

Demain ? Une plongée ?

Depuis son arrivée en prison, Milo s'était efforcé de ne pas repenser à sa vie passée. Avant Unferth. Autant le dire, il y échouait avec brio : il avait beau tenter d'adapter son intellect à sa nouvelle existence, de bâillonner pensées parasites et souvenirs de ces temps lointains, ils lui revenaient la nuit dans son sommeil et hantaient ses journées comme autant de spectres.

Parfois, ces fantômes s'apparentaient davantage à des rêveries inoffensives, quelques images d'amis, de jours d'été dans les jardins sophistiqués de l'université. Des couvertures de livre, des dîners avec ses parents. Un visage féminin. Une musique qui jouait à ses oreilles, troublante de réalisme.

C'était sa mère qui lui manquait le plus, mais, parfois, et aussi étrange que cela puisse lui paraître, le souvenir de son père lui faisait monter les larmes aux yeux. Quand sa vie passée s'était achevée, là-bas, dans les tribunaux, le vieux seigneur du mal avait été défait, son masque était tombé

pour révéler ce qu'il était au fond, un homme comme les autres, avec un cœur qui, comme les autres, pouvait se briser. Plus que toute autre chose, Milo crevait de ne pas pouvoir le découvrir, ce père-là.

Au début, Milo refoulait ce genre de pensées qui n'étaient qu'un poids pour lui dans cette arène hostile. Plus que toutes les autres, il chassait de son esprit l'image d'Ally : elle le mettait en rage, et il s'enfonçait bientôt dans les ténèbres d'un apitoiement insondable. Et cela le rendait faible, insignifiant, il le sentait bien. Non, sur Unferth, il ne pouvait se permettre de songer à Ally.

Les seules pensées pertinentes, ici, étaient celles qui aidaient à votre survie. Souvenirs et espoirs n'étaient que des illusions bonnes à vous anéantir.

Les voix étaient d'accord sur ce point, mais elles insistaient tout de même sur le fait que les souvenirs n'étaient pas comme les autres illusions, en cela qu'ils forgeaient notre humanité.

Milo finit par faire sienne cette conviction, et décida qu'il ne laisserait pas Unferth le transformer en un animal mû par son seul cerveau reptilien.

Le soir qui suivit la pose de son implant oculaire, encouragé par la quiétude inhabituelle qui régnait dans la petite maison, Milo se risqua même à parler à Thomas comme le font les vrais humains.

— Thomas ? C'était quoi, ta vie, avant que tu arrives ici ?

Thomas ne s'arrêta pas de bricoler quelque outil de fortune qui siphonnait son attention.

— Y a pas d'avant, ici.

Milo s'apprêtait à insister, mais Thomas avait tourné la tête et rivé le regard dans le sien. Un regard d'un calme et d'une honnêteté absolus, Milo avait la certitude qu'il le tuerait s'il se risquait à prononcer le moindre mot de plus à ce propos. Aussi jugea-t-il préférable de garder le silence. Il se remémora comme dans un film – voilé d'un filtre rose – le souvenir d'un matin de Pâques sur Bridger, quelques années plus tôt.

Un peu plus tard, Arabeth était en train de triturer le visage de Milo en étudiant le travail de Houblon, quand elle s'adressa à Thomas et Gob.

— Ça me semble enfreindre aucune règle. Puis c'est moi qui décide, de toute façon.

Ils se trouvaient dans la même pièce que le jour de sa première rencontre avec la vieille – quand ils l’avaient balancé dans le sas –, sauf que, cette fois, la salle était bondée.

Trois autres prisonniers attendaient d’être envoyés dans l’espace.

Un vieux type sec comme un fouet avec des ressorts implantés dans les guiboles.

Un gars plus jeune avec un bras en moins, poilu comme un troll des pieds à la tête.

Une femme qui aurait pu être un homme, mais qui était une femme, c’était certain, parce qu’elle était nue et que ça se voyait bien que c’était une femme. Elle avait les mêmes yeux bleus qu’Arabeth.

Était-ce Houblon qui implantait ces trucs bioniques à tout le monde ? À quoi servaient les yeux bleus ? Et les ressorts ? Ça, ça devait juste le rendre plus rapide, le vieux. En gros, tout ça permettait de mieux voir, d’aller plus vite, de survivre plus longtemps...

Milo serrait et desserrait les poings en boucle. Il voulait en finir, d’une façon ou d’une autre.

— T’as intérêt à gagner, le menaça Gob en lui broyant le coude. Sinon, je te bouffe ta face.

— Si tu gagnes pas, renchérit Thomas, je te conseille de rester dehors.

Milo était le seul esclave parmi les plongeurs. Le seul à souffrir les représailles de propriétaires. Les autres étaient manifestement volontaires. Des veinards. Des crétins, aussi ?

Près de la paroi vitrée se trouvaient cinq hommes munis de ce que Milo identifia comme des caméras.

— Des journalistes sportifs, l’informa la femme-homme en s’approchant de lui. Comme dans nos bonnes vieilles sociétés.

— C’est ce que je me disais, oui.

— C’est eux qui retransmettront les images de ta gueule défoncée quand je l’aurai éclatée contre un pan de caillasse.

— Génial ! commenta Milo.

Arabeth arrosa les plongeurs de... C’était quoi, ce truc ? De l’eau chaude ?

— Un produit phosphorescent, lança le troll en avisant le regard intrigué de Milo. Pour qu’on te voie bien, dehors. Enfin, qu’on puisse bien voir ton cadavre à la dérive.

— Bonne chance à vous aussi ! lui répondit Milo.

Le troll secoua la tête, et ils franchirent tous l'écouille.

Pas de préliminaires, pas de compte à rebours, rien qu'un « pshhhhhhhht », un « clang », et hop : ils furent tous les quatre éjectés dans l'espace...

Milo savait qu'il allait devoir la jouer agressif, nerveux, il faudrait qu'il se montre plus rapide qu...

Ah, ben raté.

Soumis à l'espace, il sentit son corps commencer à se disloquer. Il se prit des coups de poing, de pied, sentit s'arracher la peau d'une de ses joues et sa chair à nu se couvrir de cloques. Ils étaient comme quatre spectres flottant au-dessus de la surface vérolée de l'astéroïde, silhouettes luisantes et nues dans le noir intersidéral.

Milo recycla la stratégie de la flèche : tandis qu'il filait dans le vide en direction de sa cible, il aperçut du coin de l'œil la vitre d'où les filmaient les reporters. Là, il comprit aussitôt son erreur : il s'était lancé en direction du mauvais sas, celui qui était éclairé, mais cette course-ci n'était pas comme sa première sortie, il l'avait totalement oublié. Il était censé aller le plus loin possible et revenir à son point de départ... Était-ce encore possible ? Resterait-il conscient assez longtemps ?

Il vit le troll se mouvoir le long de la surface grêlée d'impacts, ralentir, puis poser les pieds contre la roche : vrillant, puis poussant sur ses talons tel un nageur au bout d'une piscine, il repartit en sens inverse en direction du sas. Quelques secondes plus tard, Milo comprit que son adversaire avait perdu connaissance : avait-il correctement visé le sas ? Difficile à dire.

Milo regarda alentour à la recherche d'une prise pour s'arrêter et foncer en sens inverse, mais il avait filé un peu trop haut, à quelques millimètres des cailloux et lézardes de l'astéroïde.

Ah, ben c'est bien con, ça...

Et c'était reparti : le froid qui lui sciait chaque molécule, la friture intérieure, l'ébullition, l'impression de lever comme un pâton...

La dernière chose dont il eut conscience avant de perdre connaissance à son tour, ce fut le coup de coude du vieux auquel il bloquait le passage.

Milo se demanda qui était en train de gagner, quand soudain... Plop : plus rien. L'obscurité totale.

Et puis, finalement, il se réveilla.

Était-on venu le récupérer ?

Non : il flottait toujours dans l'espace, là, au-dessus du cratère. La gravité avait dû le ralentir : s'il le voulait, il pourrait même tendre la main et s'arrêter. Et c'est ce qu'il fit. Il se retourna alors et regarda le chemin parcouru. Pas loin, il y avait les reporters derrière la vitre. Pas loin, non plus, il y avait ses trois adversaires qui flottaient chacun à sa vitesse vers le sas ouvert. L'homme-femme l'atteindrait dans une poignée de secondes, puis ce serait le tour du vieux. Le troll était hors compétition : il continuerait d'errer dehors, et l'espace aurait raison de lui.

Grouille-toi ! l'encouragèrent les voix.

Ses mains tâtonnantes sur la surface accidentée lui donnaient l'impression que ses bras se terminaient par deux ballons piqués chacun de cinq saucisses de Morteau et, comme la dernière fois, il se sentait bouillonner de l'intérieur. En revanche, il avait l'esprit de plus en plus clair...

Qu'est-ce que... Comment est-ce possible ?

Pas le temps de se poser des questions.

Milo prit appui sur l'astéroïde, se projeta dans l'espace et se retrouva quasi instantanément parmi les autres plongeurs : il filait peut-être un peu vite ! Il ralentit...

Ça alors ! On ne peut pas ralentir dans l'espace !

Pourtant, il ralentissait bel et bien.

Qu'est-ce qui se passe, bon sang ? se demanda-t-il.

En cela, il interrogeait aussi son âme ancestrale, mais elle était aussi surprise que lui...

Après la compétition, d'ailleurs, le public d'Unferth se trouva tout aussi dérouté. Impressionné, aussi, il brûla d'en savoir plus à son sujet. Sur les quelques écrans d'Unferth et partout où il y avait la place de placarder des photos s'offrait à la vue l'histoire de la première plongée de Milo.

Partout, les vidéos montraient Milo déboulant du noir intersidéral en plein éveil, maître de ses gestes, puis ralentir. C'était un phénomène inexplicable. Il tendait les bras, ses mains enflées, givrées, et il interceptait le vieux et la femme-homme qu'il laissait devant le sas, avant de se retourner doucement, lente toupie phosphorescente. On le voyait ensuite filer de côté – il était encore conscient, le bougre ! – sur cinq mètres de vide

spatial pour s'emparer du troll et le ramener vers le sas. Là, il passait l'écoutille – il avait gagné ! –, se retournait, puis tirait les trois autres à l'intérieur. Le sas se refermait avec violence, et le bulletin d'information de la prison reprenait en boucle.

« Qui est Milo Ballot ? Est-il seulement humain ? » s'interrogeaient les prisonniers aux quatre coins d'Unferth.

— C'est qui, celui-là ? demandèrent à Thomas les groupes de curieux et les escrocs notoires qui se massaient devant leur foyer troglodytique à en obstruer les ruelles environnantes. Il est où ?

— À l'hosto, bordel ! hurlait Thomas qui ne supportait pas qu'on le prenne en photo et leur jetait des cailloux. Vous voudriez qu'il soit où, bordel ? Il vient de passer une minute à poil dans l'espace !

Mais Milo n'était pas à l'hôpital.

Les autres plongeurs, oui, comme après chaque course, chacun plus ou moins amoché. Ils avaient survécu, à l'exception du vieux qui, tentant de retenir son souffle au mauvais moment, avait succombé au déchirement fatal de l'un de ses poumons.

Milo, à la stupeur générale, était sorti du sas en pleurant quelques larmes de sang de son œil sain, et avait cherché du regard ses propriétaires. Gob et Thomas le dévisageaient en secouant la tête, incrédules. Ils lui auraient bien tapé dans le dos, mais ils avaient peur qu'il se brise sous leurs coups.

— Je suis pas certain d'avoir compris ce qui vient de se passer..., avait déclaré Thomas.

Arabeth était restée silencieuse. Elle avait fait sortir les journalistes de la pièce et avait disparu avec eux dans la galerie.

— Je crois que j'ai mérité une part du butin, avait eu le cran de lâcher Milo à Gob.

— Tu vas surtout te dépêcher d'aller voir Houblon, avait rétorqué Gob. Vous avez rancard.

C'était donc là que se trouvait Milo.

La maison de Houblon était à la fois un laboratoire, un studio et une échoppe. Y déambuler, c'était un peu comme errer dans un musée : ici, des plaques de tôle ; là, des lentilles, des microscopes et des ordinateurs, des vrais. Houblon s'était même bricolé un poisson qui le suivait partout,

ondoyant au-dessus de son épaule. C'était le seul poisson que Milo avait jamais vu à Unferth.

Houblon leur servit une sorte de vin dans deux coupelles en fer-blanc, et cuisina quelque chose qui s'apparentait à un véritable plat. Ça avait l'aspect du poulet et le goût du porc.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Milo. On dirait de la vraie viande.

— Tu sais ce que c'est, répondit Houblon.

Oui. Milo savait bien ce que c'était : il n'y avait guère qu'une seule espèce animale qui vivait à Unferth. Mais il était mort de faim.

Oh, et puis merde...

Il mangea.

Après le dîner, Milo découvrit avec autant d'amertume que de plaisir que Houblon possédait un vrai matelas : à Unferth, comme partout ailleurs, l'argent offrait confort et high-tech. Milo fut également soulagé de découvrir que Houblon était en fait un type tendre, doux même. C'était une première depuis son arrivée ici.

Quand bien même, avec toute cette peau brûlée et pleine de cloques, l'expérience restait compliquée...

Ce ne sont que des os et un peu de chair, c'est accessoire, le raisonna son âme.

— Tu es télépathe, annonça Houblon après leurs ébats.

Ils étaient allongés côte à côte sur le matelas de Houblon à observer les ombres sur le plafond de pierre.

— Télépathe ? répéta Milo.

— Et télékinésiste, manifestement. Je l'ai soupçonné en t'implantant l'œil bionique : le cerveau des humains dotés de pouvoirs psychiques n'a pas la même architecture que celui des autres. Tu as toujours été capable de ce genre de... trucs ?

— Quand j'étais petit, répondit Milo, je pouvais faire flotter des objets. Et puis, j'ai eu deux, trois galères, et...

— Ils t'ont implanté un dispositif parasite, l'interrompt Houblon. Le juge aurait ordonné de t'en poser un de toute façon avant de t'envoyer ici, s'il avait suspecté chez toi ce genre de pouvoir. Ça arrive que le talent parasité resurgisse petit à petit, mais là, il a refait surface en force. Je n'en suis pas certain, mais je pense que ton cerveau en alerte a réussi à l'éveiller de manière sauvage, genre électrochoc. Ça se produit quand les personnes

concernées sont victimes d'un accident, d'un traumatisme crânien ou vivent une expérience émotionnelle intense. Là : Badaboum ! Elles se réveillent avec des capacités incroyables, voient des choses qu'elles n'avaient jamais vues auparavant. C'était peut-être inconscient, mais tu as réussi à imposer à ta circulation sanguine de diminuer ta consommation d'oxygène. Tu as même pu te propulser à ta guise dans l'espace. La vidéo le montre clairement.

Houblon se tourna sur le côté et caressa l'épaule de Milo qui eut un mouvement de recul. Houblon retira sa main.

— Tu sais, si tu ne veux pas, je ne t'oblige pas..., dit Houblon.

Milo le dévisagea, son œil bionique zoomant et dézoomant sur le visage du chirurgien.

— Je ne veux pas ! hurla-t-il.

— Pourquoi ne pas me l'avoir dit plus tôt ? se désola Houblon, manifestement blessé.

— Je suis désolé, s'excusa Milo. J'ai rien contre les amitiés masculines, mais pas comme ça.

Houblon roula sur le côté, sortit du lit et couvrit d'un peignoir son corps obèse.

— Très bien, je comprends, déclara-t-il en feignant un air absorbé devant l'un de ses établis. Tu sais, moi non plus je n'aimais pas ça au début, mais tu finiras par apprécier. C'est comme ça pour la plupart des prisonniers.

— Eh bien, pas pour moi.

— Très bien, Milo. Très bien... Dors bien, alors.

C'était la première fois depuis son arrivée sur Unferth qu'on l'appelait par son prénom.

Le lendemain, Houblon lui donna des vêtements : une simple chemise sans manches assortie d'un short, tous deux en toile, ainsi qu'une ficelle qui lui tenait lieu de ceinture.

— Tout Unferth te cherche, l'informa-t-il après un petit déjeuner composé de restes froids.

— Je dois dire quoi, si on me pose des questions ?

— Pas la vérité, selon moi. Tu risques de leur faire peur. Retourne chez Thomas : il trouvera de lui-même un moyen de les garder à distance.

Milo fronça les sourcils.

— Retourner là-bas ? Déjà ? Je croyais qu'on devait passer une semaine ensemble. C'est parce que j'ai refusé de...

— Non, non. Je ferai un rapport flatteur à Thomas, ne t'inquiète pas. Je ne me sens pas très bien, c'est tout. Ça arrive, j'ai souvent des migraines.

Milo n'avait aucune envie de retourner chez Thomas, crainte appuyée par la contraction soudaine de son anus.

— Des migraines ? Laisse-moi tenter un truc...

— Quel genre de truc ? lui demanda Houblon, intrigué, en fronçant les sourcils.

— Fais-moi confiance.

— Si t'as dans l'idée de me poignarder, mon garçon, sache qu'il y a plus simple que de planter un obè... (Il s'interrompt, comme s'il venait d'avoir une illumination.) Très bien, qu'est-ce que tu as en tête ?

— Ferme les yeux.

Houblon obéit, et Milo contourna la table, se plaça derrière lui et posa les deux mains sur son crâne chauve. S'il était capable de se propulser dans l'espace par la pensée, il pouvait peut-être soulager les maux de tête de Houblon. Comment ? Il l'ignorait. Il ferma les yeux.

Il éprouva une sensation indéfinissable pendant quelques secondes, puis eut soudain l'impression de contenir un océan entre ses paumes ouvertes. Un océan chaud, dense, agité de courants électriques.

L'être entier de Houblon : une entité vaste, étrangeté onirique, un boa fort semblable au sien, et à la fois très différent. Plus vieux encore. Vertigineux de souvenirs et de souffrance.

Plus Milo tenait le crâne de Houblon, cet autre, entre ses mains, plus il le trouva lourd, pesant : cette âme avait subi tant de préjudices et de blessures qu'elle était à deux doigts de redevenir sauvage, étrangère à toute humanité.

Milo se laissa surprendre par son propre hoquet de surprise. Comme sa douleur à lui, il y avait là un océan de souffrance qui n'attendait que de vous engloutir. Il se souvint soudain de ce pour quoi il était en train de tenir le crâne de Houblon, et se mit à débarrasser l'âme de son hôte de ses voiles de ténèbres, d'illusions, de pensées parasites, jusqu'à ce qu'il lui semble avoir repéré un reste d'humanité pure, intacte.

Symboliquement, il visualisait comme une porte. Une porte perdue dans ses abysses, et derrière laquelle paraissait avoir été dissimulé puis oublié un trésor des plus précieux.

Milo ouvrit la porte, et une lumière intense s'en échappa : il la sentit envahir ses paumes, son âme à lui.

Houblon sursauta.

— Bordel de Dieu !

C'était une affaire de chimie pure, cette opération : il avait farfouillé dans la bouillie neurochimique contenue dans le crâne de Houblon, car il savait que, comme les souvenirs, la neurochimie faisait l'homme.

Bien joué ! triompha son âme ancestrale.

Il lâcha la tête de Houblon.

L'obèse resta assis là, bouche bée.

— Ta migraine, ça donne quoi ? lui demanda Milo.

Houblon se releva d'un bond, mû par une énergie surprenante pour un type aussi gras.

— Comment tu as fait ça ?

— Disons, je crois, que j'ai mis un peu d'ordre dans ta cervelle...

Houblon balaya sa boutique du regard, comme si c'était la première fois qu'il entrerait ici.

Il y avait une étincelle singulière dans son regard. Un éclat qu'on ne voyait nulle part sur Unferth et que Milo peinait à définir.

— Nom d'un chien..., haleta Houblon. Merci...

— Je peux rester, alors ? s'enquit Milo.

Dès qu'il s'agissait d'éviter Thomas, Milo était du genre monomaniacal.

— Oui, répondit Houblon. Mais je pense que tu ne devrais pas : tu ne devrais pas te cacher, ni fuir quoi ou qui que ce soit.

— Il risque de me faire du mal. De me tuer, même...

Houblon fit signe que non, à deux doigts de sangloter.

— Pas si tu lui fais ce que tu viens de me faire.

L'idée seule terrifiait Milo : il cracha par terre.

Cela dit, si Houblon voulait qu'il parte, il partirait : il le salua d'un hochement de tête et disparut dans l'obscur dédale de galeries.

Sur le chemin, il explora son propre esprit, navigua dans les eaux sombres de son propre océan, le sonda à la recherche de sa porte secrète à lui, puis il en poussa le battant... encore... encore... un peu plus à chaque pas.

Houblon vivait au niveau 2, à de nombreuses galeries et quatre villages de la maison que Milo partageait avec Thomas. Milo avait l'impression qu'il lui suffisait d'un effort mental minime pour retrouver comme un toutou la trace de son maître. On ne le reconnut que lorsqu'il fut arrivé à la périphérie de sa ville. C'était le type de la vidéo, alors on se mit à le suivre, à l'agripper, à lui hurler des questions.

— Comment t'as fait, bordel ? lui demandait-on. T'es magicien ?

— Je sais pas, moi, mentit-il. Je suis tombé dans les pommes, et hop, je me suis réveillé sans rien comprendre.

— Espèce de menteur ! Qu'est-ce que tu nous caches ?

— Rien du tout ! répondit-il.

On l'agrippa par le bras.

Lâche-moi..., songea-t-il.

Et on le lâcha... Juste une seconde, mais même : c'était comme si la personne qui l'avait attrapé avait reçu une décharge ou senti sous ses doigts une répugnante masse poisseuse. Mais les mains repassèrent vite à l'assaut, tirèrent sur ses vêtements.

Lâchez-moi, tous ! pensa-t-il, avant de s'élancer vers la maison de Thomas.

Le souffle court, il franchit le seuil en titubant et tomba nez à nez avec Thomas qui, assis sur le sol avec moult tuyaux, coudes et pinces en tous genres, avait rapporté du travail à la maison. Milo se rua au fond de la pièce où il se roula en boule, prostré, tandis que la foule massée à l'entrée obscurcissait la maison entière.

Thomas se releva en hurlant, un tuyau dans chaque main.

Vlan ! Une mâchoire cassée et un intrus hurlant.

La foule se dispersa.

Thomas se tourna vers Milo, le regard brûlant de rage.

— T'étais pas supposé rentrer aussi vite, siffla-t-il, les dents serrées. Je t'avais pourtant mis en garde : si Houblon n'était pas content de toi, j...

— Il est très content de moi ! l'interrompit Milo en se rasseyant. Écoute...

Mais Thomas n'écoutait pas tellement : il était passablement contrarié par la foule d'intrus.

— C'est Houblon qui t'a filé tout ça ? gronda-t-il en tirant sur les vêtements de Milo.

Il serra un poing rageur pour arracher la chemise en toile de Milo, mais ce dernier lui entrava le poignet.

Thomas le gifla.

— T'as perdu la boule, gamin ?

Milo ne le lâcha pas. Il se prit une raclée de tous les diables, mais s'efforça de ne pas lâcher le poignet de Thomas. C'était comme si son mental générât une entité de muscles et de lumière qui fila le long de ses os jusqu'à ses mains, puis agrippa l'âme de Thomas, océan moins vaste que celui de Houblon.

Il supporta la douleur dans laquelle il baignait, échappa à ses ténèbres par une porte enfouie dans l'obscurité. Lorsqu'il l'ouvrit, toute la souffrance s'y engouffra. Quand Milo revint à lui, Thomas vomissait. Milo lui apporta de l'eau, l'aida à boire, nettoya le sol au mieux, jusqu'à ce que son maître finisse par se calmer.

Il partit s'asseoir au milieu de la pièce, leva sa face hirsute et regarda Milo droit dans les yeux.

— Oui..., dit-il simplement, nébuleux.

Pour Gob, ce fut un brin plus difficile. Thomas dut le plaquer au sol. Enfin, il dut essayer de le plaquer au sol : il parvint surtout à le distraire suffisamment longtemps pour que Milo puisse l'étourdir d'un coup de tuyau en métal, ce qui suffit à le distraire assez longtemps pour que Thomas l'étourdisse pour de bon avec un plus gros tuyau en métal.

Pendant que Gob gisait sans connaissance, Milo lui prit la tête à deux mains et ouvrit sa porte secrète. L'âme de Gob n'était qu'une petite mesure dont la pièce la plus reculée ne contenait que peu de lumière : niveau parangon de vertu, il faudrait chercher ailleurs.

Il ne vomit pas au réveil, lui, pas plus qu'il ne se chia dessus.

— Ça va mieux...

C'est tout ce qu'il dit, avant de se mettre à pleurer.

Liberté !

Dans l'idée, disons.

Milo eut enfin sa propre chambre, sa cellule à lui, quoi. Accompagné de Thomas, Houblon et Gob, il s'était présenté à la porte d'un grand type tout triste qui ne portait rien de plus qu'un turban de toile, et l'entretien s'était déroulé ainsi :

— Aimeriez-vous être heureux ? lui avait demandé Milo. Que votre vie ait de nouveau un sens ?

— Dis « oui », lui avait recommandé Thomas d'une voix posée.

— J'lui casse le bras ? s'était enquis Gob qui désirait aider, mais Milo l'en avait empêché d'un geste délicat, sans le moindre effort.

— Oui, avait fini par accepter l'homme.

Milo lui avait pris la tête à deux mains et avait ouvert sa porte neurochimique.

— Maintenant, va, balade-toi un peu partout et vois comme le monde est beau, lui avait conseillé Thomas. Milo a besoin de ta cellule.

L'homme les avait quittés la joie au cœur, suivant le conseil de Thomas.

Tandis qu'ils dînaient dans les bols de l'homme au turban, Milo, Thomas, Gob et Houblon eurent une discussion aussi simple et directe que capitale.

— Ton pouvoir, là, lui demanda Thomas, c'est quoi exactement ?

— Ce n'est pas si magique que ça, répliqua Milo. Le cerveau de certaines personnes en est naturellement capable.

— C'est quoi, la suite du programme ? s'enquit Houblon.

— Je ne sais pas, répondit Milo.

Houblon se racla la gorge et, le regard rivé sur son bol, s'adressa aux autres avec l'humilité d'un grand sage.

— J'ai peut-être une idée.

Et il la leur expliqua, son idée. Ils devraient guérir jusqu'au dernier prisonnier de la prison.

— Ne serait-ce pas magnifique si, au lieu de vivre comme des bêtes, nous pouvions faire naître ici une nouvelle civilisation ? Une véritable civilisation où le peuple œuvrerait chaque jour ensemble, où chaque citoyen prendrait soin de son prochain ? Où chacun n'agirait plus par peur de se faire battre ou abattre, mais parce qu'il prend plaisir à la vie. Au-delà de sa simple survie, tout individu doit trouver un but à son existence ; c'est ce qui différencie l'homme de l'animal. Nous devons évoluer.

— Tu veux que Milo sorte, là, et qu'il force tout le monde à évoluer ?

— La décision de participer à ce renouveau doit appartenir à chacun, répondit Houblon. Mais quand les prisonniers verront comme l'intervention de Milo nous a profité, ils lui feront probablement confiance. Cela dit, il en faudra peut-être un peu plus pour que ce projet aboutisse. Nous allons

devoir apprendre à devenir à la fois professeurs et élèves de notre prochain, sans quoi la puissance du machin neurochimique de Milo risque de s'amenuiser. Une fois qu'ils... que nous tous, pardon, verrons la vie autrement, notre comportement changera naturellement.

Ils méditèrent sur ces sages paroles.

— On devrait convoquer tout le monde, suggéra Thomas. De grandes réunions, un village à la fois.

— Bonne idée, acquiesça Milo, quand bien même sa première réaction avait été de penser : *Mon cul, oui : ils vont nous sucer la moelle !*

Ils ne se firent pas sucer la moelle, mais ils eurent quelques difficultés à convaincre les habitants d'Unferth de se prêter au jeu.

Inciter les prisonniers à se réunir n'était pas le plus compliqué : toute proposition d'activité était l'occasion d'échapper à l'ennui dont souffraient la plupart. S'enthousiasmer d'une perspective de changement, en revanche, c'était une autre affaire.

Ils restèrent assis à écouter avec attention les courtes allocutions de Thomas et de Houblon, applaudirent même les témoignages de Gob et de l'homme nu enturbanné, mais cela signifiait en rien qu'ils avaient tiré quoi que ce soit de leurs interventions.

— On vit comme ça, parce que c'est naturel, lâcha un type à la peau intégralement tatouée. Le fort bouffe le faible, c'est comme ça, et ça nous convient très bien !

Des murmures parcoururent l'assistance. L'argument plaisait à la foule.

— J'entends bien, réagit Houblon. Mais êtes-vous certains que cela vous convient si bien que ça ? Êtes-vous heureux ?

— Ta mère, elle est heureuse de faire la pute ? répondit le tatoué.

Des éclats de rire s'élevèrent dans l'assemblée.

— Laissez-moi vous faire une démonstration, annonça Milo en s'approchant du type. Peut-être que si vous aviez tous la preuve de ce que nou... (Un petit caillou rebondit sur son épaule.) Hé ! C'est une blague ?

Les taulards avancèrent comme un seul homme vers Milo. Ils ne savaient pas véritablement ce qu'ils comptaient faire, mais, comme ils se sentaient menacés, ils n'en étaient pas moins décidés à passer à l'action.

— Il vaut mieux foutre le camp, dit Milo en se retournant vers ses confrères. Genre, tout de suite.

Sans Gob, ils y seraient probablement restés. Le géant soulevait et projetait ceux qui lui faisaient obstacle comme autant de quilles. Thomas filait à sa suite, distribuant les coups de poing. Houblon, lui, les suivait tant bien que mal d'un pas maladroit en s'efforçant surtout de protéger sa face obèse. Milo, quant à lui, fermait la marche, lâchant parfois un « Ouste ! » qui repoussait leurs assaillants juste assez longtemps pour leur permettre de passer.

Ils quittèrent la ville, prirent la fuite dans les galeries et coururent jusqu'à la surface.

— C'est moi qu'ils veulent, haleta Milo. Laissez-les me suivre. Vous, les gars, disparaissez dans... Tenez, là ! Dans cette direction ! On se retrouve ce soir chez Houblon !

— Non ! hurla Thomas. On reste soudés et on réfléchit à un moyen de s'en sor...

— Gob ! lâcha Milo.

Gob s'empara de Thomas et fila dans la direction que leur indiquait Milo, Houblon sur les talons.

Milo tourna à gauche, dans le vestiaire des plongeurs spatiaux, et se jeta sur la commande d'ouverture de l'écouille. Le sas s'ouvrit. Il prit une minute pour hyperventiler et gorger son corps d'oxygène, jusqu'à ce qu'il entende des cris et des bruits de pas dans le vestiaire. Alors il se précipita dans le sas, hurla à s'en vider les poumons et ordonna à l'écouille extérieure de s'ouvrir.

« Criiiiiiiiiissssss... Pshhhhhhhhhhhhhht... »

Ce qu'il restait d'air sous pression projeta violemment Milo dans l'espace, et il fusa au-dessus de la surface rocheuse.

La miche qui gonfle, le froid, l'engourdissement, l'effervescence intérieure, l'inconfort : il avait un peu l'impression d'être bloqué au bord de l'éternuement. Et puis, il ralentit le processus : il ralentit sa circulation sanguine, les échanges métaboliques, la combustion de calories... Il ralentit tout ça jusqu'à ce qu'il se sente épuisé, mais pas assez pour tomber dans les vapes.

Il plaqua ensuite les pieds sur la surface de l'astéroïde à la gravité faiblarde, rebroussa chemin jusqu'à la baie vitrée et observa à travers le verre la foule de taulards qui, de l'autre côté, tapaient du poing, du pied, poussaient des hurlements suraigus...

Il essaya de les comprendre. De les aimer.

C'est bien, Milo, le félicita son âme ancestrale.

Il ferma les yeux, réfléchit quelques secondes, puis se tourna et s'éloigna à grandes enjambées spatiales, hors de leur vue : il avança sur la vaste surface rocheuse presque entièrement plongée dans les ténèbres, éclairée seulement par la lointaine lueur des étoiles.

Il parcourut près de deux kilomètres avant de tomber sur une écoutille et de l'imaginer en train de s'ouvrir. Celle-ci s'ouvrit.

Lorsqu'il arriva chez Houblon dans la soirée, ses amis l'attendaient. Thomas avait une moue boudeuse, et ils n'étaient pas seuls. Milo reconnut les visages de certains des prisonniers qui l'avaient pris en chasse et vu se déplacer avec aisance dans l'espace. Une dizaine, peut-être. C'était un début.

— Toi, tu sais quelque chose qu'on ignore..., lança l'homme tatoué de la tête aux pieds.

Six mois plus tard, Milo vivait dans un authentique potager de protéines. Il ressemblait à n'importe quel jardin de n'importe quelle planète ou de n'importe quelle serre orbitale. Plein de trucs y poussaient, et pas juste de vieilles algues visqueuses. Ils avaient découvert un moyen de produire de l'engrais en mélangeant des excréments et de la pierre concassée, avaient conçu des graines artificielles et construit des générateurs de lumière bleue.

La plupart des gens faisaient preuve d'une grande intelligence si on leur offrait assez de temps et de tranquillité d'esprit pour ça ; par exemple, si on leur offrait un monde dans lequel ils ne vivaient pas en permanence sous l'emprise de la terreur ou de la colère.

Le jardin n'était pas à ciel ouvert : le plafond était creusé dans la roche. Il ne baignait pas dans une mer de parfums délicats balayée par la brise : ça puait le moisi, c'était humide, bref, ça sentait comme une grotte bondée d'êtres humains. Milo cultivait le jardin avec ses premiers disciples.

Tout le monde sur Unferth travaillait, et le jardinage était leur boulot à eux. Milo plantait et récoltait, Gob entretenait les machines, Houblon créait de nouveaux outils, Thomas pulvérisait des machins, arrosait des trucs et fabriquait leur fameux engrais à base de roche pilée, de merde et de cadavres de prisonniers.

D'autres disciples de Milo construisaient des écoles, certains peignaient des tableaux, dessinaient, fabriquaient de jolis objets à mettre ici ou là pour embellir les lieux. Avec un peu de chance, si Unferth ne ressemblait plus à une prison, ce n'en serait plus une ; c'est du moins ce qu'espérait Milo.

Tout à fait, acquiescèrent les voix ancestrales, de leur ton chaque jour un peu plus suffisant.

Lorsque les disciples de Milo venaient chercher son enseignement, ils s'asseyaient en cercle dans le jardin en se donnant la main. Alors Milo générait une vague spirituelle faite d'images et de suggestions sensorielles : la vague les traversait tous, puis ils rouvraient les yeux et se retrouvaient dans une vaste plaine tapissée d'herbe verte, sous un ciel bleu parsemé de nuages blancs à l'aspect cotonneux. Partout, il y avait des oiseaux, des fleurs... Ils gardaient ces images au fond d'eux quelque temps.

C'était cela, ce qu'ils appelaient son enseignement : ce jardin idyllique qu'ils pouvaient ensuite emporter, imaginer et visiter à loisir en son absence.

Parfois, il sortait du jardin et marchait parmi ses ouailles qui, sitôt qu'elles le voyaient, qui dans les galeries, qui dans les villes, ouvraient grands les yeux, comme s'il descendait des cieux... Ce qu'était un peu le jardin hydroponique, quelque part. Ils ne se ruaient pas sur lui, non : ils effleuraient à peine son costume de lin – ils cousaient des vêtements de bien meilleure qualité, désormais – et, si d'aventure il tournait vers eux son œil bionique et rouge, ils se sentaient bénis par ce garçon qui avait refait d'eux des êtres humains.

Toujours, il faisait preuve d'humilité. En apparence, en tout cas. Il prenait le temps de s'arrêter, de discuter, de raconter quelque boutade, d'agir en homme bon, en somme. Au début, il ne pouvait s'empêcher de les considérer comme un ramassis de raclures de bidet, et priait pour que de superbes jeunes femmes commettent les crimes les plus odieux et soient envoyées dans son jardin pour devenir ses concubines. Mais, chaque jour, il devenait un homme meilleur, bienveillant, comme ses disciples, et il cessa bientôt de les considérer comme des brutes épaisses et sans âme, lorsqu'il constata quels merveilleux bâtisseurs, ingénieurs et artistes ils étaient devenus.

On va y arriver, cette fois..., crut-il entendre son âme ancestrale lui souffler un jour.

Milo n'était pas certain de comprendre de quoi elle parlait, mais il avait cette impression profonde de totale perfection, cette sensation que quelque chose de grandiose était en train de se produire, et ce, en laissant simplement les événements suivre leur cours.

— Ainsi soit-il, dit-il un jour à ses disciples et à son peuple.

— Hein ? répondirent-ils.

— Que les choses continuent d'évoluer vers la perfection.

— Ah, dirent-ils. D'accord.

Parfois, Milo se rendait au sas et plongeait dans l'espace. Ce qu'il adorait faire, c'était retirer ses vêtements, nouer à sa cheville une corde de cent mètres reliée au sas par un crochet, puis, au lieu d'effleurer la surface de l'astéroïde, se projeter en plein espace et se laisser dériver quelques minutes, grisé par la sensation de se fondre parmi les étoiles.

Assez vite, il fit de sa sortie dans l'espace un rituel quotidien. Quand il n'était pas en train de cultiver le jardin ou accaparé par les béatitudes de ses ouailles, il flottait dans l'espace, forme de vie la plus épanouissante de l'univers.

Il était en train de profiter d'un de ses bains d'espace le jour où il vit approcher le croiseur. Il zooma de son œil bionique sur les propulseurs de l'astronef et le vit ralentir. Il n'y avait pas eu de nouvel arrivant depuis un moment, et il se demanda de quel genre de criminels le vaisseau allait leur faire cadeau. En tout cas, les nouveaux venus n'en croiraient pas leurs yeux !

Milo donna un petit coup sur sa corde, regagna le sas et se rendit jusqu'à son jardin. Bientôt, on vint lui parler des nouveaux arrivants. La porte du jardin s'ouvrit, et deux agents en uniforme entrèrent.

Milo les vit parler avec Thomas qui le désigna d'un doigt, au-delà des rangs de radis, de laitues et de maïs. Ils marchèrent dans sa direction, aussi alla-t-il à leur rencontre pour les retrouver à mi-chemin, au niveau des citrouilles.

L'homme et la femme portaient des insignes du tribunal de Bridger.

— Milo Ballot ? demanda l'homme.

— C'est moi, répondit-il.

Comme cela lui paraissait étrange d'entendre de nouveau ce nom si trivial. Depuis des mois, on l'appelait « le Milo », sur Unferth.

La femme lui sourit jusqu'aux oreilles.

— Nous vous raccompagnons chez vous.

Ils essayèrent tant bien que mal d'expliquer à Milo qu'Ally Shepard avait un comportement bizarre et qu'elle avait occasionné suffisamment de dégâts pour que sa famille se résigne à l'envoyer à l'asile. Là, les médecins avaient conclu qu'elle souffrait d'un trouble dissociatif rare qui lui rendait presque impossible de discerner le bien du mal.

Ce qui avait finalement mis la puce à l'oreille de sa famille, c'était le jour où Ally avait réuni un groupe d'enfants qui jouaient dans le parc et les avait emmenés en sortie pédagogique sur un site de construction où l'un des gosses avait sympathisé avec un bulldozer. Il s'en était tiré avec quelques bleus, mais tout de même...

Lors de sa consultation à l'hôpital, elle avait avoué que Milo Ballot ne l'avait pas violée le moins du monde, qu'elle était désolée qu'il soit allé mourir en prison à cause de ça, oh là là, vous n' imaginez pas, et qu'elle aurait bien aimé rentrer chez elle, maintenant, merci, c'est gentil.

S'ils eurent du mal à expliquer tout cela à Milo, c'est parce qu'il bondissait par-dessus les tables de jardin pour essayer de s'enfuir. Il aurait pu s'en sortir, s'ils ne l'avaient pas assommé à coups de fouet incapacitant en pleine face, puis qu'ils n'avaient pas traîné son corps inerte hors du jardin.

Les fouets incapacitants eurent également raison de ses disciples, Gob y compris.

Milo reprit connaissance alors qu'ils étaient encore dans le couloir. Le temps qu'ils arrivent dans la salle où se trouvait le sas, il était pleinement conscient de ce qui se passait. Il cria, hurla, attrapa tout ce qui lui tombait sous la main à s'en écorcher les doigts, mais les agents réussirent malgré tout à lui faire franchir le sas et à le fourrer dans leur vaisseau.

« Vlan ! », « Pshhhhhhhht ! », les propulseurs supraluminiques illuminèrent l'espace, et ils filèrent en direction de Bridger.

Milo rentrait chez lui.

Ses parents ne lui furent pas d'un grand secours.

Pour eux, leur fils avait été victime d'une terrible injustice, mais il était rentré, désormais, alors autant mettre ça sur le compte des voies impénétrables de l'univers et du Très-Haut, et passer à autre chose.

— J'appelle ça le Grand Aléatoire, lui déclara son père. C'est le Grand Aléatoire qui peut expliquer, par exemple, comment un docteur en zoologie peut finir dévoré par un tigre en pleine jungle. Ce qu'on est, qui on est, finalement, hein, ça importe peu. Des trucs nous tombent dessus, et c'est comme ça. C'est l'un des premiers piliers de l'allégorie divine.

Milo n'en avait, pour tout dire, pas grand-chose à cirer. S'il y avait une catégorie de personnes qui se contrefoutaient de la théologie, c'était bien les dieux eux-mêmes.

Ses parents peinaient à comprendre ce pour quoi leur fils, autrefois si brillant et ambitieux, se satisfaisait désormais de perdre ses journées à parler tout seul devant la fenêtre de leur salon. Ou ce pour quoi il se levait la nuit pour aller se planter au milieu du jardin, totalement nu.

Aux autres, il adressait à peine la parole. Il respirait à peine, aussi. La seule fois où ils avaient été absolument certains qu'il était un minimum vivant, c'était le jour où ils l'avaient emmené à l'hôpital pour qu'on lui retire son saint œil, et qu'il avait hurlé à la mort.

Son âme ancestrale était sous le choc : les milliers de Milo qu'il avait été, malgré la somme de leurs expériences, n'osaient imaginer la souffrance que cela avait dû être pour lui d'être ainsi arraché à Unferth et à ses disciples pour être rapatrié dans un endroit d'une telle insignifiance où on le considérait encore comme un gosse trop jeune pour passer le permis de conduire.

Milo, lui souffla son âme ancestrale, son plus vieux lui-même. Accepte et fais-toi une raison. Tu te comportes comme un enfant, là... Allez, relève-toi !

Milo snoba les voix, tenta de les enfermer dans ses oubliettes intérieures, mais ses pouvoirs mentaux semblaient grippés depuis qu'on l'avait agressé au fouet incapacitant.

Il avait l'impression d'être amputé d'une partie de lui-même.

Au bout d'un an, il consentit à faire quelques efforts. Il essaya jusqu'à ses trente ans : pendant quatorze ans, il pataugea dans la normalité et la fadeur crasses du quotidien avec la sensation troublante de courir un marathon privé de ses jambes.

Il sortit de l'université avec 14 de moyenne.

Il s'était rendu compte que se pinter lui rendait quelque chose de l'être social qu'il avait été : ça lui donnait assez de peps pour s'asseoir dans une

pièce avec d'autres personnes et les écouter blablater. Alors il buvait.

Il se dégotta un petit boulot : il allait chez les gens réparer toutes sortes d'appareils, un circuit électrique complexe, un dispositif nucléaire... Un travail qui l'occupait juste assez pour ne pas qu'il s'abandonne au sommeil. Qui plus est, il ne nécessitait aucun échange avec qui que ce soit.

Le soir, chez lui, il regardait quelque émission sur son « poisson » ou son écran mural jusqu'à ce que la fatigue l'emporte. Parfois, il achetait un peu de marijuana. Toutes ces choses maintenaient son âme en vie à la manière d'un respirateur artificiel.

Il était hanté par les souvenirs d'Unferth. Il avait vécu la même situation là-bas, avec les souvenirs de Bridger, et s'était dit qu'il valait mieux ne pas se laisser distraire par ces vaines réminiscences. Il était confronté au même problème, désormais. Il finit par en conclure que le mieux était de se laisser distraire, comme l'être humain qu'il était, dans toute son imperfection. Il avait une vie à vivre, après tout, non ? Alors s'imaginer apaiser l'esprit des prisonniers et sauver leurs âmes, peut-être fallait laisser tomber... Qu'était-il advenu de lord Byron, ce poète qu'il était censé devenir ? Ou, à tout le moins, ce professeur qu'il aurait pu être ?

Affalé dans un fauteuil gris et fade, il songea que c'était probablement ainsi qu'aurait fini Napoléon s'il n'avait pas pu intégrer l'armée.

Milo se posa les mains sur la tête et tenta de se titiller les substances neurochimiques, mais il n'aurait pas obtenu de meilleurs résultats en farfouillant dans une boîte à chaussures vide.

Il avait trente ans quand, un jour, Ally Shepard lui rendit visite.

Elle allait bien. Elle était même devenue maître de conférences en littérature dramatique. Un tout petit ajustement cérébral l'avait rendue saine d'esprit, si bien qu'elle avait cessé de se comporter de façon bizarre.

Elle était heureuse. Heureuse, sauf qu'un détail la chiffonnait, et c'était ce qui était arrivé à Milo bien des années plus tôt.

Elle toqua à la porte de son appartement. En temps normal, ça n'aurait servi à rien, car Milo ne répondait ni aux appels sur son « poisson » ni aux coups frappés à sa porte. Mais le hasard voulut qu'il se trouve à ce moment précis dans les escaliers, un sac de courses à la main, courses qui comprenaient, entre autres, cinq cents grammes de came. Quand il la reconnut, il se figea sur la dernière marche.

— Ally...

Milo, lui murmura son âme ancestrale – groggy d’avoir été si longtemps abandonnée –, *gère ça comme il faut, mon garçon...*

— Milo. Tu as bonne mine.

En un mot comme en cent, Milo assura comme un chef. Peut-être, d’ailleurs, parce qu’il ne s’agissait pas ici d’une situation anodine et sans conséquence, mais bien, au niveau cosmique, d’un grand événement.

Il invita Ally à entrer, leur prépara à dîner, et leur fournit même le nécessaire pour se défoncer convenablement. Quand Ally perdit toute contenance et fondit en larmes, se répandant en excuses pour tout ce que Milo avait pu subir de traumatique à cause d’elle, il la prit dans ses bras et lui accorda son pardon.

— Ally, lui dit-il. Tu n’as pas à t’en vouloir. Tu étais malade et tu as gagné ton combat aujourd’hui. Et puis, le moins qu’on puisse dire, c’est que j’ai finalement vécu une expérience fabuleuse.

Ally rentra chez elle le cœur léger.

Le lendemain, son cœur à lui bien plus léger aussi, Milo s’acheta un billet pour un hôtel orbital : là, il s’acheta un déjeuner dans un distributeur, puis, au dernier étage de l’hôtel – là où était installée la machinerie – parvint à trouver un sas non surveillé. Vu l’emplacement, il était d’ailleurs peu probable que quiconque s’aventure par ici de sitôt. Trouver les codes de sécurité et déverrouiller tout ce qu’il y avait à déverrouiller fut pour lui un jeu d’enfant. Il ouvrit l’écouille et, vêtu seulement de baskets, d’un pantalon et d’un petit gilet, entra dans le sas.

Milo, non..., protesta son âme ancestrale d’une voix triste.

On aurait dit la voix de quelqu’un qui se rendait à un anniversaire, plein de joie, impatient de danser et de boire de la bière gratis, mais qui se faisait écraser par un train à quelques mètres de chez ses amis.

Sans plus attendre, il déclencha le dispositif d’urgence et se laissa aspirer par l’espace, propulsé dans le vide par la décompression.

Cette fois, ce fut bel et bien douloureux, parce que, ici, l’espace était baigné de lumière solaire et de radiations. Du coup, Milo se mit à flotter entre espace et océan crépusculaire, toasté d’un côté et givré de l’autre. À l’intérieur, il pétilla, crépita, et puis, plus rien.

Il tenta de s’offrir une dernière pensée la plus pieuse et la plus élevée possible, mais allez manipuler une âme mourante.

Je me demande bien si les frères du Club Damoclès ont récupéré leur putain d'oie...

OceanofPDF.com

SOULEVER DES ÉLÉPHANTS, JONGLER AVEC L'EAU

Milo se réveilla sur le sable, près des eaux claires d'une rivière indolente.

Haut dans le ciel blanc, un petit soleil à la lumière féroce venue du fond des âges.

Blanc javel. Blanc d'os.

Comme chaque fois lui revinrent en mémoire les souvenirs de huit mille ans de vie. Il les accueillit sans lutter, prit la pleine conscience de son être fondamental. Mais il ressentait cette fois quelque chose d'inhabituel : une sorte de spleen qui engourdissait ses entrailles, son âme tout entière. C'était, il le savait bien, la suite logique de son récent suicide. Le fait de mettre fin à ses jours s'accompagnait d'une sensation de vide, et celle-ci ne se dissipait pas d'elle-même lors du passage d'un monde à un autre.

— Prends ton temps, lui conseilla quelqu'un.

C'était un type pâle et fin aux traits anguleux. Des flammes paisibles dansaient dans ses yeux. Il était accroupi dans le sable aux pieds de Milo, avec ses longs cheveux noirs qui lui faisaient comme un châte ou une paire d'ailes.

La Mort. Une autre version. Pas Suzie.

— Où suis-je ? demanda Milo.

— Là où tu dois être, répondit la Mort.

Puis il disparut dans un nuage de poussière et de vent chaud.

Trou du cul.

Un océan de tristesse envahit Milo, le clouant sur place.

Suzie.

Il resta là de longues minutes, incapable de bouger, perdu dans ses souvenirs. Puis il secoua la tête et fit de son mieux pour renouer avec la

vie : il s'était forcé à sortir du lit le lundi matin un demi-million de fois au cours de ses vies, alors il avait le coup de main.

Bien... Où suis-je ? se demanda-t-il.

L'au-delà, comme le temps, était infini, mais il avait tout de même l'impression d'avoir été bazarde par-delà ses frontières. C'était un peu comme si, habitué à se réveiller à Lyon, il avait ouvert les yeux sur la Lune.

Au moins, il avait le bon accoutrement pour se balader ici, avec ses robes de Bédouin. Il avait été Bédouin dans une vie antérieure, justement, et il savait qu'il était particulièrement crétin de s'aventurer dans le désert aux heures chaudes. Aussi, il se fit une sorte de tenture avec ses robes et ferma les yeux quelques instants.

Il se réveilla en tremblant de froid, sous un ciel saturé d'étoiles, et marcha de nuit le long de la rivière.

Un peu après l'aube, alors que la température commençait à grimper, il arriva à la source du cours d'eau : une petite oasis pleine de mauvaises herbes parmi lesquelles se dressait un seul et unique dattier. Au-delà de cette insolite trace de vie, le désert s'étendait à perte de vue comme une tortilla balayée par les vents.

Je ferais peut-être mieux de rebrousser chemin..., se dit Milo, espérant que, de l'autre côté, la rivière s'élargirait et qu'il finirait par tomber sur quelque colonie humaine.

Ou alors, il pouvait rester là et devenir l'officiel et bien nommé ermite de la source.

Il pesait le pour et le contre, quand il entendit quelqu'un l'interpeller.

— Coucouuuuuuuu !

Perché sur son cheval, un chamelier s'affichait en haut d'un promontoire proche. Milo le salua de la main. L'homme lui rendit son salut et, d'un geste, engagea sa monture sur la pente qui menait à l'oasis.

Cet homme, découvrit Milo, avait une fort belle barbe et dégageait autant d'assurance que de jovialité.

— Ne vous aurait-on pas trouvé en pleine détresse, monsieur ? demanda l'homme à Milo.

— En pleine indécision, disons, rectifia Milo.

— Vous ne voyagerez pas bien vite à pied, annonça le barbu. Je vous propose, en plus de ma compagnie, le prêt d'un chameau.

Milo inclina légèrement la tête.

— Merci beaucoup. (Il tendit la main.) Je m'appelle Milo.

L'inconnu lui serra la main.

— Akram.

Akram se mit à décharger de ses bêtes son matériel de campement. Milo se rendit utile en menant boire sa monture.

La tente d'Akram était frappée d'un logo façon réclame en lettres argentées : « AKRAM LE REMARQUABLE ».

— Remarquable à quel égard ? l'interrogea Milo.

Était-il astronome ? Agent de fourrière ? Barbier ?

— Remarquable jongleur, répondit Akram, qui se mit à jongler avec les sardines avant de les planter dans le sable.

— Mais, pourquoi remarquable ? s'étonna Milo. Pourquoi pas l'Incroyable Akram, ou Akram le Prodigeux ?

Akram baissa les yeux.

— La modestie, je suppose.

Le jongleur se montra généreux au point de partager sa tente avec Milo. Ils dormirent toute la journée pour échapper à la chaleur insoutenable. Milo rêva de Suzie. Au loin, dans les ténèbres, il entendait sa voix.

« Milo ! » appelait-elle d'une voix presque imperceptible.

Était-ce un signe ? Était-elle encore en ce monde, dans l'au-delà ? Au crépuscule, Akram le réveilla en lui secouant l'épaule.

— Milo !

— Suzie ? croassa-t-il.

— Non, pas exactement.

S'ensuivit une heure à replier la tente, à charger les montures et à préparer du café fraîchement moulu sur un feu de camp. Après quoi, Milo grimpa sur le chameau que lui prêtait Akram.

La bestiole tenta de le mordre et y parvint un peu.

Milo n'en prit pas ombrage : à sa place, il ne serait sans doute pas ravi qu'un inconnu grimpe sur son dos. Ils allaient prendre le temps de s'apprivoiser, le chameau et lui, et ils s'entendraient de mieux en mieux.

Plus tard, pourtant, le chameau allait là où bon lui semblait, malgré les hurlements de Milo qui s'excitait sur les rênes. Akram devait chaque fois le rejoindre au trot et le remettre sur le bon chemin. Bien entendu, une poignée de minutes plus tard, le chameau recommençait à n'en faire qu'à sa tête.

— Assalāmu alaykoug, murmurait Akram chaque fois qu'il redirigeait l'animal.

— Assalāmu alaykoug... Ça signifie : « Dieu est bon », n'est-ce pas ? demanda Milo.

— À peu près.

— En ce cas, pourquoi faut-il le répéter chaque fois que ce chameau – remarquable, soit dit en passant – se met à dév...

— Parce que cela vaut mieux que de jurer. Les jurons salissent l'âme. Je suis navré que ce chameau vous cause tant d'ennui.

Milo alla piocher dans sa propre vie de Bédouin l'expression de la reconnaissance et de la vertu.

— Satan est une brave bête, rassura-t-il Akram. Il est simplement un peu têt. Est-ce un jeune chameau ?

— Il est jeune, oui.

— En ce cas, je suis convaincu qu'il s'assagira et vous offrira ses bons et loyaux services pendant de longues années.

— Si vous l'estimez tant que ça, dit Akram, il est à vous. Je vous l'offre avec joie.

Oh, la canaille !

Malheureusement, refuser un cadeau était fort impoli, alors...

— Assalāmu alaykoug, le remercia Milo en inclinant la tête.

Le cheval d'Akram se redressa fièrement, manifestement heureux à en danser les claquettes dans le sable.

— C'est un superbe cheval que vous avez là, dit Milo.

Akram ne répondit pas.

La nuit étoilée lui sembla bien longue et enchaîna sur une journée accablante – rendue plus chaude encore par le vent – qu'ils passèrent à somnoler dans la tente. S'ensuivit une autre nuit étoilée. Et puis, une heure après la tombée de la nuit, ce second soir, des lumières apparurent à l'horizon. Peu à peu, le sable céda la place à de l'herbe tendre, et des palmiers s'élevaient tout autour d'eux : ils se trouvaient aux abords d'une vaste oasis.

Assez vaste, d'ailleurs, pour que s'y dressent des bâtiments. Les rues étaient éclairées par des bougies et autres lanternes colorées, et animées par les locaux. Il flottait dans l'air des odeurs de nourriture, d'encens, d'animaux et de feu de bois.

Satan fit de son mieux pour gâcher le plaisir de l'instant en vomissant, parant ses babines d'un long et épais filet de bave et de morve mêlées, qui laissait derrière eux comme une grosse traîne d'escargot. Les gens le regardaient passer en grimaçant.

Milo se focalisa sur ce que l'instant leur offrait d'agréable.

Je pourrais m'installer ici quelque temps, se dit-il. Longtemps, même.

Sous des dehors réjouissants, cette pensée dissimulait surtout chez Milo cette impression un peu triste qu'il n'avait pas spécialement de raison d'être ailleurs.

Ils passèrent une partie de la nuit à l'oasis, assez longtemps pour se régaler de bière et de quelques poulets. Ils repartirent ensuite dans le désert, au milieu de ce voisinage éphémère et fluctuant établi par d'autres nomades, et y installèrent leur campement.

Le lendemain, Akram intégra Milo à son remarquable spectacle.

Tout se déroula ainsi...

— Que diriez-vous de venir en ville avec moi ? l'invita Akram en le réveillant à midi. Je vais prendre le petit déjeuner et, peut-être, faire une représentation.

— Pourquoi pas, oui, répondit Milo en haussant les épaules.

Ils quittèrent la tente et les animaux sanglés juste derrière, et se rendirent au cœur de l'oasis. Milo fit remarquer à Akram qu'il n'emportait pas de quoi jongler.

— C'est-y pas mystérieux ? répondit Akram, sans rien ajouter.

Sur le chemin du bazar, Milo se rendit compte que bien des amuseurs publics étaient déjà au turbin : il n'y avait pas un centimètre carré où ne s'illustrait pas quelque artiste au talent singulier. Et chacun de s'échiner pour arrêter les passants, attirer leur attention et, avec un peu de chance, obtenir quelques pièces de monnaie.

Des jongleurs, il y en avait déjà, d'ailleurs. Certains meilleurs que d'autres. On trouvait aussi des charmeurs de serpents, des camelots, des musiciens, des caricaturistes, des diseuses de bonne aventure, des maquilleurs, des bodypainters...

Ces représentations n'étaient pas toutes question de talent. Parfois, la performance tenait davantage du mystique, comme avec cet homme qui s'était noué le corps de façon complexe et, pour un dollar, proposait aux passants de le dénouer. Milo essaya, sans succès. Il y avait aussi cette

femme capable de parler aux animaux et, prudemment dissimulé derrière un rideau de toile, cet homme qui, pour cinq billets, vous pondait un collier d'or par l'anus.

Si tout cela était fort fascinant, Milo n'en éprouvait pas moins un certain malaise : tous ces gens traînaient manifestement dans l'au-delà depuis belle lurette et ne semblaient pas spécialement pressés d'être réincarnés. Pour quelque raison nébuleuse, ils s'étaient fait une place à la lisière des mondes.

Que recherchaient-ils ? L'anonymat ? L'apathie ?

— À quand remonte votre dernière vie terrestre ? demanda Milo à Akram.

— C'était il y a cinq ans, répondit le jongleur. Peut-être plus.

Ils marquèrent une halte pour déguster du café et des burritos.

— Et vous comptez rempiler quand, exactement ?

Akram soupira et continua de mâcher quelques secondes avant de répondre.

— Obong et Glee, les deux femmes qui me conseillent – tout le monde a deux femmes pour le conseiller, hein ? –, eh bien, elles sont arrivées sous forme de tempête de sable, un jour, et m'ont suggéré de retourner sur terre comme conseiller fiscal. Je leur ai dit que j'y réfléchirais... et j'y ai réfléchi un bon moment. Durant ma dernière vie, j'ai passé sept ans dans le coma. Ne le prenez pas mal, Milo, mais le monde des vivants ne m'intéresse pas plus que ça. (Milo voulut lui poser une autre question, mais Akram l'en empêcha et poursuivit.) J'ai le sentiment qu'elles ne me laisseront pas errer ainsi pour toujours. Si je continue comme ça, je vais finir par foutre en l'air le précieux équilibre cosmique et, j'en suis sûr, je vais me réincarner en vendeuse, en mulet ou en grain de café, et ce sera affligeant. Non, non, Milo, plus de questions, s'il vous plaît. Je n'aspire qu'à un peu de tranquillité.

Ils achetèrent à Milo sa propre tente.

— Non que la colocation me dérange, expliqua Akram, mais s'il me vient l'envie un soir d'inviter chez moi quelques hôtes...

— Très bien, message reçu.

Et voilà que Milo se trimballait dans le bazar l'épaule chargée d'un instable barda de toile et de mâts de tente, si encombrant que, d'un côté, il le handicapait d'un angle mort. Milo se tourna donc pour voir où était Akram.

Celui-ci avait disparu.

— Akram ?

La foule grouillait autour de lui. Pas de réponse.

Et puis, une scène attira son regard : à quelques pas de lui s'éleva de la foule un objet brillant qui refléta le soleil en plein vol – c'était une lampe en cuivre, le genre dans lequel on fait brûler de l'huile –, puis retomba.

Une seconde plus tard, elle s'éleva de nouveau, suivie d'un bol en bois.

Une autre seconde, et la lampe s'éleva une troisième fois dans les airs, suivie du bol, d'un panier, d'un chapeau et d'une sorte de brumisateur. La foule avait commencé à se disperser pour faire place à l'énergumène responsable d'autant de spectaculaire et, bien entendu, il s'agissait d'Akram.

Pas besoin d'être un génie pour comprendre qu'il avait, sans crier gare, récupéré sur l'étal d'un camelot un lot de marchandises avec lesquelles il jonglait allégrement. Furieux, le marchand fulminait devant lui.

— Bonnes gens ! lança Akram à la foule. Pour vous aujourd'hui, un fabuleux – et gracieux – spectacle de sorcellerie éolienne ! Je vous recommande vivement, après la représentation, d'aller jeter un coup d'œil à l'étal de cet homme distingué qu'est... C'est quoi, votre nom ? Bill ? L'étal de cet homme distingué qu'est Bill ! En plus d'être incroyablement aérodynamiques, ces articles sont d'une irréprochable qualité et d'un prix défiant toute concurrence !

Apaisé, Bill le camelot déposa les armes, et Milo lui restitua les marchandises avec lesquelles Akram avait attiré l'attention des passants.

— Bien ! Maintenant, que l'on m'envoie quelque chose avec quoi jongler ! s'écria Akram en faisant craquer ses phalanges.

On lui lança une paire de sandales et un chapeau de paille auxquels il fit décrire de longues courbes lentes et expertes.

— Ne me dites pas que vous n'avez rien de plus stimulant !

— Ça, par exemple ? s'enquit quelqu'un dans la foule, avant de lui jeter un... truc... long en forme de point d'interrogation, un peu, et puis qui bougeait et...

— Bon sang de bonsoir ! hurla Milo, imité par une tripotée d'autres spectateurs aux jurons de même acabit.

Un serpent !

Akram, lui aussi, poussa un hurlement, mais attrapa la créature en vol et, bientôt, tournoyaient le chapeau, les sandales et le serpent qui sifflait, se tortillait, tentait de mordre, mais le jongleur, malgré ses grimaces, partit d'un grand éclat de rire.

La foule lui fit une ovation. Il restitua les sandales et le chapeau à leur propriétaire, puis laissa le serpent glisser le long de son bras et disparaître dans la foule. Certains sursautèrent sur son passage, mais la plupart des spectateurs restèrent pour assister à la suite du spectacle.

Et ils en furent récompensés.

Akram exécuta son numéro de jonglage pendant une demi-heure supplémentaire, recevant de la foule couteaux, briques, braises et tabourets.

Il semblait on ne pouvait plus à l'aise, même lorsqu'on lui lança un plein sac de balles de golf, balles qu'il récupéra dans les airs à la vitesse de l'éclair, si rapide que mains et sphères blanches formaient devant le public comme un nuage de brume. Oh, il y avait bien quelques ratés, mais sitôt qu'un objet lui échappait, il le remettait avec aisance dans la boucle du bout de la sandale, le sourire aux lèvres.

Son seul véritable échec – mais il serait de mauvaise foi de le qualifier ainsi, au fond –, ce fut quand une femme lui lança un seau d'eau. Pas le seau en lui-même : l'eau du seau. Akram, ruisselant de flotte, n'avait pas bronché, et s'était contenté de saluer l'insolente au seau vide d'une brève révérence.

— Mes félicitations, madame ! Vous m'avez offert de découvrir la seule chose avec laquelle je ne puis jongler.

La foule applaudit, Akram acheva son spectacle en jonglant avec trois jolies jeunes filles, puis il récupéra les dons des spectateurs et fit signe à Milo de le suivre.

— Nous sommes riches ! s'exclama-t-il. Pour quelques heures, en tout cas. Ce soir, c'est bière et fromage au four !

Il eut la gentillesse de transporter quelques minutes la tente de Milo, tandis qu'ils quittaient la ville.

— Vous avez une force surhumaine..., commenta Milo en repensant aux trois jeunes filles.

Akram haussa les épaules.

— Tout est dans le poignet.

Plus tard, après avoir copieusement bu et mangé, ils luttèrent pour monter la tente de Milo quand ce dernier se tourna vers Akram.

— J’veux bosser avec toi..., dit Milo que l’alcool avait fait passer au tutoiement.

— Je travaille seul, rétorqua Akram après un joli hoquet.

S’ils parvinrent à stabiliser un côté de la tente, l’autre s’effondra pitoyablement.

— Dieu est grand, lâcha Milo au lieu de jurer. Tu sais, Akram : si j’étais ton partenaire, on pourrait jongler en se faisant des passes. Et puis, on pourrait échanger je ne sais quel baratin pour amuser le public. Ce serait mieux que de rester à sourire seul devant la foule.

— Une fois de plus, Milo, c’est non. J’aimerais écrire un livre, tu sais, ou me lancer dans l’élevage de chevaux.

La tente entière s’effondra.

— Oh, laisse tomber, va..., maugréa Milo. Autant voir ça comme un immense sac de couchage hors de prix.

Sur ces mots, il abandonna Akram et partit mener les animaux à l’étang. Tandis qu’ils buvaient, Milo s’assit les pieds dans l’eau et tenta de jongler avec trois cailloux. Il ne put faire mieux que maintenir deux pierres en l’air pendant que la troisième s’écrasait dans le sable ou plongeait dans l’eau.

— Faut choper la technique, déclara une voix derrière lui.

Milo se retourna : Akram était là et jonglait avec des balles de jonglage.

— Je peux t’apprendre à jongler en moins de cinq minutes, annonça Akram. C’est assez simple. Lève-toi.

Milo obéit, et Akram lui tendit deux balles.

— Prends-en une dans chaque main, lui expliqua Akram, puis jette celle que tu as en main gauche vers ta main droite, de façon à finir avec les deux balles dans la même main. (Milo s’exécuta... Facile.) Maintenant, tu refais ça, sauf que, quand la première balle est encore en l’air, tu lances la deuxième de façon qu’elle la croise et, celle-ci, tu la rattrapes avec ta main gauche.

Milo dut s’y reprendre à deux ou trois reprises, mais il finit par y arriver.

— Voilà, tu sais tout, conclut Akram dans un haussement d’épaules. Tu jettes, tu croises, et rebelote.

Après quelques minutes d’entraînement, Milo parvint à faire tournoyer les trois balles dans les airs.

— Waouh ! lâcha Milo. La classe !

— Écoute, Milo, voici ce qu'on va faire : maintenant que je t'ai enseigné la technique de base, à toi de deviner comment jongler avec plus de trois balles. Quand tu arriveras à t'en sortir avec sept, je te montrerai comment jongler avec des couteaux sans t'en planter un dans l'œil.

— Eh bien... Merci. C'est vraiment... gentil. Qu'est-ce qui t'a fait changer d'avis ?

— Les voies de l'esprit sont impénétrables..., répondit Akram en s'éloignant.

Milo venait de trouver de nouveau un sens à la vie.

Il fut ainsi le modeste élève du grand maître, l'apprenti du sorcier. C'était un rôle qu'il connaissait, bien entendu : durant ses milliers de vies, il avait ainsi appris le kung-fu, le pilotage d'avion, les truanderies des salles de billard, avait remporté de grands championnats de poker et brillé comme danseuse étoile. Il savait par expérience comment s'entraîner et s'entraîner encore, jusqu'à ce que la maîtrise donne à la discipline des airs d'art magique.

Ce n'était pas facile, de fait. S'il était une chose dont l'apprentissage était préalable à toute autre formation digne d'intérêt, c'était la patience. Il fallait se faire à l'idée que, pour réussir quoi que ce soit d'un peu complexe, il fallait s'y entraîner un millier de fois ; pour réussir cette même chose de façon remarquable, il fallait taper dans le million, et ainsi de suite. En résumé, la maîtrise n'avait rien à voir avec la magie, c'était une simple question d'entraînement.

« Coupe du bois, transporte de l'eau », comme le disent les bouddhistes.

Ainsi, Milo travailla dur : il menait boire les animaux, les nourrissait, il observait Akram, et il s'entraînait sans relâche. Cela devint son quotidien, sa nouvelle vie.

Bien entendu, nul ne pouvait s'investir à ce point sans une motivation profonde. Or, Milo en avait une : il voulait pouvoir enthousiasmer les foules comme le faisait Akram. Qui plus est, il voulait atteindre cet état d'apaisement mystique qui se lisait sur le visage du maître lorsqu'il jonglait avec des couteaux, des chaussures ou des chatons comme s'ils n'étaient pas là ou presque.

Parfois, Milo rêvait de jonglerie plutôt que de Suzie.

Parfois.

— Qui est-ce, cette Suzie ? lui demanda Akram un matin qu'ils mangeaient des beignets au bazar.

— Pourquoi cette question ?

— Tu prononces son prénom, la nuit.

Milo ne voulait pas en parler. Ni même y penser. Ou en rêver. Il se fourra un beignet entier dans la bouche et leva les yeux vers le soleil.

— Comme tu voudras, Milo, commenta le maître. De toute évidence, ce mystère a pour toi son importance, en tout cas. Maintenant, mâche, veux-tu.

Comment jongler avec plus de trois objets ?

Milo étudia Akram, accomplit divers exercices, faisant tournoyer des heures ses bras dans le vide, s'assouplissant les mains. Il apprit à faire rouler les billes de marbre entre ses doigts, multipliait les pompes dans le sable. Satan se plaisait à le mordre et à le piétiner quand il faisait des pompes, d'ailleurs, aussi fallait-il qu'il s'entraîne en esquivant les assauts de la bête.

L'illumination le frappa de son éclat de la manière la plus inattendue : il avait jonglé toute la matinée avec ses balles en essayant de nouvelles façons de les faire passer d'une main à l'autre, quand la solution le percuta comme la foudre.

Renseigne-toi !

Aussi, Milo se rendit au bazar et aborda un grand jongleur au regard sinistre à la fin de sa représentation.

— Si vous me montrez comment jongler avec plus de trois objets, je vous file cinquante billets.

— Faut les lancer plus haut, répondit le jongleur.

— Et plus vite, non ?

— Non. Juste plus haut.

Et le type empocha son argent et disparut dans la foule.

Tadaaam !

Milo s'entraîna un mois entier, puis alla trouver Akram.

— Tiens, regarde ça...

— Ce n'est pas vraiment le moment, Milo, répondit Akram, occupé à une pile de feuillets, un stylo à la main. Je t'avais dit que j'avais l'intention d'écrire un livre, eh bien, je m'y suis mis. J'écris mon autobiographie, et j'y parle même de mon enseignement.

Milo jeta cinq balles en l'air : si Akram n'en parut pas spécialement impressionné, il s'arrêta tout de même d'écrire.

Milo ajouta une sixième balle, puis une septième.

Les balles s'élevaient plus haut, formant au-dessus de lui une sorte de croissant de lune.

— J'ai déjà vu pire, commenta Akram. En même temps, tu as eu un mois pour...

Milo ajouta de nouvelles balles à sa démonstration, les tirant une à une de ses robes : il en ajouta une, puis deux, puis dix. Chaque fois qu'il en sortait une d'une main, il continuait à jongler avec l'autre.

Akram en resta bouche bée. Il posa son stylo.

Milo récupéra les balles une à une et les rangea dans les plis de ses robes.

— Pas mal, non ?

— Bien ! Très bien ! le complimenta le maître, les yeux pétillants comme un enfant devant le père Noël.

— Qu'écrivais-tu, quand je suis arrivé ? demanda Milo. Comment s'appelle ton bouquin, d'ailleurs ?

— Mon livre ? *Le jour où Milo et Akram le Remarquable devinrent partenaires de jonglerie !*

Milo s'inclina, révérencieux.

— Dieu est bon, déclara Akram.

— Mais grave, acquiesça Milo.

Dès lors, ils s'entraînèrent ensemble, s'échangeant leurs projectiles, et Akram, enfin, put jouer son rôle de professeur.

— Il y a un petit secret que tu dois connaître, révéla-t-il à Milo, tandis qu'ils se passaient sans finir sept balles de jonglage, si tu veux pouvoir jongler avec n'importe quel objet que t'envoient les spectateurs.

— Comme le serpent, l'autre fois ?

— Exactement.

— Je peux savoir ce que c'est ?

— Une fois en l'air, un objet tournoie selon trois axes : ce que tu dois réussir à faire, c'est en neutraliser deux de façon qu'il n'aille plus que de haut en bas.

C'est ce jour-là que l'entraînement de Milo devint plus complexe, bien plus technique, et il passa ses journées entre répétitions et observations

scientifiques. Il lançait tel ou tel objet, analysait le déplacement de chacun dans l'air. Il connaissait tout cela en partie, bien sûr, car durant nombre de ses vies, il avait œuvré comme scientifique. Il avait aussi été trapéziste, lanceur au base-ball et épéiste.

Les jours passèrent : il s'entraînait, se blessait et s'entraînait encore.

Akram, lui, travaillait à rédiger son livre dont il faisait lire parfois à Milo un ou deux passages dignes d'intérêt.

— J'ai jonglé avec un éléphant, un jour, confia-t-il à Milo en lui tendant son livre. Lis donc.

— Selon le passage, s'étonna Milo, tu ne jonglais avec rien d'autre que l'éléphant. Est-ce que ça compte ?

— Ça compte, quand c'est un éléphant.

— Akram, bon sang, tu es d'une force prodigieuse !

— Disons que je suis aussi fort que le réclame mon art. Ni plus ni moins. Allez, file faire tes pompes.

Milo fit mille pompes avec Satan sur le dos : le chameau se plut même à le couvrir de bave et d'une sorte de ganache suspecte.

Les jours passèrent encore. Les nomades allaient et venaient dans l'oasis. Milo rêvait. L'au-delà et la terre menaient leur petite vie. Les vents désertiques balayaient les dunes, érodant ceci, ensablant cela, comme des vents du désert, quoi.

La première fois qu'ils se produisirent au bazar, ce fut Milo qui lança la représentation. Il s'empara de trois tee-shirts « Dans le désert, je joue mon CHAUD ! » sur l'étal d'un jeune marchand.

Quelques secondes plus tard, les tee-shirts virevoltaient dans les airs, gracieux comme des cygnes.

— Ooooh ! lâcha la foule alentour comme un seul homme en formant un cercle autour de lui.

— Bonjour à toutes et à tous ! salua Milo. Mes amis, préparez-vous à une démonstration de jonglage scientifique des plus surlecutifiantes ! Je vous recommande vivement, après la représentation, d'aller jeter un coup d'œil à l'étal de cet homme distingué qu'est... C'est quoi, votre nom ? Moudi ? L'étal de cet homme distingué qu'est Moudi !

Moudi s'apaisa.

Le spectacle suivait toujours le même schéma : Milo demandait à la foule de lui lancer quelques objets, et les spectateurs lui jetaient leurs

sandales, un Frisbee... Il jonglait avec, devant lui, dans son dos. Un jour, il s'amusa avec trois dindes et une douzaine d'œufs quand il déclara...

— Ne me dites pas que vous n'avez rien de plus palpitant à m'offrir ?

Et, sur ces mots, on lui lança un bébé.

Le nourrisson jaillit, hurlant, de la foule, vrilla par-dessus les spectateurs du premier rang.

Milo manqua de se figer d'effroi et, comme toute l'assemblée, écarquilla les yeux, bouche bée... et le réceptionna sur son avant-bras, calant avec délicatesse et fluidité sa tête au creux de sa paume !

Mais voilà que, soudain, on lui en jeta un autre, de bébé ! Puis un autre !

Milo n'avait pas le choix : ses réflexes aiguisés, il les rattrapa et, la seconde suivante, il jonglait avec trois bambins en pleurs.

La foule approcha comme un seul homme, les mains tendues, inquiète, avançant, reculant, avançant, reculant encore : personne ne voulait perturber les mouvements du jongleur. Et l'assistance de grossir, gonflée par le vacarme : de tout le bazar, on accourait, découvrait et restait, médusé, le souffle coupé.

Mais, bien vite, Milo – qui avait été père, mère et bébé bien des fois au cours de ses précédentes vies – se rendit compte que quelque chose clochait : ces bébés lui semblaient bien raides, leurs cris bien trop répétitifs...

Des poupées.

Une canaille lui avait envoyé des poupées arrachées à l'étal d'un couple de marchands proches qui... Ah, eh bien voilà, un couple de marchands proches qui rappliquaient justement en agitant les bras !

Un, deux, trois : Milo leur renvoya leurs articles.

Un, deux, trois : la foule comprit enfin.

S'ensuivirent quelques secondes d'un silence troublé et hésitant, puis... un tonnerre d'applaudissements qui dura une éternité.

Akram était là, abasourdi par la performance et aussi rassuré que tout un chacun.

— Salue ton public et filons d'ici, dit Akram à Milo en s'approchant.

— Mais ! protesta Milo. On n'a pas encore jonglé en tandem avec les épées et l...

— Tu ne peux espérer mieux que ce que tu viens de leur offrir, lui expliqua Akram. Achève toujours ton numéro après son bouquet final, quel

qu'il soit. Allez, filons !

Milo salua la foule, récupéra son tas de pièces, puis Akram et lui allèrent s'acheter des tacos. Et voilà, Milo venait de faire ses débuts de jongleur professionnel.

Cette nuit-là, il fit un rêve aussi merveilleux que terrible : lors de son numéro, un spectateur lui lançait une femme. Suzie.

— Suzie ! hurla-t-il en rêve, la rattrapant avec une dextérité et une grâce expertes.

— C'est inutile, Milo, lui dit-elle.

Avant même qu'il puisse lui répondre, le cosmos l'arracha à lui une fois de plus, l'étira jusque dans l'oubli, tandis que sa paume abandonnait la joue de Milo.

— Nooon !

Ses doigts s'allongeaient, doux, chauds sur son visage, alors qu'elle disparaissait, filait d'une dimension à l'autre et...

Milo s'éveilla. Il sentait encore la douceur et la chaleur de la main de Suzie sur sa joue. Au-dessus de lui, dans l'obscurité, un souffle tiède doublé de bruits de mâchouillements baveux. Une longue silhouette sombre lancée à l'intérieur de sa tente...

— Roh, fion de gazelle, Satan ! hurla Milo en repoussant d'un coup sec la tête de l'animal.

Il sortit précipitamment, manquant de renverser sa tente.

Titubant dans la nuit, il essuya d'une main son visage en sueur – et couvert de bave de chameau –, tout en cherchant du regard le seau d'eau à la lueur des étoiles.

— Milo ! l'interpella Akram en sortant de sa tente. Milo, que se passe-t-il ? Tu ne te sens pas bien ? Sommes-nous assiégés ?

Milo lui expliqua la situation en crachotant le mucus de Satan.

Akram se mit à rire.

— Ce n'est pas drôle, répliqua Milo. Ses mesquineries font de ma vie un enfer.

— Je vais te dire pourquoi c'est drôle, répondit Akram. Primo : oui, c'est un vicelard. C'est un chameau, après tout. Deusio, et c'est le plus amusant : tu sembles ne pas saisir du tout la raison pour laquelle il t'accorde autant d'attention. Ne comprends-tu pas qu'il t'aime ?

Milo s'assit dans le sable. Il resta silencieux. Akram, lui, partit leur acheter des roulés à la cannelle. Son maître avait raison. Milo le sentait, au fond. Il sentit son cœur s'attendrir à cette seule pensée. Mais il restait une chose qu'il ne saisissait pas...

— Pourquoi ? demanda-t-il à Akram à son retour.

Akram haussa les épaules, tendit à Milo un roulé à la cannelle, et ils mangèrent en silence.

— Parce que tu es gentil avec lui, finit-il par suggérer à Milo, et ce, malgré ses défauts ? Ou peut-être parce que tu as été une chamelle dans une vie antérieure ? Qui sait !

Satan sortit de la tente de Milo, s'approcha de lui et souffla sur son visage. Milo leva une main et caressa l'encolure de l'animal.

Satan émit un bruit ignoble et lui mordilla le bras avec tendresse.

Le lendemain, Milo et Akram parvinrent à jongler en tandem, s'échangeant de jolies jeunes filles, des pommes qu'ils croquaient avant de les renvoyer, des couteaux, des torches enflammées, des bibelots en porcelaine et de petites figurines en verre.

En une sorte de *slow-motion* hollywoodien, ils jonglèrent même avec des bulles et des ballons.

Ils regagnèrent leurs tentes leurs sacs remplis d'argent.

Les jours se succédèrent.

Une fois, sur une idée émise et orchestrée par Milo, ils jonglèrent avec des seaux remplis d'eau, prouesse de force et d'endurance. Lors d'un autre numéro, ils jonglèrent avec des balles de caoutchouc en simulant, de quelques rebonds, une sorte de gigantesque machine à pop-corn.

Très vite, il devint manifeste que l'élève avait dépassé le maître.

Akram ne semblait pas du genre jaloux et, au fil du temps, son livre traitait de plus en plus de Milo et de moins en moins de lui-même. Du jour où Milo avait jonglé avec trois femmes endormies sans les réveiller ; de celui où il avait jonglé avec un tas bien ordonné de briques qu'il avait peu à peu relancées trois mètres plus loin en un tas tout aussi ordonné ; des fois – nombreuses – où Milo hurlait « Suzie ! » dans son sommeil et refusait ensuite d'en parler, ronchonnant comme un gosse s'il le pressait un peu trop de questions. De toute évidence, il était en plein déni, ce petit : il cachait un secret.

Un soir, Akram vint trouver Milo et se planta devant lui : assis, les yeux rivés sur la lune, il malaxait le sable avec nervosité. Satan s'était installé près de lui et dormait en ronflant comme un moteur à vapeur saturé de vomi.

— Mon ami, lui dit Akram, tu as besoin de te changer les idées. Allons en ville mettre un peu de piment dans ton quotidien.

— Ça va, répondit Milo d'une voix à peine audible.

Akram soupira.

— Tu ne peux pas t'oublier dans le travail, insista-t-il.

Milo sortit un peu de sa torpeur.

— Je ne m'oublie nulle part, je me concentre : c'est comme ça qu'on accède à la maîtrise. En te voyant, les gens te prennent pour un type obsessionnel, mais toi, tu es le seul à comprendre véritablement ta démarche et son but.

— Et ce but, c'est ?

— La perfection.

— Perfection, mon cul ! Et je te le dis avec tout le respect que je te dois. Tu fuis quelque chose, voilà tout.

— Toi aussi, Akram, comme la plupart des gens. On tente tous de repousser l'inéluctable le plus longtemps possible, de le tenir à bonne distance.

— Tu as raison. C'est tout à fait vrai. Tu marques un point. Cela étant, jamais je n'ai vu personne en arriver à de tels excès. Tu t'entraînes, tu exécutes ton numéro, tu dors, et tu viens t'asseoir ici avec ton chameau démoniaque... Est-ce une vie, même dans l'au-delà ?

— Ça, c'est mon problème.

Milo cessa de malmener le sable, et Akram partit seul en ville.

Le lendemain, de nouveaux arrivants se présentèrent à l'oasis et traversèrent le bazar à dos d'éléphants.

— Des éléphants, annonça Milo à Akram.

— Des éléphants, oui ! s'enthousiasma Akram. Quelles magnifiques et majestueuses créatures ! As-tu déjà été réincarné en éléphant ? Moi, oui, à l'époque de... (Milo dévisageait les animaux d'un regard peu rassurant.) Milo... N'y pense même pas.

Mais Milo s'approchait déjà du premier – et du plus grand – des éléphants, un animal superbe drapé de tissu brodé de bijoux : il avait les

défenses peintes et transportait plusieurs nomades bien vêtus dans son howdah. Milo s'adressa avec jovialité aux nomades qui semblaient amusés par ce qu'il leur racontait.

— Milo ! aboya Akram en venant se caler à côté de lui. Non !

— Tu y es bien arrivé.

Akram se tritura les pouces.

— J'y suis arrivé, oui et non...

— C'est dans ton bouquin...

— Oui, ça et plein d'autres choses. Ce n'est qu'un livre, hein.

Les nomades descendirent du howdah, et Milo vint se placer sous l'éléphant.

— Dieu est bon, lâcha Akram. Et il protège les inconscients.

Sauf que pas tellement.

Milo tremblait, poussant de toutes ses forces le ventre énorme de l'animal. Jusqu'au dernier muscle de son corps – et ils avaient gonflé de sacrée belle manière depuis le début de son apprentissage – vibrait sous l'effort, mais le souci pour Milo, c'était que son entreprise n'avait pas de réel espoir de réussite. L'éléphant grogna. Non qu'il fût gêné : pour tout dire, il semblait même vouloir aider l'étrange bipède à la détermination terrifiante qui s'échinait sous lui. Seulement, il ne comprenait pas exactement ce qu'il était censé faire, l'animal.

Malheureusement pour Milo, certaines actions relèvent de l'impossible : l'être a ses limites, le cosmos ses absolus.

À l'aide de l'une de ses sandales, Akram traça un cercle dans la poussière pour délimiter scène et tribune. Peut-être son ami avait-il besoin d'une telle leçon d'humilité. Peut-être qu'après cela ils quitteraient la ville, s'expatrieraient quelques mois.

Et puis, tout à coup, le cul de l'animal fut soulevé de terre ; un chouia, mais tout de même !

— Ooooh ! s'extasia la foule.

L'éléphant trompeta discrètement, surpris peut-être, et, une longue seconde plus tard, les pattes avant de l'animal s'élevèrent à leur tour.

Un silence total et médusé envahit l'assemblée.

Cela ne dura pas bien longtemps, et le pachyderme ne fut pas hissé bien haut – une petite dizaine de centimètres, à peine –, mais il était indéniable

que l'espace d'un instant, là, sous les yeux de tous, un homme soulevait un éléphant.

Après un « PFIOUU ! » exténué, Milo tomba à genoux, l'éléphant retomba sans grand heurt, et la foule exulta en lui lançant une pluie de pièces.

Akram fusa vers son ami, invita d'une main l'éléphant à se pousser, puis aida Milo à se relever : sauf que Milo, après s'être redressé à moitié, retomba comme un soufflé au rabais.

— Je crois que je me suis brisé le corps entier.

— Tu t'attendais à quoi, en même temps !

— À soulever un éléphant, et c'est ce que j'ai fait.

Akram empoigna Milo, le cala sur son épaule façon pompier, puis l'emmena hors de la ville.

— On était loin du numéro de jonglerie, quand même.

— Garde tes remarques pour ton livre, rétorqua Milo avant de s'évanouir.

De s'endormir, plutôt. Akram l'installa dans sa tente et alla le voir de temps à autre, enjambant chaque fois Satan installé au côté de Milo.

Peu à peu, le sommeil se mua en coma. En demi-coma, peut-être, puisque Milo se réveillait parfois, buvait un peu, grignotait, mais finissait toujours par retomber comme une souche dans un sommeil profond.

Les jours s'écoulèrent – cela dura une semaine pour être exact – et, au beau milieu d'une nuit fraîche et venteuse, quelqu'un vint soulever le battant en toile de la tente d'Akram : c'était Milo qui se tenait là dans l'obscurité. Akram alluma une bougie.

Oui, c'était bien Milo, finalement réveillé et en bonne forme, semblait-il. Il était peut-être un peu plus mince désormais, mais ça avait l'air d'aller. Tout du moins, c'est ce que se dit Akram avant de voir le regard de son ami.

Déjà, avant l'épisode de l'éléphant, les yeux de Milo s'étaient mis à briller d'une lueur étrange et insondable. Eh bien, cette même lueur s'était intensifiée, comme si une pleine semaine de rêveries l'avait attisée.

— Je suis venu te dire au revoir, mon ami, annonça Milo. Et te faire savoir combien je te suis reconnaissant pour tout ce que tu as fait.

— Au revoir ? Mais, Milo – Dieu est bon ! –, où crois-tu donc aller comme ça ? Tu n'es pas en état de...

— Je dois partir, m’isoler, l’interrompit Milo. Je dois apprendre à jongler avec de l’eau.

Dehors, le vent redoubla.

Satan rota.

— Milo, écoute, je t’en prie : personne ne peut jongler avec de l’eau ! Entends-moi bien : l’éléphant, ce n’était qu’une question de seuil de difficulté. Il était lourd, plus lourd que tout le reste, mais, au moins, il avait une consistance qui te permettait de le saisir, de le manipuler...

Akram s’abandonna à un silence consterné.

— Dieu est bon, conclut Milo.

Et il quitta la tente.

Pendant une semaine, il traversa le désert sur le dos de Satan, laissant le chameau aller où bon lui semblait. Quelle importance, de toute façon ? Il s’assouplissait les doigts encore et toujours, jonglait avec des pierres.

Au bout d’une semaine, donc, et par un hasard total, Milo se retrouva près de l’oasis où il avait rencontré Akram pour la première fois, à la source de ce cours d’eau qui menait on ne savait où. Là, il s’arrêta, planta sa tente et trempa les mains dans l’onde.

Les voyageurs qui le croisèrent ici lui donnèrent bien des noms : l’ermite jongleur, l’ermite scrutateur, l’ermite qui fout de l’eau partout ou l’ermite au chameau diabolique.

S’ils avaient de la chance, les Bédouins le trouvaient d’humeur relativement sociable, et il jonglait pour eux avec des noix, des cailloux, des boules de boue, voire leur organisait un spectacle, jonglant avec tout ce qu’ils lui lançaient. D’autres fois, on le trouvait assis tout au bord de l’eau : le regard fixe, il ne clignait jamais des yeux. Ce n’était pas son reflet qu’il semblait observer, mais quelque chose situé plus profond, si profond que cela échappait à la vue. Parfois, aussi, on le trouvait qui barbotait dans l’eau comme un gosse, et jamais il ne paraissait embarrassé d’être ainsi pris sur le fait. Quoi qu’il en fût, il se montrait toujours généreux et accueillant, quand bien même un brin renfermé. Son chameau, lui – et bien malheureusement –, était intenable, mais qui peut blâmer un homme pour la malice de son chameau ? Encore moins un saint homme, ce qu’à leurs yeux Milo était indubitablement.

Les étoiles tournaient dans le ciel, la lune et le soleil poursuivaient sans faute leur course quotidienne, et le désert avançait en vagues lentes, muant

sans finir.

Un jour que Milo regardait dans l'eau en essayant non d'y voir le visage de Suzie, mais d'y découvrir le secret qui donnerait à l'élément sa substance, un grand voyageur vêtu d'une éclatante robe verte arriva de l'aval. Masqué par le bas de sa coiffe, il s'appuyait sur une grande canne de marche.

— Ah ! lança le nouvel arrivant en s'approchant. Te voilà !

Milo leva la tête et cilla. Parfois, ici, il lui arrivait d'avoir des hallucinations.

Ce voyageur, cependant, était bel et bien réel. C'était une femme. Elle retira sa coiffe, s'agenouilla et tendit vers Milo deux grosses paluches d'un autre monde.

— Mamoune..., croassa-t-il en la laissant le prendre dans ses bras.

Il lui trouva un peu de nourriture, alla lui chercher une tasse dans sa tente, et prévint son chameau qu'il avait tout intérêt à ne pas vomir sur la dame. Ils s'assirent pour prendre leur repas sans rien dire, jusqu'à ce que le soleil disparaisse sous l'horizon.

— Par toutes les flammes de l'enfer, Milo, qu'est-ce qui t'a pris ?

Il marmonna une réponse inintelligible à propos d'eau et de jonglerie.

— Je n'ai jamais entendu quelque chose d'aussi crétin, Milo. On ne peut pas jongler avec de l'eau.

— Si j'y arrivais, malgré tout, ce serait une preuve de perfection, non ?

Mamoune défit sa robe et entra dans l'onde.

— Alors, c'est cela, le fin mot de l'histoire ? lui demanda-t-elle, dubitative, en flottant sur le reflet des étoiles. Parce que ce que tu fais dans l'au-delà ne compte pas, tu sais... Tu le sais, hein ?

Milo dit qu'il s'en doutait un tout petit peu, au fond.

— Tu sais très bien ce que c'est, le fin mot de l'histoire.

Elle nagea si loin dans la pénombre qu'elle ne fut bientôt qu'une forme vague, une ombre, une voix.

— Oui. Bien sûr que je le sais.

Silence.

Milo était pas mal doué en silence. Il laissa celui-ci durer un sacré bout de temps.

— Si l'Âmultime l'a engloutie, finit-il par dire, à quoi bon ?

Mamoune se rapprocha de lui et, d'une grande main chaude et rassurante, lui saisit une cheville.

— Ça, tu es le seul à pouvoir y répondre. C'est à toi de choisir, Milo : soit tu restes ici à boudier comme un enfant, soit tu prends ton destin en main. Peut-être que tu n'obtiendras pas ce que tu cherches, c'est certain... Mais quoi, alors ? Tu vas abandonner, comme ça, baisser les bras ? (Milo s'apprêtait à réagir, mais elle l'interrompit.) Regarde-toi..., lâcha Mamoune, dépitée.

Milo se regarda. Ça lui prit quelques secondes, le temps que ses yeux s'habituent à la lueur des étoiles, mais il finit par voir – pour la première fois depuis bien longtemps – son reflet dans l'eau.

Il n'y avait plus grand-chose à voir qu'un squelette, ou peu s'en fallait : la peau sur les os, les yeux caves... Ses robes faisaient sur lui comme un linceul.

— Retourne au cycle, Milo. Retourne au cycle et essaie.

— Que veux-tu que j'essaie ? lâcha-t-il d'une voix râpeuse.

— Ce que je veux que tu essaies ? (Ah, ça y est, elle était en pétard.) Tu te moques de moi ? T'es con-con ou quoi, petit égoïste ? D'atteindre la perfection, bien sûr ! Tente quelque chose ! C'était quoi, tiens, la vie la plus chouette que tu aies vécue ? Enfin, chouette, ce n'est peut-être pas le mot le plus adapté à ce que j'essaie de te d...

— Quand j'étais le capitaine Gworkon, répondit Milo.

— Oui ? D'accord. Plutôt pas mal comme choix. Eh bien, tu crois que le capitaine Gworkon serait resté planté là, assis dans le désert, calé comme un vieux flan devant son reflet ? Non ! Il s'en serait retourné au cycle, et il aurait passé une autre vie à...

— Jongler ?

Mamoune enserra plus fort sa cheville.

— Milo, bon sang, si tu crois qu...

— Tout doux, je plaisante. Il s'en serait retourné au cycle et aurait passé une autre vie à se démener pour éradiquer le mal.

Il se leva et commença à défaire ses robes. Derrière lui, Satan se leva aussi.

Pourquoi pas, après tout ? Elle avait peut-être raison. Il y avait dans la naissance quelque chose de l'égarement, aussi, alors pourquoi pas ?

— Va, dit Mamoune. Va combattre le mal. Combats-le à la perfection, puis reviens-nous. Tu verras que tu changeras d’avis sur tout ça.

Et mon cul, c’est du poulet, tout ça..., songea Milo.

Mais il se força. Après tout, n’était-il pas le taulier du cycle avec son demi-million de lundis matin au compteur ? S’il y avait quelque chose que les sages, hommes et femmes, savaient bien faire, c’était de tordre le cou à l’apitoiement ou à quelque autre obsession, mettre un pied devant l’autre et aller de l’avant.

Vous comprenez, non ? Vous feriez quoi, à sa place ?

Ben, comme le sage que vous êtes, vous entrez dans l’eau sombre d’une oasis paumée, et vous commencez à faire votre choix parmi toutes les existences possibles qui défilent devant vous. Sauf que, alors que vous vous apprêtez à plonger, il faut qu’une sorte de beuglement déchirant s’élève de la berge, et vous vous retournez, et il y a cet animal là-bas, sur le sable, qui vous regarde, ce gros animal dégueu qui ne peut piffrer personne à part vous. Il vous aime, même, ce con, parce que, qui sait, il vous prend peut-être pour une chamelle un peu chelou. Et puis, il a ce regard qu’ont les bêtes quand elles ne savent pas si vous reviendrez ou pas. Et vous, ben, vous avez eu et avez été assez de chiens pour savoir que ça fait plus de mal qu’autre chose de rebrousser chemin pour un dernier adieu, mais vous le faites quand même. Et l’animal vous bave dessus, vous salope le pantalon, le pull, et son petit cœur éclate, le vôtre aussi, tous les cœurs du monde éclatent comme une poêlée de pop-corn au milieu de ce vieux désert de merde, et vous avez les boules, vous vous faites pitié, et c’est dans cet état d’esprit merdique que vous plongez et que l’eau vous prend, vous fait tout oublier, tout, à l’exception de ce qui fait la singularité essentielle de votre être, cette capsule de sauvetage dans laquelle se jette votre âme, avant de filer droit vers votre neuf mille neuf cent quatre-vingt-dix-huitième vie.

POMME-POMME GIRL

Elle s'estompait un peu plus chaque jour.

Elle apercevait de plus en plus le soleil à travers sa paume, comme un tatouage rougeoyant sur sa peau.

Quelle merde..., pesta Suzie intérieurement.

Elle finirait par disparaître tout à fait. Bien trop tôt, quoi qu'il arrive.

Qu'est-ce que cela lui inspirait ? Cela dépendait de son humeur du moment. De son degré de frustration, notamment. Parfois, elle jubilait presque d'en finir bientôt et de ne plus avoir à se soucier de tout ça ; d'autres fois, elle se laissait aller à une sorte d'espoir farouche, se disait que Milo finirait par la retrouver, ou que ce serait-elle qui le trouverait. L'univers finirait par estimer qu'elle avait raison, après tout, et qu'un tout petit déséquilibre, ce n'était pas non plus la mort.

Elle errait, se déplaçait d'un lieu à un autre dans une brise de feuilles dansantes. Parfois, elle se laissait porter par les courants de l'au-delà, se matérialisait sur telle plage ou dans tel restaurant, sur un parking, à bord d'un bateau, dans une cuisine ou un centre de recyclage.

L'univers ne devait pas prendre au sérieux cette histoire de démission, car il la mena un jour au chevet d'un roi nigérian à l'agonie.

— J'ai dit que je raccrochais.

Le boa cosmique de l'univers l'enserra, grogna, les enveloppa en sifflant, elle et le roi.

— Si l'univers et vous pouviez vous disputer ailleurs, soupira le roi, ce serait fort sympathique, car mon présent changement d'état me demande déjà de prendre pas mal sur moi.

Du vent. Des ombres. Suzie partait.

Milo était-il ici, au même endroit qu'elle, ou sur une autre planète à vivre l'une de ses dernières vies ?

Mue par son instinct, elle évitait les lieux trop peuplés et se focalisait sur les endroits plus isolés, en périphérie, ces refuges où se rendaient les épuisés, les fuyards ou ceux qui, comme elle, cherchaient désespérément quelque chose.

Une fois, elle sentit qu'elle se trouvait à un endroit où Milo était passé avant elle. Elle percevait sa présence comme une empreinte floue dans le sable mouillé, évanescence et désormais disparue. Ne restait de son passage qu'un vieux chameau baveux affreusement dérangeant.

La poussière, le vent, l'isolement : les humains, elle l'avait appris par expérience, aimaient se reclure en ce genre de lieux. Plus que toute autre espèce, ils avaient parfois ce besoin fondamental de fuir, de disparaître quasi entièrement et de tout recommencer à zéro. De recréer à partir de rien. Elle se prit à repenser à un homme qu'elle avait connu il y a longtemps. Un ami. Le seul humain qui, à part Milo, aurait pu la comprendre un peu. Un homme qui lui avait valu la plus virulente dispute de toute sa vie.

Il s'appelait Francesco et vivait en Italie.

Francesco venait d'une famille très riche et jouissait d'une propriété somptueuse. Il était beau, intelligent et élégant. Il avait passé les premières années de sa vie à s'éclater comme un beau diable avec ses amis : à boire, à chanter, à danser et à s'envoyer en l'air. Et puis, un jour, Francesco et ses copains n'eurent pas d'autre choix que de partir à la guerre. Leurs familles les aidèrent à enfiler leurs armures, leur achetèrent des chevaux et les virent partir hilares, chantant à tue-tête avec leurs bannières colorées. Presque aussitôt, ils furent tous capturés et jetés en cachot étranger. Leur situation était bien embarrassante, certes, mais les jeunes amis tâchèrent de faire contre mauvaise fortune bon cœur : ils chantaient, se racontaient des histoires, se défiaient les uns les autres pour voir qui tuerait le plus de rats ou avalerait le plus d'insectes. Et puis, la guerre s'acheva, et ils rentrèrent chez eux, chansons à la gorge.

— *Bentornato, figlio !* s'exclama son père en serrant Francesco dans ses bras et en le couvrant de baisers.

Il l'employa aussitôt dans l'entreprise familiale où il devait acheter et vendre des vêtements élégants.

Peut-être que c'est ce qui le rendit malade. Quelque chose le rendit malade, en tout cas. Les membres de sa famille étaient à ce point persuadés qu'il était mort, même, au vu de son état, qu'ils le drapèrent d'un linceul. Suzie était, pour tout dire, à deux doigts de déposer un baiser sur son front et de renvoyer son âme dans l'au-delà quand, subitement, il se rassit sur son lit de mort et lança :

— *Gesù, non so cosa darei per una ciotola di zuppa...*

« Doux Jésus, ce que je ne donnerais pas pour un bol de soupe... »

Ce genre d'incidents arrivaient de temps à autre. En théorie, Suzie aurait dû, comme elle le faisait d'ordinaire, s'envoler chez elle, repartir, mais quelque chose chez le jeune homme l'intriguait. Il irradiait une lumière singulière, comme si la maladie avait libéré chez lui quelque trait dont elle ne savait s'il s'agissait de bienveillance ou de malice.

Sa convalescence confirma qu'effectivement Francesco avait viré frappingue : il manquait jour après jour de travail, passait tout son temps dans les prés et les bois à courir après les oiseaux, à plonger tout nu dans les rivières et à tenter de caresser les daims. Ses amis, ses voisins, tous riaient de lui à ne plus en pouvoir, mais lui riait avec eux, se dénudait et quittait la ville, pour ainsi dire, à poil. Il finit par s'installer dans les ruines d'une vieille chapelle de pierre en pleine nature où il se nourrissait de fruits secs, de baies, et vivait à sa guise.

— *Questo è folle !* hoquetaient les villageois. Le bougre ! Il vit heureux et fait ce que bon lui semble ! Quelle mouche l'a piqué ?

Certains partirent même le trouver en pleine nature pour le lui faire remarquer.

Francesco ne leur répondit pas avec des mots, mais avec des actes : il continua à être heureux là, juste sous leur nez. Cela outragea certains de ses visiteurs, de fait, au point qu'ils rentrèrent chez eux et donnèrent du pied un peu partout dans leur maison. D'autres, en revanche, décidèrent de rester : petit à petit naquit une petite communauté, et elle était formée des plus adorables individus qu'il était possible de croiser en ce monde. Là, vêtus de guenilles, ils se nourrissaient de leurs baies et réparaient la vieille chapelle, pierre après pierre. Des animaux finirent même par les rejoindre : oiseaux, daims, écureuils, grenouilles, crapauds et consorts.

Suzie n'en revenait pas : les humains, d'après son expérience, semblaient toujours perversément attirés par la souffrance et la peine. Ces

fous-là, qui ne juraient que par la simplicité et le bonheur, lui rappelaient un peu Milo – qui était alors parti mener une vie de petit lapin au Japon –, et s'ils n'y prenaient pas garde, il risquait fort de leur arriver l'une de ces deux bricoles : soit ils répandraient leur joie de vivre aux quatre coins de la terre et en feraient un monde meilleur, soit ils mettraient leurs voisins mal à l'aise au point qu'ils finiraient au bûcher.

Suzie alla jusqu'à prendre forme humaine pour en avertir Francesco.

— Le bonheur, ça fait paniquer les gens à bloc, Francesco..., lui dit-elle.

Il se contenta d'un sourire sans cesser ce qu'il était en train de faire et, durant ce même échange, quelque chose de fou se produisit : ils se virent l'un l'autre. Ils se virent vraiment ; chacun voyait ce qu'était l'autre.

Francesco découvrit l'identité de Suzie, et fut quelque peu surpris de voir la Mort traîner près de sa petite chapelle. Il n'en fut pas contrarié, en revanche, car, après tout, la mort faisait partie de la nature ; elle n'était guère qu'une porte, au final, vers autre chose. Qui plus est, il la trouvait sacrément jolie.

Suzie, elle, vit jusque dans les tréfonds de l'âme de Francesco : elle vit qu'il deviendrait un illustre parangon de paix et de bonté, et qu'il ferait de ce monde un monde meilleur. Il était terriblement important qu'il pût poursuivre son grand œuvre pour que son exemple puisse se répandre.

Mais elle perçut autre chose en lui. Quelque chose de bien plus sombre : Francesco, sans le savoir, était encore malade. Sa maladie était simplement dormante et, bientôt, elle s'éveillerait et l'emporterait. Elle le vit, ce mal, comme l'on aperçoit une ombre filer et disparaître sur le lit d'une rivière.

Et elle décida de s'interposer.

Elle se dégotta des guenilles et se joignit à la communauté pour réparer la chapelle.

Ses paumes et ses plantes de pieds se couvrirent de cals. Elle tentait elle aussi de caresser les animaux, mais ils la reconnaissaient et gardaient leurs distances. Francesco se rendit à pied à Rome – sans chaussures – et s'entretint avec le pape, et ce dernier, séduit, le prit en affection et le bénit. Après cela, de plus en plus de gens vinrent vivre près de la chapelle, et ils ne venaient pas pour se moquer et assister à un spectacle humain étrange et perturbant, mais pour apprendre de ce qui se passait ici.

Peu de temps après, la maladie de Francesco s'éveilla, se fit de plus en plus menaçante, et Suzie sentit qu'elle devrait bientôt s'acquitter de sa

sinistre tâche : l’embrasser sur le front pour le faucher. Mais elle n’en fit rien.

Elle se garderait bien de commettre la même erreur qu’avec la baleine : elle ne tenterait pas, une fois que son âme aurait quitté son corps, de l’y renvoyer. Non : elle se concentra sur l’ombre – sur le mal –, la renvoya au caillou anatomique sous lequel elle se planquait et lui intima de se tenir tranquille.

Il s’avéra que Francesco ne souffrait guère plus que d’un petit rhume. Une journée s’était passée depuis que sa maladie s’était déclarée, et il était de nouveau sur pied, assez frais pour réunir quelques disciples et aller nourrir les lépreux.

Suzie sentit très vite qu’elle paierait cet affront au prix fort et, de fait, environ une semaine plus tard, et alors qu’elle cherchait une pierre parfaite pour consolider la porte de la chapelle, elle vit une haute et pâle silhouette sortir du bois à cheval.

L’un des autres messagers de la mort.

L’homme se faisait appeler Zaazeemozogmelaffello-Ba-Tremuloso-Ba-Jalophonso-Umbertoaawiigsheetossalavagredorro-Ba.

— Alors ? lui demanda la petite tranche d’univers en s’approchant de Suzie. Où est-il ?

Suzie venait justement de repérer un tas de pierres prometteuses. Elle en ramassa une et la brandit d’un geste quelque peu menaçant, du moins l’espérait-elle.

— Où est qui ?

En fait, elle essayait d’être menaçante tout en prenant un air innocent. Avec un rictus de dégoût, l’autre lança son cheval en direction de la chapelle.

— Tu ne le faucheras pas ! s’écria Suzie.

Elle serra la pierre un peu plus fort. Elle n’hésiterait pas à la lui lancer au besoin.

Il s’arrêta.

— Suzie, dit-il. Que se passe-t-il ? Tu sais bien que tu manques à tes devoirs.

Elle acquiesça.

— M’en fous.

Confus, il descendit de sa monture.

— Explique-moi, s'il te plaît. Et aurais-tu la gentillesse de poser cette pierre, je te prie ? Tu sais aussi bien que moi que tu ne comptes pas m'agresser.

Elle lâcha la pierre.

— C'est un homme important.

— Je n'en doute pas, Suzie. Et je suis désolé qu'on en soit arrivés là, mais c'est indispensable à l'équilibre du grand tout.

— Parfois, le grand tout se plante.

— Ce n'est pas à toi d'en juger, Suzie.

Le regard de Suzie s'embrasa.

— Ça, c'est moi qui décide ! Tu aimes les pommes ?

— Les p... les pommes ?

Elle venait d'avoir une idée.

— Tu peux le faucher à condition de me battre à un jeu.

— Oh ! Quel jeu ?

Les émissaires de la mort étaient incapables de résister à un défi.

Suzie sortit deux petites pommes vertes de ses poches.

— On jette chacun une pomme : celui qui lance la sienne le plus loin a gagné.

La Mort prit un air aussi troublé que soupçonneux.

— Ce n'est pas vraiment un jeu, ça...

Elle lui lança l'une des pommes.

— Un...

— Bon, d'accord, si tu veux.

— Deux... et trois !

Ils lancèrent tous deux leur pomme le plus fort possible et, soudain, un corbeau fendit l'air, s'empara de celle de Suzie et la porta par-delà les arbres, loin, avant de disparaître.

L'autre pomme tomba dans un vieux trou de piquet à une distance fort respectable.

— OK, ça compte pas..., se plaignit Zaazeem-machin-bidule-Ba.

Mais il n'en remonta pas moins sur son cheval et s'éloigna, penaud de s'être ainsi laissé bernier.

Suzie ne révéla pas à Francesco ce qui était arrivé, tout comme elle lui avait caché l'histoire derrière son petit rhume. Elle resta éveillée toute la

nuits, guettant la porte au cas où ZaaZeem-Ba tenterait de pénétrer en douce dans la maison pour faucher Francesco dans l'ombre. Mais il n'en fit rien.

Les années passèrent. Les étés succédaient aux hivers, les hivers aux étés. On venait à la chapelle, qui par curiosité, qui pour aider. Certains visiteurs finirent par fonder leurs propres communautés en d'autres lieux. Suzie finit par apprivoiser les animaux qui la laissaient désormais les caresser. Certains moururent, mais ils semblaient se dire que, bon, hein, au fond, c'était dans l'ordre des choses.

De temps à autre, un collègue de Suzie venait à cheval dans le pré proche – ou sous forme de petite tornade, de pluie ou de rayon crépusculaire – et, chaque fois, elle le mettait au défi. Tous, par ruse, elle réussissait à les faire repartir... Jusqu'au jour fatidique où l'ombre qui hantait Francesco sortit de sous sa pierre et refusa catégoriquement d'y retourner, qu'importe ce qu'elle entreprenait.

Francesco attrapa un rhume, et ses yeux se creusèrent. Suzie l'incitait à se lever, le tirait du lit, lui donnait ceci ou cela à manger et, même, poussait de temps à autre une petite gueulante, mais rien n'y faisait.

Quand certaines parties de son corps commencèrent à noircir, Francesco leva la tête vers elle.

— Assez, Suzie...

Et il avait raison.

Elle déposa un baiser sur son front et resta assise près de lui en lui tenant la main, tandis qu'il s'affaiblissait, s'éteignit enfin et ne fit plus qu'un avec le tohu-bohu cosmique.

Suzie ferma ses yeux éteints et fit au grand tout un joli doigt d'honneur.

Aujourd'hui, des siècles plus tard, Suzie repensait encore souvent à Francesco. Elle n'était pas la seule, d'ailleurs. Elle repensait à lui, surtout, quand elle se sentait perdue à la lisière des choses, qu'elle s'égarait dans les landes désertes, les sentiers oubliés du cosmos. Parfois, elle y cherchait Milo. Parfois, elle errait sans plus de but, trop lasse et aigrie pour être heureuse.

Il arrivait que d'autres vagabonds tournent vers elle ce long regard et lui demandent où elle allait.

— J'essaie juste de fuir l'univers, répondait-elle invariablement.

OceanofPDF.com

UN PANEL VARIÉ DE SUPERPOUVOIRS

Le capitaine Gworkon.

Milo avait combattu les forces du mal dans bien des vies, mais le capitaine G était de loin la plus remarquable de ses incarnations en la matière. Elle avait eu lieu durant ce que l'on a coutume d'appeler « le futur ». Il avait gagné à la loterie intergalactique et avait dépensé sa fortune en implants bioniques, demandant qu'on le métamorphose en cyborg atomique volant, après quoi il avait chassé moult redoutables pirates intersidéraux qu'il mettait aux fers et traînait devant la justice.

Dans notre bras spiral de la Voie lactée, le quatrième, le crime avait baissé de moitié.

À la grande surprise de Milo, cela ne fut pas du goût de tout le monde.

— Vous nous avez sauvés des affreux jojos, lui avait un jour fait remarquer une étudiante de master. Mais qui nous sauvera de vous, si un jour il le faut ?

Il ne s'inquiéta pas davantage de la question de la jeune fille, car, en général, ce genre de personnes revoyaient leur copie sitôt que leur propre vie était en danger.

Le surlendemain, ironie du sort, il sauva d'ailleurs cette même étudiante des griffes d'une harde de chienchons sauvages synthétiques.

— Je suis navrée de vous avoir posé une question si blessante, s'excusa-t-elle en déposant un baiser sur sa joue métallique. C'est si dur de se projeter... Je n'imaginais pas que...

— Qui le pourrait ? répondit-il. C'est fini, maintenant...

Genre.

Le mec.

Parfois, c'était encore plus évident, ces histoires de manichéisme : comme les fois où il était né musulman et que les chrétiens étaient les méchants, ou celles où il était né chrétien et que les musulmans étaient les méchants. Ces fois-là, il remerciait toujours Dieu de rendre les choses si simples.

D'autres fois, l'antagonisme était tout aussi simple à identifier, mais bien plus difficile à aborder, comme la fois où, ouvrier, il participait à la construction du tunnel sous la Crookshank : il arrivait que certains sas déraillent et que le chantier soit inondé, sonnant le glas de bien des collègues. Le hic, c'est que si vous vous plaigniez de soucis de sécurité, alors des brutes venaient vous traquer au campement en pleine nuit et annonçaient, témoins à l'appui, qu'un type correspondant à votre description avait cambriolé telle ou telle maison. Après ça, on n'entendait plus jamais parler de vous. Le message était clair : profitez de votre chance et bouclez-la.

Milo, pourtant, l'ouvrit bien grande et bien souvent, même lorsqu'ils vinrent le chercher au campement. En prison, après ce que certains qualifieraient d'accident, il avait craché du sang à en crever.

Parfois, la lutte était anonyme, comme la fois où, en plein ^{xxi}e siècle, on avait déclaré illégal l'achat en ligne de médicaments à bas prix. L'industrie pharmaceutique allait jusqu'à graisser la patte aux légistes pour que rien ne change, si bien que les frais médicaux avaient vite jeté à la rue des millions de personnes, quand ils ne leur avaient pas coûté la vie. Milo avait fait de la résistance en achetant ce qu'il voulait à qui il voulait où il voulait, et ça avait été ça, sa lutte contre le mal.

Parfois, les superhéros étaient innombrables, des citoyens lambda pianotant simplement sur leur clavier.

Plusieurs siècles plus tôt, Milo avait soulevé mille paysans contre l'opresseur : ils avaient marché jusqu'au château du seigneur et réclamé des impôts moins lourds, car la famine les condamnait tous.

Le seigneur, entre deux bouchées de dinde farcie, s'était levé et avait ordonné à vingt soldats de monter aux créneaux et de cribler les paysans de flèches : dix miséreux transpercés étaient morts au milieu des blés et des fleurs sauvages. Les neuf cent quatre-vingt-dix paysans restants avaient tourné les talons et s'étaient carapatés sans demander leur reste.

— Mais qu'est-ce que vous m'faites ? leur avait hurlé Milo en jetant des cailloux dans le dos des fuyards. On est des centaines, et eux à peine quarante !

Ç'avait été comme de voir un taon piquer un cheval.

Lorsque Milo avait été ce fameux joueur de saxophone, Mookie Underwood, il avait un jour traversé un pont qui donnait sur Selma, en Alabama, suivi par des centaines de femmes et d'hommes. De l'autre côté du pont les attendaient des policiers armés de matraques.

— Repartez d'où vous venez ! lancèrent les policiers.

Les manifestants ne rebroussèrent pas chemin.

Les agents de police les tabassèrent, s'acharnèrent sur eux, alors ils fuirent, mais les policiers les rattrapèrent et les violentèrent avec plus de rage encore.

Les flashes des appareils photo crépitaient, les caméras filmaient, et le monde entier fut témoin de la scène.

— Que le monde en témoigne..., lâcha Mookie qui s'étouffait, la gorge saturée de sang. Que l'humanité entière voie ça... C'est son cul qui se fait tabasser...

Combattre le mal se faisait aussi bien souvent dans la plus grande clandestinité.

Cordonnier, Milosevic Kocevar faisait la nique à la Waffen-SS en planquant des livres sous son plancher. Certains résistants abattaient des soldats allemands, d'autres faisaient sauter des chemins de fer, d'autres encore cachaient des bouquins ou des tableaux pour éviter qu'ils tombent entre les mains des nazis.

Milosevic, lui, sauvegardait une collection inédite et précieuse d'ouvrages pornographiques polonais. Lorsque la guerre prit fin, il l'offrit à un musée, et les conservateurs prirent grand soin – et un plaisir coupable – de la dissimuler. Aujourd'hui encore, elle n'est accessible que sur demande.

Lorsqu'il arriva dans l'au-delà à la suite de cette vie polonaise, Milo trouva Suzie devant une reproduction parfaite de l'entière collection.

— Tu as risqué ta vie... pour ça ? lui demanda-t-elle.

Les expressions sur son visage furent aussi variées qu'intenses, tandis qu'elle découvrait certains dessins et clichés particulièrement surprenants, dont quelques-uns mettant en scène des poneys.

— Quand des vilains s'en prennent à l'art et à la pensée, expliqua Milo, alors toute forme d'art et de pensée devient plus précieuse encore. C'est s'aventurer sur une pente fort glissante que de dire aux gens ce qu'ils devraient ou ne devraient pas voir, écouter ou lire, tu sais ? C'est ça, le mal, un mal bien réel et d'une rare puissance. Ce que j'ai sauvé, c'est la possibilité pour chacun de voir ceci et de faire son choix.

— Je vois..., murmura-t-elle. Je comprends.

Pendant un mois, facile, dès que Milo avait le dos tourné, Suzie ouvrait l'un des ouvrages.

— Je combats le mal, moi aussi, disait-elle.

— *Rozumiem* (« Je comprends »), répondait-il en polonais.

OceanofPDF.com

L'ABATTOIR

Covington, Ohio, 1948-1972

Quand une âme s'est réincarnée près de dix mille fois, la naissance devient moins éprouvante.

Milo se remit bien des multiples compressions et de l'aveuglement soudain. Bien entendu, comme n'importe quel autre nouveau-né, il ne saisit pas immédiatement qui ou même ce qu'il était, mais le temps passa, et il finit par comprendre.

Il apprit, déjà, ce qu'étaient les émotions : parfois, il se sentait plein d'une bonté immense, éclatante ; d'autres fois, il était craintif ou calme. Parfois, aussi, il enrageait. D'ailleurs, il s'était rendu compte que quand il enrageait, on le nourrissait.

Au-delà d'une certaine astuce et d'une grande assurance, Milo n'avait rien de bien différent de n'importe quel autre bébé du monde. Pourtant, son cerveau – ce fantastique cerveau ! – possédait quelque chose d'assez unique et remarquable : une sorte de bouton « ARRÊT ». Comme le reste de son cerveau, ce bouton n'était pas achevé, encore, mais tout de même.

Que servait-il à arrêter, ce bouton ? Il n'en savait rien.

Milo vivait avec quelqu'un d'autre dans cette vie, « M'man ». Ils habitaient dans une caravane installée dans une ferme. M'man – dont le véritable prénom était Joyce – travaillait pour les Smoker, les propriétaires de la ferme. Elle s'occupait des vaches ; d'une bonne centaine de vaches, d'ailleurs, aussi n'avait-elle jamais une minute à elle.

Un matin – il avait alors trois ans –, Milo put déambuler à sa guise dans la grange durant la traite, tant qu'il ne s'éloignait pas du champ de vision de sa mère. Quand il entendit quelque chose gratter dans un coin, sous un

épandeur, il s'approcha pour découvrir un poisson d'argent aussi énorme que repoussant.

L'insecte le dévisagea de ses yeux affreux et brillants (il avait donné comme maquereau dans sa vie précédente).

Milo ramassa un clou rouillé qui traînait dans la poussière et, le regard brûlant d'une détermination farouche, il punaisa l'insecte à la planche en dessous. Le poisson d'argent convulsa, crépitant comme une feuille morte en colère.

Tous les gosses font ce genre de choses. Tous. Et après, ils culpabilisent. C'est là que le singulier interrupteur dans le cerveau de Milo révéla son secret : il lui permettait de neutraliser toute émotion négative (sans pouvoir le préserver de cette détresse respiratoire qui l'assaillait quand il avait peur ou s'enthousiasmait un peu trop, ce que sa mère appelait des crises d'asthme).

Cinq minutes plus tard, la traite terminée, M'man s'apprêtait à sortir les vaches pour la journée.

— Milo ! l'appela-t-elle.

— J'arrive, Joyce ! répondit-il en cavalant vers elle pour lui prendre la main.

Derrière lui gisait un poisson d'argent disséqué de façon remarquablement méthodique : il lui avait arraché les antennes, les avait alignées avec soin à côté du corps, avait fait de même avec ses pattes, puis lui avait coupé la tête qu'il avait fourrée dans sa poche.

Sa dernière année d'école, il devait avoir onze ans, une fillette appelée Jodi Putterbaugh emménagea à Covington. Ses parents, comme Joyce, étaient fermiers. Son premier jour d'école, lorsqu'elle monta dans le bus, elle se dirigea droit vers Milo.

— T'as l'air d'avoir onze ans, lui dit-elle. (Milo acquiesça ; il était en train de lire un livre de SF.) Je peux m'asseoir à côté de toi ? Comme ça, je saurai quand faut descendre. Ma mère m'a dit que le bus s'arrêtait à trois établissements différents, alors j'voudrais pas m'retrouver au lycée... Je m'appelle Jodi Putterbaugh.

— Milo Wood.

Elle s'assit à côté de lui et le laissa lire tranquille, mais Milo n'arrivait plus à se concentrer sur son livre : il ne pensait plus qu'à Jodi Putterbaugh

assise à côté de lui avec ses longs cheveux châains et ses grands yeux innocents.

De nouveaux boutons se dessinèrent dans le cerveau de Milo. Une crise d'asthme pointa le bout de son nez, mais juste le bout. Le bouton « ARRÊT » attendit de voir, puis parasita l'émotion.

Un peu plus tard, sur le terrain de jeu, Milo piétinait des lombrics attirés là par une longue pluie de septembre, quand il entendit derrière lui un « Oh ! » suraigu.

Jodi Putterbaugh était là, saisie d'horreur.

— Qu'est-ce que tu fais ? lança-t-elle.

— Rien du tout.

— Si, tu tues des vers de terre ! Pourquoi tu fais ça ?

Milo ne savait pas trop... En tout cas, il n'aimait pas spécialement la façon dont Jodi le regardait.

— Je... devrais peut-être plus faire ça à l'avenir. Elle acquiesça, mais ne s'en éloigna pas moins. Un petit chagrin d'amour germa dans le cœur de Milo, mais son interrupteur mental le neutralisa aussitôt.

La famille de Jodi avait une ferme bio dans la partie nord de Covington où ils cultivaient des fruits et des légumes sans pesticides. Ils élevaient aussi des cochons qu'ils traitaient, jusqu'à leur abattage, avec une grande bienveillance. En juin, Jodi invita Milo et d'autres gamins de leur âge pour son anniversaire.

— Ça, c'est Henri, dit le père de Jodi à Milo, quand un cochon en liberté vint lui palper la jambe du bout du groin avant de se mettre à mordiller le revers de son jean.

Ils étaient tous installés à une table de pique-nique où ils savouraient chacun leur part de génoise.

— Vous donnez des noms à vos animaux ? s'étonna Milo. Mais...

— Oui, nous finirons par les tuer, de fait. Mais cela n'empêche pas de les traiter avec respect. Oh, mais oui, on parle de toi, mais oui..., dit le père de Jodi en se mettant à genoux pour prendre la face d'Henri dans les mains. Regarde-le dans les yeux. Tu dois le voir, non, dans son regard, qu'il y a une âme, là-dedans. Il n'est pas différent de nous. Et lui aussi apprécie qu'on le traite avec tendresse.

Mr Putterbaugh avait raison : un an plus tôt, l'âme d'Henri incarnait un peintre de Buenos Aires à la retraite dont la gentillesse à l'égard de ses

voisins était proprement légendaire. Cette courte et joyeuse vie de cochon dans la ferme des Putterbaugh n'était pas une punition, mais bel et bien une récompense.

— Je changerai à jamais la façon qu'a le monde de traiter les animaux, déclara Jodi à Milo.

C'est étrange ce qui peut pousser les gens à tomber amoureux. Pour Milo, ce fut l'instant où Jodi tendit la main pour enserrer doucement la sienne. Un peu plus tard, sous un pommier, à cet instant parfait où, au crépuscule, s'éveillent les lucioles, ils comptèrent ensemble – « Un, deux, trois » – et s'embrassèrent sur les lèvres.

Milo perçut comme un murmure tout au fond de son crâne, comme si, disons... dix mille âmes essayaient de lui souffler de concert quelque conseil. Les voix semblaient pleinement cautionner ce baiser, en tout cas.

C'est très bon signe, ça, Milo, tu ressens quelque chose, tu vois ? lui dirent les voix.

Elles se trompaient : l'interrupteur mental de Milo attendait simplement son heure.

Des années passèrent. Fred Smoker, le propriétaire de la ferme où travaillait Joyce, emmena Milo chasser avec ses propres fils. Lorsqu'il tua son premier animal, Smoker lui barra le front d'une ligne de sang et, sitôt que l'hémoglobine effleura sa peau, Milo émit un léger gémissement. Irrépressible. Il n'en dit rien à Jodi.

Mise à la rue par l'implantation proche, à Casstown, d'un gigantesque abattoir Dinner Bell, la famille Putterbaugh dut déménager. Milo en eut le cœur brisé, mais, presque aussitôt, l'interrupteur mental se réveilla et fit son office, bâillonnant sa souffrance.

Quelque chose ne tournait pas rond chez Milo, et son âme ancestrale le sentait : un mal dormant et déterminé habitait le jeune homme, sans qu'elle parvienne cependant à l'identifier.

La mère de Milo lui enseigna le dur labeur de la ferme et, au fur et à mesure qu'il grandissait et accomplissait sa part du travail, cela lui rapporta un peu d'argent. Il fut dépucelé un soir dans les bois par une amie de sa mère, Debbie Fair.

À partir de là, tout alla très vite : il sortit diplômé du lycée et se trouva un appartement à lui, une piaule à la lisière de Covington, juste au-dessus du *Bazar-Essence*. Rapidement, il se décida à économiser pour se payer une

place à l'université. Cet objectif de vie l'enthousiasma autant qu'il enthousiasma son âme ancestrale. Elle se permit tout de même de lui rappeler que s'il voulait économiser de l'argent, il allait d'abord devoir en gagner. Ainsi devrait-il trouver quelque chose d'un peu plus sérieux que quelques tâches à la ferme.

Soit ! acquiesça Milo, puis il se pinta *Chez Walt* avec un employé de l'abattoir, Tom Littlejohn, et Tom lui trouva dès le lendemain un boulot chez Dinner Bell.

Il abattait les vaches.

Et merde..., soupira son âme ancestrale.

Une centaine de fois par jour, il plaquait le canon de son pistolet à air comprimé entre les yeux de l'animal, et – « Sss shPOP ! » – un piston d'acier perforait le crâne de la vache et se logeait droit dans son cerveau. Parfois, elle mourait sur le coup ; d'autres fois, elle se mettait à convulser et à vous regarder droit dans les yeux. Pendant ses heures de travail, l'interrupteur mental de Milo était systématiquement enclenché : quelque regard que puisse lui jeter l'animal, Milo le tuait sans état d'âme.

Un jour, l'abattoir reçut un cochon Duroc de près de deux cents kilos baptisé Orlando et destiné à un dîner de charité pour l'Oktoberfest de Cincinnati. Don Sweeney, le plus vieil employé de l'abattoir, tenta d'étourdir Orlando avec le pistolet étourdisseur, mais Orlando esquiva d'une ruade, poussant un couinement de rage suraigu. Sweeney bondit par-dessus la barrière de l'enclos en riant.

— OK, les gars : je rends mon tablier, moi !

Milo prit le pistolet à Sweeney et sauta dans l'enclos. Il eut à peine le temps de se redresser qu'Orlando se rua sur lui en grognant, les sabots menaçants et la gueule béante. L'âme d'Orlando incarnait un cochon pour la sixième vie d'affilée, alors il assurait pas mal, niveau cochon pas content.

Milo, intrépide, ne perdit rien de sa concentration... « SsssshPOP ! »

Cochon et tueur de cochons s'écroulèrent sur le sol. Milo se releva le premier et tira une fois de plus – « SssssshPOP ! » –, droit dans l'œil de la bête ! Le sang gicla et éclaboussa son sarrau.

Malgré ce nouvel assaut, le puissant porc braillait et tapait du sabot, à deux doigts de se relever : sans attendre, Milo bondit aussi haut qu'il put et retomba à pieds joints sur les côtes de l'animal, frappant des talons le plus fort possible.

« Clac ! Crrrrac ! »

Orlando poussa un hurlement odieux et s'agita avec violence.

Dans un dernier geste d'une fluidité folle, Milo récupéra derrière lui une masse de cinq kilos et l'écrasa de toutes ses forces dans la mâchoire du cochon.

La masse s'éleva une seconde fois, s'abattit de nouveau... Lorsque Milo recula, haletant, les yeux vides, il ne restait de la tête de l'animal que des lambeaux de cuir et un marécage de ce qui aurait pu passer pour de la gelée à la fraise.

— Bordel, Milo..., lâcha Sweeney d'une toute petite voix.

Le soir, chez lui, Milo tremblait comme s'il venait de survivre à un terrible accident.

Là, tu vas bien ressentir quelque chose, non ? lui souffla son âme.

Milo, la respiration chaotique, essaya de pleurer. Il resta assis une heure à trembler comme une feuille, à tenter de réagir comme quelqu'un de normal, en vain.

Quelques jours plus tard, il prit la décision de s'inscrire à un cursus universitaire d'ingénierie mécanique et, après un mois de recherches, il en dégotta un qui lui coûterait 4 000 dollars par an. Cinq ans de travail à l'abattoir lui suffiraient sûrement à se lancer dans cette entreprise sans avoir à se couvrir de dettes.

Ah, génial ! ironisa son âme ancestrale. *Cinq ans d'abattoir en plus !*

Milo mit son projet par écrit, avec un échéancier et tout et tout. Il contacta l'université pour s'enquérir d'éventuelles aides financières et des modalités d'entretien avec un chargé d'inscription. Jamais il ne s'était senti aussi mature : il devenait quelqu'un.

Pour fêter cela, il dépensa l'argent qu'il avait mis de côté pour s'acheter un fusil à air comprimé, et prit l'habitude de se rendre le soir dans les bois : là, il attendait assis pendant des heures à l'abri des arbres, le long de la route 41. C'était comme s'il n'y avait qu'ici qu'il parvenait à calmer un peu son esprit infatigable, à le bercer ; ici, quand accroupi dans le bois nocturne, aux bruits des insectes, il visait les véhicules qui filaient sur la route, son fusil à l'épaule.

Inspiration, expiration. Pas un mot.

Pour son anniversaire, il s'offrit une lunette télescopique et un équipement de camouflage hivernal bien chaud.

En plein été, il se surprit lui-même : caché à cinquante mètres de la route, il brisa d'un plomb le pare-brise d'une Toyota 4Runner. Le 4x4 fit un écart, puis accéléra et disparut sur la route de Springfield.

Merde, j'ai déconné, là...

Ce n'était pas de la petite bière, ce qu'il venait de faire, et cela risquait d'attirer l'attention : le lendemain, il consulta la presse locale... Rien.

En était-il déçu ? Soulagé ? Il ne le savait pas.

Le même jour, alors qu'il achetait de la saucisse et de la sauce au raifort à l'épicerie du coin, *Chez Zwiebel*, il tomba sur Jodi Putterbaugh. Il la dévisagea quelques secondes par-dessus une pyramide de packs de Budweiser : son visage lui disait quelque chose, mais il n'arrivait pas à la remettre...

— On se connaît ? lui demanda Jodi.

Elle était jolie, d'une façon peu conventionnelle, mais jolie. Elle portait un survêtement.

— J'ai un doute, justement. Moi, c'est Milo Wood.

— Oh, bon sang, Milo ! Milo, c'est moi : Jodi Putterbaugh ! On était dans la même école !

Parfois, nos souvenirs nous poussent à agir de façon fort étrange, et plus encore quand on est soi-même quelqu'un d'un peu singulier.

— Salut, Jodi..., répondit Milo et, sur ce, il contourna la pyramide de bières, attrapa Jodi par la taille et lui planta un baiser sur les lèvres.

Et pas un truc gentillet, hein...

De toute évidence, le crépuscule partagé il y a tant d'années – et le baiser qui allait avec – à la lueur des lucioles l'avait marqué.

Rooooh, le type, hé ! jubilèrent les voix dans son crâne.

— Heu... OK..., lâcha Jodi.

Alors, ils se prirent dans les bras l'un de l'autre et restèrent quelques instants près de la pyramide de bières.

Où était-elle partie à l'époque ?

Dans l'Iowa. Elle avait passé des années à l'hôpital en raison de crises hallucinatoires, avant de subir une opération du cerveau. Elle était un peu plus lente d'esprit, désormais. Cela se voyait-il ? Elle le lui demanda.

Et ses parents ?

Morts.

— Oh, merde, désolé, Jodi.

Il était désolé ? Voilà qui était passé entre les mailles de son interrupteur mental.

— C'est gentil, lui répondit-elle. À la rentrée de cet automne, je bosserai comme conductrice de bus scolaire.

Le fait d'avoir rencontré Jodi Putterbaugh à l'épicerie, puis d'avoir mangé avec elle *Chez K* des croque-monsieur arrosés de Coca imposait à Milo de mettre un peu d'ordre dans son esprit et, pour cela, il aurait besoin de calme. Ainsi, à la nuit tombée, il s'isola parmi les ombres de la route 41. Là, il réfléchit, soignant sa respiration.

Il attendit... puis, tout à coup, il tira : « CLING ! »

La vitre passager d'une petite Mercury Lynx bleue éclata. Le conducteur garda le contrôle du véhicule et fila droit, pied au plancher.

Ce tir-ci fit une apparition dans la presse : la police mentionna également dans l'article un précédent incident avec une Toyota. On baptisait même Milo : « PP : le sniper de la route 41 ».

Ils auraient pu s'abstenir de mentionner le pistolet à plomb... PP ? Tout le monde allait le prendre pour un octogénaire nostalgique des fêtes foraines !

Il alla s'acheter un véritable fusil et de véritables balles, en fourra une dans sa poche et jeta toutes les autres par la fenêtre de sa voiture...

Plus tard, Jodi et lui dînèrent à *La Brasserie*, restaurant qui donnait sur la Miami River en contrebas. Bon sang, ce qu'elle était belle... Craquante, comme le jour de leurs retrouvailles *Chez Zwiebel*. Elle s'était peu à peu fait une place dans ses pensées, et il l'avait laissée faire. Milo la trouvait si belle, même, avec sa robe bleue et son énorme chrysanthème dans les cheveux – il lui faisait presque une seconde tête –, qu'il en avait un peu de mal à respirer.

Il s'était acheté une cravate pour l'occasion.

— Ça te manque, la vie à la ferme ? lui demanda-t-il, tandis qu'ils mangeaient leurs salades.

Elle fit « oui » de la tête.

— Oui. Enfin, pas le travail : ce sont les animaux qui me manquent. Le boulot à la ferme, c'est trop éprouvant au quotidien. Tu me trouves peut-

être feignasse...

— Du tout, répondit Milo. Il existe plein de boulots différents, et nous ne sommes pas tous faits pour le même genre d'efforts.

Touchée, elle le gratifia d'un regard reconnaissant. Il avait trouvé les mots justes. L'espace d'une minute, piquant de sa fourchette sa dernière feuille de laitue, il savoura l'instant, cette vie qui lui semblait filer sur l'onde claire comme un bateau paisible. Pour autant, il se sentait nerveux : il faudrait bien qu'il finisse par lui avouer où il travaillait...

Ils échangèrent à propos de l'université : ils épargnaient tous les deux.

— Peut-être qu'on pourrait suivre un cours commun à Edison ? suggéra Jodi. Il y a un cours de poésie qu'on pourrait tester ensemble. Bon, je me doute que, comme ça, tu n'as probablement pas envie d'étudier la poésie, mais quand on voit la façon dont les mots s'agencent au quotidien, il y a quelque chose à tirer de la poésie, je pense. Par exemple, la semaine dernière, je me suis fait une petite liste de courses. Dessus, j'avais écr... Ça t'intéresse ? Sinon, je n...

— Oui.

— Alors, j'avais écrit : laitue rouge et lacets.

— Et tu y vois un poème, c'est ça ?

— Non. Ce n'est qu'une suite de mots qui n'a de valeur que sur une liste.

Milo haussa les épaules.

— Et pourquoi penses-tu que ce n'est pas de la poésie ? Parce que la liste a été conçue plus ou moins au hasard ?

Le visage de Jodi s'illumina, et elle se pencha en avant.

— Tu as compris..., dit-elle en posant une main sur l'avant-bras de Milo. J'étais sûre que tu comprendrais, et tu as compris.

— Je bosse à l'abattoir Dinner Bell, dégaina Milo.

On leur servit leurs desserts.

— Milo, c'est pas vrai...

— Faut bien remplir le frigo, murmura-t-il.

C'était comme si elle le surprenait une seconde fois à piétiner des lombrics.

— Tu sais ce qu'ils font aux porcelets dont ils n'auront aucune utilité ? lui demanda-t-elle. J'ai entendu parler d'un abattoir de Pittsburgh où... Milo : ils les attrapent par les pattes arrière et leur éclatent la tête contre le

sol. Ils s'affrontent même pour savoir lequel des ouvriers parviendra à faire éclabousser des bouts de cervelle le plus loin.

Une chandelle brûlait entre eux, trop grande, si bien que Milo devait se pencher sur le côté pour bien voir le visage de Jodi. Sans cela, celui-ci était remplacé par le halo lumineux de la flamme, et Milo ne voyait devant lui que l'énorme chrysanthème.

Le ton de la voix de Jodi le chiffonnait. L'interrupteur mental se décida à intervenir.

Ah, elle veut jouer à qui a l'histoire la plus horrible à raconter ?

— Un jour, à Dinner Bell, ils en ont organisé un, de concours. (Il se pencha en avant, offrant son visage à la lueur de la chandelle.) Avec les bouvillons. Le pistolet d'abattage s'est détraqué alors que les gars devaient tuer deux cents bœufs avant la fin de leur service. Du coup, ils ont fait comme si de rien n'était et ont accroché les bouvillons au chevalet de dépouillement sans les avoir étourdis. En résumé : ils étaient suspendus la tête en bas, plus vivants que jamais, terrifiés, au lieu d'être sans connaissance, comme attendu. Le concours, ça a été de voir qui pourrait pousser la découpe de l'animal le plus longtemps avant qu'il meure. Un moment, l'un des bouvillons dépecés est arrivé devant un type et, enfin, tu vois, il avait déjà été vidé de ses organes, quoi ; les gars l'avaient même déjà nettoyé une première fois au jet. Eh ben, quand il est arrivé devant l'ouvrier qui devait lui tailler les bavettes, il s'est mis à convulser et lui a lâché un « Meuuuuh » infâme au visage. C'était affreux, tu vois, parce que ce n'était même plus une vache, à ce niveau : juste un tas de bidoche qui s'est mis à meugler. Le gars a démissionné.

Il se pencha un peu sur le côté pour voir si, derrière le halo de la chandelle, Jodi avait l'air choquée : elle rivait le regard sur ses genoux. L'interrupteur mental cessa de neutraliser ses émotions, et Milo prit pleinement conscience de ce qu'il venait de faire.

Et merde...

— Jodi... Ce n'était pas vraiment un concours. L'abattoir, c'est une grande chaîne de montage, au fond, et...

Le seul son de sa voix la fit ciller, alors il se tut.

Ils mangèrent.

Milo se mit à dresser des listes mentalement, à répertorier les sujets de discussion qu'ils pourraient aborder : les choses les plus folles qu'il ait

jamais faites, les séances de tir sur la route 41, le...

Non ! hurlèrent les milliers de voix dans sa tête.

Il garda le silence.

Le cliquetis des couverts. Un tableau au mur... Il représentait quoi, d'ailleurs ? Un œil ou de l'eau siphonnée par une canalisation ? Difficile à dire.

Le repas achevé, Milo prit sa voiture et partit pour son arbre en bordure de la route 41.

Pourquoi avait-il raconté cette histoire ignoble à Jodi ?

Pourquoi faut-il toujours que les gens sabotent leur propre vie ? songea-t-il.

Par exemple : pourquoi fallait-il qu'il se rende derrière le même arbre où il s'était planqué pour tirer sur deux voitures différentes, comme si la police n'allait pas finir par surveiller la zone ? Si le « sniper de la route 41 » avait un minimum de jugeote, il ne devrait peut-être pas traîner aux abords de la... route 41.

Il retourna à sa voiture, puis roula jusqu'en périphérie de Troy, après le vieux pont couvert et, plus loin, le long de la route de la ferme expérimentale, jusqu'à ce qu'il se retrouve sur une colline surplombant la route 75.

Il gara son 4x4 sur le gravier d'un virage, à deux bornes de l'autoroute. Ses deux fusils avec lui – le fusil à air comprimé et le fusil-fusil –, il franchit des barbelés et s'installa derrière un arbre à quatre cents mètres de la route, loin de la lumière des phares.

L'autoroute rugissait, geignait, les voitures fusaient comme autant d'ovnis, laissant derrière elles de longues traînes lumineuses. Ce serait un sacré défi que d'arriver à toucher un véhicule d'ici : il faudrait qu'il anticipe son emplacement de quoi... quinze mètres ? Cela dit, ça dépendrait aussi du fusil qu'il utiliserait.

Il opta à regret pour le fusil à air comprimé.

PP... Quelle connerie...

La balle dans la poche de Milo sembla s'éveiller, chauffer contre sa cuisse. Il la snoba et vissa le viseur sur le fusil à air comprimé, prit son temps pour s'habituer au terrain et tira quatre plombs dans une canette de soda abandonnée dans un fossé.

Patience..., lui souffla le malicieux interrupteur.

Il obéit. Il n'aurait su dire quel type de perfection il attendait, en revanche : après tout, tous les phares rendaient à peu près la même lumière d'ici. Qui plus est, plus il resterait planqué là, plus il prenait le risque d'être débusqué par un flic curieux d'avoir trouvé ce 4x4 abandonné plus loin sur le gravier, son râtelier vide à l'arrière.

Il finit par jeter son dévolu sur un camion-citerne : un Peterbilt qui avait attiré son attention en donnant du frein Jake à un peu moins de deux bornes en amont.

Le Peterbilt emplit la lentille du viseur... Milo décala un peu le réticule de visée... Il ne visait pas le conducteur. Il déplaça lentement ses épaules, ses bras et ses mains, suivant doucement le véhicule, positionnant le réticule un peu devant le camion. On aurait dit que le petit indicateur sprintait devant le poids lourd.

Il respira calmement... expira... Ses poumons vidés, l'oxygène dans ses veines atteignit son plein potentiel, affinant sa vision. Avant l'inspiration suivante, le corps et l'esprit immobiles, il appuya sur la détente.

Ses oreilles aux aguets perçurent et le tir de fusil et le bris de verre, quand le plomb traversa le pare-brise. Une bombe d'adrénaline déflagra en lui, et même son âme ancestrale savoura ce pur instant de perfection.

Aussitôt, un maelström de bruit et de confusion envahit l'autoroute agitée par le soudain coup de frein du camion qui s'arrêta – incroyable ! – à moins de cent mètres de sa planque. Une odeur de caoutchouc cramé imprégna la nuit, les voitures multipliaient les embardées et filaient loin du camion attaqué. Un klaxon beugla dans l'obscurité.

Milo sentit son corps se raidir à l'en paralyser presque, mais l'interrupteur mental intervint une fois de plus. Il expira et se rassit, impassible, stèle au milieu des bois.

Le conducteur du camion sortit de son véhicule au pas de course : loin du routier stéréotypé, il était mince, la chemise rentrée dans un pantalon de belle qualité.

La lumière d'une lampe torche.

Le faisceau fouilla le fossé, puis remonta la colline, avant d'éclairer une petite zone située juste à droite de Milo.

Préoccupé, Milo se força à ne pas bouger : il avait l'impression d'être aussi visible qu'un brasero dans la nuit noire, mais c'était la panique qui parlait. Il se projeta, se demandant ce que voyait le conducteur depuis le bas

de la colline, et en établit une liste mentale : des formes indistinctes, des ombres, un gros rocher et des résidus de fast-food.

Botte de foin, aiguille, tout ça, tout ça...

Quand le faisceau se dirigea vers lui, Milo cacha la lentille de son viseur pour éviter un reflet traître, et la lumière de la lampe torche le survola sans s'arrêter.

De nouveau dans l'ombre, il porta son fusil à son épaule et visa le routier qui tournait les talons pour regagner son véhicule. Milo cala le réticule sur la nuque du type... le garda dans son viseur...

Expire..., lui intima l'interrupteur mental. *Tire.*

Il ne tira pas. La bombe d'adrénaline en lui siffla, puis s'éteignit.

Le routier était remonté dans son camion, mais le véhicule ne bougeait toujours pas.

Il doit contacter les flics..., songea Milo. *Il va rester là jusqu'à leur arrivée.*

Accroupi, il rebroussa chemin dans l'herbe sauvage et remonta la colline en longeant en sens inverse la clôture de barbelés. Herbe morte. Un canard sous un arbre. Son cœur affolé dans sa poitrine. Il grogna, haleta, esquiva une taupière.

Des sirènes.

Et merde !

Si les flics avaient un tant soit peu de bon sens, ils enverraient quelqu'un sur la route de la ferme expérimentale.

Bordel de merde...

Même s'il arrivait à rejoindre son véhicule et à reprendre la route, s'il croisait un flic, celui-ci lui demanderait fatalement de se ranger.

Putain...

Il s'empara du fusil à air comprimé passé à son épaule, l'essuya avec sa manche et, quand il l'estima vierge de toute empreinte, le jeta sur sa gauche dans les fourrés. Il trotta aussitôt parmi les herbes hautes en bord de route et, trente secondes plus tard, se retrouva au volant de son 4x4 à trifouiller sa radio, le fusil-fusil à sa place sur le râtelier.

Il roula sans se presser jusqu'à Troy : il avait beau s'estimer hors de danger, il ne parvenait pas à se calmer, regrettant toujours d'avoir raconté à Jodi cette histoire affreuse à propos de l'abattoir.

Ça va passer, vieux..., se dit-il. Sois patient, comme quand tu tires tes plombs. Donne dans la perfection avec elle aussi, et elle t'acceptera de nouveau dans sa vie.

La radio. De la pub pour un sèche-linge. Une chanson lente. Des grésillements.

Un jour – l'école avait repris depuis trois semaines – que Jodi avait arrêté son bus scolaire sur l'aire de Kosmal, sur Tick Ridge Road, pour y récupérer les petites Rachel et Skye, Milo Wood était là, coiffé d'une casquette de base-ball aux couleurs des Reds de Cincinnati. Son 4x4 était garé un peu plus loin au bord de la route.

— Milo ! hoqueta-t-elle, alors qu'il grimpait dans le bus.

— Coucou, la salua-t-il en souriant jusqu'aux oreilles. Je peux m'asseoir devant ?

Une semaine auparavant, il lui avait envoyé des fleurs : cinq roses jaunes et deux rouges, pour ne pas trop lui mettre la pression, non plus.

Trois jours plus tôt : une note sur un joli papier à lettres lui présentant ses excuses, et lui disant qu'il avait une surprise pour elle.

Chez lui, il avait élevé une sorte de petit sanctuaire dédié à Jodi. S'y trouvaient une petite figurine de cochon en plastique, une note de l'épicerie, une chandelle, une photo de chrysanthèmes et une autre d'un bus scolaire.

Et voilà qu'aujourd'hui il se tenait là, ni tout à fait dans le bus ni tout à fait en dehors. Dix petits écoliers et deux préados les observaient en silence, assis, immobiles.

— Je ne suis pas censée prendre d'autres passagers que les écoliers, lui souffla-t-elle à voix basse. Pas d'adultes, d'amis ou... ou je ne sais même pas comment je dois te considérer !

— Ne pas être censé, ça ne veut pas dire que c'est strictement interdit. Disons que ça reste flou comme intitulé...

Milo commença à gravir le reste des marches, mais Jodi baissa lentement la main vers le levier qui actionnait la porte pour la refermer.

— Tu peux me suivre jusqu'au dépôt, dit-elle. Maintenant, descends, s'il te plaît : tu risques de m'attirer des ennuis.

Soit. Il redescendit, et elle lui referma la porte au nez.

Il suivit le bus qui s'arrêta à quatorze arrêts supplémentaires, desservant trois écoles différentes. Les gosses se massaient à l'arrière pour l'observer

dans son 4x4. L'un d'eux lui fit une grimace, il la lui rendit, et les gamins éclatèrent de rire. Milo les vit se retourner pour tout raconter à Jodi.

L'école... Ça, c'était chouette.

— J'ai démissionné. Je ne bosse plus à l'abattoir, apprit-il à Jodi après qu'elle eut garé le bus au dépôt local.

— Et ton frigo, alors ? Plus besoin de le remplir ?

— Oh, ça va aller. Je connais un gars qui connaît un gars à Chem-Gro. Il y aurait peut-être une place pour moi, là-bas.

Chem-Gro était une boîte de Troy qui vaporisait de petits granulés chimiques dans les pelouses pour les préserver des parasites et des mauvaises herbes. S'il décrochait le job, Milo enfilerait une petite tenue verte avec une étiquette à son nom, et se baladerait dans les jardins des gens avec sa petite épandeur verte aux allures de tondeuse. Ça ne payait pas aussi bien qu'à l'abattoir, mais, hé, c'était moins sanglant, non ?

— Dinner Bell, c'est *Massacre à la tronçonneuse* dans la vraie vie, lâcha Jodi. Tout vaut mieux que bosser là-bas.

Et elle déposa un baiser sur sa joue.

Pour une raison obscure, ce geste éperonna son interrupteur mental, mais, en esprit, Milo lui sourit à pleines dents, canines bien en vue, et le snoba comme il convenait.

Je ne te laisserai pas me gâcher cet instant, songea-t-il. Cette petite miette de bonheur, je vais la savourer. Et ensuite, j'en savourerai une autre... et encore une autre.

Ses milliers d'âmes – et l'expression est métaphorique – en ruinèrent de joie leurs sous-vêtements. Milo gratifia à son tour Jodi d'un baiser.

Les roses. La lettre. Le bus scolaire...

— À quoi tu penses ? lui demanda Jodi.

— J'écris des poèmes, je crois, répondit-il.

Elle refusa de coucher avec lui tant qu'ils n'habiteraient pas ensemble.

— Emménage avec moi, alors, lui dit-il avec un haussement d'épaules. On vit dans le même genre d'appart : ça ne te changera pas beaucoup.

Elle leva les sourcils, surprise.

— Quel romantisme, Milo...

— Quel pragmatisme, surtout..., plaisanta-t-il, mais il se retourna, la saisit par les hanches, l'embrassa et la prit par la main.

Jodi dégagea sa main d'un geste et passa le bras autour de sa taille. Ils sortirent de Kosmal bras dessus, bras dessous.

— Les gosses m'ont demandé quand tu comptais recommencer à suivre le bus.

— Ça ne risque pas de te poser des problèmes ?

— Ça m'en a déjà posé. Quelqu'un a appelé l'école. J'ai du bol de ne pas avoir écopé d'un blâme.

Milo se disait parfois qu'il se plairait à devenir professeur. Une fois à l'université, tant de possibilités s'offriraient à lui.

Jodi emménagea chez lui le soir même, et elle marqua un temps d'arrêt silencieux devant le petit sanctuaire qu'il avait érigé en son honneur. Il ne fit aucun commentaire, se contenta de rester planté près d'elle, inquiet en se tortillant les doigts.

Elle ne dit rien... et poursuivit son emménagement. Sitôt qu'elle eut apporté toutes ses affaires et nettoyé la salle de bains, elle attira Milo dans la chambre.

— Tu peux te déshabiller, si tu veux..., lui dit-elle.

Il remarqua qu'elle avait posé deux petites choses près du sanctuaire de Jodi : une feuille sur laquelle elle avait écrit « Milo » et une chandelle. Un petit sanctuaire de Milo.

La peau claire de Jodi. La lampe. Les draps froissés. La brise que souffle la fenêtre ouverte, et...

Milo cessa là sa liste ; son poème, s'il s'agissait de poésie. Il n'y avait plus qu'elle et lui, ici, un couple uni respirant à l'unisson. La perfection.

Jodi était allongée à demi sur lui et caressait lentement son torse.

— Je t'aime, déclara-t-elle. Tu le sais, pas vrai ?

— Oui, répondit-il. (Et c'était réciproque ; il en avait envie, en tout cas : n'était-ce pas la même chose ?) Moi aussi, je t'aime, lui dit-il.

L'interrupteur mental rugit comme si on l'avait arrosé d'acide.

Ils profitèrent de l'après-midi et de la soirée sans empressement : ils sortirent deux, trois trucs des cartons de Jodi, retravaillèrent un peu la déco, singèrent des disputes, se battant pour savoir quel canapé ils garderaient (celui de Jodi), quelle télé (celle de Jodi) et quelles assiettes (celles de Jodi).

Trois fois, ils s'interrompirent pour faire l'amour.

Le sinistre interrupteur s'apaisa et adopta une stratégie moins agressive.

Que fais-tu ? lui demanda-t-il. *Cela pourrait bien tourner, oui. Ou pas... Tu avais besoin d'un voile de normalité pour dissimuler l'éclat des actes grandioses que tu as commis par le passé, c'est ça ?*

Après leur deuxième séance de jambes en l'air, ils ne prirent même pas la peine de se rhabiller. Ils s'assirent nus sur le sol du salon et trièrent des disques. Jodi avait un tatouage de dauphin sur l'épaule.

— Tu as vu mon dauphin ? lui demanda-t-elle en se penchant presque entièrement sur ses genoux.

— C'est très joli.

Il était bleu.

— Moi, j'aime beaucoup ton tatouage sur l'avant-bras.

Le prénom « Jodi » lui faisait comme un brassard.

— Ce n'est pas un vrai : je l'ai écrit au marqueur.

— Dis donc...

— On devrait s'en faire des vrais. Se faire tatouer nos prénoms sur les avant-bras.

Elle secoua la tête, déroutée.

— Pardon ? lâcha-t-elle.

Contrairement à ce que Milo avait escompté, cette suggestion n'avait pas l'air de l'enthousiasmer. Qu'est-ce qui la dérangeait ?

— Te bile pas, ça va aller, le rassura-t-elle.

Oui, bonne idée, ça, lui soufflèrent ses milliers de voix. *On oublie et on passe à la suite !*

Oui, elles avaient raison, les voix. Bien sûr. Du coup, Milo acquiesça et détourna le regard. Assis en silence, il redessina du doigt le tatouage sur l'épaule de Jodi, puis l'attira contre lui.

OK, songea-t-il. Expire. Ne bouge plus. Laisse faire, et ça va bien se passer, allez...

Quand elle se fut endormie, Milo sortit faire un tour. Il gara son 4x4 en bordure de route et marcha en pleine nature jusqu'à un escarpement qui surplombait Tick Ridge Road. Le bus de Jodi empruntait cet itinéraire en journée. Après tout, s'il voulait rejouer de la gâchette un jour, il allait devoir se trouver un nouveau stand de tir : les flics devaient surveiller la route 75, désormais.

Pleine lune.

Inspire... Expire...

« PAN ! »

Le son d'un vrai fusil. Le recul d'un vrai fusil contre son épaule. L'éclatement violent, au loin, du vrai pare-brise d'une vraie voiture.

Des crissements de pneus. Des phares affolés. La voiture pivota, dérapa et finit le cul dans le fossé de l'autre côté de la route.

Un sang chaud envahit les tripes de Milo, une vague envoûtante qui gagna son torse, sa poitrine. Le picotement entre ses cuisses.

Est-ce que le chauffeur était...

Il attendit.

Une radio faiblarde et lointaine.

Un grincement.

La portière conducteur s'ouvrit, et une femme sortit de la voiture, avança jusqu'au milieu de la rue et s'arrêta, la tête baissée, une main sur la hanche et se massant la nuque de l'autre.

Bien...

C'était bien, non ? Elle n'était pas blessée. N'est-ce pas ?

Les voix et l'interrupteur de Milo se défièrent soudain et se lancèrent dans un terrible pugilat.

Lorsque Milo rentra enfin chez lui, il fut d'abord surpris de trouver Jodi assise dans son salon à lui, sur son canapé à elle, enveloppée dans une couverture à lui, regardant sa télé à elle.

Quand deux personnes emménagent ensemble, il leur faut un peu de temps pour s'habituer à tous ces petits changements.

— T'étais où ?

Il se pencha et l'embrassa.

— Je conduis un peu quand j'arrive pas à dormir.

— OK, mais fais gaffe : y a deux petits cons qui tirent des plombs sur les voitures ces derniers temps...

Deux jours plus tard, il enfila sa tenue Chem-Gro pour la première fois : c'était son premier jour, et aucune formation au programme. Direct dans le bain.

— C'est comme une tondeuse, quoi, lui expliqua son chef. Quand t'as fini, tu plantes trois, quatre marqueurs dans la pelouse.

Il tendit à Milo un lot de petits drapeaux jaunes fixés à du fil de fer : ils servaient à avertir les gens que la pelouse avait été traitée et qu'il valait mieux s'en tenir éloigné quelques jours.

— C'est bon, t'es prêt à commencer ?

— Plus que prêt, même, répondit Milo, avant de monter dans un fourgon Chem-Gro qui empestait les produits chimiques.

Rien que l'odeur acide lui irritait les narines, et le seul fait de conduire le fourgon lui donnait l'impression que des tumeurs lui poussaient un peu partout. Cela étant, cette odeur, c'était aussi celle du travail ; celle de la vraie vie avec quelqu'un qui vous attend à la maison le soir venu, quelqu'un dont il appréciait sincèrement la présence. L'odeur de l'amour, en somme.

Il vaporisa trois pelouses, puis fit une petite halte dans une cabine téléphonique à la station-service de Troy. Jodi décrocha.

— Hé, mon cœur, dit-elle. Tu fais quoi ?

— Je chope le cancer.

— Pardon ?

— Non, rien, excuse-moi. On déjeune ensemble ?

— Pourquoi pas.

— Pizza Hut.

— Très sain. J'accepte. Maintenant ?

— Ouais : je vais nous réserver une table en t'attendant. Je suis pas loin, c'est à deux bornes.

Jodi bruita un baiser sonore dans le combiné, puis il raccrocha.

Quatre minutes plus tard, Milo mourut sur le chemin de Pizza Hut.

Il roulait sur Main Street en se disant que, même si les gens s'accordaient plutôt sur l'inverse, il trouvait Vera – de Scooby-Doo – bien plus canon que Daphné.

Pourquoi c'est elle, que je préfère ? se demandait-il quand l'accident se produisit.

Ce fut rapide et violent.

Une Camaro déboula sur Main Street, et son chauffeur – furieux et hurlant à Milo qu'il se traînait trop dans son fourgon Chem-Gro – se déporta sur l'autre voie, les pneus crissant.

Connard !

La Camaro fit un petit bond dans les airs au niveau du passage à niveau de Sunoco. Dans l'autre sens, rempli de gamins, un bus paroissial de retour d'une visite à l'église baptiste de Colombus fit une embardée pour éviter la Camaro et se retrouva sur la voie de Milo à l'instant où il arrivait au passage à niveau. Milo eut un dixième de seconde pour remiser ses

réflexions scoobydooesques et prendre une décision : soit il percutait le bus, soit il tentait sa chance dans le fossé.

Grâce à ses réflexes affûtés, il donna un subtil coup de volant et envoya son fourgon dans le fossé : il fut éjecté du véhicule par la portière qui s'était ouverte sous l'impact. Le fourgon fit un tonneau, et le battant de la portière cisaila Milo en deux : le véhicule retomba sur les deux bouts de Milo, moitiés sanguinolentes que les produits chimiques douchèrent aussitôt. Son interrupteur mental n'eut même pas le temps de réagir.

Milo mourut en trois secondes, mais ce furent trois secondes de *slow-motion* particulièrement longues et douloureuses.

Jodi passa devant le lieu de l'accident, alors qu'elle se rendait à Pizza Hut. Depuis, tout un tas de véhicules s'étaient massés là en plus de la Camaro et du bus, dont cinq voitures de police aux gyrophares affolés, une ambulance et deux camions de pompiers.

Elle s'arrêta... et comprit immédiatement. Elle se mit à trembler.

L'odeur acide des produits chimiques la prit aussitôt aux narines.

— Je crois que... c'est mon petit ami, dit-elle à l'un des agents de police, la gorge serrée, une paume sur la bouche.

Le policier acquiesça avec compassion, mais leva les mains pour l'empêcher d'avancer.

— Je vais vous demander de reculer, madame, c'est plein de produits nocifs, par là-bas.

Jodi recula et tourna les yeux vers le fossé.

Un fourgon. Des produits chimiques. Le métal mêlé des bidons et du véhicule. Un bout de Milo.

Lumière rouge. Lumière bleue. Lumière rouge...

Elle se demanda ce qu'ils auraient pu faire pour éviter ça, ce que leur promettait l'avenir avant l'accident, et ce qu'il lui promettait maintenant.

En baissant les yeux, Jodi se rendit compte qu'elle avait oublié de mettre ses chaussures.

Ses pieds nus. L'asphalte. Une vieille canette de Pepsi.

De toute façon, ils ne m'auraient jamais laissée entrer, chez Pizza Hut..., songea-t-elle.

LA FILLE LA PLUS CANON DU LYCÉE

Milo s'éveilla à demi dans l'eau, à demi sur la berge, échoué là comme une carcasse de phoque.

L'espace de quelques secondes, il ne trouva pas cela déplaisant : les odeurs de terre et de fleurs sauvages, la fraîcheur de l'eau sur sa peau... Et puis, comme chaque fois, les souvenirs resurgirent : un doux murmure, tout d'abord, mais qui se mua trop vite en rugissements si terribles que Milo hoqueta sous leur violence. Les tonneaux du fourgon, son corps sectionné, le véhicule qui l'écrase, les produits chimiques qui lui emplissent le nez et la gorge. Tout cela était si tangible, encore, si proche. Puis, le souvenir de l'accident se dissipa, et d'autres prirent le relais : il repensa à ce qu'il avait fait de son vivant, comme tirer sur des gens ; et puis, à ce qu'il aurait fait s'il n'y avait pas eu l'accident.

Agité par une convulsion soudaine, il roula sur le côté et vomit sur une grappe de pissenlits. Il tressaillait des pieds à la tête, mais cela ne le surprit pas vraiment : il avait vécu suffisamment de vies à la moralité douteuse pour savoir que vos actes répréhensibles pesaient un petit moment sur votre âme. Quand vous aviez de sacrées mauvaises actions à vous reprocher, vous vous éveilliez dans l'au-delà avec une gueule de bois carabinée...

Des bruits de pas dans l'herbe. Quelqu'un approchait d'une démarche aussi nerveuse que la verdure était douce. Milo grimaça, mais ne leva pas les yeux. Il se racla la gorge et cracha.

— Salut.

— T'as raison, ouais..., lâcha la voix qui, de fait, n'était pas celle de Suzie.

Un chat trottina jusqu'à son visage, frotta le museau contre son nez avant de détalé.

Vêtue d'une sorte de robe funéraire froissée, Mémé le dominait de toute sa hauteur, l'air mauvais.

— Alors ? Ça s'est passé comment, selon toi ? Je suis curieuse d'avoir ton avis.

Milo prit quelques secondes pour recouvrer ses esprits.

— Ben, j'ai failli tuer des gens, dit-il en tremblant. Je crois que je l'aurais fait, d'ailleurs, si je n'étais pas mort.

Mémé grimaça, mais, lorsqu'elle s'adressa à Milo, il fut surpris de lui trouver un ton presque prévenant.

— Il y avait du mieux, quand même. C'est important de le souligner. Allez, rentrons.

Elle baissa la main et, avec une force surprenante, l'aida à se relever. Il vacilla quelques secondes, puis ils se mirent à longer la rivière.

— Alors, disons-le, j'ai bien remarqué que... (Il s'arrêta pour vomir une deuxième fois.) Que je n'avais que moyennement fusionné avec l'Âmultime, là, quand même.

— Non, sans rire ?

Ils franchirent un pont et traversèrent une ville, de beaux quartiers d'abord, puis la banlieue.

— Je suppose que, la prochaine fois, je vais me réincarner en ténia ?

— Arrête de te plaindre.

— Faut dire que j'ai quand même pas accompli grand-chose, cette fois.

Mémé s'immobilisa et le tira par le coude pour l'obliger à se tourner vers elle.

— Parfois, la valeur d'une vie réside dans la non-action. Imagine un peu Hitler faisant la sourde oreille à la voix qui l'a poussé à agir et décidant de finir sa vie comme apiculteur. Ça, c'est une existence vertueuse ! (Milo y réfléchit un peu.) Le fait d'avoir choisi de jeter ton fourgon dans le fossé, c'est ce qui te préservera de te réincarner en ténia. C'est déjà pas mal, non ? Je te rappelle que, certes, tu n'as pas atteint la perfection, mais que tu n'as pas non plus remporté quelque glorieuse médaille que ce soit... Et maintenant, silence : on est arrivés.

Ils se trouvaient au beau milieu d'un immense regroupement de camping-cars, devant un vieux van Airstream rouillé aux vitres éclatées à côté duquel s'élevait une pile de canettes vieilles d'au moins trente balais.

— Tu vas te plaire ici..., lâcha Mémé.

— Mmmm..., laissa échapper Milo, soudain obsédé par les canettes de bière.

L'intérieur du camping-car correspondait parfaitement à l'extérieur : banquettes tachées, papier peint décollé et une odeur à mi-chemin entre la puanteur de pieds sales et celle de peaux de bananes trop mûres.

Milo s'en carrait léger la nouille : il fila dans l'espace chambre au fond du véhicule, s'effondra sur le matelas et s'endormit comme une masse.

Quelques heures passèrent, mais Milo dormit mal : il se réveillait au moindre bruit, que ce soit au coup d'aile d'un oiseau de passage ou à la chute d'une feuille d'arbre sur la pile de canettes. Il se cala un oreiller malodorant sur le visage, mais rien n'y fit. Ça ne l'aidait pas, pour tout dire, car ce n'était ni la lumière, ni les bruits, ni rien d'autre de perceptible qui l'empêchaient de dormir : c'était Suzie.

Terrain miné ! le prévint une partie de son cerveau.

La dernière fois, dans le désert, il l'avait écoutée, celle-là, mais cette fois, il la bâillonna d'une droite en pleine mâchoire.

Pendant huit mille ans, il s'était éveillé près d'une rivière, Suzie à ses côtés, et tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes. Aujourd'hui, l'univers entier daubait copieusement la bouse.

Il sentait son corps près de lui, là où elle aurait dû être si elle avait été allongée à ses côtés. Bien entendu, il serait sorti acheter des draps propres et un spray d'un équivalent au-delà-esque de Febreze. Ils auraient fait l'amour. Ils auraient discuté.

Milo hurla dans l'oreiller et en fut puni d'une pleine goulée d'air miasmatique.

Ils étaient tombés amoureux à une période à peu près similaire à celle-ci. C'était le jour de sa cent unième mort.

Durant ses cent premières existences, ils n'avaient été qu'amis : ils partageaient de longues conversations, regardaient la télé ensemble, s'échangeaient des livres et se disputaient la dernière fourchette de dessert.

— Fais-moi goûter ton truc, disait-elle, sans rien commander pour elle.

— Dans tes rêves, répondait Milo le plus sérieusement du monde.

Il était très territorial niveau nourriture : la bouffe, c'était sacré, et il n'attendait jamais moins que de manger tout ce qu'il y avait dans son assiette. Du coup, il l'obligeait à se commander son propre dessert. Les amis, ça se fait ce genre de coup-là.

Et puis, tout avait changé.

Il vivait alors sur terre l'une de ses existences les moins vertueuses : celle d'une canaille écossaise, Andrew Milo McLeod, qui gagnait sa croûte en volant les moutons du seigneur local. Le chef de la police locale l'avait pincé et, après lui avoir attaché les mains dans le dos, s'apprêtait à lui trancher la tête. Milo avait alors scruté alentour, observé les hautes collines, la brume... Peut-être que s'il arrivait à se libérer de ses liens, il pourrait tenter la fuite. Il estima en pensée ses chances d'aller au paradis, se maudit de ne pas avoir couché avec plus de femmes. Il pensa à lord Donnel, aussi, le type à qui appartenaient ces collines et les moutons qu'il avait dérobés. Il lui souhaita de se choper une belle variole, du genre à métamorphoser ses valseuses en emmental.

C'était cette délicieuse image qu'il avait en tête quand apparut devant lui une femme pâle vêtue d'une longue robe noire.

— Fais un vœu, Milo.

Il releva la tête pour lui adresser un clin d'œil.

— Je serais pas contre une petite galoche, madame.

La remarque sembla l'amuser ; aussi, elle joua le jeu et l'embrassa. Et puis bien. Si bien, même, que la tête de Milo lui en tourna et qu'il se mit à regretter de ne bientôt plus avoir de tête. Il était à deux doigts de lui demander de l'aider pour se relever, histoire qu'il puisse tenter de se carapater dans les bois, quand... elle fit un pas de côté et laissa passer le shérif et sa grande épée effilée. Il avait à la taille une ceinture d'oreilles humaines, c'est dire à quel point il était sadique, le gars.

— Je t'aime, lui déclara la femme.

Lui aussi, il l'aimait. Andy Milo McLeod, il l'aimait, cette femme. Beaucoup, même ! Autant qu'il aimait l'air matinal, les nuages bas et le soleil qui se planquait derrière, les moutons qui mouchetaient de coton les collines lointaines, et la mer, et les rochers giflés par les embruns, et cette envie d'embrasser encore cette inconnue, et...

La lame siffla.

Un bref tressaillement, comme un coup de jus.

Le monde se mit à tourner, puis s'arrêta, et voilà qu'Andy Milo McLeod ne voyait plus que de l'herbe, un trèfle un brin gênant dans l'œil... Bien vite, les ténèbres du dernier sommeil l'engloutirent.

Son âme flottait maintenant à côté de la femme au visage pâle, et tous deux regardaient le corps étêté de Milo. Puis, peu à peu, son âme se souvint de qui elle était – au niveau cosmique –, et il se rappela qui était cette fille.

— Je suis tellement navrée, Milo... Tu n'imagines pas !

— C'était une galoche d'enfer, dis donc, rétorqua-t-il.

Il voulait remettre ça, l'embrasser encore, il ne pensait plus qu'à ça.

— Ça t'a fait mal ? Ça avait l'air affreux.

— Honnêtement, je pensais pas douiller autant, confia-t-il en se frottant la nuque. Je pense que c'est à cause du... tu sais, quand ça te tranche la colonne, quoi. Je saurais pas comment décrire la sensation, mais...

Elle lui sauta soudain au cou et se plaqua tout contre lui.

Juste avant que la tête de Milo tombe dans l'herbe, elle lui avait dit... qu'elle l'aimait, non ?

Il le lui demanda, histoire d'en être sûr.

— Oui, admit-elle. Oh, et puis merde, Milo : ça fait des plombs que je veux te le dire. C'est juste que, dans l'au-delà, faut toujours faire gaffe et tout, et moi, je voulais vraiment trouver le moment idéal pour te l'avouer.

Milo regarda son cadavre, la flaque de sang et le shérif qui pissait un bol.

— C'était parfait.

Il la serra dans ses bras et, bien que pressés par le temps, ils s'offrirent un nouveau baiser.

— Ah, ça y est, je crois savoir comment décrire ce que ça m'a fait, finit par dire Milo. Tu vois la sensation quand tu te cognes le petit os à la con, là, dans le coude ? Ben pareil, mais super fort et dans tout le corps en même temps. Surtout dans le cou.

— Merci pour ces détails, mon amour.

Ils s'embrassèrent tendrement pendant que le shérif s'avavançait jusqu'à la tête coupée, la saisissait par ses longues boucles rousses et la jetait dans un vieux sac en toile.

Après cette matinée dans les Highlands, leur quotidien changea énormément. Déjà, ils se voyaient en cachette. Ils n'étaient pas sûrs que ce soit bien nécessaire, mais ils ne voulaient pas risquer d'être séparés.

Ce soir-là, celui de la décapitation, Mémé, Mamoune et Suzie l'avaient escorté jusqu'à sa nouvelle demeure dans l'au-delà – une cabane délabrée près d'une usine de traitement des eaux –, et, après qu'elles avaient pris congé de lui, Suzie avait rebroussé chemin et était rentrée chez Milo par la

fenêtre de la cuisine, brise fraîche habillée de feuilles mortes. Main dans la main, ils avaient marché jusqu'à son vieux lit tordu et branlant, et ils étaient restés là, silencieux, pendant une éternité.

Leurs ébats furent, pour Milo, aussi déroutants que familiers : tendres, parfaits. Ils avaient toujours ressenti chacun la présence de l'autre comme une évidence, et c'est ainsi qu'ils vécurent cet instant partagé. Comme s'ils partageaient le même lit depuis des siècles.

Au final, coucher avec la Mort n'était pas si abracadabrant que ça. Milo s'était attendu à d'étranges danses de flammes et d'ombres, à des murmures nés au fond des ténèbres – peut-être même à deux, trois trucs un peu douloureux –, mais, en fin de compte, ce n'était pas si surnaturel. Il n'y avait guère que la lueur rouge dans les yeux de Suzie qui pouvait surprendre. Bon, il y avait aussi quelques gouttes de sang qui coulaient par-ci, par-là, c'est vrai, et la sensation, une fois ou deux, d'une chaleur étrange et fragile qui l'enveloppait comme une paire d'ailes de cuir souple. Ah, et puis, une fois, les yeux de Suzie s'étaient écarquillés, lui donnant l'impression de le dévorer, puis il avait eu l'impression de tomber, de tomber, puis d'être englouti par une force supérieure, comme une note infime perdue au cœur d'une symphonie ; il avait crié, crié, crié encore...

Mais, bon, voilà, à part ça, non, c'était plutôt banal.

Après leurs ébats, ils étaient sortis dîner, et il avait laissé Suzie goûter son dessert, une énorme part de tarte au beurre de cacahouètes. Pas parce que ça ne le dérangeait plus qu'on tape dans son assiette, mais parce que être amoureux et être amis, c'était quand même un peu différent.

C'est pour cette dernière raison que, des siècles plus tard, Milo se leva de son lit puant, quitta son camping-car humide et dégoulet avec la tête dans le cul, et partit retrouver Suzie, que cela plaise ou non à la divine Âmultime.

Et si elle avait été totalement aspirée par un truc cosmique, genre, le yin-yang ? se demanda l'une de ses milliers de voix. Sans rire ? Si ça se trouve, elle n'existe plus nulle part...

Il suggéra à cette voix de s'astiquer la rate à la soude et, de son côté, s'efforça de continuer à mettre un pied devant l'autre.

Il s'acheta de la nourriture en conserve, un ouvre-boîte et une bouteille d'eau dans une épicerie, puis se bricola un sac à dos avec une taie d'oreiller, se le jeta sur l'épaule et partit en direction de... d'où, exactement ?

Une lune rouge s'était nichée entre les branches des arbres.

Milo marcha jusqu'à un passage à niveau, posa son sac et attendit. Un corbeau vint se percher sur le panneau qui signalait les rails, mais repartit bientôt.

Au bout de quelque temps, un train meugla dans le lointain, puis s'approcha dans un chaos ferroviaire de vibrations, de gémissements et de grincements stridents, en résumé : comme un train. En passant devant Milo, il siffla, et Milo – qui dut tenir sa casquette pour éviter qu'elle s'envole – jeta son sac à dos dans un wagon de marchandises ouvert, puis bondit à l'intérieur, roula dans la poussière et la paille qui jonchaient le sol, pour s'arrêter enfin dans l'obscurité.

Il s'approcha avec précaution de la porte du wagon, s'assit les jambes au vent et resta là à observer la lune, jusqu'à ce que le sommeil le prenne.

Ce fut un bruit venu du fond du wagon qui le réveilla. Était-ce un animal ?

— Y a quelqu'un ? demanda-t-il.

— Quelques-uns, même, ouais !

— Ah, eh bien... bonjour.

— Toi, bonjour.

Quand les yeux de Milo se furent habitués à l'obscurité, il distingua trois silhouettes assises contre le mur du fond. Milo avait déjà joué les clandestins à bord d'un train, sur terre, et s'il n'avait pas été dans l'au-delà, il aurait sorti son couteau dans la seconde et se serait mis à tailler un bout de bois : pour montrer qu'il avait un couteau, déjà, puis pour avoir l'air cool. Mais là, d'une, il n'avait pas de couteau, et, de deux, il n'était pas sur terre.

— Je suis à la recherche de quelqu'un, lança Milo.

— Ben, t'as trouvé quelqu'un, mon pote.

— Quelqu'un en particulier. La Mort. (Une pause.) C'est ma meuf.

Paie... ton... swag...

— Tu parles de Suzie, c'est ça ? lâcha l'une des silhouettes. T'es Milo, hein ? J'ai entendu parler de toi.

— Dix mille vies, merde ! s'exclama une autre voix. T'es genre... Superman, mec.

— Ah, répondit Milo. On ne m'avait pas prévenu.

— Un gars m'a dit qu'un gars lui avait dit que t'avais balancé un éléphant si haut dans le ciel qu'il était jamais retombé.

Milo haussa les sourcils.

— Superman ou pas, reprit le premier type, on n'est pas censés sortir avec les émissaires de la mort. C'est comme l'histoire du type qu'a épousé l'Océan. Tu la connais ?

— Comme si je l'avais écrite.

Mais... swag, quoi !

— C'est comment de sortir avec la Mort ? demanda l'une des voix.

Milo réfléchit... La question lui semblait légitime.

— Imagine la fille la plus canon de ton bahut. Pas ta copine, pas une des filles avec qui tu t'es bécoté, hein, je parle de celle que t'as jamais pu avoir. Celle qui te hantait à l'époque et qui te hante encore aujourd'hui. Tu vois le truc ?

Bien sûr. Comme tout le monde...

— Marsha Funderburg, dit l'un des types à voix basse.

— Wu Ping, dit un autre.

— Vicki Tuscedero, annonça le troisième.

— Oui, eh bien, voilà, conclut Milo. C'est comme... comme ces filles-là.

Milo aperçut quelques lumières par la porte ouverte du wagon. Une ferme, sûrement.

— Ouais, ben, je l'ai pas vue, ta Suzie, désolé, finit par dire le premier gars.

Le train ralentit. Milo récupéra son sac et se releva en s'aidant d'une main contre le battant de la porte. Il sauterait quand le train aurait ralenti un peu plus.

— C'est vrai ce qu'on dit ? lança l'un des hommes. Qu'y a une sorte de trottoir, quelque part, et que si on tombe on... disparaît dans le néant ?

— Ouais, répondit Milo.

Bonne ambiance !

Le train ralentit. Des lumières un peu plus loin. Une ville.

Il sauta.

Il marcha jusqu'à la ville, puis se rendit au commissariat. Enfin, une sorte de commissariat, disons. Toutes les villes disposaient d'un endroit où l'on pouvait aller en cas de besoin, et ici, il était plutôt chouette : un bâtiment de briques en plein centre-ville avec un aigle en ciment au-dessus de la porte.

Un militaire ensommeillé était assis derrière un grand bureau.

— Bonjour, salua-t-il Milo d'une voix plutôt chaleureuse pour un accueil au beau milieu de la nuit.

— Bonjour, je suis à la recherche de quelqu'un.

— Un quelqu'un qui s'appelle ?

Milo lui répondit, et le militaire sembla se raidir une seconde, avant de se pencher et d'étudier Milo comme un maître d'école.

— Vous devez être Milo, donc... Je me trompe ?

Mais merde...

— Non, c'est bien moi.

— Bon. En ce cas, ça ne vous surprendra pas si je vous dis qu'on m'a ordonné de ne rien vous dire. Pour être honnête, mes instructions exactes sont, au cas où vous vous pointeriez et vous renseigneriez sur Mrs Suzie, de vous conseiller d'investir votre énergie à autre chose. Et je reformule pour être poli.

— J'entends bien.

— Je suis aussi censé vous demander d'attendre ici, si ça ne vous dérange pas, que l...

Milo était déjà parti.

Il n'alla pas bien loin, d'ailleurs : à quelques pâtés de maisons du commissariat, il trouva un parc en bordure de la voie ferrée et s'installa sur un banc pour essayer de dormir un peu. Il fut réveillé un peu plus tard, au cœur de la nuit, par cette impression désagréable que quelqu'un vient de nous appeler. Il se redressa et tendit l'oreille.

Un souffle de brise enveloppa son banc, des ombres attirèrent son regard.

Rien de l'autre côté du petit parc. Un chat ou quelque rongeur traversa à toutes pattes le halo d'un lampadaire. Il tenta de se rendormir, en vain, aussi il jeta de nouveau son sac à dos sur son épaule et se dirigea vers les rails.

— Hantées ? Comment ça, hantées ?

Milo était assis au beau milieu d'un wagon de marchandises bondé, dans un train qui roulait aussi vite qu'il cahotait et cliquetait. Quand un train est surpeuplé, on peut vite avoir l'impression d'avoir été lâché en pleine soirée. Ici, l'ambiance était à la conversation collégiale à la lumière de lampes de poche et de lanternes à l'ancienne : on se faisait passer une flasque de

whisky qui alimentait la convivialité, ainsi qu'un énorme sac à dos rempli de frites sauce cajun.

Quelqu'un, un vieux type qui portait des bottes en caoutchouc en l'occurrence, venait de dire que certaines portions du chemin de fer étaient hantées.

— Comment est-ce qu'il pourrait y avoir quoi que ce soit de hanté, ici ? s'étonna une femme au front paré d'un tatouage au henné. Nous sommes dans l'au-delà !

— On peut mourir dans l'au-delà, vous savez ? rétorqua le vieil homme qui – essentiellement parce qu'il était âgé – faisait tache ici.

De fait, tous les autres passagers paraissaient bien plus jeunes que lui. Aussi, et contrairement à lui, les autres passagers semblaient heureux et impatients d'être réincarnés pour avoir une chance de fusionner avec l'Âmultime.

— Quand on meurt dans l'au-delà, on va où ? demandèrent plusieurs personnes.

Le vieil homme leur expliqua qu'on allait nulle part.

— Mais vous avez le temps. Il en faut, des vies, pour disparaître dans le néant.

Milo frémit.

Il se glissa hors du train au lever de la lune, et but le contenu de la bouteille qu'il gardait sous sa veste en suivant une route perdue au milieu de nulle part. Un chien errant l'accompagna quelques heures.

Ses jours et ses nuits se muèrent bientôt en une brume confuse de villes et de conversations.

« La mort ? Genre, la Mort ? Tout ce que je sais, c'est qu'elle est venue me faucher sur terre. »

« J'suis censée rien vous dire. J'ai un message, là, qui stipule qu... »

Parfois, il faisait du stop et, à l'occasion, un véhicule s'arrêtait et lui faisait faire un bout de chemin. Parfois, on le sermonnait. Parfois, on lui racontait quelque fable à valeur d'enseignement : l'homme qui avait voulu séduire les Aurores boréales. La fille amoureuse du Jet-stream.

Partout où il se rendait, il s'attendait à la trouver, ici qui vendait des magazines à la gare routière, là à bord de l'un des bus en partance, peut-être. Alors, il montait à bord et balayait du regard les visages des passagers.

Parfois, on le reconnaissait. Après tout, il était célèbre, non ? Célèbre pour sa sagesse, son âge ancestral. Célèbre pour être bien dans la merde, aussi.

— C'est vrai, ce qu'on dit au sujet de l'endroit qui mène droit dans le néant ? lui demandait-on. C'est comment ? Comme un grand tunnel ? Ça fait une sorte de méga tempête cosmique, ou y a comme une main énorme qui nous tombe dessus et nous emporte ?

— Y a juste un trottoir, en fait.

Il erra jours et nuits, semaine après semaine, pendant presque un an.

Il maigrit, sec comme une brindille, apprit à ne ressentir la faim que lorsque son corps en avait réellement besoin.

Il se mit à dégager une odeur musquée, pareille à celle d'un animal.

Après avoir vécu la sophistication de la propriété, il apprenait la modestie de l'ascétisme.

Il travailla quelque temps au vidage et remplissage d'un silo à grains en échange du gîte et du couvert. Lorsqu'il sentit dans l'air que la neige viendrait dans les deux semaines, il préféra prendre la route du Sud.

Il voyagea jusqu'à la côte, les îles et l'air marin, mais il avait toujours froid et cette sensation étrange de perdre peu à peu sa substance. Et puis, il lui vint à l'esprit que, peut-être, le temps et la saison n'y étaient pour rien. Il voyageait sur le toit d'un long et vieux train rouillé qui filait sous la pleine lune quand il comprit ce qui se passait : il s'était fait un petit feu – maigre, avec quelques brindilles, rien de plus – et tentait de se réchauffer à la chaleur des flammes quand un détail le surprit soudain.

Il pouvait voir le feu à travers sa paume.

Il tressaillit.

— Bordel de merde ! jura-t-il, avant de fourrer la main dans la poche de son manteau.

Quand un peu plus tard il eut enfin recouvré ses esprits, il la ressortit, la leva à la lumière de la lune et...

— Bordel de merde...

Cette route était hantée... et c'était lui le spectre.

Et puis, soudain, comme si on avait appuyé sur un interrupteur, Milo les vit tous : celles et ceux qui voyageaient à bord du vieux train tels les cavaliers d'un serpent mythique. La lumière de la lune les traversait, les emplissait aussi, les rendait visibles. Certains étaient assis, d'autres debout,

mais tous avaient ce même regard vide, comme s'ils se moquaient de leur destination. La plupart d'entre eux s'étaient laissés vieillir, penchaient maintenant comme de vieilles étables. La majorité avaient allumé des feux, mais tous semblaient transis.

Une petite brise surprit Milo, un courant d'air un peu plus chaud qui portait des feuilles mortes.

— Si tu peux les voir, lui souffla la brise, alors peut-être que tu peux me voir, moi aussi.

La brise lui prit la main, et Milo tourna le regard vers la lune : l'inconnue faisait comme une brume floue de vapeur au-dessus d'une casserole d'eau bouillante. Il la distinguait à peine.

— Suzie...

Ils restèrent assis près du feu de longues minutes, les mains jointes, front contre front, penchés l'un vers l'autre autant que cela leur était possible. Les parties nébuleuses de leurs corps se mêlaient.

Jamais Milo n'avait connu de joie si amère.

— Je ne fusionnerai pas avec l'Âmultime, lui dit-elle.

— Et je vais avoir droit au trottoir.

Maudits soient-ils... Ou maudit soit l'univers, il ne savait plus trop.

— Tout ça, c'est la réalité qui se rappelle à nous, mon amour, murmura Suzie. La Mort n'est pas une personne : elle est la Mort. Et si la Mort cesse d'être la Mort, alors elle n'est plus rien. Deux et deux font quatre. Mais toi, tu peux encore arrêter de te morfondre aux frontières du néant et retourner à tes incarnations. Allez : va l'accomplir, ton acte de pure perfection.

Un tunnel : tout le long du train, les spectres s'allongèrent côte à côte et retinrent leur souffle pour se préserver de la fumée et des vapeurs brûlantes de la locomotive. Au sortir du tunnel, la nuit semblait plus claire : le train sifflait, roulait sur un grand pont dont le squelette métallique filait au-dessus d'un lac qui semblait s'étendre à l'infini. Le lac Michigan, peut-être.

— Je ne sais plus quoi faire, croassa Milo. Je veux dire, si je me réincarne, je ne saurai même plus quoi tenter.

Le moteur du train mugit, siffla, des kilomètres plus loin. Suzie désigna d'une main éthérée les voyageurs spectraux qui peuplaient le toit et les wagons de marchandises.

— Personne ici ne le sait, Milo. C'est une grande loterie, tout ça, tu n'as pas encore compris ? Mais parlons d'autre chose, s'il te plaît : il nous reste

si peu de temps...

« WouUUuuuHOoUUuuuuUUUUuUuuu... », gémit le train.

— Et puis, je pense qu'au fond tu le sais, ce que tu dois faire.

— Ah oui ?

— Oui. C'est comme quand tu essayais de comprendre comment jongler avec plus de trois balles. Quand tu en as eu marre de n'arriver à rien, tu es allé demander conseil à quelqu'un. Hé, n'aie pas l'air surpris comme ça : j'ai juste farfouillé un peu dans ton crâne.

— Professeur, lâcha soudain Milo. Un professeur, voilà ce qu'il me faut.

— Oui. Le meilleur professeur de l'histoire de l'humanité.

— Minimum.

L'aurore caressa le lac en contrebas. Tout le long du train, les spectres se muaient en souvenirs d'eux-mêmes. Milo s'agrippait à la main de Suzie, tandis que le soleil réchauffait le brouillard matinal. Puis, enfin prêt, il se leva et bondit du train, exécutant un saut de l'ange plutôt honnête.

La chute fut longue et franchement douloureuse à l'amerrissage ; si douloureuse, même, qu'il perdit connaissance sitôt après avoir percuté la surface du lac. Il lutta mentalement pour reprendre conscience et se laissa flotter sur l'onde froide, sondant l'eau du regard en quête d'images, d'ombres bien spécifiques, d'existences vieilles, pour certaines, de plus de deux mille ans.

C'était quand même dingue de devoir fouiller une fourchette historique aussi large pour trouver un très, très, très, très, très, très, très, très, très, très, très bon professeur...

L'ÉCONOMISTE DÉCONSIDÉRÉ TOMBÉ DU CIEL

Milo tenait l'apprentissage en estime plus que toute autre chose.

Il n'existait rien qu'une âme pût faire de plus important. Il existait une infinité de savoirs à apprendre et à enseigner, et une infinité de façons d'accomplir l'un et l'autre.

Déjà, on pouvait apprendre de ses erreurs. C'était assez commun comme approche. La première erreur de Milo, ç'avait été en Inde : il était bébé et avait attrapé une araignée venimeuse. La bête le mordit au pouce, et une partie de son doigt, après avoir viré au noir, tomba, comme ça, pouf ! Milo hurla et, fort avisé, lâcha l'araignée. On ne l'y reprit plus.

Quand on était un peu visionnaire, on pouvait aussi apprendre à faire ce que personne avant nous n'avait jamais fait. Inventeur marocain du nom d'Abass Ibn Firnass, Milo estima qu'il était temps pour l'espèce humaine de conquérir les airs : il se construisit une grande structure de bois et de papier bien épais, puis se jeta avec du haut du plus haut toit d'Andalousie au total mépris du danger.

Pendant près de dix minutes, sous les yeux ébahis de la foule loin au-dessous, il tournoya et plana entre les flèches et minarets de la ville, jusqu'à ce que, son élan essoufflé, le temps fut venu pour lui d'atterrir. C'est alors qu'il prit conscience que, aussi studieux qu'il avait pu se montrer dans son étude du vol, il n'avait pas pris le temps de mettre au point de protocole d'atterrissage... Les oiseaux volent grâce à leurs ailes, alors il en avait naturellement doté son véhicule, mais ils atterrissaient en se servant de leurs plumes de queue, et cela, Abass avait omis d'en équiper son invention. Il survécut à l'impact, aussi brisé qu'une amphore grecque, mais sans le moindre regret.

— Vous êtes un ange ! s'extasia un poète local.

— C'est gentil à vous, lui répondit Abass, mais je préfère voir en moi un humble scientifique ami des hommes, nature que je trouve plus vertueuse au centuple.

Dans une autre vie, Milo était un vieux mineur de cuivre dont le boulot était d'enseigner aux jeunes recrues comment creuser des trous, les gaver de dynamite, puis se carapater avant que tout pète.

Il prenait son travail très au sérieux.

Ses étudiants aussi.

Apprendre est d'autant plus significatif et d'importance quand votre certification atteste que vous ne vous êtes pas fait pulvériser les miches.

L'une des vies les plus mystérieuses qu'avait vécue Milo était celle de l'illustre rabbin et mystique juif Aben ben Aben. Il avait passé toute son existence assis à étudier livres et parchemins, quand, un jour, il s'était relevé d'un mouvement aussi soudain que mal assuré, le visage paré d'un air transcendé, comme s'il avait déchiffré l'indéchiffrable, comprit l'incompréhensible.

— Qu'y a-t-il, *raboni* ? lui avaient murmuré les autres érudits.

— C'est un piège ! avait-il hurlé.

Puis il était tombé raide mort.

Il avait probablement appris quelque chose d'hallucinant, mais personne, pas même Milo, ne sut jamais quoi.

Dans une autre vie, Milo apprit tout ce qu'il y avait à savoir sur l'argent et devint un économiste de grand renom.

Il inventa la notion de cryptoéconomie. C'était comme la cryptozoologie – cette science qui étudie des animaux mythologiques comme le yéti ou le monstre du Loch Ness –, mais appliqué à l'économie.

Milo en avait assez d'entendre certains économistes affirmer que si l'on aidait les gens riches à devenir encore plus riches et qu'on les exonérait d'impôts, eh bien, cela finirait irrémédiablement par aider les pauvres gens aussi.

— C'est la version économique du yéti, avait déclaré Milo à la télé.

Il se mit alors à diffuser partout et à populariser cette notion de cryptoéconomie, agaçant plus de riches que de raison, jusqu'à ce qu'un jour deux choses étranges finissent par se produire. Premièrement, de nombreux économistes – employés par de grosses corporations dirigées par des gens très, très riches – s'unirent et clamèrent que Milo, globalement, disait bien

de la merde. Deuxièmement, alors qu'il était en voyage à bord d'un jet privé, le sas d'urgence près de son coude s'ouvrit soudain, et l'aspiration le projeta avec violence en plein ciel. Un fermier qui le vit tomber des nuages déclara qu'il n'avait pas vu l'avion, juste un type en costard haut de gamme s'écraser droit dans son champ de blé.

Les corporations grossirent encore, se muèrent en cartels qui se partagèrent la totalité des ressources planétaires et sonnèrent peu ou prou le glas de la race humaine tout entière.

Il est des choses que certaines personnes préfèrent garder secrètes.

Milo vécut aussi l'une de ces existences que l'on passe à lutter pour surnager : il travaillait chez Subway et galérait pour payer l'assurance de sa voiture, son loyer, sa bouffe, ses factures d'électricité, tout...

Vivre ainsi vous apprenait, souvent à vos dépens, deux ou trois petits trucs : par exemple, alors que vous économisez pour la fac, votre voiture tombe en rade. Vous avez enfin économisé assez pour payer une facture, et bam ! un flic vous colle une amende parce que votre feu arrière droit fait des siennes.

Milo avait appris, à cette occasion, à profiter des magasins de rabais, à se garder d'avoir des enfants avant d'avoir obtenu son diplôme, et...

Et re-bam ! Il était devenu papa. Bam ! Comme ça ! Bam ! D'un coup !

Donc, voilà, parfois, on apprend des trucs, mais ça nous sert moyenmoyen. C'était surtout ça, la leçon qu'avait retenue Milo.

Parfois, Milo avait appris des choses tellement simples qu'elles en étaient presque poétiques : il avait dix ans, et sa mamie lui avait enseigné comment bien s'occuper des plantes.

— Tu prends un caillou, lui avait-elle dit en farfouillant dans sa serre, et tu le poses dans la terre, juste à côté de la pousse. Quand tu viens arroser, tu ne verses pas l'eau sur la terre, mais sur le caillou, comme ça, elle dégouline doucement, n'agresse pas le terreau et ne trouble pas les racines.

— T'arroses le caillou, en fait..., avait conclu Milo.

— Tu arroses le caillou, avait répété sa mamie.

21

UN BOUDDHA EN HIVER

Inde, 500 av. J.-C.

Il y a très longtemps existait encore un minuscule village indien du nom de Moosa.

Moosa n'avait rien – mais alors rien du tout – de remarquable. Le village et ses habitants en étaient même devenus célèbres pour avoir, comme unique spécificité, de ne pas en avoir la moindre. Les villageois étaient des gens honnêtes et plutôt bons, mais, dans leur grande majorité, ils n'étaient ni spécialement futés, ni particulièrement ambitieux, charismatiques ou veinards. Ce fut le lot de Milo, heureux ou malheureux, de naître à Moosa. Sans grande surprise, il n'y resta pas bien longtemps, et ce qui lui valut de partir à la découverte du monde, ce fut la mésaventure d'un homme du nom d'Horsa Chaturjee.

Horsa Chaturjee, fidèle à la grande tradition moosaienne, n'était ni un grand érudit, ni un illustre athlète, ni un redoutable combattant : non, c'était juste un type qui, un jour, s'était fracturé la jambe en tombant dans un trou.

Hou, ça, c'était un grand événement pour les villageois de Moosa ! Énorme. Historique.

Les anciens du village s'étaient aussitôt rassemblés et, tandis qu'ils se demandaient comment ce trou avait pu se retrouver là et ce pour quoi Horsa ne regardait pas où il allait, quelqu'un suggéra que, peut-être, on pourrait le sortir du trou pour l'emmener en un lieu où il pourrait être soigné. Ce quelqu'un, c'était le petit Milo Raj Ram, un gosse qui avait pris l'indécrottable habitude d'offrir, sous forme d'intrusions fort désagréables, ses conseils aux anciens. Il faut dire que Milo avait pressenti très vite que Moosa ne serait jamais la capitale d'un fabuleux empire, suspicion qui se

mua en conviction le jour où il vit les anciens tenter de soigner la jambe d'Horsa.

— Faut tirer sur sa jambe, lâcha le plus ancien des anciens, un vieux schnoque torse nu coiffé d'un gros chignon. Faut tirer jusqu'à ce que l'os repasse sous la peau et que ça se remboîte, puis faut couvrir la plaie d'un cataplasme de crottes de chèvre jusqu'à ce que le saignement s'arrête.

Milo était assez convaincu que recouvrir de caca une plaie ouverte n'était pas une idée top éclairée. Il voulut le leur expliquer, mais, argumentaire implacable, on le fit taire d'un bon gros gnon dans la tempe.

Vexé, il partit bouder en haut d'un arbre. C'était comme ça qu'on faisait, là-bas.

Trois choses se passèrent alors qu'il était dans les branchages.

Premièrement, des voix dans son crâne lui soufflèrent de ne pas prêter attention aux anciens qui n'étaient guère qu'un ramassis de vieux crétins têtus comme des biques. Ce n'était pas la première fois que Milo entendait ces voix, et il les avait très vite identifiées comme celles de ses incarnations antérieures. Il les considérait avec beaucoup de respect.

Deuxièmement, il commença à avoir du mal à respirer. Ce n'était pas non plus bien nouveau : il avait eu de petites crises de ce style toute sa vie. En général, elles se déclenchaient après qu'il avait couru, grimpé, ou à la suite d'une vive émotion. Le problème, c'est qu'il se sentit cette fois de plus en plus mal, au point que le monde se mit à tourner autour de lui et qu'il tomba de l'arbre.

C'est là que survint le troisième événement notable : à cet instant précis, un guérisseur itinérant arrivait au village.

Le guérisseur, un saint homme, avait une barbe si longue qu'il devait la tresser et la nouer en six points à sa ceinture.

Quand Milo tomba de l'arbre au pied du nouvel arrivant, ce dernier fronça les sourcils et le piqua du bout de son long bâton orné. Milo leva le regard vers lui et cilla, le souffle court. Au même instant, un cri effroyable s'éleva de la hutte du plus ancien des anciens.

— AAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAH !

— C'était quoi, ça ? s'étonna le guérisseur.

— Ça, c'était Horsa Chaturjee, répondit Milo. Les anciens ont recouvert sa jambe cassée de crottes de bique.

— Ah..., lâcha le guérisseur. Je dois être à Moosa. (D'autres villageois avaient aperçu le nouvel arrivant et s'étaient rapprochés.) Je vais examiner ton ami, proposa-t-il à Milo. Enfin, si tu veux. Et en échange d'un repas.

— AAAAAAaaAaAAaaaaAAAARG ! hurla Horsa Chaturjee.

Les villageois nourrirent le guérisseur et le mirent à l'aise.

Posté à l'extérieur, à la fenêtre de la hutte, Milo observa le guérisseur faire son office. L'homme retira le cataplasme d'excréments et nettoya la blessure : elle était rouge vif, enflammée au possible et empestait la charogne. Il cautérisa ensuite la plaie à l'aide d'une torche, mariant Horsa et la douleur, puis s'agenouilla à ses pieds d'où il exécuta une sorte de prière en agitant lentement son flambeau de fortune.

Milo se penchait de plus en plus à la fenêtre, hypnotisé.

C'est comme ça qu'ils font dans la grande ville !

Il était encore en extase à la fenêtre quand le guérisseur sortit de la hutte d'un pas traînant.

— Hélas, déclara-t-il, un démon est à l'œuvre ici. Qu'on m'apporte une hache : il faut le débarrasser de cette jambe.

On lui apporta une hache, et il se chargea lui-même de l'opération. En échange, il refusa toute sorte de paiement, mais n'omit pas de repartir avec la biquette qui avait produit les excréments démoniaques.

— Mes bonnes gens de campagne, croyez-moi, c'est un service que je vous rends...

Avec un maître pareil, se dit Milo, médusé, un élève appliqué pourrait initier un véritable âge d'or pour sa civilisation !

Et il se jura qu'une fois adulte il se chercherait un maître de cette compétence, même s'il devait pour cela parcourir le monde entier.

Le lendemain de son rituel de passage à l'âge adulte, son chapelet jaune en main, Milo se planta devant ses parents attablés devant leur petit déjeuner.

— Adieu : je pars dans le grand monde en quête de savoir. Les cieux savent que ce n'est pas ici que je le trouverai.

— Ah, c'est bien vu ça, gamin, acquiesça son père qui l'envoya aussitôt sur la route avec du pain et une nouvelle paire de sandales.

Milo marcha des semaines, traversa des villages, des ponts, des cours d'eau ; il échangea avec d'autres voyageurs, dormi près du feu d'inconnus

bienveillants. Comme il s’y était attendu, la vie lui semblait moins futile et infiniment plus riche à mesure qu’il s’éloignait de Moosa : sur sa route, il entendit parler d’armées en poste de l’autre côté des montagnes ; d’un étrange mystagogue qui se faisait appeler le Bouddha dont les disciples étaient si purs d’esprit qu’ils n’avaient plus besoin ni de boire ni de manger ; de terribles inondations, de mers, de navires, de femmes si belles et douées que les hommes qui partageaient leur couche mouraient en pleine extase. Plus il voyageait, plus il entendait de choses, voyait de choses, et plus son univers s’élargissait, exactement comme il l’avait espéré.

Un soir que Milo profitait de l’hospitalité d’un riche cultivateur de betteraves et de ses travailleurs, ce dernier lui demanda s’il voyageait dans un but précis.

— Je recherche un professeur, lui répondit Milo.

— Qui t’enseignerait quoi ?

Milo haussa les épaules.

— Qu’importe, au fond. Quelque chose de nouveau pour moi, que ce soit superbe ou terrible.

Un murmure parcourut les convives attablés.

— On peut t’apprendre plein de trucs sur les betteraves, nous, déclara quelqu’un. Mais sorti de là...

Le plus grand ouvrier de la ferme – un gaillard à l’air réfléchi – prit la parole.

— Ce que tu dis me parle. Moi aussi, c’est ce à quoi j’aspire. Peut-être que ce professeur que tu recherches n’est pas un professeur au sens propre. Ce pourrait tout aussi bien être un fermier ou un forgeron. (Milo avait appris à reconnaître la sagesse quand elle s’incarnait devant lui.) J’aimerais venir avec toi. Par contre, j’ai promis à mon employeur ici présent de rester jusqu’aux récoltes. Peut-être pourrais-tu travailler avec nous jusqu’à ce que les betteraves soient bonnes à déterrer, après quoi nous partirions ensemble en quête de ce maître dont tu parles.

Milo accepta, cultiva quelque temps des betteraves et en fut fort satisfait : il apprenait. Il apprit à se lever tôt, à aller chercher de l’eau pour l’arrosage, et, aussi, tout un tas de choses sur les betteraves. Les betteraves par-ci, les betteraves par-là, les betteraves, les betteraves... Il apprit à réparer des trucs. Il se muscla.

Une fois les betteraves récoltées, Milo et le gaillard – qui se nommait Ompati – partirent trouver leur mentor, et s’ensuivit l’une des plus belles périodes de la vie de Milo. Son nouvel ami et lui allaient ensemble sur de longues routes où ils rencontraient d’autres voyageurs, échangeant avec eux nombre de chansons et de récits. Une nuit qu’ils passaient dans un bordel, Ompati se fit voler sa bourse. Deux fois, des bandits tentèrent de les dévaliser à la pointe du couteau, mais Milo et Ompati, ayant travaillé à la ferme, portaient aussi des lames et se défendirent comme de beaux diables. Ils traversèrent des rivières à la nage, dormaient à la belle étoile. Ils virent des choses étranges et fabuleuses, comme ce lépreux cul-de-jatte déterminé à rallier Calcutta à la nage, ou ce magicien qui parvenait à se détacher de son ombre. Hébergés une nuit par un mystique du village de Moon Smoke, ils burent du sang de serpent.

Milo finit par se rendre compte qu’une bonne partie des hommes de foi qu’ils croisaient et qui lui semblaient d’une grande sagesse ne l’étaient pas spécialement.

Ne les laisse pas te décourager, Milo, lui soufflèrent les voix ancestrales dans sa tête. Les vrais maîtres existent en ce monde. Poursuis tes recherches.

— D’accord, acquiesça Milo. Je ne lâche rien.

Milo et Ompati marchèrent plusieurs jours aux côtés d’une puissante armée, plaisantant avec les soldats et s’émerveillant de leurs colossaux éléphants de guerre. Le cinquième jour, ils croisèrent pour la première fois des hommes au crâne rasé vêtus d’une robe orange, qui riaient en saluant les soldats de passage.

— Des pèlerins, lui expliqua Ompati.

À mesure que le soleil continuait son ascension au-dessus d’eux, ils croisèrent de plus en plus de ces saints hommes un peu fêlés.

« Des disciples du Bouddha partagent ses enseignements dans la région », disait la rumeur qui parcourait les rangs des soldats.

Ce même soir, l’armée fut forcée de s’arrêter malgré elle : tombait partout comme un déluge l’incroyable nouvelle que ce n’étaient pas simplement des disciples du Bouddha qui partageaient ses enseignements, mais le Bouddha lui-même ! Lui et les siens avaient croisé l’armée un peu plus en amont, si bien qu’elle s’était arrêtée pour les laisser passer.

— Je ne comprends pas pourquoi tout le monde s’agite à ce point, confia Milo à Ompati.

— Probablement parce que ses enseignements n’ont jamais atteint Moosa, expliqua Ompati. Dans les villages et les villes de plus d’importance, on dit du Bouddha qu’il est l’âme la plus sage qui ait jamais existé sur cette terre. On affirme qu’il a vaincu le seigneur démon Mara en duel singulier, et sans même avoir à se lever : il lui a suffi de poser une main sur le sol, et il a terrassé le démon de sa pure complétude.

— Qu’est-ce que c’est, ça, la pure complétude ?

— Je l’ignore. Personne ne le sait, en fait.

Milo et Ompati eurent un réveil mouvementé le lendemain matin, quand des messagers surexcités sillonnèrent les rangs à cheval pour interpellé sergents et commandants qui, à leur tour, hurlèrent sur leurs soldats.

— En avant ! Pas accéléré ! lançaient-ils.

Devant et derrière Milo et Ompati s’animèrent avec force détermination soldats, éléphants, conducteurs de char et cavaliers en armure, impressionnants de puissance.

— On va les gêner plus qu’autre chose, là, non ? dit Ompati à Milo.

Ainsi, ils quittèrent l’armée et disparurent, patauds, dans des bois proches : presque aussitôt, une pluie de flèches s’abattit tout autour d’eux, un trait venant même taquiner la cheville de Milo.

— Donc là, on a fui vers le front, j’ai l’impression, lui fit remarquer Ompati.

Milo peinait à respirer, saisi à la gorge par la poigne brûlante de l’effroi, et aux cuisses par la poigne un tout petit peu moins brûlante de l’urine. Devant, derrière, partout autour s’élevaient cris de guerre, hurlements de douleur et petites tirades solennelles.

Des soldats surgirent soudain des sous-bois, parés d’armure de cuir et de sales tronches.

La respiration de plus en plus sifflante, Milo tomba dans les pommes ou, plus exactement, dans une sorte de framboisier asiatique.

Une pluie chaude.

Milo s’éveilla poisseux, le corps endolori. Comme il entendait des bruissements proches, il leva la tête et balaya les alentours du regard : il se trouvait droit sous un éléphant. Il n’en fut ni effrayé ni particulièrement surpris, car il sembla très vite que l’animal n’avait pas dans l’intention de

lui faire de mal. Pour tout dire, il avait plutôt l'air un peu triste, hagard et totalement perdu.

— Oh, bon sang..., murmura Milo en l'observant plus attentivement.

La trompe de l'animal était à demi sectionnée : la pluie chaude qui l'avait réveillé était en fait les gouttes écarlates que répandait partout l'animal à chaque expiration. Une larme unique gonfla dans l'un de ses gros yeux et roula le long de sa joue.

Tout autour d'eux, on aurait dit qu'un géant avait piétiné les bois : arbres brisés, corps écrasés... Milo se demanda ce qu'il était advenu d'Ompati.

Ne te disperse pas, Milo..., lui soufflèrent les voix dans son crâne.

Milo récupéra le sabre d'un soldat mort, s'approcha de l'éléphant qui venait à sa rencontre, puis s'agenouilla devant lui en poussant un grognement sourd.

Il lui caressa la tête.

Puis, il lui trancha la gorge.

Le sang gicla et le recouvrit des pieds à la tête : l'éléphant s'étouffa dans un gargouillis, ses yeux roulèrent dans ses orbites, et il mourut là, devant Milo.

Des oiseaux s'égosillaient. Des combattants blessés gémissaient.

Comme il se sentait épié, Milo se retourna lentement et distingua une silhouette qui se découpait dans la lumière matinale, un peu plus haut à flanc de colline.

— C'était un geste empli de courage et de compassion, déclara l'inconnu.

Milo le salua d'un signe de tête. Il aurait voulu parler, mais il haletait encore sous le coup de l'émotion.

Un nuage masqua le soleil, et Milo découvrit que l'inconnu était un vieil homme au corps aussi tortueux qu'un cep de vigne et à la barbe pareille à un long fouet. Sa peau pendouillait un peu, mais on devinait sans mal les muscles longilignes et secs qu'elle dissimulait. Son ample châte usé lui faisait comme une seconde peau.

Ce fut ce que remarqua Milo au premier regard : un vieux miséreux. Et puis, les yeux de l'homme se posèrent sur lui.

Infrarouges, les yeux..., murmurèrent les voix dans sa tête.

Milo n'avait pas la moindre idée de ce qu'étaient les infrarouges – pas dans cette vie, en tout cas –, mais il saisit le concept : le vieillard le

regardait comme s'il pouvait voir jusqu'à ses os et, plus encore, jusqu'à la dernière molécule qui le constituait.

— *Namaste*, le salua Milo en s'inclinant.

Le vieil homme lui rendit sa révérence.

Soudain, des voix éclatèrent plus haut sur la colline.

— Bodhi ! hurla l'une d'elles, suivie par un concert d'autres. Bodhi ! Il est là !

Milo vit alors plusieurs jeunes hommes au crâne rasé et vêtus de robe rudimentaire débouler entre les arbres à flanc de colline, sautant par-dessus les morts et les blessés.

— Hmm..., murmura le vieillard. C'est reparti... (Les jeunes hommes s'arrêtèrent près de lui en harde pantelante.) Tout va bien, les rassura l'inconnu. Je suis dans un bon jour.

— Qu'importe ! s'inquiéta le plus grand des jeunes hommes. Bon ou mauvais jour, vous ne devez pas vous éloigner sans en avertir Ananda...

— Chuuut..., répliqua le vieil homme en s'agenouillant pour aider un soldat blessé. Rendez-vous donc utiles.

Il défit alors le châle dont il était couvert, se retrouvant bientôt devant eux vêtu d'un simple pagne, puis le déchira en longues bandes de tissu. Ses disciples – c'est ainsi que les avait identifiés Milo, en tout cas – l'imitèrent aussitôt.

— Bouddha..., lâcha Milo dans un souffle.

Le vieil homme l'entendit et lui adressa un clin d'œil laser.

Milo transforma lui aussi sa tenue en un lot de bandages, puis partit soigner les blessés dans la forêt. Il se retrouva, un peu plus tard, à œuvrer avec Balbeer, l'élève le plus âgé de la troupe. Ensemble, ils élevèrent une série de tentes au sommet de la colline, les premières pierres d'un futur hôpital de guerre.

— Pourquoi disais-tu que Bouddha avait de bons et de mauvais jours, tout à l'heure ?

— Personne ne l'appelle ainsi. Bouddha, c'est un terme générique pour désigner celui qui atteint l'illumination. Tout le monde peut devenir bouddha : nous avons ce potentiel en nous. Lui, nous l'appelons Bodhi : le sage. Le professeur.

— Et concernant les bons jours, les mauvais jours, tout ça ?

Balbeer lui tendit du bois sec.

— Rends-toi utile, lui répondit-il, alors Milo partit faire chauffer de l'eau.

Me voici devenu guérisseur, tout à coup..., songea Milo.

Il comprimait les blessures qui saignaient encore, posait des attelles pour redresser les bras distordus. Il amputa même un homme de sa jambe gangrenée. Il allait chercher du bois, aussi, nettoyait ce qui devait l'être.

Un jour, Milo vit le maître transporter hors de l'hôpital un seau plein d'excréments pour le vider dans les latrines qu'il avait lui-même creusées.

— Voilà le maître que je cherchais..., se dit Milo. Plus qu'à prier pour qu'il m'accepte comme élève.

— Ça te dérangerait de retirer la flèche que j'ai dans la gorge, avant que je ne te voie plus qu'en deux dimensions, mon ami ? toussa un blessé à ses pieds.

Milo haussa soudain les sourcils.

— Ompati ! hurla-t-il. Je suis tellement heureux que tu sois encore en vie !

Ompati tenta de répondre, mais glouglouta plus qu'autre chose, alors Milo l'invita à se taire. Qui plus est, il avait encore à se rendre utile.

Les quelques jours qui suivirent filèrent en un clin d'œil. Milo travaillait dans l'hôpital de fortune en imitant le quotidien des élèves du Bouddha : il dormait où il y avait de la place et mangeait quand de la nourriture lui passait sous la main, c'est-à-dire pas bien souvent.

C'est fou ce qu'au fond on n'a besoin de peu pour vivre, songea-t-il un jour.

Les élèves avaient l'air heureux, et Milo peinait un peu à comprendre pourquoi. Ils n'agissaient et ne réagissaient pas comme des gens normaux : la plupart des gens, en général, trimballaient avec eux et en toutes circonstances une sorte de morosité crasse qu'on lisait dans leur regard et le ton de leur voix. Il y avait toujours un petit quelque chose pour les rendre furieux, inquiets ou tristes. C'était un poids bien gris, mais plus le temps passait, plus chacun s'en accommodait.

Sauf que, ce boulet-là, les élèves du Bouddha ne le portaient pas : plutôt que de se plaindre, ils vivaient. Ils faisaient ce qu'il y avait à faire dans l'instant, qu'il s'agît de vous parler, de recoudre une plaie ou de boire une coupelle d'eau fraîche. Il était en train de se faire cette remarque quand il se

rendit compte que Balbeer se tenait à côté de lui. Le moine passa un bras amical autour de ses épaules.

— Tu as déjà atteint l'illumination, Milo.

Milo cligna des yeux.

— J'en doute, je... je n'ai pas...

— Eu l'esprit inondé par une aveuglante explosion de lumière ? Vu l'avenir ? Craché des flammes par les narines ?

— Non, rien de tout ça.

— Ce n'est pas ça, l'illumination. Ne t'attends pas à une soudaine transcendance mystique. L'illumination, c'est avoir la conscience de ce qui se passe autour de toi, ici et maintenant, la conscience de l'instant présent. Et cela, tu y arrives.

— Pas toujours.

— Disons que tu as l'illumination fluctuante.

— Donc, en résumé, tout le monde atteint l'illumination... au moins par moments ? Même le type aux yeux révoltés à qui j'ai dû couper la jambe, et qui hurlait si fort qu'il s'en douchait de bave ?

Balbeer adopta un air pensif.

— Je ne sais pas.

Voilà qui surprit Milo : jamais il n'avait entendu de professeur ou d'élève studieux dire qu'il ne savait pas. L'intelligence d'une telle remarque lui sembla soudain vertigineuse.

— Pourquoi les rhinocéros ont des cornes sur le museau plutôt qu'au sommet du crâne ? demanda Milo.

— Je ne sais pas, répondit Balbeer.

— Incroyable. Pourquoi est-ce que le bois brûle ? Pourquoi on refoule des aisselles ? Si je rêve que je suis nu en plein milieu du marché, qu'est-ce que ça signifie ?

— Je ne sais pas... Et je pensais être le seul à rêver de me retrouver nu en plein marché.

— Je pense que tout le monde le fait, ce rêve.

Ils partirent ensemble manger un bout.

Peu de temps après, un matin, toute la suite du Bouddha et le Bouddha lui-même se levèrent et reprirent la route. Milo et Ompati les imitèrent et partirent avec eux : en se préparant, Milo s'était rendu compte qu'à part une

robe rudimentaire, un slip et une paire de sandales empruntées à un cornac mort, il ne possédait strictement rien.

Ompati ramassa un fin bâton sur le bord de la route.

— Ça fait du bien d'avoir un petit quelque chose à soi, même si ce n'est qu'un bâton.

Ils marchèrent en silence quelque temps.

— Cela va faire une semaine que je n'ai pas vu le maître, déclara Ompati. Est-il seulement avec nous ? Il est peut-être parti en éclaireur, je ne sais où ?

— Je ne sais pas. Il est vieux..., répondit Milo. On raconte qu'il a de bons et de mauvais jours, alors qui sait ?

— Tout le monde a de bons et de mauvais jours, non ? Qu'est-ce que c'est censé vouloir dire ?

Milo haussa les épaules. Il n'en avait pas la moindre idée.

Le soir même, ils l'apprirent tous deux.

Au crépuscule, ils étaient assis près d'un feu sur lequel ils cuisinaient des fayots mendiés à des caravaniers, quand Milo fut exalté par une soudaine décharge d'énergie.

— Je vais lui demander, déclara-t-il.

— Demander quoi à qui ? s'enquirent Ompati et quelques pèlerins qui les avaient rejoints.

— Demander au Bouddha ce pour quoi je fais ce rêve où je suis en plein marché et, soudain, je me rends compte que je suis nu.

— Ah, tout le monde le fait, ce rêve.

— Oui, certes, mais je me demande ce qu'il signifie.

Et voilà qu'il se leva et, allant d'un feu à l'autre, se mit en quête du Bouddha. Ce dernier n'avait pas de grande et belle tente, ni rien de particulièrement remarquable, si bien qu'il était difficile de le trouver : il campait parmi les siens et, comme eux, dormait à même le sol. Milo en conclut tout de même que, là où le Bouddha ferait brûler son feu, nombre de ses fidèles tenteraient de s'installer pour profiter de sa présence. Ainsi, il traqua les feux auprès desquels les conversations et les rires semblaient les plus riches et, effectivement, finit par repérer le maître.

Milo s'attendait à trouver les plus anciens de ses disciples assis en cercle autour du Bouddha, le regard du maître rivé dans les flammes, mais pas du tout. La vision qui s'offrit à lui fut des plus troublantes : plusieurs disciples,

des hommes âgés de l'entourage direct du Bouddha, chuchotaient de façon emportée, s'invectivant les uns les autres. Au centre se tenait le maître, en larmes, manifestement contrarié...

Massés autour des feux proches, d'autres pèlerins s'efforçaient de faire comme si de rien n'était.

Milo s'approcha, curieux de comprendre ce qui se passait. Quelqu'un s'en était-il pris au maître ?

— Pourquoi tu m'as dit ça ? sanglotait le Bouddha. C'est méchant. Vous êtes cruels, vous tous !

Deux disciples – l'un grassouillet et l'autre petit et mince, comme un mulot – semblaient se disputer un peu à l'écart.

— Pourquoi tu l'as froissé ? demanda le grassouillet. Tu sais qu'il ne faut pas le contredire quand il est comme ça ! Il ne fait pas la part des choses. Tout ce qu'on y gagne, c'est de le contrarier !

— Mais je sais bien ! chuchota l'autre, l'air défait. Mais, justement, il allait très bien ! Il était là, en pleine forme, tout guilleret à dire que les montagnes étaient telles des rivières, seulement un peu plus lentes et tout, et puis comme ça, sans crier gare, il a dit : « Il faut que je pense à demander à Yi s'il a encore ce bout de verre volcanique... » Alors, sans trop faire attention, je lui ai répondu : « Maître, Yi est mort il y a sept ans : ne vous souvenez-vous pas de l'incident avec le tigre ? » Et là, bam ! il a vrillé.

Le grassouillet sembla s'apaiser quelque peu.

— Nous allons devoir nous montrer de plus en plus vigilants, murmura-t-il. Et je sais, bien sûr, que tu n'aurais jamais voulu sciemment contrarier Bodhi.

Bon sang de bonsoir ! Le Bouddha est complètement cinglé ! Alors ça...

Une paire de mains puissantes saisit alors Milo par les épaules et le fit se retourner.

Balbeer.

— Milo, lui dit-il, le regard triste, retourne manger, s'il te plaît. Il n'y a rien que tu puisses faire.

— Mais qu'est-ce qui lui arrive ? bredouilla-t-il.

Balbeer mena Milo en dehors du bois où ils se trouvaient : derrière eux s'élevait la voix colérique du maître.

— Il est vieux, répondit Balbeer. Parfois, les vieilles personnes sont un peu instables.

— Mais, c'est le B...

— Ce n'est pas un dieu, Milo.

Milo s'en retourna à son feu de camp et se rassit.

— Alors, il t'a répondu ? lui demanda Ompati. À propos du rêve ?

Milo s'était courbé, pensif.

— Je ne l'ai pas trouvé, mentit-il.

Il essaya de dormir. En vain. Chaque fois qu'il fermait les yeux, il revoyait le Bouddha en larmes, terrifié à la vue de ses propres amis. Il ferma les yeux pour méditer, peut-être que ça l'aiderait.

La méditation, c'était un truc typique des disciples du Bouddha : ça les aidait à affronter les aléas de la vie sans trop se prendre la tête. Milo avait déjà tenté deux, trois fois, mais sans grande réussite.

— Il faut que tu observes et écoutes ton esprit, lui avait expliqué Balbeer.

— C'est tout parasité, avait répondu Milo. Je vois rien et j'entends rien.

Balbeer avait haussé les épaules, fermé les yeux, et l'avait laissé à ses essais, alors Milo avait retenté le coup.

Inspire... sans penser à rien... Expire... Concentre-toi sur ta respiration... Il lui arrive quoi, au maître, sans rire ? se demanda son esprit.

La question n'échappa pas à Milo.

Il y a des gens qui vivent sur la Lune ? s'interrogea son esprit.

Milo avait beau redoubler d'efforts pour se concentrer, tout un tas de conneries sillonnaient sans finir son esprit.

J'ai mal aux chevilles, quand même... Ah tiens, ça fait un bail que j'ai pas eu de crise d'asthme. Je suis peut-être guéri... Ils ont des rapports, les bouddhistes ? Je sais pas... C'était quoi, ce bruit ?

Mais ta gueule..., pensa-t-il. *Boucle-la, putain... Allez, allez, respire... Bouge plus... Respire... Rooh, trop drôle, je sens mes cheveux qui poussent...*

— Mais bon sang de bonsoir de soupe à la merde ! rugit-il.

— Chuuut..., l'admonestèrent des pèlerins proches. On médite, nous.

Le lendemain après-midi, les voyageurs arrivèrent à Sravasti. Sravasti était une ville dans laquelle le maître était déjà venu plusieurs fois. Longtemps auparavant avait été bâti ici un complexe entier de monastères. C'était l'un des lieux de pèlerinage de prédilection pour qui voulait profiter

des enseignements du maître : certains des meilleurs élèves et disciples du Bouddha habitaient ici, et la ville entière était une sorte de Bouddha Parc. Impossible d'aller acheter du pain dans le centre sans se noyer dans une mer de moines en pleine méditation.

Quand le maître lui-même arrivait en ville, on aurait dit l'entrée de Jésus à Jérusalem, alors que Jésus n'existait même pas encore. C'est dire.

La masse mouvante de la suite du Bouddha était aussitôt arrosée de pétales et de chants. On s'inclinait sur leur passage, s'agenouillait, les touchait tous révérencieusement, et ce, pour deux raisons : déjà, parce qu'à Sravasti on mettait un point d'honneur à vénérer tout ce qui avait trait de près ou de loin au Bouddha. Et puis, surtout, parce qu'on ne savait pas trop lequel des voyageurs était le Bouddha. Fidèles à la croyance populaire, ces touristes de la spiritualité s'attendaient à reconnaître le maître au premier regard : il devait mesurer trois mètres et lancer des flammes avec les yeux ! Cet homme avait fait remonter le courant d'une rivière à un bol de riz, simplement en le lui demandant. Cet homme avait réussi à terrasser un horrible monstre de la jungle en le laissant le dévorer, puis en s'extrayant de son corps en le carbonisant de l'intérieur grâce à ses rayons de perfection pure. Cet homme était celui dont l'âme ne faisait plus qu'un avec le temps et le cosmos.

Sauf qu'en réalité cet homme-là n'était qu'un vieillard voûté qui passait devant eux comme n'importe quel autre vieillard voûté. OK, il faisait ce truc infrarouge avec les yeux, là, mais pour l'observer, il fallait vraiment qu'il regarde droit dans les vôtres.

— Ils ne le reconnaissent pas, maugréa Ompati en retirant d'un geste les pétales de magnolia qu'il avait dans les cheveux.

Milo acquiesça.

— Ce n'est pas plus mal, murmura l'un des pèlerins qui marchaient près d'eux. Il n'arrête pas de demander si les préparatifs du mariage avancent bien et si les danseuses du ventre sont jolies...

Milo grimaça.

— Le mariage de ?

— Le sien.

— Il va se marier ?

— Il a été marié. Ça s'est mal fini.

— Oh... Flûte !

— Mais surtout, ajouta le disciple, c'était il y a soixante ans.

Le soir, un peu partout sur les pelouses d'herbe douce et les murs nus des monastères, on alluma des torches. Des milliers de personnes s'assirent, excitées, attendant la parole du Bouddha.

On se croirait à un concert de rock..., souffla une voix – d'une vie future – dans le crâne de Milo.

Les plus anciens disciples du maître sortirent du monastère situé en plein cœur de Sravasti, posèrent un énorme coussin bien confortable sur l'herbe, puis s'assirent autour en demi-cercle, l'air tendu.

Le maître sortit à son tour, un lent pas après l'autre, soutenu par Balbeer.

La foule appela partout au silence. Des chauves-souris louvoyaient entre les torches.

Le maître s'assit sur le coussin et exécuta une mudra.

Le temps s'écoula en silence.

La lune apparut dans le ciel.

Le Bouddha leva les yeux, son regard scintillant mais distant, comme illuminé par des flammes lointaines. Milo le reconnut ce regard ; ce regard un brin paumé.

Oh, mazette...

Le maître se mit à parler du mariage.

— Je me marie, annonça-t-il d'une voix calme, avec un sourire un peu filou. La cérémonie aura lieu au palais de mon père où j'épouserai mon destin, mon amour, ma cousine Yasodhara. Il y aura des danseuses du ventre.

Milo balaya l'assistance du regard : ça se tournait en acquiesçant vers le voisin, ça tentait de recoller les morceaux.

— C'est quand même savoureux, une bonne danseuse du ventre, sans rire, poursuivit le maître. Finalement, elles ondulent plus qu'elles dansent, il faut l'avouer. Elles sont, en cela, comme la vérité, comme une rivière. Comme les vagues. Sans rire, réfléchissez-y... On va leur demander de mettre de petites émeraudes dans leur nombril.

La foule s'en nourrit. La vérité ! Ne plus faire qu'un avec le grand tout ! L'impermanence ! De toute évidence, le Bouddha naviguait en explorateur sur les eaux encore inconnues de sa propre mémoire.

Ses disciples les plus proches le contemplaient avec amour et admiration, et c'était sincère, hein, mais quand même, ils échangeaient des

regards interrogateurs. C'était comme s'ils se demandaient les uns les autres : « Combien de temps on va encore pouvoir s'en tirer comme ça ? Parce que bon, là... »

Ce soir-là arriva la première pluie de la mousson.

Par milliers, les adorateurs du Bouddha roulèrent leur petit tapis et se massèrent à l'abri des huttes et des monastères de Sravasti. Le lendemain matin, un groupe de jeunes pèlerins réveilla la foule entière en poussant de grands cris.

— Vite ! Vite ! Il se passe quelque chose de fabuleux ! De fabuleux et d'étrange ! Il faut que le maître voie ça !

Le maître et les milliers de gens qui faisaient sa suite emboîtèrent donc le pas aux jeunes hommes jusqu'à la rive d'un fleuve proche. Milo remarqua que le maître ne clopinait pas : il avait l'air frais comme un gardon.

Le fleuve avait gonflé comme aurait enflé le ventre d'un boa ayant avalé un hippopotame. Il filait, rageur, charriant des arbres entiers et d'énormes troncs.

— Regardez ! hurlaient les jeunes pèlerins en bondissant partout, désignant le fleuve du doigt. (Des milliers de regards suivirent leur geste.) Un monstre !

À bonne distance de la berge, un jujubier s'élevait seul contre le déluge, ses branches cassées et dégarnies : à sa cime, et c'était là le plus incroyable, se nichait une créature affreuse, détrempée et effroyable. Une créature avec de très, très grandes dents et des yeux avides, bref : un truc qui filait vraiment les miquettes.

— Un démon..., murmurèrent certains pèlerins.

— Un démon ! hurlèrent d'autres.

— Alors, carrément pas, déclara le Bouddha. C'est un tigre.

Et il disait vrai : c'était un tigre. Trempé, boueux, il montrait les crocs aux flots tumultueux. Il n'y avait rien à attaquer autour de lui, mais il n'en avait pas moins l'air au taquet.

Milo l'observa avec attention, notamment quand, terrifié, l'animal coula un long bronze vert résolument démoniaque.

Tout le monde se tourna vers le maître, attendant sa réaction.

— Qu'on m'apporte une corde, déclara-t-il. La plus longue corde possible. Assez longue pour atteindre la cime de l'arbre.

Sans poser la moindre question et sans plus d'hésitation, une centaine de pèlerins se ruèrent jusqu'aux monastères, puis dans le centre de Sravasti.

Milo se pencha à l'oreille de Balbeer.

— Que... Comment... Qu'est-ce que...

Balbeer secoua la tête, le front ridé.

Du vacarme, des cris : les pèlerins étaient de retour avec la corde. Enfin, une centaine de cordes, en fait. Le maître en choisit une et en fit un immense lasso molasse.

— Non, non, non ! lâcha Ompati, et son scepticisme se répandit sur la berge entière.

Même le tigre semblait intrigué : il regardait le Bouddha sans ciller en se léchant les babines.

Le maître faisait tournoyer son lasso au-dessus de sa tête... lentement, d'abord... puis le lança, vif comme l'éclair, par-dessus les flots : la corde s'accrocha sans mal à une branche cassée derrière le tigre, et le Bouddha la tendit au maximum et se mit à tirer.

De toute évidence, il avait dans l'idée de faire plier le jujubier jusque sur la berge pour que le tigre puisse y bondir et s'y mettre en sécurité.

Mais l'homme avait tout de même quatre-vingts ans...

L'arbre commença à ployer...

Les milliers d'adorateurs murmurèrent, les yeux écarquillés...

Le tigre sentait que quelque chose se préparait, mais il n'était pas certain de savoir s'il devait ou non s'en réjouir. Il se réinstalla sur l'arbre sans quitter la scène des yeux. Les mains du maître commencèrent à trembler.

— Rendez-vous utiles, voulez-vous ? dit-il à ceux qui l'entouraient.

Disciples et pèlerins se massèrent près de lui et agrippèrent la corde. Balbeer entama un chant énergique pour les encourager, et ils se mirent à tirer en rythme.

— Ah ! scandèrent-ils à l'unisson. *Bastei !*

Et ils tirèrent encore, scandèrent encore, et l'arbre penchait de plus en plus, jusqu'à ce qu'ils le déracinent et que les branches de sa cime se retrouvent à trois mètres à peine de la berge.

À partir de là, les événements s'enchaînèrent assez rapidement.

Le tigre bondit en direction de la berge.

Tout le monde lâcha la corde et se mit à fuir parce que le fauve bondissait en direction de la berge.

Tout le monde, sauf le maître qui avait attaché la corde à sa taille.

Le tigre montra les crocs, les griffes, puis fila à tout berzingue dans les bois proches sans dévorer qui que ce soit.

Le jujubier entièrement déraciné fut alors emporté par le courant, projetant avec violence le maître dans les flots rageurs : quelques secondes plus tard, il avait disparu...

Si la scène s'était déroulée en un éclair, Milo fut encore plus rapide : sans même y réfléchir, il s'était jeté dans l'eau et essayait de saisir la cheville maigre et noueuse du Bouddha, dernière partie du corps du maître à avoir été engloutie par les flots.

L'eau tourbillonnait autour de lui ; branches, bouts de caillasses et débris flottants lui écorchaient la peau, mais ses mains grandes ouvertes finirent par trouver ce qu'elles cherchaient. Alors, tout s'abîma dans la tourmente : l'arbre, le maître et Milo qui tentait de remonter le long du corps du vieil homme comme s'il grimpait à un arbre. Et puis, enfin, il parvint à lui saisir le poignet et fit ce dont le vieillard était incapable : il défit la corde nouée à sa taille...

Le jujubier disparut à l'autre bout du monde, et Milo et le Bouddha jaillirent à la surface où ils se gonflèrent les poumons d'oxygène. Ils se tractèrent à grand-peine jusqu'à la berge, agrippant herbes folles et morceaux de branches, les doigts perdus dans la boue.

Un gaillard se rua dans l'eau et pataugea dans leur direction, et de ses grandes mains puissantes – idéales pour la récolte des betteraves – s'empara de Milo.

Ompati !

Il le tira plus loin sur la rive, tira le maître aussi, jusqu'à ce qu'ils se retrouvent tous les trois à l'abri des flots, les pieds dans l'eau, affalés sur la berge, haletants.

Pèlerins et disciples se ruèrent auprès d'eux, les encerclèrent en exultant de joie.

Milo se rendit compte que les flots leur avaient arraché leurs vêtements, à lui et au maître, si bien qu'ils gisaient là, nus devant la foule grandissante.

— Ça me rappelle ce rêve que je fais souvent...

— Tout le monde le fait, ce rêve, commenta le Bouddha.

L'épisode dit du « sauvetage du tigre colossal » eut des conséquences tout à fait attendues : on fit partout, dans les jungles et les villages, le récit

de la force et de la compassion surnaturelles du Bouddha et, quelques heures plus tard, de nouveaux pèlerins vinrent grossir les rangs de ceux déjà présents à Sravasti. Une nouvelle fable bouddhique ! Un nouveau miracle !

En revanche, on ne fit nulle part le récit de comment le Bouddha avait été dévoré par les flots ni du fait qu'on avait dû l'y repêcher. Sitôt que cette partie-là de l'histoire menaçait de refaire surface, on l'enterrait sciemment d'un bon coup de poing dans le pif.

Faut pas trop leur en vouloir, hein..., souffla l'une des voix de Milo. Si Jésus s'était fait boulotter par des furets, ça aurait fait un récit moyen-moyen niveau lustre divin.

De toute façon, les disciples de Bouddha et les pèlerins n'avaient pas la moindre envie d'évoquer cette partie de l'histoire. Il n'y eut guère qu'Ompati pour aborder le sujet, alors que Milo et lui partageaient un bol de riz sous une pluie fine et froide, perdus au milieu de la nuée.

— J'ai vraiment cru que c'en était fini de vous deux, sur ce coup... Vous êtes restés sous l'eau une éternité et...

Tous ceux qui se trouvaient autour d'eux se levèrent et s'éloignèrent.

— Je crois qu'ils ne veulent pas en entendre parler, commenta Milo.

— Tu lui as sauvé la vie ! insista Ompati.

— Toi et moi, on lui a sauvé la vie. Ça ne change rien au fait que le maître est un être hors du commun. Il est, à la vérité, un livre de fables incarné et, parfois, ce livre a besoin de quelques petites corrections.

— Tu parles de plus en plus comme un sage, lui fit remarquer Ompati.

Balbeer apparut alors et s'agenouilla près de Milo.

— Il te demande, Milo. Et toi aussi, Ompati.

Ah ? Cool.

Balbeer les guida à travers la foule, jusqu'à la hutte centrale du maître, une modeste demeure faite d'un corps de briques coiffé de grandes feuilles vertes qui donnaient l'impression que le Bouddha vivait sous une énorme salade. À l'intérieur, le maître était assis en tailleur, les yeux fermés. Quand Milo et Ompati s'assirent en face de lui, il les rouvrit.

— Merci, dit le Bouddha en tapotant le genou de Milo et en gratifiant Ompati d'un signe de tête.

— De rien du tout, murmurèrent-ils.

— Merci, même s'il est un fait qu'une vie n'est qu'une vague sur l'onde. Elle en jaillit puis y retourne, rejaillit plus loin. Son mouvement importe

peu.

— Vous voulez dire que le fait que Milo vous a sauvé la vie importe peu ? s'étonna Ompati.

— Cela importe peu... à la rivière, répondit le maître en rivant le regard dans celui d'Ompati.

Ce dernier baissa humblement la tête.

— Maintenant, méditez avec moi, dit le maître en refermant les yeux.

Milo l'imita et tenta le coup une fois de plus.

OK, essaie de pas penser à des trucs qui n'ont rien à voir, genre des poulets...

...

C'est quand même bizarre que les cailloux, ce soit dur... Et cette femme aux seins nus, l'autre jour, là ? Fiou... Ça peut se tendre à quel point une corde ?... J'ai un truc dans le nombril, non ?

...

La neige me manque...

Le Bouddha et ses disciples quittèrent Sravasti au beau milieu de la nuit.

— Nous partons, chuchota Balbeer après avoir réveillé Milo. Tant qu'il est dans un bon jour.

— À mon avis, personne n'en parlerait de toute façon, répondit Milo en bâillant. Ils ne veulent pas le voir affaibli, alors ils se persuaderont toujours que tout va bien.

— Oh, si cela se produit trop souvent, crois-moi, ils finiront par le remarquer.

Ils marchèrent des jours et des jours, mendiant leur nourriture le long du chemin. Tous les soirs, Milo et Ompati se joignaient au maître pour converser à voix basse ou méditer. Certes, l'entourage mondial du Bouddha voulait oublier l'épisode de la presque noyade, mais il était évident que le maître lui-même considérait les deux jeunes hommes comme de bons et loyaux amis.

— Je médite comme une tanche..., lâcha Milo un soir, sans grande élégance.

Il avait tellement envie d'y arriver que ses efforts se soldaient par d'affreuses aigreurs d'estomac.

Le maître leva une main pour l'apaiser.

— La méditation est avant tout une histoire de respiration, dit-il. La respiration est le lien le plus intime que nous partageons avec le monde extérieur. C'est grâce à elle que nous le faisons nôtre. Nous l'invitons en nous – il inspira –, puis nous le remettons à sa place. (Il expira.) Ainsi, ce monde extérieur et nous-mêmes ne faisons plus qu'un.

Ils respirèrent ensemble, tous les trois : inspiration... expiration... inspiration... expiration...

— Donc, en fait, intervint Milo, si je n'arrête pas de penser à, disons, des singes ou mon gros orteil, ce n'est pas trop, trop grave ?

— L'esprit est bruyant par nature. Hier soir, lors de ma méditation, je voyais des chats partout.

— Oh..., s'étonna Milo. Et quel était le sujet de vos interrogations à leur propos ?

— Ah, ben rien. Juste, je voyais des chats, des chats, des chats, des chats partout, des chats...

— Des chats, des chats, des chats, des chats, répéta Milo, bientôt imité par Ompati. Là, on médite bien, non ? demanda Milo.

— On méditait, disons, répondit le maître.

— J'y entrave que dalle, dit Ompati. On est censés se vider l'esprit, mais penser à des chats, c'est OK ? Si on pense à des chats, ça va, c'est de la méditation, mais si on pense à la méditation, c'est plus de la méditation ?

Le maître ferma les yeux. Il semblait soupeser la question.

Milo et Ompati attendirent patiemment sa réponse, quand il se mit à ronfler doucement.

Assis plus tard avec Ompati près de leur feu, Milo resta longtemps silencieux. Il ne méditait pas : il réfléchissait, en fait.

— On dit que le maître a atteint l'illumination, finit par dire Milo.

— Oui, ça se voit au premier regard. C'est évident.

— Certes. Mais j'avais autre chose en tête quand je m'imaginais ce qu'était l'illumination. Je veux dire, il est à fond dans la spiritualité, et tout, mais il a aussi un côté pragmatique assez inattendu. Comme moi, il a du mal à méditer, par exemple. Pourtant, il y arrive. Il a l'esprit qui part en sucette, mais il gère quand même. Et puis, des trucs comme ce qu'il a fait avec le tigre, la vache, c'est vrai que c'est dingue !

Le feu crépita. Des étincelles s'élevèrent devant eux, tournoyèrent, puis moururent.

— Tu veux en venir quelque part en particulier ? demanda Ompati.

— Oui. C'est de perfection dont je parle, Ompati. C'est ce que je veux : atteindre la perfection.

— Comme tout le monde, non ?

— Je ne pense pas, non. Mon avis, c'est qu'en général les gens n'en recherchent qu'une pincée, pas la soucoupe entière, pas ce qui leur offrira de s'affranchir du cycle de la vie. Je crois qu... Non : je sais que j'ai déjà vécu des milliers de vies. Je suis peut-être un flan de tapioca niveau méditation, mais je commence à savoir deux, trois trucs à propos de la vie. C'est comme si mes anciennes incarnations me soufflaient des conseils de temps à autre... Eh, me regarde pas comme ça ! Enfin bref, ce qu'elles me disent, ces voix, c'est que jusqu'à présent je n'avais jamais vraiment tenté d'atteindre la perfection, parce que je ne l'avais jamais observée de mes propres yeux ; c'était trop éthéré comme concept. Je crois que je me rebellais même un peu contre cet objectif cosmique.

— Tu te rebellais... contre la perfection ?

— Oui. Mais plus maintenant. Il faut que ça s'arrête, je le sens. Je crois que je luttai, que je refusais de fusionner avec l'Âmultime. Désormais, c'est ce à quoi j'aspire le plus au monde.

Milo entendait les voix dans son crâne danser et s'époumoner.

— Attends, je résume pour être sûr d'avoir bien compris..., dit Ompati. Jusqu'à aujourd'hui, tu te rebellais contre la perfection, mais là, tu viens de changer d'avis, parce que tu as vu de tes yeux le maître et qu'il t'a montré que, même quand on est un peu funky, on peut atteindre la perfection ?

— Exactement. C'est ce qu'il m'a enseigné. C'est ce que les maîtres font, non, enseigner ? Te faire comprendre des trucs ? Eh bien, grâce à lui, j'ai pigé.

Les voix dans sa tête se lancèrent dans un fabuleux spectacle son et lumière accompagné de sitar. Milo ignorait qu'elles étaient capables de telles prouesses.

— Waouh..., lâcha-t-il. C'est magnifique !

Alors il se baissa, plaqua une main sur le sol et, un instant fugace, sentit la Terre tourner sous sa paume.

— Tu... peux m'expliquer ce que tu fabriques ? lui demanda Ompati.

— Je ne saurais pas vraiment dire, mais c'est fantastique... Ça me donne envie d'aller aux toilettes, c'est fou...

C'était tout à fait bouddhique, cette sensation soudaine et singulière.

Peut-être même... parfait, osa penser Milo.

Les jours suivants, les mauvais jours du Bouddha s'enchaînèrent comme des perles sur un collier. Si vous ne faisiez pas partie de l'entourage direct du maître, impossible de s'en rendre compte, mais si vous comptiez parmi ses disciples ou ses tout nouveaux amis, cela vous promettait des journées bien plus chargées qu'à l'ordinaire.

Balbeer venait de remonter la nuée de pèlerins à contre-courant pour tirer Ompati et Milo par le bras.

— Le maître aurait besoin de vous, il n'est pas au mieux de sa forme. Peut-on compter sur votre soutien ?

— Bien sûr, répondit Ompati.

— Nous arriverons bientôt dans un village. Prenez son écuelle et, lorsque vous mendierez votre nourriture, remplissez-la aussi, s'il vous plaît.

Ils s'inclinèrent.

— Avec grand plaisir, acceptèrent-ils.

Arrivés aux abords du village, les disciples formèrent un cercle serré autour du Bouddha et sourirent aux pèlerins en tendant leur écuelle. « Tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes » semblaient dire ces sourires.

— On va rater le début de la course d'éléphants, non ? lança le Bouddha depuis le centre du cercle.

Les villageois se montrèrent généreux, comme toujours. Ils le furent d'autant plus, d'ailleurs, quand Milo leva l'écuelle du maître.

— Une dernière écuelle, s'il vous plaît, pour le Bouddha en personne.

Un peu plus tard, Milo et Ompati étaient assis parmi la foule de disciples près de la litière du maître, quand ce dernier vint les rejoindre à quatre pattes. Ils lui passèrent son écuelle, et il sembla manger sans vrai plaisir, comme s'il se nourrissait par pur principe, sans réel engagement. Milo lui trouva le regard distant ; il était là, l'esprit clair, mais il paraissait réfléchir intensément. Au bout d'un moment, le maître se tourna vers Balbeer.

— Balbeer, je me demandais... Me rendrais-tu un service ?

— Bien sûr, répondit Balbeer.

— Quand nous aurons fini notre repas, pourrais-tu aller dire à ma mère – elle est à l'étage – que j'aimerais la voir, je te prie ?

Milo sentit son cœur se serrer et en perdit l'appétit.

— Bien sûr, maître, acquiesça Balbeer, le tressaillement de sa voix trahissant qu'il retenait ses larmes.

Ils se reposèrent au village toute la journée. Milo trouva un vieux figuier des pagodes, s'assit sous ses branchages et médita intensément pendant trois heures, les images défilant dans son esprit : des chats, de la pluie, des arbres, l'amour, des chiens, son pénis, la nuit...

C'était le tumulte dans son crâne, c'était incontrôlable. Par contre, la respiration, ça, il pouvait assurer.

Inspire... Expire... Prends la pleine conscience de l'air tout autour, du monde qui entre en toi... qui te quitte...

L'exercice avait quelque chose d'étrangement familier, non parce qu'il avait respiré toute sa vie, comme n'importe quel être humain, mais parce qu'il avait déjà respiré exactement comme ça, avec cette expertise-là, cette conscience affûtée. Soudain, un souvenir lui revint de son corps nu flottant dans l'espace...

La perfection.

Dans une autre vie, il l'avait atteinte, mais... il l'avait perdue. Comment ? Il ne savait plus.

Vertigineuse, cette seule pensée ; tragique, aussi. Cette fois, il n'échouerait pas.

Il rouvrit les yeux. Un bruit près de lui. Ce n'était pas un bruit typique de la jungle, non... Des voix en détresse à l'orée du village ! Milo se hâta hors du bois pour découvrir les disciples du maître qui s'agitaient partout comme des mouettes fiévreuses.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-il. Que se passe-t-il ?

— Il a disparu, l'informa Ompati, apparu soudain à ses côtés.

— Peut-être a-t-il atteint le nirvana ? suggérait l'un des disciples. Regardez : sa robe est là, comme tout le reste de ses affaires. Je vous le dis, moi : il est au nirvana !

— Viens ! lança Milo à Ompati en le tirant par la manche de sa robe, et ils se joignirent aux disciples qui se dispersaient un peu partout dans le village à la recherche du Bouddha.

Il ne leur fallut que peu de temps pour le trouver et, une fois de plus, leur ouïe fut leur meilleur guide : droit devant, au centre du village, s'élevait un brouhaha de dizaines de voix. Milo et Ompati cavallèrent et découvrirent une petite foule réunie sur la place du marché.

Ouf... songea Milo. Il s'est simplement senti mieux et est venu enseigner la sagesse aux villageois.

La foule s'écarta sur le passage de Milo, et il vit bientôt le maître qui se tenait près d'un étal : il tenait une grenade à la main et l'examinait avec attention.

Ah, et il était entièrement nu.

Maintenant que Milo balayait l'assemblée d'un regard plus apaisé, il se rendit compte que les villageois présents n'étaient ni spécialement ébahis ni particulièrement décontenancés : ils avaient, pour tout dire, l'air d'un groupe d'écoliers en pleine récréation.

Un groupe d'écoliers qui vient de trouver un oiseau blessé à torturer...

— C'est peut-être le jour du bain, allez savoir ! ironisa l'un d'eux.

Éclats de rire.

— Faut dire qu'il fait très chaud, aujourd'hui !

— Il est venu se faire tatouer, non ?

Alors, quelqu'un lança une pierre dans sa direction. Le projectile percuta son épaule. Milo n'avait pas vu le responsable, mais Ompati, si, et il avait déjà attrapé le jeune homme par le bras, avant de le plaquer au sol.

D'autres gaillards approchèrent.

Milo, qui avait levé les mains en signe d'apaisement, les baissa et prit la parole.

— Du calme, Ompati, mon ami. Ce n'est pas la voie que nous avons faite nôtre. Pas la voie que nous enseignons.

Il inspira... expira... L'air, la foule, le village faisaient maintenant partie de lui.

Il se tourna vers le Bouddha et le saisit par le coude.

— Nos amis nous attendent, père.

Il ne l'appela pas « maître ». La foule ne savait peut-être pas à qui elle avait affaire, et sûrement qu'elle n'avait pas besoin de le savoir. L'avenir se passerait très bien de cette anecdote.

— Je veux cette jolie grenade, geignit le maître.

— Je n'ai pas d'argent, murmura Milo à l'oreille du Bouddha. Et vous non plus. Je vous en apporterai une autre tout à l'heure.

Le maître ne fit pas d'histoires.

— C'est celle-là que je veux par contre, dit-il en reposant la grenade. Celle-là, hein ?

— D'accord. Mais, pour l'heure, nous devons partir.

Ompati saisit l'autre coude du maître, et ils fendirent la foule. Les jeunes gaillards virent la force tranquille qui émanait du regard de Milo, une force pareille à celle des vagues sur l'océan, et ils s'écartèrent devant lui. Certains, même, s'inclinèrent, honteux. Ils virent aussi la force moins tranquille dans le regard d'Ompati, une force pareille à celle des gens qui vous envoient un bon coup de savate dans les valseuses, et c'est aussi un tout petit peu pour ça qu'ils s'écartèrent.

Quand ils eurent laissé le maître entre les mains de ses vieux amis, Milo retourna seul dans les bois et s'installa de nouveau sous son figuier pour réfléchir. Réfléchir, pas méditer : quelqu'un qui médite ne fronce pas les sourcils, le regard sévère. Ça, c'était plus la tête de quelqu'un qui tente de rassembler tout son courage.

Le maître avait besoin d'aide, mais pas de n'importe laquelle. Ce dont il avait vraiment besoin, ce n'était pas de la petite bière : c'était, ni plus ni moins, d'un acte de pure perfection.

Milo médita un peu là-dessus. Pas bien longtemps : il savait que la méditation, c'était aussi savoir quand quitter un tronc de figuier pour passer à l'action.

Du coup, il se leva, quitta son arbre, puis quitta les bois, son écuelle à la main. Il pria Balbeer de lui donner celle du maître, puis se rendit au village.

— Attends ! lui lança Ompati en courant le rejoindre.

Quand ils eurent mendié assez de nourriture pour eux et le maître, Milo demanda aussi quelques pièces, puis ils firent une halte au marché où ils achetèrent au Bouddha sa grenade.

Une heure plus tard, assis près de la litière du maître, Milo trouva à ce dernier un air plus habité.

— Comment vous sentez-vous, maître ?

Le Bouddha ne répondit pas tout de suite : il observa longuement Milo, sans ciller, puis leva les yeux au ciel.

— Je me sens bien, Milo. Merci. Nous profitons d'une belle soirée.

Ils se sentaient tous bien, à dire vrai : l'air était doux et bercé de chants d'oiseaux. Des nuages dentelaient le ciel, broderie de coton aux contours dorés par le couchant.

— Pas de prêche, ce soir, annonça le Bouddha. Place à la musique.

Ainsi, on joua de la musique, et les villageois se joignirent bientôt à la suite du maître, *rudra vina* en main. D'or, le ciel du soir passa au rose, au violet, puis au bleu nuit : les étoiles s'illuminèrent, et le maître mangea sa grenade. La moitié, en fait. L'autre moitié, il la tendit à Ompati.

Plusieurs paires d'yeux verts les encerclaient depuis les ténèbres, scintillant dans les buissons. Et puis, lentement, de petites silhouettes sombres approchèrent.

— Des singes, annonça Ompati.

Il avait à peine achevé sa phrase qu'une très vieille femelle babouin sortit de l'ombre, s'assit en face de lui et l'observa à la lueur des flammes. Elle tendit bientôt une patte fine et la posa sur le genou du moine.

Les étoiles tournoyaient lentement, le chant des *rudra vina* résonnait dans la nuit.

— Ne t'inquiète pas, Ompati, dit le maître. Que je sache, tu n'as pas fait vœu de célibat.

Les rires des moines noyèrent un temps la musique.

Au matin, le maître se sentait mal.

— Mieux vaut rester ici un jour de plus, annonça Balbeer.

À midi, le maître se sentait encore plus mal.

— Priez, mes frères, demanda Balbeer aux disciples. (Il se tourna vers Milo.) Prends l'écuelle du maître et essaie de lui trouver du chou kale, de l'aloès et du lait de coco. Un mal tenace s'est emparé de lui : nous devons l'en débarrasser.

Balbeer parlait d'une voix calme et posée, mais Milo lut la peur panique qui habitait ses yeux.

Il obéit et, quand il revint, trouva Balbeer et les autres disciples assis en cercle désordonné autour du maître endormi, le regard grave.

— Tu peux poser tout ça, dit Balbeer. Il n'avalera rien maintenant.

Ils firent tous mine de méditer.

Le soleil se glissa sous l'horizon.

Ompati prépara une salade d'un reste de fruits et de légumes et la partagea avec Milo.

Au bout d'un moment, le maître s'étira, s'assit, puis, en dépit des remontrances de Balbeer, se leva. Il garda quelques secondes le dos voûté, mais, malgré son teint verdâtre, il se redressa et balaya l'assemblée de son regard cosmique.

— Je vais mourir, annonça-t-il. (Des voix s'élevèrent aussitôt, qu'il fit taire d'un geste de la main.) Pourquoi en être affectés ainsi ? les rabroua-t-il. J'ai quatre-vingts ans : mon âme va rejoindre le grand tout. Soyez heureux pour moi !

Son estomac grogna comme un ogre.

— Si cela ne vous dérange pas, ajouta-t-il, demandez donc aux villageois de m'aménager une couche de couvertures et de coussins dans ce bosquet, là-bas.

Il leur montrait d'un doigt des sals un peu plus loin. Il s'excusa alors et, dans un trot déroutant, partit vers les bois.

En fin d'après-midi, tous avaient compris que l'heure était venue : pèlerins, élèves et parasites s'étaient rassemblés dans le bosquet de sals en cercles concentriques. Tous baissaient les yeux. Le maître s'était installé sur un petit tas d'humbles couvertures, la tête posée sur un joli petit coussin à franges.

Il avait le visage un peu plus vert encore qu'à son réveil, mais il semblait serein.

— Écoutez, dit-il. J'aimerais être clair sur un point, histoire que vous ne soyez pas trop troublés après ma mort : je n'ai pas choisi de successeur. J'aimerais que nous arrêtions de parader comme ça aux quatre coins de l'Inde. On a l'air d'une troupe de cirque. Séparez-vous. Rentrez chez vous. Semez ailleurs ce que vous avez appris ici.

— Comment sait-on qu'on a atteint la perfection, maître ? hurla une voix désespérée quelque part dans le bosquet.

— Comment te sens-tu, ici et maintenant ? lui demanda le Bouddha.

— Triste, répondit la voix. Et j'ai peur.

— Eh bien, elle est là, la perfection, répondit le maître. Mais ne t'en fais pas : bientôt, la tristesse et la peur céderont le pas à autre chose. (Une salve de murmures confus.) Écoutez, dit le maître avant d'être interrompu par une quinte de toux. N'allez pas chercher le bonheur à l'autre bout du monde : la perfection, c'est être heureux de ce que vous êtes, ici et maintenant.

— Et si on est un gros trou de balle ? lança quelqu'un.

Le maître esquissa un sourire fatigué.

— Je doute fort, dit-il, que des gens heureux puissent être des trous de balle.

Et, sur ce, il mourut.

Le regard scintillant et brisé d'Ompati se perdit soudain dans le vague.

— Ses derniers mots, c'était... « trous de balle »..., annonça-t-il.

— Oui, non, je ne crois pas que ce soit si important d... Hé, regardez ! lâcha soudain Milo en désignant le sal sous lequel ils se trouvaient.

Des fleurs cascadaient doucement de ses branches : de petits pétales rouges papillonnaient jusque sur le sol, virevoltaient au-dessus du corps du maître, au-dessus de l'herbe verte, au-dessus des pèlerins.

— Oui, ça, je préfère, déjà..., commenta Ompati.

Milo quitta l'assemblée et alla se rasseoir sous son figuier. Il allait méditer. Qu'allait-il faire, maintenant ? Il pourrait retourner à Moosa, pourquoi pas ? À qui plus qu'aux benêts de Moosa profiteraient les enseignements du maître ?

Des canards..., songea-t-il en fermant les yeux. *Des chats... La lune... La mort... Le vent...*

Il entendait les villageois, au loin, qui venaient se masser dans le bosquet de sals. On laissa là quelque temps la dépouille mortelle du Bouddha, pour que chacun puisse la voir : dans trois jours, de toute façon, ils n'auraient pas d'autre choix que de l'incinérer.

Peut-être qu'ils me laisseront garder un peu de ses cendres.

Les méritait-il ? Dur à dire, pour l'instant. Milo espérait que les voix de ses vies passées lui murmurerait quelque conseil, mais elles restaient étrangement silencieuses. Il avait l'impression désagréable qu'après les avoir rendues infiniment fières de lui il les avait déçues.

— Ouvre les yeux. (C'était la voix d'Ompati.) Tu sais bien que tu médites comme une quiche, alors te casse pas à jouer la comédie comme ça.

Milo s'exécuta : Ompati se tenait debout devant lui.

— C'est toi, pas vrai ?

Milo fronça les sourcils et leva les yeux au ciel.

— De quoi est-ce que tu p...

— Ne traîne pas ton honneur dans la boue ! cria Ompati.

— Très bien..., confessa Milo. Oui. C'est moi le responsable. Avant d'aller mendier le dîner du maître, je suis allé cueillir un champignon dans

les bois. Un champignon bien spécifique, que j'ai ensuite écrasé et mélangé à la grenade que je lui ai apportée. Voilà, Ompati. Tu sais tout.

Ompati se mit à trembler.

— Pourquoi ? demanda-t-il à Milo.

— Oh, tu le sais bien. L'histoire de sa vie est plus importante que sa vie elle-même. Il le savait. Nous le savons tous. Il fallait le faire, et je l'ai fait. J'étais, je le crois, son plus proche ami.

C'est vrai, ça ?

Il en doutait un peu, au fond, et il entendait ses milliers de voix maugréer, sinistres, dans son crâne. Il méditerait là-dessus durant son voyage de retour à Moosa.

— Je suis désolé..., finit par s'excuser Ompati.

— Pourquoi ? lui demanda Milo.

— Je crains... d'avoir préparé une salade avec la moitié de grenade que n'a pas mangée le maître.

Milo eut un soudain haut-le-cœur.

— Ah ? s'étonna-t-il, un peu inquiet.

— La salade qu'on a partagée tout à l'heure.

Un oiseau pépia. Milo observa la lune à travers les branchages du figuier.

— Ah... Eh bien, écoute, disons que ma vague va disparaître au hasard de l'onde, hein ?

— Oui, acquiesça Ompati en s'asseyant à ses côtés.

Ensemble, ils attendirent en méditant, l'esprit coloré d'images de betteraves, de pluies de mousson, de divinités, de bordels et d'autres choses sympas qu'ils avaient découvertes durant cette vie.

Ils inspirèrent... expirèrent...

— Des chats..., murmura Milo.

— Chuuut..., répondit son ami.

FUITE VERS LE PARADIS CHINOIS

Cette fois, Milo ne se réveilla pas près de la rivière.

Il ne se réveilla même pas dans le désert.

Quand il ouvrit les yeux, il était assis au fond d'un puits profond, une sorte de geôle sans lavabo ni toilettes.

— Génial..., maugréa-t-il.

Nul besoin d'être un génie pour deviner que c'était dans ce trou qu'on finissait quand on assassinait le Bouddha.

— Y a quelqu'un ?

Pas de réponse.

Et puis quoi ? On allait l'oublier ici pour l'éternité ? Le cosmos était si cruel que ça ? Hé, il avait encore une vie à vivre, merde ! Oh, quelqu'un allait l'entendre, il y comptait bien ! Aussi commença-t-il à farfouiller autour de lui à la recherche d'un bout de bois, de cailloux, de n'importe quoi qu'il pourrait lancer hors du trou. Oh, boudiou, ils allaient en prendre pour leur grade ! S'ils croyaient qu'ils pouvaient le laisser pourrir i...

Quelque chose masqua soudain la lumière au-dessus et dégringola dans le trou... Une échelle de corde ! Elle arrêta de se dérouler pile au niveau de son visage et se mit à pendouiller devant lui.

— Grimpe ! grommela Mémé. Faut que je te montre un petit truc.

Milo grogna, agacé : il n'allait pas pouvoir taper son petit scandale.

Il grimpa à l'échelle de corde. Une fois en haut, il trouva Mémé – entourée de quelques chats – qui se tenait devant un petit jardin privé couvert de monde : il y avait des gens debout, assis sur des couvertures ou des chaises longues. Tous regardaient dans la même direction sans se soucier une seconde de Milo. Même Mémé le snobait. Elle aussi paraissait regarder quelque chose.

La maison et le jardin avaient été construits à flanc de colline et surplombaient une rivière. La majeure partie de la colline était invisible, noircie sur des kilomètres par une foule comme Milo n'en avait jamais vue. Le rassemblement semblait des plus festifs : drapeaux, pancartes manuscrites, vêtements aux couleurs éclatantes, fêtardes et fêtards ivres, poitrine et torse nus tout peinturlurés, des milliers de styles de musiques différentes. On aurait dit le rejeton de Woodstock et du Superbowl.

Milo se posta à côté de Mémé.

— C'est qu...

— La ferme ! Regarde, aboya Mémé. Il te reste une heure ou deux pour apprendre quelque chose avant ton départ.

Pardon ?

Le cœur de Milo se mit à battre à deux cents à l'heure : elles allaient le jeter dans le vide. Enfin, dans le rien. Dans le... le néant, même si le nom importait peu, au final.

Oh, bordel...

Et Suzie, alors, hein ? Elle avait quasiment disparu le soir où il l'avait retrouvée sur le toit du train. Où était-elle, maintenant ? Existait-elle encore, ou l'avait-elle précédé dans le néant ?

La foule redoubla d'intensité, se mit à entonner des chants de joie euphoriques. Bientôt apparut ce qui avait déclenché cette avalanche de bonheur. Il apparut, là, tout proche, au bas de la colline.

Le Bouddha. Il arrivait dans l'au-delà. Il avançait parmi la foule d'un pas humble et souriant. Il avait retrouvé sa jeunesse : de nouveau, il était le prince Siddhartha, avec ses longs cheveux noirs tombant jusque sur ses épaules.

Le maître allait-il le reconnaître ?

Et m'aider, peut-être ?

Milo agita les bras et se mit à hurler.

— Hé ! Par ici !

Mémé lui envoya un coup de coude dans le bide.

— Je ne veux pas t'entendre, toi ! Il est l'âme la plus pure à avoir jamais foulé la terre. Toi, tu es l'enflure qui l'a assassiné.

Milo se tourna vers elle, rouge de rage.

— J'en étais sûr que vous ne comprendriez pas mon geste ! tonna-t-il. Pour le bien du maître et du monde entier, j'ai eu le courage d'accomplir

l'impensable !

Mémé lui envoya un deuxième coup de coude.

— Tu as déconné à plein tube, maugréa-t-elle. Faut toujours que t'en fasses trop.

Plus bas, le maître avait rejoint la rivière, et l'air au-dessus de l'eau se mit à trembler et briller. Une lumière dorée apparut devant lui, tourbillonnante, et baigna la foule entière d'une aube cosmique d'une perfection irréelle. Soudain, tout sembla d'une beauté et d'une simplicité absolues, d'une clarté pareille aux rayons du jour après la pluie.

Le Bouddha, se convainquit Milo, avait bien dû comprendre, lui, ce pour quoi il avait agi ainsi. Peut-être qu'au tout dernier instant il ferait un petit commentaire à son propos. Peut-être qu'il s'arrêterait soudain et dirait : « Attendez une minute... On n'oublierait pas de saluer quelqu'un, là ? Sans Milo, tout ce qu'on dirait du maître, c'est que c'était un vieux croûton totalement barré qui avait fini sa vie à méditer dans sa bave ! Allez, viens me rejoindre, Milo ! »

Sauf que le Bouddha ne fit aucun commentaire de ce genre : il avança dans l'eau, un air enjoué sur le visage.

— Pitié..., lâcha Milo.

Il n'avait plus la force de lutter, plus la force de rien. Le temps et l'espace lui avaient dévissé le crâne au tire-bouchon et avaient vidé son âme de toute substance : il le sentait, c'en était fini de lui.

Comment quelqu'un de – globalement – si sage et bon que lui pouvait finir par se mettre l'univers entier à dos ?

Bientôt, le maître ne fut plus qu'une silhouette intangible dans le flot de lumière : la Porte du Soleil s'ouvrit autour de lui, l'enveloppa, fusionna avec lui...

La lumière perdit en intensité.

Puis elle disparut.

— Voilà, donc, ça, c'est l'antipode de là où tu vas finir, déclara soudain Mémé.

Mais Milo l'avait à peine entendue : les milliers de voix dans sa tête s'excitaient comme des puces, offusquées au possible.

Récapitulons, lui souffla son âme ancestrale, tu en étais à ton avant-dernière chance de mener une vie parfaite, et tu as assassiné le Bouddha. Oups !

Dis donc ! pesta Milo. Tu ne vas pas t'y mettre aussi ! Tu sais bien pourquoi j'ai fait ça !

Tu as assassiné le Bouddha !

J'ai tenté de faire un truc bien ! Même si moralement c'était déchirant, je suis allé au charbon ! expliqua Milo. Je dis pas que j'ai réussi, hein... Mais j'ai essayé.

Il sentit soudain en lui une sorte d'agitation subtile, quelque chose d'à la fois violent et doux, quelque chose d'angélique. L'âme de Milo essayait, à sa manière toute métaphysique, de lui démonter la gueule.

Le paysage – la rivière, la ville, le pont, la foule – n'était plus éclairé que par la lumière du soir. Pour autant, la liesse, elle, ne s'était pas éteinte : ce jour illustre durerait encore un peu.

Tout à coup, les fêtards semblèrent s'éveiller de concert, s'agitèrent et se mirent à fouiller partout du regard. Lentement, suivant chacun les doigts tendus de plus en plus nombreux, ils levèrent tous les yeux vers le haut de la colline, vers le jardin où se trouvait Milo et rivèrent le regard sur... lui. Alors, comme un seul homme, ils le désignèrent d'un index accusateur.

— Lui ! hurlèrent-ils à l'unisson.

— Oh, bordel de cul..., lâcha Milo. C'est une blague ?

« Pop ! »

Mamoune venait d'apparaître à côté de lui.

— Navrée, je suis en retard ! Par contre, j'ai tout fait pour ne pas manquer l'arrivée de nos invités...

— Mamoune ! s'écria Milo. (Enfin, un brin d'espoir.) Oh, merci, tu es là ! J'étais à deux doigts d...

— Tais-toi, lâcha Mamoune en lui tournant le dos. Juste... Tais-toi.

Milo eut l'impression de s'effondrer en lui-même. Il s'effondra aussi en dehors de lui-même, d'ailleurs, mais on venait de le rattraper : ni Mamoune ni Mémé, mais la foule elle-même. Soudain, ils le hissèrent sur leurs bras tendus et le portèrent au loin comme l'on portait parfois les saints au bûcher, ou les reines et les rois à la guillotine. Ils le transportèrent jusqu'à la rivière.

Milo ferma les yeux et ne tenta même pas de lutter.

Ils traversèrent le pont, se dirigèrent vers la ville et ses trottoirs de mauvais augure.

Il discernait sans mal leurs insultes, peu inspirées d'ailleurs : « Tueur de Bouddha ! », « Assassin de Bouddha ! », « Judas de Bouddha ! ». À l'occasion, on le piquait du doigt ou on lui balançait je ne sais quoi : un truc humide lui percuta l'épaule, un projectile rebondit contre son genou.

Milo resta silencieux. Il ne voulait pas qu'après coup on dise de lui qu'il avait pesté, paniqué comme le tueur fou qu'ils l'accusaient d'être. Pourtant, c'est ce moment que choisit quelqu'un pour lui mettre un coup de bâton au bout du coude, pile là où c'est désagréable.

— Oh, bon sang de bonsoir ! hurla-t-il.

Tout autour de lui, le peuple offusqué écarquilla les yeux.

— Ah, vous voyez ! lança quelqu'un en le montrant du doigt. Vous voyez ? Sûr qu'il est comme ça depuis le début ! Dix mille vies que c'est une bombe à retardement prête à nous péter à la gueule !

Bon, là, ça suffit ! s'indigna Milo. Ils veulent jouer aux plus blessants ? Je vais leur en donner, moi ! J'en ai de l'expérience, pas comme ces merdeux !

Et il se mit à se rebeller, à se débattre, à ouvrir grand la bouche et à arracher des doigts d'un coup de dents, à mordre au visage, même ! Hé, qu'avait-il à perdre, après tout ?

Et puis, soudain, il s'envola !

Tout s'était déroulé très vite : une tempête de feuilles et de poussière l'avait arraché aux mains de la foule et l'avait emporté dans les airs, haut, de plus en plus haut, jusqu'au vide, au rien du tout. Son ravisseur était fait d'air pur, aussi chaud et confortable qu'une énorme langue, et donnait à Milo l'impression de jambes plaquées contre les siennes, d'un regard insondable braqué sur lui.

— Amour..., souffla l'obscurité, le vent, le rien.

Lorsque le tourbillon obscur mit fin à sa fuite, ils se trouvaient tous deux loin de la foule, sans que Milo sache exactement où. Le crépuscule, une brise délicate, le chant de quelques carillons, des lanternes colorées çà et là ; un port et quelques bateaux qui tanguaient de conserve, comme au rythme d'une respiration lente.

Ils s'étaient matérialisés à bord de l'un de ces bateaux, un spacieux sampan, une sorte de grand canoë muni d'un toit.

Le paradis chinois, songea Milo. Cool...

Il observa autour de lui.

— Suzie ?

Il entendit une sorte de murmure frissonnant à l'extrémité opposée et ténébreuse du sampan, mais ne vit Suzie que lorsque la lune s'extirpa de derrière les nuages : on aurait dit une masse désordonnée de haillons échouée contre le plat-bord, éthérée, pas plus tangible qu'une silhouette de bruine.

— Merde, Suzie..., lâcha-t-il en se ruant vers elle.

Il tenta de la prendre dans ses bras, lutta pour trouver le moindre centimètre de matière auquel s'agripper.

— Prends-moi dans tes bras, haleta-t-elle. Je n'ai presque plus la moindre substance... Je dois puiser en toi pour subsister.

Il réussit enfin à la serrer contre lui, tremblant de peur et de rage. Combien de temps leur restait-il avant que le néant la réclame ? Et où avait-elle trouvé la force de l'arracher à la foule et de le porter si loin dans les airs, merde ?

— Troublant, je sais..., soupira-t-elle. Mais n'en parlons pas...

Même sa voix se faisait spectrale.

C'est dingue, songea-t-il, aimer quelqu'un, c'est vivre dans le paradoxe au quotidien : être près de l'être aimé, c'est se sentir faible et fort à la fois, avoir envie de rire et de pleurer, de s'habiller et de se déshabiller, de l'engloutir comme un paquet de chips au fromage et de le préserver pour l'éternité.

— J'ai tué le Bouddha, lui avoua-t-il.

— Il a compris ton acte, répondit Suzie. Il savait que personne n'aurait pu agir de façon plus avisée.

Milo tapa des deux pieds, outré.

— Je le savais ! Mais, merde, Suzie, pourquoi il n'a rien dit ? Il lui suffisait de se retourner vers ces tranchettes d'univers pourries et de leur dire : « Hé, soyez pas trop durs avec Milo, bande de lèche-cul cyclothymiques : il essayait juste d'assurer au monde un avenir de paix et d'amitié », mais non ! Monsieur a préféré...

— Il était un chouia occupé, Milo, lui fit-elle remarquer d'une voix calme. Il se changeait en lumière pure et éternelle. Tu m'as manqué, au fait.

Ah, oui... Ça.

— Toi aussi, tu m'as manqué. On ne peut pas dire qu'on se voit beaucoup, ces derniers temps.

— Et ce n'est probablement pas aujourd'hui que ça va changer. Tout dépendra de leur zèle à te retrouver, en fait. Et de ça, aussi...

Suzie leva une main devant l'une des petites lanternes : elle avait perdu toute substance ou presque, et se discernait à peine. Milo distinguait ses yeux, par contre, et lut sans mal l'amour qu'elle lui portait.

La voilà..., se dit Milo. La voilà, la perfection...

— Si on se transformait ensemble en pure lumière éternelle, suggéra Milo, peut-être qu'on s'y dissoudrait en même temps et qu'on... qu'on resterait toujours ensemble, non ?

Elle hocha le menton.

— J'avais des projets plus ambitieux pour nous, mais... oui, moi aussi, ça m'irait.

Milo s'assit, s'adossa au plat-bord, et Suzie s'allongea, la tête sur ses genoux. Elle cala sa respiration sur celle de Milo.

— Grâce au Bouddha, j'ai découvert un aspect de la perfection que je ne connaissais pas, dit-il.

— Qu'elle est préférable à l'oubli ?

— Ça a plutôt à voir avec l'évolution. Ce type évoluait sans cesse. Quand il a commencé à perdre la boule, on aurait pu s'attendre à ce qu'il s'abandonne peu à peu à la mort, mais pas du tout : il a continué à se lever le matin, à faire ses trucs, à apprendre et, quand son heure est venue, il a pris ça comme tout le reste, avec le sourire. Il évoluait sans cesse, progressait un peu plus chaque instant, un pas après l'autre, sans faillir. Et je crois que c'est ça qu'il faut faire : toujours aller de l'avant. Et la prochaine étape pour moi, si j'en suis digne, c'est la Porte du Soleil.

Suzie articula quelque chose d'assez nébuleux à l'intonation vaguement interrogative.

— On va trouver une solution pour toi aussi, déclara Milo, bien sûr. Il faut juste qu'on sème la foule d'allumés qui me poursuit assez longtemps pour avoir le temps d'y réfléchir.

La nuit était tombée, à présent, pleine et semée d'étoiles. Des lanternes en papier, enlevées chacune par la chaleur de leur bougie, s'élevaient dans le ciel de la ville, nuée de papillons illuminant la baie.

— Pourquoi a-t-il fallu qu'on s'y mette si tard ? soupira Suzie.

Étoiles et lanternes projetaient leur reflet à la surface de l'eau, et c'était comme si elles filaient se perdre dans l'espace.

Les jours passèrent : Suzie et Milo vivaient sur le sampan, restaient parfois à quai dans un port, avant de longer la côte. Les jours se changèrent en semaines...

De temps à autre, Milo sentait comme des regards hostiles se poser sur eux, comme si l'on fomentait contre eux quelque complot, qu'une menace indéterminée les guettait : le monde travaillait à retrouver son équilibre... Chaque fois, ils levaient l'ancre, filaient, s'amarraient loin sous des branches en fleurs à l'onde d'un cours d'eau isolé.

Ils étaient les plus beaux fugitifs que l'éternité avait jamais connus.

Fuyards ou pas, ils savaient que la vie était faite pour être vécue, aussi lisaient-ils ensemble, mangeaient-ils, buvaient-ils sitôt que se présentait un nouveau festival. Un jour, ils fabriquèrent un dragon de papier si grand qu'ils purent s'y dissimuler tous les deux et fendre la foule en liesse en rugissant, faisant tinter leurs clochettes, des enfants à leur traîne.

Ils faisaient l'amour si lentement – comment la brume pourrait-elle faire l'amour autrement ? – qu'ils s'y assoupissaient à moitié, comme on somnole dans l'herbe chaude. Contre lui, Suzie donnait à Milo l'impression d'être une ombre, une silhouette fantomatique. Au final, que les amants soient tangibles ou non, faire l'amour, ça restait faire l'amour : un truc puissant, quoi.

Un matin que Milo était assis à la poupe à laver des chaussettes dans un seau en regardant des jeux télévisés sur un poste portable, il vit débarquer sur la jetée proche une phalange entière de résidents de l'au-delà : ils s'approchaient d'eux d'un pas déterminé, chacun armé d'un bâton.

— OK, faut qu'on file ! lança-t-il à Suzie qui, de l'autre côté du sampan, préparait le repas (c'était son tour).

Elle ne posa pas de questions : malgré un soupir las, elle se mit en branle.

Bruissements de toile, frottements du bois contre le bois et, soudain, le vent qui se prend dans la voile et les emporte.

Ils vécurent quelques jours à flanc de montagne. Pas bien longtemps, cela dit, car Milo avait le sentiment que leur temps ensemble, comme leur bonne fortune, se réduirait bientôt à peau de chagrin.

La journée, les âmes qui vivaient ici, récoltaient le thé, alors Milo et Suzie se joignirent à elles. La plante poussait sur de minces haies qui

cascadaient le long de la pente. Parfois, une brume née de la mer en contrebas couvrait en vagues successives la montagne, les isolait du reste du monde, et là, au-dessus des nuages, ils donnaient l'impression d'habiter un paradis de dessin animé.

Ils élevaient des chèvres qui se régalaient des mauvaises herbes, mais épargnaient les feuilles de thé, et leur donnaient du bon caca pour engraisser les arbustes. Ils partageaient avec trois cents personnes une grande maison en bois : une sorte d'immense spirale de parois, de fenêtres et de cordes à linge. Ils mangeaient tous ensemble, faisaient tous ensemble décoller des lanternes en papier à la nuit tombée ; parois fines et fenêtres ouvertes ne cachaient rien, aux oreilles de chacun, des conversations, des chants et des ébats voisins.

La vaste demeure avait six mille ans, et tous ceux et celles qui y avaient vécu un jour avaient gravé leur nom sur un mur, une marche d'escalier, un pan de toit, n'importe où, si bien qu'elle avait des airs de bibliothèque de signatures. Milo et Suzie inscrivirent les leurs sur la petite plate-forme de bois qui ceignait le pont.

Milo écrivit « Milo ». Suzie écrivit son vrai nom, celui que possédaient toutes les âmes et entités naturelles : un entrelacs de sept symboles de l'infini formés chacun de suites de lettres, elles-mêmes constituées de chiffres. Si vous le touchiez, il se mettait à flamboyer et à danser sous votre paume. Juste en dessous, elle grava : « dite Suzie ».

Un jour, une petite tranche cosmique gravit la montagne sous la forme d'une silhouette vêtue d'une robe de toile brute. Milo se raidit d'abord, pensant que c'était Mamoune, mais il se trompait.

L'inconnu – c'était un homme – les aida à récolter le thé sans jamais s'adresser à qui que ce soit. Milo et Suzie chaussèrent leur nez de lunettes noires, juste au cas où. Le nouveau venu faisait décoller des lanternes en papier avec eux, dînait avec eux... Un soir, il se présenta : Mohenjodaro Bo-Ti Harrahj Nandaro, Cinquième Voie de la Cinquième Lumière du Cinquième Symbole de la Première Nuit, Celui qui est Proche et Lointain, Incarnation du Travail.

Il grava son nom sur leur grand saladier en bois, ce qui lui prit bien quinze minutes.

Jamais Mohenjodaro ne prononça le moindre mot suspect : il faisait la vaisselle, dormait dans la cabane à outils et filait travailler avant l'aube.

— À quoi tu penses ? demanda Milo à Suzie après le petit déjeuner.

Suzie avait décidé de rester au lit, car elle se sentait particulièrement inquiète et transparente ce matin.

— J'en ai assez de fuir, la peur au ventre, répondit-elle. Cavalier, glisser vers le néant comme le sable paresseux d'un sablier... Je veux me sentir chez moi, vivre sans crainte, je veux revoir ma boutique de bougies, je veux qu'on... qu'on...

— Qu'on nous laisse vivre notre vie, tout simplement, dit Milo, debout à la fenêtre, les yeux rivés sur la montagne verte qui faisait comme une île au milieu de la mer de brume.

— Oui..., acquiesça Suzie d'une voix tremblotante. Mais ils ne nous laisseront jamais faire. Le boa ne nous lâchera pas. Il finira par nous saisir, tôt ou tard : nul lieu n'échappe à son regard.

Silence.

La complainte de Suzie sonnait aux oreilles de Milo comme un abandon.

Loin en contrebas, la brume se dissipa un peu, puis s'écarta quelques instants, le temps pour Milo de distinguer la côte et la rivière qui serpentait dans le lointain. Et puis, tout à coup, il hoqueta, et ses yeux s'illuminèrent d'une flamme douce et singulière.

— Je sais ce qu'on doit faire..., murmura-t-il.

Elle lui adressa un regard dubitatif.

— Je t'écoute...

— Suis-moi, dit-il, et ils quittèrent main dans la main la maison en spirale, traversèrent les rangs de théiers embrumés, filèrent jusqu'à la berge de la rivière.

Suzie comprit aussitôt.

— Tu pars vivre ta dernière vie, lâcha-t-elle, le regard triste.

Milo la vit cependant se ressaisir, se redresser, courageuse.

— C'est ton destin, bien sûr... Va tant que tu le peux encore, et...

— Tu viens avec moi, déclara-t-il.

Elle inclina légèrement la tête, troublée, curieuse aussi.

— Ensemble, on va y arriver : on va le relever, ce défi cosmique.

— Non, protesta Suzie. Si je vis une vie, je... Enfin... Tu me proposes de vivre en... en humaine ?

— Juste une vie. On assure ou on se plante. On gagne ou on perd, mais on le fait ensemble. Ce sera le grand tout ou... le grand rien. Le trottoir au-

dessus du néant.

— Bébé, je ne peux pas faire une chose par..., dit-elle d'une voix douce.

— Suzie, l'interrompit Milo. Ma puce, mon amour de huit mille ans, je t'aime plus que tout, mais tu joueras la tête de pioche plus tard, tu veux bien ? Qu'est-ce que tu as à perdre, hein ? Et moi ? Qu'est-ce qu'on a à perdre ? (Un regard désespéré et paniqué embrasa les yeux de Suzie.) Je suis l'âme humaine la plus sage de l'univers, Suzie, lui rappela-t-il. Tu peux au moins m'accorder le bénéfice du doute, non ? Juste une fois.

Elle resta silencieuse, mais ils se remirent à traverser la plage rocailleuse et étroite, jusqu'à l'eau grise qui, devant eux, s'animait de milliers de vies possibles.

Suzie désigna quelque chose dans l'eau.

— Milo, l'interpella-t-elle. Celle-ci.

Milo tourna la tête.

— Tu te fous de moi, là, c'est ça ? s'exclama-t-il d'abord, mais, plus il observait la vie que Suzie lui montrait, plus elle gagnait en pertinence. La sérénité..., finit-il par dire.

— La sérénité, répéta Suzie, et elle entra dans l'eau. Je me demande comment c'est, de naître..., s'interrogea-t-elle à voix haute.

— T'es vénéré comme un dieu vivant, alors que t'as pas plus de pouvoir qu'un flan au caramel.

— T'as pas l'air d'être bien fan.

— Je déteste naître. C'est dégueulasse.

Quand elle eut de l'eau jusqu'à la taille, Suzie se jeta au cou de Milo et l'embrassa.

— C'est tout ou rien, Milo. Tout ou rien !

Et, sur ces mots, elle se retourna et plongea.

Milo l'imita aussitôt, prenant lentement le chemin de sa toute dernière vie.

LE TATOUAGE FOLLEMENT PRÉCIS – ET ÉTRANGEMENT HYPNOTIQUE – DE JULIE DENOFRIO

Des flashs de quelques-unes de ses incarnations déferlèrent devant les yeux de Milo, ça arrivait parfois avant de mourir et juste avant la naissance : des images de sa vie éclairante auprès du Bouddha, de ces existences où il avait appris quelque chose de la sérénité.

Une fois, il avait vécu cinq siècles dans l'écorce d'un arbre et considérait le monde extérieur comme une immense entité de flammes, toujours changeante. Quand soufflait le vent, il ployait. Quand venait l'automne, il abandonnait ses feuilles. Quand on vint l'abattre, le détailler en bûches puis faire de ces bûches une maison, eh bien, ça donna une sacrée belle maison. Il était si vieux, avait eu tant de temps pour penser et ressentir ces choses, qu'il avait compris que chacune d'elles – le vent, l'automne, l'abattage, la maison – avait une place importance dans son existence. Il avait vécu chaque seconde riche de calme et de sérénité.

Sur Gorm 7, une planète test sur laquelle l'humanité s'essayait à diverses façons de vivre, Milo résidait dans un quartier où, une année, l'administration décida de doubler tous les loyers : plutôt que d'assaillir les locaux des impôts, les habitants du quartier abandonnèrent tous leurs vêtements et partirent vivre dans les bois.

— Retour à la nature ! clamaient-ils haut et fort.

— Hé ! leur lancèrent les contrôleurs. Non, non, non ! Vous n'avez pas le droit de faire ça ! Vous n'avez pas le choix, d'ailleurs ! Vous avez besoin de vos maisons ! Non ?

Le Peuple Nu ne répondit pas et disparut dans la forêt.

Milo, quant à lui, marchait derrière sa voisine – son ancienne voisine, plutôt –, Julie DeNofrio qui avait sur le dos un tatouage follement précis...

et étrangement hypnotique ! Sans cette révolte pacifiste – et foutrement efficace ! – des consommateurs, jamais il ne l'aurait découvert, et cela montrait bien que, lorsqu'on se forçait à agir, à aller de l'avant, à évoluer, la vie nous réservait toujours de jolies petites surprises.

Dans l'au-delà aussi, il avait expérimenté un peu la sérénité. Peu après que Suzie et lui s'étaient mis en ménage, elle avait décidé de gérer une petite serre.

— Tu veux faire pousser des plantes, puis les vendre, j'ai bien entendu ?

— Oui. (Ils mangeaient des burritos, et elle s'arrêta un instant de mâcher le sien.) Pourquoi ça t'étonne ?

Comme elle pouvait lire dans l'esprit de Milo, il essaya de ne pas penser au fait qu'il avait du mal à s'imaginer que la Mort pouvait avoir la main verte.

— Oh, non, pour rien. Je peux t'aider, si tu veux.

Elle se remit à mastiquer.

La serre fut une vraie réussite : il s'avéra que la Mort avait une sacrée part de responsabilité dans la croissance des plantes. En gros, des trucs meurent et se changent en humus – des feuilles qui tombent ou que l'on coupe, par exemple –, ce qui fait que la Mort ouvre la voie à la vie, à la pousse de nouvelles plantes.

Suzie avait particulièrement le coup de main pour les plantes carnivores : un jour, elle avait même fait pousser une dionée qui avait dévoré un des chats de Mémé.

— On va dire qu'elle ne s'en rendra pas compte, d'accord ? avait suggéré Milo.

Et ç'avait été le cas.

Dans un avenir très lointain, les différents peuples ne s'enquiquinaient pas trop les uns les autres, n'interagissant vraiment que pour commercer, quand soudain, en 3025, les habitants de Kurgan 4 attaquèrent ceux d'Eau-de-la-mare 3.

— À partir de maintenant, vous travaillerez pour nous ! rugirent les Kurgans.

Mais les Eau-de-la-marais – dont Milo – leur répondirent très succinctement : « Non ».

Les Kurgans les tabassèrent, leur tordirent les bras dans tous les sens, tentèrent de les forcer à travailler pour eux, à aller ici ou là en fonction de

leurs besoins, mais les gens d'Eau-de-la-mare 3 ne bougeaient pas d'un poil, et soit restaient silencieux, soit leur répétaient simplement « Non », quand ils ne se laissaient pas simplement tomber comme des flans sur le sol et refusaient de bouger. Parfois, ils évoquaient en boucle la parabole de Jonathan Pitiénon, perle de sagesse qui enseignait une morale toute simple : on ne peut forcer quelqu'un à faire quelque chose s'il n'a pas un minimum peur de nous.

Au final, penauds et déroutés, les Kurgans firent une ultime déclaration : « Putain, vous faites chier, sans rire... », cassèrent plein de plantes en pots, puis repartirent dans leurs vaisseaux, direction la maison.

Milo avait compté parmi les poissards qui s'étaient fait abattre pendant l'offensive. Il était là, gisant à l'agonie sur le sol, quand un type en robe de bure avait baissé les yeux vers lui.

— Ce n'est pas vraiment la fin, tu sais : tu es telle une vague qui s'élève puis retourne à l'onde. Bientôt, tu t'élèveras de nouveau.

— Oui, non, d'accord, c'est gentil, avait rétorqué Milo, mais la vague aurait bien aimé s'envoyer, je sais pas, une dernière part de pizza – par exemple –, avant de retourner à l'onde...

Alors l'homme en robe de bure était parti lui chercher une part de pizza.

C'était sympa, ça.

Milo, mourant, s'était alors fait la remarque qu'au fond les petites choses étaient quand même sacrément importantes, au final.

Suzie, elle aussi, avait goûté un peu à la sérénité à l'occasion. Bien entendu, comme elle était l'un des émissaires de la mort, ces petits fragments d'expérience, troublants, n'étaient pas si évidents que cela à ses yeux.

Une fois, elle était allée à l'hippodrome, par exemple. C'était en 1913 pour le derby d'Epsom. C'était sympa, festif, et puis il y avait plein de dandys partout avec de jolis chapeaux ; les femmes aussi en avaient, des chapeaux, et ils étaient immenses. Suzie en voulait un.

C'était l'une des choses qu'elle détestait à propos de son travail : elle découvrait des endroits super et s'éclatait vraiment, puis il fallait qu'elle arrête tout et fasse son taf, qu'elle aille gâcher la journée de tout le monde...

Elle était là, ce jour de 1913, pour faucher une femme du nom d'Emily Davison.

Emily Davison était une suffragette : plusieurs fois déjà, en bonne militante des droits des femmes, elle avait fait de la prison. En résumé, elle réclamait l'égalité : le droit de vote, surtout, mais pas que, loin de là. Elle avait même fait deux, trois grèves de la faim qui avaient forcé les gardiennes de prison à lui enfoncer des tubes dans le nez pour l'alimenter.

Suzie se trouvait près de la balustrade et regardait les chevaux se préparer à la course suivante, quand Emily Davison vint se poster à côté d'elle.

— Tiens donc, vous ici... Bonjour.

— Oh..., s'étonna Suzie. Bonjour.

Emily avait une âme ancienne et perspicace. Que la Mort ait ou non décidé de se rendre visible, les âmes les plus sages pouvaient la reconnaître, et la suffragette était de celles-là.

Le signal du départ retentit : les chevaux fusèrent sur la piste et disparurent bientôt.

Suzie était comme hypnotisée par le chapeau d'Emily. Elle lui demanda presque de le retirer pour qu'il ne s'abîme pas – elle savait ce qui allait se passer –, mais elle n'en fit rien ; un minimum de correction s'imposait, tout de même.

— Vous n'êtes pas là pour me dissuader d'aller au bout, j'espère ? lui demanda Emily.

Suzie fit « non » de la tête.

— Non, je trouve ça très courageux et, malheureusement, fort nécessaire. Cela va changer en bien de très nombreuses vies.

Emily acquiesça. Immobile de façon presque suspecte, elle scrutait la piste, les yeux écarquillés. Un tonnerre de sabots : les chevaux revenaient.

— Je suis terrifiée..., confessa Emily.

Suzie posa une main gantée sur le bras d'Emily et ouvrit la bouche pour la rassurer. Mais que lui dire ?

— Ça va aller, finit par déclarer Emily en lui adressant un sourire vacillant. Si vous voulez, vous pourrez garder mon chapeau.

Et, sur ces mots, elle se glissa sous la balustrade, fila sur la piste et se jeta sous Anmer, un étalon appartenant au roi George V. La foule eut un hoquet de surprise collégial, suivi d'un autre, mais de dégoût cette fois, puis vinrent les hurlements.

Suzie s'avança sur la piste parmi le chaos d'organiseurs et de chevaux en pleine panique, de journalistes armés de leurs appareils photo et d'un médecin. Elle trouva le chapeau d'Emily, puis Emily, cette dernière en fort piteux état.

Jusque-là, le pays avait, au mieux, snobé les suffragettes, mais, lorsque cinquante mille personnes assistèrent aux funérailles d'Emily, saturant les rues de Londres, il lui fut difficile de faire comme si elles n'existaient pas.

— Quel courage..., ne cessait de se répéter Suzie durant la cérémonie funèbre.

Emily Davison se réincarna en suffragette, puis en anguille électrique, puis encore en suffragette. Avec des gens aussi déterminés, le monde finirait forcément par aller mieux, non ? C'était ce qu'avait pensé Suzie, en tout cas.

— Avec des gens aussi déterminés, le monde finira forcément par aller mieux, non ? articula-t-elle un jour, mais elle sentit aussitôt une terreur intense lui glacer les entrailles.

Pas spécialement, non, j'ai du stock, s'imagina-t-elle l'univers lui répondre, sa face grassouillette barrée de son éternel petit sourire prétentieux...

ESPRIT DE FAMILLE

Ganymède, lune de Jupiter

Milo naquit dans une machine.

Il y vécut avec sa famille et dix mille autres personnes.

Le boulot de la machine – sorte de gros insecte rampant que nous appellerons... le Rampant – était de se trimballer partout à la surface de Ganymède – la plus grande des lunes de Jupiter – et de la transformer pour en faire une planète aussi luxuriante que la Terre d'antan : elle pompait ce qui n'allait pas dans l'atmosphère, faisait des trucs et des bidules dans le sol, tandis qu'à l'intérieur les habitants soignaient ses entrailles mécaniques, préparaient les produits chimiques qu'elle utilisait, survivant chaque jour dans la sueur et l'effort.

Le nom officiel de Milo était JN010100101101110. Les cartels des diverses ressources universelles estimaient que ce genre de dénominations était amplement suffisant. Sauf que sa famille l'appelait « Milo ». Avec ses deux amis d'enfance, Grenouille et Bulles – qui eux l'appelaient « Mildiou », en bons copains moqueurs –, ils avaient fait des couloirs qui serpentaient entre les turbines leur terrain de jeu : là, ils s'amusaient à se planquer dans de grands tuyaux ou quelque module de stockage. Pour se faire peur, ils se mettaient au défi de se rendre dans les endroits – innombrables – les plus dangereux du Rampant : les pompes à algues où s'était noyée unetelle, le hangar où se trouvaient les pinces géantes qui avaient broyé un ouvrier en train de les réparer... En résumé, tous les lieux où des gens étaient morts démembrés, ébouillantés, congelés ou recyclés.

Parfois, la vie dans le Rampant leur offrait de merveilleux instants, comme lorsqu'ils observaient, à travers l'un de ses rares hublots, les

cratères de Ganymède et, en fond, Jupiter qui emplissait le ciel, immense cétaqué cosmique aux allures de créature magique. Parfois, ils apercevaient des drones des cartels qui sillonnaient la Voie lactée, alertes : ils observaient, écoutaient tout et partout.

Un jour qu'ils se trouvaient sur le pont résidentiel à tripatouiller une sorte de substance visqueuse qu'un moteur laissait couler sur le mur en dessous, des hurlements éclatèrent dans l'un des modules familiaux voisins.

— Pitié, non ! Ne faites pas ça ! On vous donnera de l'argent si vous voulez, non ! C'était un accident !

— Nous lui trouverons une famille adaptée... Loin de Ganymède, répondit une voix amplifiée et sévère. Allez, lâchez-le !

Deux contrôleurs sortirent alors du module vêtus d'une imposante tenue de policiers. L'un d'entre eux tenait un bébé dans les bras.

— L'année dernière, nos voisins en ont eu un en trop, eux aussi, murmura Grenouille. Ils ont essayé de le cacher, mais bon... Va demander à un bébé d'être discret...

— S'ils veulent l'emporter loin de Ganymède, se demanda Milo à voix haute, pourquoi est-ce qu'ils se dirigent vers les cuisines ?

Les années passèrent, et Milo se mit à travailler avec son père – appelons-le « Papa » – dans l'immense ventilateur central de l'engin colossal.

Le jour où tout bascula, Papa trouva Milo perché haut sur un poumon du Rampant, le chevauchant pour s'amuser alors même que la machine était en train de respirer.

— Milo, merde, tu vas nous faire virer !

Milo ne se risqua pas à l'insolence : ils risquaient effectivement de se faire renvoyer. Or, sans travail, vous n'aviez pas le droit d'habiter dans l'un des foyers mis à disposition par le cartel, et sans foyer, vous consommiez inutilement les ressources de la machine et étiez donc abandonné à la surface de Ganymède. Personne ne revenait jamais de la surface de Ganymède.

— Comment va maman ? demanda Milo en redescendant du poumon.

Sa mère était malade depuis quelque temps.

Papa esquiva une canalisation et prit une clé à molette à sa ceinture.

— Remets-toi au boulot : ils nous surveillent. (Milo le suivit.) Je suis venu te trouver, parce que j'ai réfléchi à ce que tu m'as dit, là, l'histoire de

ton pote Grenouille.

Ces derniers temps, Grenouille préparait – dans la plus pure illégalité – des médicaments qu’il revendait au marché noir.

— Vaut mieux y réfléchir à deux fois, p’pa..., le prévint Milo. Ça aussi, c’est risquer le renvoi. Voire une balle dans la nuque...

Papa s’arrêta, siffla, et son poisson plongea dans la paume de sa main pour afficher un plan du réseau de canalisations ; il l’étudia et se mit à entretenir les conduites de gaz au-dessus de leurs têtes.

— L’assurance que nous offre le cartel ne suffit plus à rembourser les médicaments qu’ils nous vendent.

— L’état de maman empire, alors ?

— Tu le saurais si tu rentrais le soir, au lieu d’écouler ta paie dans ce... ce sale endroit.

Merde ! Papa sait que je vais là-bas ?

« Là-bas », c’était *Escapades Oniriques*, un bordel pouilleux du quartier des loisirs où les femmes pouvaient, contre un peu d’argent et assez de sédatifs pour profiter d’une entière nuit de sommeil, opérer légalement comme péripatéticiennes.

— J’vais réparer un truc, lâcha Milo, avant de rebrousser chemin.

— Ouais, fais ça, tiens, rétorqua Papa.

La famille de Milo vivait dans un module circulaire ; chacun dormait dans une niche murale équipée d’une simple couche. Ce soir-là, la mère de Milo – appelons-la « Maman » – resta alitée à l’heure du dîner. Il l’entendit tousser.

Comme Papa n’était pas d’humeur bien sociable, Milo décida de papoter avec les jumeaux : son frère et sa sœur, quatre ans, étaient venus au monde le jour même de son douzième anniversaire. Par chance, le travail de haute qualification de la famille autorisait trois enfants aux parents de Milo. Carlo et Serene vivaient dans leur petit univers à eux, usant parfois d’un langage compris d’eux seuls ou riant de quelque événement dont personne d’autre n’avait été témoin.

— Poi ôssi, dit Serene.

— Mik lau, répondit Carlo, la bouche pleine.

— Muk luk, enchaîna Milo, et ils le dévisagèrent, dubitatifs.

Après le repas, Milo embarqua Papa chez Grenouille.

Lorsqu'ils arrivèrent, une poignée d'autres clients attendaient devant la porte : l'un après l'autre, ils sonnaient, entraient, sortaient, puis s'empressaient de disparaître. Quand ce fut au tour de Milo, sept personnes en tout, tremblotantes et prises de quintes de toux, s'étaient ajoutées à la file d'attente.

— Y a un truc qui traîne..., annonça Milo à Grenouille.

— Je ferme pour la nuit, répondit Grenouille, le front suant, coupepilule à la main. Je vais me faire pincer, s'ils continuent à affluer comme ça... T'as un blème, toi aussi ?

— C'est ma mère. Elle se l'est chopée aussi, cette sale toux.

Grenouille lui tendit un petit sachet plastique contenant cinq pastilles. De plus en plus de monde devant chez le dealer, de plus en plus de bruit, de plus en plus de quintes de toux.

— C'est un antibiotique... expérimental, on va dire, annonça Grenouille. Je te le laisse pour seize bons, prix d'ami, et tu tailles la route.

Papa lui tendit les bons d'endettement.

Quand Milo ouvrit la porte pour partir, le loquet bondit sous ses doigts, et il tomba à la renverse, projeté au sol par trois tuyauteurs gaillardement charpentés. Les trois brutes toussaient.

— J'ai rien ! J'ai rien ! hurla Grenouille en pleine panique. Je suis qu'un humble plongeur, moi ! Mon truc, c'est les éponges !

Dehors, dans le couloir, résonnaient des bruits de pas lourds et puissants : des contrôleurs !

Papa attrapa Milo par le coude : ils s'accroupirent tant bien que mal, se dirigèrent discrètement vers la porte et parvinrent à quitter l'appartement, déboulant maladroitement dans le couloir... où la situation était pire encore. Partout se massaient d'innombrables tousseurs et tousseuses auxquels se mêlaient des contrôleurs qui fracassaient crâne après crâne.

Le vagissement proche d'un anacondaspirateur s'éleva soudain dans le couloir, et la foule paniquée se changea en mer de coups de poing et de coude.

Bousculé, Milo lâcha le sachet de pastilles.

— Crétins ! hoqueta-t-il, tâchant de le récupérer dans le maelström.

— Pas de temps à perdre ! s'écria Papa en le tirant par le bras, mais un contrôleur l'attrapa par le col et tira en sens inverse.

— On a scanné ton PLOUF ! rugit la voix amplifiée. Contre le mur !

L'anacondaspirateur apparut soudain : manipulé à grand-peine par des contrôleurs en exoarmure, l'énorme tuyau siphonnait les émeutiers hurlants qui disparaissaient dans son gosier caverneux sans que personne ne sache où ils finissaient...

Le monstre se tourna vers Milo et commença à l'attirer de son aspiration puissante.

Papa, les mâchoires serrées, tentait de s'arrimer à quelque chose, n'importe quoi de stable, quand, soudain... apparut une fille qui s'interposa entre Milo et les contrôleurs en agitant les bras, ses longs cheveux noirs virevoltant derrière elle et les yeux terrifiés.

— Non ! hurla-t-elle aux brutes du cartel. Ils sont avec moi ! Agent infiltré 6065650 ! ajouta-t-elle en agitant, bien en vue, une sorte d'insigne en plastique.

L'anacondaspirateur décolla la fille du sol... et l'avala, puis Milo, puis Papa, puis...

Les contrôleurs l'arrêtèrent.

Des persiennes scellèrent aussitôt l'immense gueule. Papa s'écrasa sur le sol, et les contrôleurs le relevèrent à coups de pied.

— Suivez-moi ! aboya la jeune femme en se hâtant auprès de Milo et Papa, avant de se carapater à l'autre bout du couloir.

Ils prirent leurs jambes à leur cou et lui emboîtèrent le pas sans rien comprendre à ce qui venait de se passer. La jeune femme les guida jusqu'aux quartiers commerciaux où ils débarquèrent alors même que sonnait la relève. La zone entière se mit à trembler quand s'opéra le roulement habituel qui voyait débouler l'équipe de nuit et s'éloigner les travailleurs lessivés. Des pas lourds, des grognements, des cliquetis de ceinture...

La jeune femme dégagea une mèche de longs cheveux noirs de son visage et adressa à Milo un regard qu'il peina à interpréter.

— Ce que tu leur as dit..., bredouilla Milo. Cette histoire d'agent infil...

— Ils nous ont scannés, murmura Papa d'une voix inquiète. Ils ont nos codes PLOUF.

— Écoutez, les interpella la jeune femme en sortant l'insigne en plastique. Ce n'est pas le mien, d'insigne. Il appartenait à un agent du cartel de mon quartier mort dans un silo à grains. Je suis pas une taupe du cartel, OK ? Mon job, c'est la bouffe.

— Les cuisines..., lâcha Milo d'un ton dégoûté.

— Non, j'ai dit la bouffe, pas les cuisines ! le corrigea-t-elle en roulant des yeux. Il n'y a pas que les médocs qu'on peut acheter sous le manteau, ici... Vous vous étiez jamais fait pincer, pas vrai ? (Ils la dévisagèrent tous deux d'un air incrédule.) Des codes PLOUF, ils ont dû en scanner des milliers à l'heure qu'il est : bien trop pour que leurs détecteurs suivent. Et comme vous avez échappé à l'anacondaspirateur, vous êtes hors de danger.

Derrière eux, dans le réseau de couloirs, un brouhaha de cris et de bruits mêlés : de toute évidence, les contrôleurs qui étaient intervenus près de chez Grenouille avaient échoué à contenir le chaos de tousseurs.

— Ça vire à la révolte, commenta Papa.

Milo attrapa la jeune femme par le bras.

— Pourquoi tu nous as aidés ?

Pour toute réponse, elle lui adressa le même regard sibyllin qu'un peu plus tôt. Soudain, des émeutiers déferlèrent autour d'eux.

— T'as fait tomber ça, au fait, déclara la jeune femme en plaquant quelque chose contre le torse de Milo.

Les comprimés de Maman.

Quand Milo releva les yeux, il la vit qui venait de se jeter à contre-courant dans la foule, avant de disparaître.

Le lendemain, Papa garda les siens tout près de lui : même les jumeaux furent obligés de le suivre dans les canalisations géantes et autres galeries du Rampant.

— Les émeutiers ne tarderont pas à prendre d'assaut les modules des travailleurs les plus nantis, expliqua-t-il. Ils auront besoin de trouver de la nourriture.

Papa confia son poisson aux jumeaux et leur demanda de lui lire les valeurs importantes qu'il annonçait, quand une odeur de fumée s'éleva soudain des couloirs inférieurs.

— Ils brûlent le brut du Rampant..., commenta Maman, dépitée.

— Les crétins..., renâcla Papa. Ce sont nos réserves d'air qui vont en pâtir. Quelle inconscience...

Au même instant surgirent des contrôleurs. Cinq.

— Ventilation un-un-zéro-un-zéro-zéro-un-zéro-zéro ? aboya le chef de l'escouade, son amplificateur vocal poussé au maximum.

— C'est moi, répondit Papa.

— Coupez le poumon, ordonna le commandant.

Papa sursauta, comme s'il venait de prendre une décharge de Taser. Maman voulut intervenir, mais une quinte de toux l'en empêcha.

— Nous n'aurons plus d'oxygène, déclara Papa.

Le commandant braqua sur lui son pistolet vomitif.

Les jumeaux observaient la scène en silence : ils avaient compris que l'heure était grave. Maman ferma les yeux et se mit à trembler.

— Je ne le ferai pas, répondit Papa en regardant droit à travers leur visière.

Ils l'abattirent froidement...

Sa poitrine éclata sous les tirs, et il tomba à la renverse, suffoqua quelques secondes... et mourut.

Bouche bée, Milo se figea, comme statufié, et, avant qu'il ait pu se ressaisir, un groupe d'émeutiers déboula par le portique de la zone : les pistolets vomitifs des contrôleurs crachèrent un gaz vert, et Milo sentit son corps entier s'engourdir. Il s'écroula et s'évanouit.

Quand il se réveilla – avec l'impression d'avoir dormi une année entière –, il était sous l'eau.

Il ouvrit les yeux et, au-dessus, vit une lumière troublée par des vagues. Il se sentait couler, alors il se débattit, nagea comme un fou et parvint à regagner la surface, à bout de souffle : autour de lui, une mer qui s'étendait à perte de vue.

Un petit engin volant vrombit en gémissant au-dessus de sa tête, puis s'éloigna dans un crissement suraigu.

Ils l'avaient jeté à la flotte ? C'était quoi, un océan ?

Un océan... Non !

Tout autour de lui s'élevèrent soudain plusieurs hurlements paniqués : d'un bref coup d'œil, il découvrit une quinzaine de personnes en train de lutter dans l'eau.

Jupiter tranchait le ciel telle une lame de cimeterre, et d'autres croissants – d'autres lunes – lévitaient de chaque côté.

Tout ça, cela faisait beaucoup pour un gosse qui n'avait jamais vu l'extérieur qu'à travers un hublot, qui n'avait jamais connu plus grand que la zone pulmonaire du Rampant. Sans les simulations auxquelles il avait eu la chance de participer, pris de panique, il serait probablement mort noyé.

On est à la surface ? Ou... sur Europe, peut-être ?

— Maman ! hurla-t-il.

« SPLAAASH ! » Un immense poisson orange éclaboussa les flots marins et retomba sur eux dans un chaos d'écume : un radeau de sauvetage ! Il gonfla, gonfla, durcit et se mit à tourner lentement dans l'eau, véritable forteresse flottante, et, là, se trouvait Maman... et là, les jumeaux qui grimpaient sur le côté du radeau en se poussant l'un l'autre, hilares !

Milo se hissa à bord et rampa jusqu'à sa mère dont les yeux s'illuminèrent : une main sur la nuque de son fils, elle plaqua le front contre le sien, et ils restèrent ainsi sans dire un mot quelques instants, pendant que les jumeaux gambadaient au milieu du radeau.

— Soupai 'oué ! jubila Carlo.

— Pat' méyeu ! répondit Serene.

Alors, d'un même mouvement, ils se tournèrent vers Milo, puis vers Maman.

— Papa..., dirent-ils ensemble.

Milo et Maman ne purent que secouer la tête. Elle tremblait. Main dans la main, les jumeaux se firent silencieux.

— Terre ! lança une voix.

Hein ?

Milo n'était pas sûr d'interpréter correctement ce qu'il avait sous les yeux : hormis dans des films ou des simulations, il n'avait jamais vu de ligne d'horizon. Loin devant se dressait comme un haut mur sombre, des falaises qui transperçaient les flots.

L'île semblait fondre sur eux à toute allure.

— La marée, toussa Maman. Elle devrait nous porter jusque là-bas.

Milo la dévisagea, dubitatif. Papa et elle avaient vécu ailleurs, déjà, à l'extérieur du Rampant. Ils avaient un talent particulier qu'on appelait... Hmm... Ah oui ! La culture.

— Europe est si proche de Jupiter qu'on la croirait sur ses genoux, expliqua Maman. Ajoute à cela son orbite elliptique, et cette lune est traversée par des courants énergétiques si puissants qu'ils la déforment comme une vulgaire balle en caoutchouc.

L'île se rapprochait : son sommet était coiffé d'une jungle faite d'arbres tropicaux et de plantes grimpantes et colorées qui couraient à flanc de

falaise. Au niveau de l'eau, l'océan claquait la roche nue de ses vagues ronflantes.

— Ohé ! hurla une nouvelle voix.

On les encerclait. Autour d'eux, chevauchant les vagues, des bateaux peuplés de gens nus à la peau sombre. Leurs embarcations longilignes et fragiles semblaient davantage bricolées qu'autre chose, avec leurs voiles recousues gonflées par le vent. Les Gens Nus à la Peau Sombre lancèrent des câbles en direction du radeau, et les passagers s'agrippèrent à ces cordages inespérés.

— Accrochez-vous ! rugirent les Gens Nus à la Peau Sombre.

Milo ne manqua pas de remarquer que certains d'entre eux avaient des seins.

Il s'empara d'un câble – rugueux, jamais il n'avait touché quoi que ce soit de si rudimentaire – et l'empoigna farouchement.

Le radeau ralentit.

Milo ne comprenait rien à ce que fabriquait l'eau autour de lui : elle s'élevait, s'élevait, s'élevait encore et semblait avaler l'île entière. Ou était-ce l'île qui coulait ?

— La marée, Milo, répéta Maman. Les vagues peuvent s'élever à des centaines de mètres.

Les jumeaux lui agrippèrent les bras sans se lâcher l'un l'autre.

Les naufragés bravèrent les lames ainsi, fendant les flots à toute vitesse, encerclés par leurs mystérieux sauveurs tout sourires. Bientôt, la mer s'éleva jusqu'en haut de la falaise et s'échoua sur une longue plage de sable blanc : portés par la vague essoufflée, les bateaux et le radeau glissèrent lentement jusqu'à un sol plus stable constitué de sable sec et d'herbe. Les Gens Nus à la Peau Sombre descendirent d'un bond de leur bateau et aidèrent les nouveaux arrivants à débarquer.

Au-delà de la zone herbeuse se dressaient des maisons bâties à partir de ces mêmes matériaux dont étaient faits les bateaux et les câbles.

Du bois..., comprit Milo, se souvenant soudain de quelques leçons théoriques et simulations. *Des arbres, des plantes... C'est fantastique !*

Derrière les petites maisons, une nuée verte de bois brun et de feuilles – *Une jungle !* – qui filait haut à flanc de collines escarpées. Des villageois accoururent, tous aussi mats et nus que les inconnus qui les avaient sauvés.

— Merci, déclara Maman d'une voix éraillée.

Les inconnus hochèrent la tête.

— Vous êtes notre troisième fournée en deux jours, annonça l'un des inconnus, un type borgne aux longs cheveux gris. Il se passe quoi, là-haut, par les étoiles ? (L'homme, prénommé Boone, ne se perdit pas bien longtemps en palabres : après s'être présenté, il serra poliment quelques mains, et basta !) Où est Jale ?

— Ici, Boone, répondit l'un des autochtones, assis dans l'herbe.

C'était l'un de leurs sauveteurs. Enfin, l'une : elle avait des seins. Milo remarqua, outre cette particularité, qu'elle avait à peu près son âge. Un chouia moins, peut-être.

— Il faut que vous repartiez en mer.

— Rah, merde, Boone, on vient d...

— On n'a plus de sébastes. Plus aucun. Nada. Plus rien.

La fille et le borgne échangèrent un long regard grave, puis elle se redressa et leva les bras, dépitée.

— Conseil de pêche ! cria-t-elle. Ponette, vérifie notre stock d'eau douce à bord, et, Piment, fais un petit check des filets, chéri, OK ?

Les Gens Nus à la Peau Sombre qui les avaient sauvés – des enfants et adolescents, pour la plupart, remarqua Milo – s'animèrent soudain, cavallèrent un peu partout et s'emparèrent ici ou là de ci ou de ça. La majeure partie d'entre eux remontèrent dans les bateaux à bord desquels ils venaient d'arriver, s'interpellant les uns les autres. Certains chantaient.

Jale – l'amirale de cette jeune flotte – fit trois pas décidés dans le sable blanc et se planta devant Milo.

— Viens pêcher avec nous, lui dit-elle en le toisant du regard.

— Je... Enfin, on vient d'arriver, balbutia-t-il.

— Y a pas grand-chose de plus à voir ici, répliqua Jale avec un haussement d'épaules. Et puis, la pêche, c'est pas si compliqué.

— Il part avec vous, lança une autre voix – féminine, celle-là aussi – dans le dos de Milo.

Milo regarda par-dessus son épaule et grimaça sous la lumière aveuglante. Cette fille... cette fille n'était autre que celle qui les avait sauvés dans le Rampant le soir de l'émeute ! Elle était nue.

Milo émit un croassement troublant.

— Vas-y ! l'encouragea Maman toute proche, un jumeau dans chaque bras et entourée d'autochtones.

Aussitôt, les deux filles et d'autres enfants le tirèrent par le coude, et il se retrouva bientôt à bord d'une pirogue qu'une vingtaine de gosses se mit à pousser vers le large. La jeune femme du Rampant courait avec eux en riant. L'embarcation à l'eau, ils se massèrent tous à bord, leur équilibre expert.

Jale, elle, se hissa jusqu'à la proue et, accroupie là, se mit à manipuler des cordages. La voile se gonfla soudain et, bientôt, l'océan et le vent les propulsèrent loin de la côte.

Assise en face de Milo, la fille du Rampant l'étudiait du regard, l'air amusé.

Ce qu'elle est belle..., pensa-t-il, redoublant d'efforts pour se focaliser sur ses yeux, vu qu'elle était quand même complètement nue.

— Je m'appelle Suzie.

Deux autres pirogues accompagnaient le bateau de Jale, et les trois embarcations s'absentèrent de l'île pendant un peu plus de trois jours. Trois jours terrestres, ces jours qui servaient encore de référence à bord du Rampant. Sur l'orbite de Jupiter, cela représentait une seule journée : quatre-vingts heures d'un sombre lever de soleil à l'autre.

Cela laissa assez de temps à Milo pour penser enfin à son père : s'il rivait le regard assez longtemps vers les cieux, il voyait les longues traînes nuageuses de Jupiter esquisser son visage. Il se garda de pleurer, en revanche : les gens qui naviguaient avec lui, eux aussi, avaient perdu des proches. Il se devait de gérer seul son deuil, pour l'instant au moins.

Je n'aurais pas dû laisser les jumeaux si tôt après notre arrivée, se reprocha-t-il. *Ni Maman.*

Les autochtones bondissaient partout autour de Milo et Suzie, tiraient sur telle ou telle corde, jetaient un filet ici ou là, le retiraient de l'eau chargé de poissons qu'ils déversaient en chantant dans un trou aménagé à la proue et recouvert de feuilles de palmier. Parfois, le filet remonté, ils grimaçaient et le vidaient à l'eau. Milo découvrit un poisson au ventre garni d'une gueule ; les yeux d'un autre – qui agitait frénétiquement de petits tentacules roses – n'étaient plus que deux grosses tumeurs.

Milo apprit que Suzie avait été victime de l'anacondaspirateur : prisonnière de la bête mécanique, on l'avait incarcérée une heure après qu'elle avait porté secours à Milo. Comme lui, elle n'avait pas souvenir

d'avoir été abandonnée à la surface. Elle était là depuis quatre jours, et c'était la deuxième fois qu'elle se joignait à la troupe de pêcheurs.

— La surface est magnifique, commenta-t-elle, mais elle est toxique. C'est la grande leçon de la terraformation : les autochtones ont besoin de poissons – de beaucoup, beaucoup de poissons et notamment de sébastes – pour les antioxydants.

— C'est quoi, les antioxydants ?

— J'en sais rien. On a encore beaucoup à apprendre, je crois : à naviguer, déjà, et puis à marcher sur cette saleté de bateau sans tomber à l'eau... Comment ça se fait que tu aies encore tes vêtements, au fait ? Il fait chaud. Il fait toujours chaud ici.

Parce que j'ai la gaule, songea Milo.

Si tu es à Rome, vis comme les Romains..., lui souffla une voix au fond de son crâne.

Saisi par un soudain élan de courage, Milo se redressa maladroitement, se déshabilla et jeta ses vêtements par-dessus bord.

Suzie riva les yeux sur son sexe en érection.

— C'est moi qui te fais cet effet ? lui demanda-t-elle. (Milo acquiesça.) La vache...

Sur ces mots, elle se leva, rejoignit Jale à la proue et demanda qu'on lui enseigne à jeter et ramener les filets.

Ensemble, ils apprirent à pêcher, à manipuler la voile et à interpréter la météo. Ils apprirent aussi les noms des autochtones : des plus jeunes (Zardoz, Pile Électrique et Brûle-Gosier) et des ados (Gilgamesh, Bagou, Frodon, Ponette et Piment, le petit copain de Jale, l'amirale qui régnait sans partage sur cette petite flotte de trois embarcations).

Le ciel se métamorphosait, Jupiter changeait de forme, le soleil lointain et craintif se cachait maladroitement sous l'horizon. Autant que faire se pouvait, la flotte tentait de contourner les nappes de vapeur sombre qui s'élevaient des flots.

— Surveillez l'eau aussi, leur fit remarquer Jale. Regarder le ciel ne suffit pas.

— Pour trouver du poisson ? demanda Suzie.

— Trouver du poisson et repérer les signes annonciateurs de tsunami, répondit Jale, les yeux rivés sur la mer. Ici, avec la puissance des marées, tout est amplifié...

Lorsqu'ils se reposaient, il y avait toujours une poignée de gosses éveillés pour s'occuper des voiles et surveiller la mer. Les jeunes marins se massaient, empêtrés, sur le fond des pirogues, tandis que Jupiter éclipsait le soleil et hantait le ciel tel un énorme trou noir auréolé de lumière. Les étoiles se mettaient alors à scintiller, et les autres lunes brillaient plus intensément que jamais.

Coincés la première nuit entre la coque de bois de leur pirogue et un tas de gamins assoupis, Milo et Suzie peinaient à s'endormir. Leurs épaules et bras nus se touchaient, et ce contact singulier faisait frissonner Milo des pieds à la tête.

— Tu parles tout seul, lui murmura Suzie.

— Hmm ?

— Tu as très bien entendu. Pourquoi tu parles tout seul ?

Que lui répondre ?

— Parfois, j'ai l'impression qu'une voix dans ma tête me parle.

— Moi aussi, avoua Suzie.

Là-dessus, ils retournèrent à leur silence et à leur insomnie.

— Sébastes ! cria Piment, l'après-midi du deuxième jour.

Les trois équipages s'animèrent soudain et baissèrent les voiles des pirogues.

— Et les filets ? demanda Suzie.

— Pas de filets pour les sébastes ! déclara Zardo. Il faut plonger, si on veut les choper.

Milo fouilla la mer des yeux, mais ne vit qu'un banc de petits poissons irisés fuyant à toutes nageoires, bondissant hors de l'eau et retombant dans des éclaboussures paniquées.

— Plonger ? Mais y a rien à manger, ici, c'est minuscule, ces trucs...

— Ce sont des sprats arc-en-ciel, lui dit Suzie. Les sébastes remontent pour les manger : tu trouves ces sprats, tu trouves des sébastes.

— Oxygène, tout le monde ! hurla Jale.

Tous les autres enfants et ados se mirent à hyperventiler.

— Ça, c'est pour saturer leurs muscles d'autant d'oxygène que possible, lui expliqua Suzie.

— La vache... Les sébastes, ça vit si profond que ça ?

— Probablement plus que tu le crois, lança Brûle-Gosier.

À côté de Suzie, Milo prit un air pensif, puis, comme les autres, se mit à inspirer et expirer aussi rapidement que possible.

— Milo, non, tu...

— Quand je bossais..., commença à répondre Milo, ne parlant que pendant ses expirations, avec mon père... dans le poumon... y avait parfois des fuites... de gaz et comme... les masques du cartel étaient... complètement nases, on devait... retenir notre respiration pendant plusieurs... minutes, alors... y a pas de raison que je puisse pas... plonger et pêcher avec eux...

Brûle-Gosier tendit de petites lances de bois aux gosses les plus âgés.

— Milo, écoute : tu ne...

— M'en fous, j'y vais, lâcha-t-il, soudain grisé par l'hyperventilation.

— Jale ! cria Suzie.

— Laisse-le faire, répondit-elle.

Brûle-Gosier trottina jusqu'à Milo et lui tendit un petit javelot, s'efforçant sans succès de refréner un sourire.

Que lui cachaient-ils ? De toute évidence, Milo n'avait pas toutes les pièces du puzzle...

— À trois, tout le monde ! hurla Jale. Un... deux... trois !

Les ados prirent une dernière et profonde inspiration, puis plongèrent par-dessus le plat-bord. Milo fut le premier dans l'eau. Baigné de chaleur et d'azur, il battit des jambes, tira sur ses bras et fila droit vers le fond, là où l'eau se teintait d'un marine plus intense, presque crépusculaire, faisant là une sorte de ciel inversé.

Les gosses de l'île fusèrent tout autour de lui et, une seconde plus tard, ils s'étaient enfoncés à cinq mètres... dix mètres...

Qu'est-ce... qu'ils font ?

Ils nageaient vite en utilisant essentiellement leurs jambes, leurs pieds ; ils ondoyaient dans l'eau comme des dauphins.

Milo les imita et s'enfonça plus profond dans la mer. Autour de lui, les ténèbres se faisaient de plus en plus denses et, bientôt, il ne vit plus les autres plongeurs. Ses poumons s'embrasèrent, mais il ne voulait pas remonter, pas encore : les poissons ne devaient plus être bien loin...

Une voix résonna dans son crâne.

Descendre, c'est bien, mais remonter, c'est pas mal non plus... Et ça peut prendre du temps.

Rah, et puis merde..., pesta-t-il intérieurement.

Milo se retourna et batailla pour regagner la surface.

T'as encore beaucoup de choses à apprendre, Milo, se dit-il. *Ne te précipite pas...*

La vache, la lumière du jour et la tache floue du soleil semblaient si loin... Mais il finit par y arriver et jaillit soudain à la surface, le corps pétri de douleur, les poumons au supplice : il se décrocha la mâchoire et, gueule de python grande ouverte, poussa une sorte de cri à l'envers, inspirant sept hectolitres d'air, un peu d'eau aussi, qu'il recracha aussitôt.

Suzie l'attrapa et le hissa sur le bateau. Il saignait, il le sentait... Ça venait de ses yeux et de ses oreilles.

— T'es vraiment con comme un râteau, merde ! l'enguirlanda Suzie.

Elle me frappe, là, non ?

Dur à dire : de toute façon, son corps ne se composait plus que d'un mélange d'os cassés et de chair morte.

— T'as quoi, deux ans, bordel ? Si t'es pas capable de faire preuve d'un minimum d'intelligence, je m'en fous que ça me brise le cœur, je t...

— Laisse-le tranquille ! lança une voix toute jeune. (Très, très jeune : Brûle-Gosier.) Laisse-le se ressaisir. Il a été très courageux.

— Ah, j'aurais dit très con, moi, cracha Suzie.

— Il apprenait... Bon, Jale va être en rogne quand même, hein !

Quand Milo parvint enfin à reprendre possession de son corps et à s'asseoir, les autres plongeurs jaillirent hors de l'eau, fendant les vagues comme autant de poissons remontant à la surface, et reprirent leur souffle. Certains, dont Jale, avaient embroché de leur javelot des poissons encore frétilants : des sébastes aussi gros que de jeunes enfants, avec de grands barbillons rouges et de fines nageoires.

Les plus petits des gosses les acclamèrent en les aidant à grimper à bord.

L'heure était à la célébration ! On mangea davantage, but davantage d'eau douce, on chanta même, sitôt que, Jupiter éclipsant le soleil, tomba la simili-nuit.

Milo vint s'asseoir à côté de Jale, blottie contre Piment.

— La prochaine fois, j'y arriverai..., lui dit-il.

Comment, il ne savait pas trop, mais il en avait l'étrange certitude. Pourtant...

— Non, lâcha Jale, péremptoire.

— Hé, dans le Rampant, j...

— Oublie ta machine, c'est du passé, rétorqua-t-elle. Tu plongeras quand Piment aura pris le temps de t'enseigner comment faire. Suzie apprendra avec toi, et la prochaine fois, v...

Mais Milo s'était déjà relevé et se dirigeait vers sa place habituelle, près du mât.

Et merde ! J'essayais juste de faire preuve d'un peu de politesse. Je fais encore ce que je veux, n...

— Milo ? l'interpella Piment. Jale est notre capitaine. Même son père lui obéit quand on est en mer.

Milo le bâillonna mentalement en jouant de la musique dans sa tête.

Le lendemain, lorsque Frodon repéra des sprats, Milo s'empara d'un javelot et se jeta à l'eau avec les autres plongeurs, avant qu'on pût l'en empêcher.

— Milo, bordel ! hurlèrent en chœur Suzie et Brûle-Gosier.

Mais Milo s'était entretenu avec les voix dans son crâne, et elles avaient partagé avec lui de précieux conseils tirés tout droit de ses anciennes vies. C'est ce qu'elles avançaient en tout cas. Au final, c'était un peu comme si l'esprit d'une personne était une maison avec un atelier au sous-sol : au besoin, elle pouvait aller y piocher quelque vieil outil à l'abandon et s'en servir pour perfectionner la maison elle-même. Là, Milo s'était revu en train de flotter dans l'espace, apaisé et nu comme un ver.

Il se souvint aussi de séances de méditation avec le Bouddha (*Je déraisonne, là, non ?*) Inspiration... Expiration... Respirer, c'était plus profond que se gorger d'oxygène : c'était tenter de vibrer à l'unisson de l'univers. Même quand on retenait son souffle.

Sous l'eau, il dépassa Jale qui lui adressa un regard aussi bref qu'étonné. L'eau s'obscurcit autour de lui.

La pression. Le mouvement. L'équilibre.

Des points scintillants dans les ténèbres... Milo frappa avec son javelot. Cela aussi, ça tenait de la respiration cosmique : le combat pour la survie, le javelot qui se débat, impatient de quitter votre main.

Une remontée rapide, la lumière, la sortie au cœur des vagues, l'air chaud.

Il remonta seul à bord, car, étrangement, personne ne lui tendit la main ni ne l'agrippa pour l'aider, pas plus qu'on le complimenta pour le poisson qu'il avait attrapé. Pire que cela : personne ne daignait croiser son regard.

— Oh, je vois..., susurra-t-il pour lui seul.

Il venait de comprendre : c'était le respect de leurs lois, de leur hiérarchie et de leurs coutumes qui permettait à ces gens de survivre. Certes, il avait réussi à pêcher un sébaste, mais il n'en était pas moins le petit con qui avait désobéi à Jale.

Pas une fois, tandis qu'ils remisaient leurs poissons et manipulaient cordages et voiles pour reprendre la route de l'île, il ne croisa leur regard.

Suzie vint s'asseoir à côté de lui.

— Cette fois, c'était dingue ! s'enthousiasma-t-elle. Bien mieux que l'autre fois ! T'es vif d'esprit, finalement... Plus que je l'avais imaginé. Bon, ça empêchera pas Jale de t'allumer, hein...

— Suzie, l'interpella Piment sur le ton de l'avertissement.

— Laisse tomber, Piment, lâcha-t-elle, cinglante. Je te le dis sans détour : si t'es contre lui, t'es contre moi aussi.

Milo fronça les sourcils.

Il était amoureux.

Le lendemain, lorsque l'île reparut devant eux, les autres ne lui parlaient toujours pas.

OK, comme vous voudrez...

Suzie, lui, Maman et les jumeaux établiraient leur propre petit village de l'autre côté de l'île : maintenant, il savait pêcher les sébastes et, avec un peu de chance, ils arriveraient à faire pousser deux ou trois trucs.

— Hé, le réveilla Suzie ce soir-là en le titillant de son gros orteil.

Le ciel d'éclipse s'ornait de ses couleurs irréelles. Jupiter, gigantesque, faisait au-dessus d'eux comme un immense trou flanqué d'étoiles et de lumière diffuse.

— Hé, répéta-t-elle en se tournant pour lui faire face. Tu te souviens de moi ?

— Bien sûr, chuchota-t-il. Tu m'as sauvé le jour de la révolte.

— Mais, avant ce jour-là... Tu ne t'en souviens pas ?

— Non... Je ne t'avais jamais vue avant. On s'était peut-être croisés par hasard dans le quartier des loisirs ou la zone commune, mais on ne devait

pas suivre les mêmes cours, ni les mêmes simulati...

Elle le fit taire d'une main sur la bouche.

— Écoute-moi : tu te rappelles le jour où on a parlé des voix dans nos têtes ?

— Elles m'ont bien mis dans la merde, ces voix..., maugréa-t-il, sa réponse étouffée par la paume de Suzie.

— Je pense que ces voix, ce sont des souvenirs... Des souvenirs de vies antérieures.

Milo repensa à ce qui s'était passé quand il avait plongé, à ces choses qu'il semblait connaître à propos de la respiration sans jamais les avoir apprises...

— Je crois, reprit-elle, que ce n'est pas un hasard si j'ai l'impression de te connaître.

Et Milo se rendit alors compte que son pénis s'était matérialisé dans la main de Suzie.

Une heure plus tard, le bateau fut frappé par une agitation soudaine et de nombreux cris d'alarme.

— Et merde ! jura Jale à la proue.

Milo suivit son regard et vit qu'ils étaient arrivés : devant eux se trouvait l'île aux contours verts et déchiquetés, avec ses collines, ses longues zones d'herbe grasse et le village, là, au-delà de la plage de sable blanc. Mais...

Au-dessus de la plus haute colline se maintenait dans les airs un vaisseau de transport du cartel. On aurait dit une cafetière soudée à une cuvette de toilettes, l'ensemble fumant, sifflant et plus grand qu'un stade de foot.

— Qu'est-ce que..., laissa échapper Milo.

— On est dans la merde, lâcha Jale, trop distraite pour le snober, en aidant les autres à tirer les pirogues sur la plage.

Elle ordonna à Pile Électrique et Brûle-Gosier de décharger le poisson des trois pirogues, puis, sans plus un mot, disparut à grandes enjambées dans la jungle : ils lui emboîtèrent tous le pas, semblant tout comprendre de ce qui se passait. À l'exception, bien entendu, de Milo et de Suzie.

Ils ne jouissaient pas de la même condition physique que les autochtones, et les gosses les laissèrent sur le carreau sans la moindre hésitation. Suzie se focalisa sur le peu d'indices qu'ils laissaient derrière eux, et ils suivirent comme ils purent, bondissant par-dessus des troncs

brisés et contournant les lianes et buissons entremêlés, jusqu'à ce qu'ils se retrouvent hors de la jungle... devant une immense usine perchée au sommet de la colline. Ça avait l'air d'une usine, en tout cas. On aurait dit que des géants avaient planté à la verticale un sous-marin équipé d'un énorme moteur rouillé et rafistolé, cliquetant et fumant sans finir, noirci de tuyaux et de taches d'huile. Le transporteur du cartel gravitait au-dessus.

— Qu'est-ce que c'est que ce t..., balbutia Suzie.

— Un puits, l'interrompit Milo qui avait collé bien dix ans aux basques de son mécano de père. Un puits gigantesque, avec une putain de pompe à flotte colossale.

À quelques mètres, une altercation houleuse entre deux contrôleurs en armes – un commandant avec son casque rouge et son adjoint, flingue vomitif à la main – et un groupe composé de Jale, Boone et toute une troupe d'autochtones.

Milo et Suzie trottèrent jusqu'à eux et tendirent l'oreille.

— Vous êtes responsables du bon fonctionnement de ce dispositif, annonçait l'adjoint d'une voix amplifiée et crépitante. Si vous n'êtes pas capables de le faire tourner correctement, on prend les choses en main.

— Prendre les choses en main ? siffla Boone avec dédain. C'est pour prendre les choses en main que vous envoyez une mamie de cinquante balais réparer une soupape au fond de ce trou à l'aide d'une clé de cinq kilos ?

— C'est votre meilleure mécano, non ? rétorqua le commandant.

— C'était..., lâcha Boone, l'air mauvais.

D'un geste rageur, Jale essuya les larmes de colère qui coulaient sur ses joues et détourna les yeux.

— Je vous laisse cinq minutes pour trouver un autre volontaire, lança le commandant. Sinon, je m'en chargerai pour vous.

— Aucun de nos mécanos n'est capable de plonger si bas ! rugit Boone. C'est si difficile à comprendre ? Et si on y envoie un de nos plongeurs, il n'aura pas la moindre idée de quoi faire une fois au f...

Le commandant saisit Boone à la gorge et le souleva de terre.

— Plus que quatre minutes, menaçait-il, avant de lâcher Boone qui s'écrasa mollement sur le sol.

Les autochtones observaient la scène en silence, retenant leur souffle.

— Moi, je vais y aller ! annonça Milo.

Suzie lui déboîta la colonne d'une violente tape dans le dos.

— Tu ne sais même pas ce qu'il faut faire ! cracha-t-elle.

— Faut plonger et réparer un truc, répliqua Milo. Je sais faire les deux.

Jale fit « non » de la tête.

— Tu es puni, rappela-t-elle.

Les autochtones se tournèrent vers elle comme un seul homme, incrédules.

— Jale ? l'interpella Boone qui se relevait en se massant la gorge. Tu veux bien me dire ce qui se passe ?

Quatre minutes plus tard, Boone et une équipe de mécanos guidaient Milo jusqu'au sous-marin rouillé – la fameuse pompe – et lui indiquèrent ce qu'il était censé faire.

La pompe était une sorte de dédale caverneux constitué de canalisations et d'immenses tuyaux graisseux. Ces galeries serpentaient à s'y perdre, puant le carburant cramé et les gaz d'échappement.

— C'est ça, notre boulot, lui expliquèrent les mécaniciens. Les gens des îles, les gens de toutes les îles, notre boulot à nous, c'est de faire fonctionner ces saloperies de pompes pour le cartel de l'eau. On creuse, on répare... On ne compte plus les os brisés et les crânes fendus.

Au cœur du sous-marin, une sorte de tuyau pareil à un anaconda serpentait jusqu'à un bassin phréatique. Le puits.

— Ça plonge à trois cents mètres, lui confièrent les mécanos. Si on creuse pas aussi bas, on puise dans de l'eau gavée de toxines...

— Bordel..., lâcha Milo.

— Il ne peut pas plonger si bas..., chuchota Suzie, médusée. Personne ne peut plonger si bas.

La mécano en chef – la nouvelle –, Grand Piaf, secoua la tête.

— La soupape bloquée est située à cent vingt mètres en dessous.

— Bon sang de bonsoir ! pesta Milo. Ils ne vous filent pas de matos de plongée quand c'est aussi dangereux ?

— Quand le foret est en place, c'est trop étroit pour plonger avec du matos, expliqua Grand Piaf.

— Et on ne peut pas le relever, le foret ? demanda Milo.

— Pas si la soupape est bloquée. C'est un mécanisme de sécurité.

Elle tendit à Milo une clé si lourde qu'il devait la tenir à deux mains.

— Tu cherches un mandrin qui a la tête d'une grosse noix orange, poursuivit-elle. Il est fluo, mais ça ne t'aidera pas à le voir dans le noir. Cela dit, comme il dépasse de la paroi, tu devrais buter dessus en descendant. C'est aussi le seul truc dans le puits auquel cette clé corresponde.

Milo et Grand Piaf échangèrent un long regard silencieux.

— Vers la droite, tu serres ; vers la gauche, tu desserres.

— Je sais, ouais.

— Laissez-lui un peu de temps pour se préparer, déclara Suzie.

Les mécanos prirent leurs distances. Suzie aussi.

Milo resta là, devant le puits, quelques minutes, immobile.

De là où se trouvaient Suzie et les mécaniciens, on aurait pu le croire en train de méditer.

Pourquoi faut que j'aie une aussi grande gueule, moi..., se disait-il.

Pour être honnête, le bassin, le gouffre obscur et les canalisations saturées de graisse lui foutaient une pétoche de tous les diables. Il lui était arrivé pas mal de merdes, ces derniers temps, aussi ça ne lui semblait pas si fou que son destin soit de mourir au fond de ce trou, noyé ou écrabouillé par la pression, alors que tout ce qu'il voulait, lui, c'était se tailler d'ici et faire des galipettes avec Suzie.

— Milo ?

C'était Suzie qui lui tapotait l'épaule.

Merde ! Elle lisait dans ses pen...

— T'es pas obligé d'y aller, tu sais ? Tu le sais, pas vrai ?

— Attends, je m'oxygène à fond, là. Je plonge bientôt.

Il se concentra plus facilement quand Suzie eut rejoint les mécaniciens. Il attendit quelques secondes de plus...

Et il plongea.

« SPLATCH ! »

Bon sang de bonsoir, c'est ignoble !

Nager dans ces eaux restait assez fidèle aux promesses d'un vieux bassin abandonné dans les entrailles d'une machine : c'était épais, c'était graisseux... Ses yeux le brûlaient, et les fermer maintenant n'y changerait plus rien.

Sa lourde clé en main, il coula comme un plomb, s'éraflant d'abord contre le matériau de l'énorme tuyau, puis rebondissant plus bas contre la paroi de terre nue.

La pression comprimait déjà ses chairs. Il tenta de recouvrer cette sérénité intérieure, cet équilibre cosmique qu'il avait ressenti en pleine mer, mais en vain. Il essaya d'accéder à l'atelier de sa maison mentale, mais impossible d'en retrouver la porte. Il envisagea même de méditer, mais il ne pensait qu'à sa partie de jambes en l'air compromise avec Suzie et...

Son tibia percuta soudain quelque chose de dur et rond, si fort qu'il manqua de peu de hurler, voire de hoqueter de surprise, ce qui, quand on est en apnée, est assez souvent synonyme de noyade. Sous le choc, il laissa échapper la clé, mais la rattrapa de justesse en la plaquant du coude contre la paroi.

Crétin ! Raah, que je suis con...

Il avait oublié que le mandrin dépassait de la paroi.

Ses poumons commençaient à chauffer, mais il estimait avoir le temps, au moins, de tenir sa promesse : il cala la clé autour du mandrin...

Parfait... Un coup à gauche pour desserrer...

Il poussa.

Bloqué.

Ça aurait été trop beau...

La douleur dans sa poitrine se fit plus intense.

Hmm... OK, là, je pense que je n'ai plus assez d'air pour remonter...

Il essaya de ne pas trop y songer et retenta le coup avec la clé.

Rien... mais, au même moment, Milo sentit une main caresser son visage. Il manqua une nouvelle fois de hurler – ne manqua pas d'uriner, par contre, ce qui se révéla plutôt agréable, d'ailleurs, car cela réchauffa un peu l'eau du puits –, mais comprit quasi aussitôt ce qui se passait : il nageait ici en compagnie du cadavre de l'ancienne mécano en chef qui rebondissait mollement d'un côté à l'autre de la paroi.

Invoquant tout ce qu'il avait de maîtrise de soi pour ne pas paniquer, Milo parvint à se calmer. Il perçut même en lui – bien trop tard, on est d'accord – les prémices de la sérénité et de l'équilibre cosmique.

La sinistre rencontre lesta tout de même ses veines d'hectolitres d'adrénaline – aussi prégnante que sa respiration – dont il se servit pour mobiliser toutes ses forces dans une ultime tentative. Il pesa alors sur la clé et le mandrin finit par céder et se mit à tourner... et à tourner encore, jusqu'à ce que Milo entende résonner un cliquetis grave.

Maintenant, remonte ! Vite !

Il fusa vers la surface, alors même qu'il se sentait lentement glisser vers l'inconscience : son corps, qu'il le veuille ou non, chercherait à respirer d'une seconde à l'autre...

Encore une main cadavérique contre sa peau ! Et qui le saisit par le poignet, cette fois !

AAAAAAAAAAAAAAAH !

Il se fit un petit caca dessus.

Mais, cette fois, ce n'était pas la mécanicienne décédée, non, cette main-ci était bien vivante, et elle le tirait vers le haut, remontait avec lui, tandis qu'on battait des jambes près de lui, le hissait vers la surface !

Qu'est-ce qu... Qui...

La lumière, enfin, au bout d'un interminable tunnel... et splash !

Enfin, Milo aspira une titanesque goulée d'air gras, pollué, mais si délicieux ! Il agrippa le bord du puits, mais il se sentait si faible... Il allait s'évanouir...

On lui passa un bras autour du cou, et une paire de jambes l'enserra, l'empêchant de couler.

— Suzie ?

— Boucle-la ! Contente-toi de tomber dans les vapes !

Milo s'exécuta sans broncher, tandis que la pompe reprenait son extraction d'eau pure directement chargée à bord du transporteur du cartel. Bientôt, les contrôleurs remontèrent à bord de leur engin qui disparut au loin, en une courbe vive qui le renvoya à l'espace.

Milo et Suzie dormaient dans la hutte médicale où, parfois, on leur apportait un peu d'eau et de poisson.

Un moment, Milo ouvrit les yeux et vit Maman assise devant lui, nue, qui tentait de lui faire boire un peu de soupe.

OK, ça, c'est un tout petit peu gênant...

Les jumeaux aussi étaient là, mais ne restèrent pas longtemps : ils le regardèrent à la va-vite, l'air de s'ennuyer plus qu'autre chose, lâchèrent un « Fong ! » incompréhensible, puis se carapatèrent nul ne savait où.

— Ils me laissent enseigner à l'école du village, lui dit Maman.

C'est tout ce dont il se souvint de sa visite.

La fois suivante, lorsqu'il ouvrit les yeux, c'était Suzie qui lui donnait de la soupe.

— Le corps de l'autre mécano est remonté à la surface, lui annonça-t-elle. Ses funérailles auront lieu ce soir. Vu qu'ils ont des arbres qui s'enflamment comme de la paille, en général, ils brûlent leurs morts. Bon, le seul hic, c'est qu'il ne faut pas rester près du bûcher, ni respirer la fumée, ni toucher les cendres, ni s'approcher de la zone avant qu'elle ait été nettoyée par une bonne grosse pluie. Mais, à part ça, ils semblent dire que c'est vraiment génial : les flammes sont de plein de couleurs différentes, paraît que c'est très joli.

— Qu'est-ce que tu foutais dans ce puits, Suzie, bordel ? lui demanda-t-il.

— Ça te surprend tant que ça ? Tu crois que t'es le seul à entendre des voix ? Tu m'écoutes pas quand je te parle ? Je pense vraiment que ce sont nos vies antérieures qui resurgissent... On se connaît d'une autre vie. Je devais être une sorte de... reine, avant, ou quelque chose dans ce goût-là.

— Ça, je n'en doute pas une seconde..., dit Milo en repoussant son bol de soupe.

— Oh...

Ce compliment l'avait touchée. Elle le laissa l'embrasser.

Elle le laissa faire tout un tas de trucs, en fait, puis ils quittèrent la hutte juste à temps pour assister aux modestes funérailles de la mécanicienne : Boone et cinq autres autochtones déposaient le corps de la défunte dans une tombe de sable.

— Amazone de Minuit, dit Boone, avant de verser du sable sur la dépouille à l'aide d'une pelle de fortune.

C'était ainsi que s'était baptisée la défunte ; elle estimait que cela révélait quelque chose de sa personnalité.

— Amazone de Minuit, répétèrent les villageois présents, puis ils allumèrent le bûcher, reculèrent pour rester à distance respectable de la fumée, puis applaudirent les jolies couleurs des flammes.

Ils s'en retournèrent ensuite à leurs affaires et, de ce qu'en vit Milo, ne mentionnèrent plus jamais la défunte.

Quelques jours plus tard, Maman attrapa Milo par le coude, siffla les jumeaux, et ils partirent tous les quatre sur la plage où, de l'eau jusqu'aux genoux – et prenant garde à ne pas perdre l'équilibre –, ils évoquèrent Papa. Ils ne firent rien d'autre que parler de lui. Puis ils pleurèrent. Maman ne leur dit pas qu'ils ne devraient plus jamais aborder le sujet après ces

souvenirs partagés, comme cela avait été le cas pour la vieille mécano : après tout, Papa n'était pas un autochtone, alors les règles de l'île ne le concernaient pas. Cela dit, ils ne parlèrent plus de lui : il appartenait à un autre monde, un autre passé, n'était plus pour eux qu'un visage tiré d'un rêve évanescent.

Le lendemain de cette sortie à la plage, il y eut d'autres funérailles : durant la marée haute, sous les yeux de centaines de personnes, trois sœurs s'étaient avancées dans l'océan, main dans la main, et avaient laissé le reflux titanesque les emporter.

— Personne n'a tenté de les en empêcher ? demanda Milo à Piment.

Piment fit « non » de la tête.

— Certaines personnes ne supportent pas de vivre ainsi. C'est une sorte d'acte de rébellion, tu comprends ?

Cette nuit-là, une pluie fine tomba pendant les funérailles et assombrit quelque peu les couleurs du bûcher. Comme il n'y avait pas de corps à brûler, Boone laissa filer une poignée de sable dans le vent.

— Betty, dit-il. La Dame des Repas. La Prêtresse de Mu.

— La poignée de sable dans le vent, c'est pour quoi ? demanda Milo à Boone après la cérémonie.

Boone haussa les épaules.

— Je sais pas. Ça m'a l'air approprié.

Ils étaient devenus des autochtones à part entière.

L'une des premières choses qu'ils apprirent à propos des villageois fut qu'ils avaient baptisé leur île le « Panthéon du Rock ». Fan de Popotins avait un bouquin datant du xx^e siècle – *Psychotic Reactions et autres carburateurs flingués* – dont les villageois tiraient pas mal de leurs noms.

Les gens des autres îles choisissaient leurs noms en fonction de leur style propre, de leurs coutumes. En général, ils optaient pour des noms grandiloquents et un brin frais, comme les Génies Super Sexy ou les Pumas Fumeurs de Haschisch, dans le Nord. Il y avait aussi des noms plus sérieux, comme l'Île de l'Espoir, l'Îlot de la Vie ou l'Atoll du Dernier Seuil.

— Après, bon, les noms changent avec les époques, hein..., expliqua Boone à Milo. L'année dernière, ici, c'était la Quatrième Dimension.

Parfois, ils commerçaient avec les autres îles. Ici, au Panthéon du Rock, on pouvait cultiver une herbe très adaptée au tissage des cordes. Sur l'Îlot de la Vie, ils faisaient pousser des pommes si grosses qu'une seule suffisait

à nourrir quatre personnes pendant une semaine. Ils troquaient donc de l'herbe contre des pommes.

— L'année dernière, lui dit Boone, lors d'un échange, on a refourgué une fille, Rita la Rouge, à un fabricant de bateaux qui s'appelait Spock.

— Refourgué ? grimaça Milo, inquiet.

— Ils se sont mariés, c'est ce que je voulais dire... C'était de l'humour, un peu, hé..., rectifia Boone. Tout doux, tout doux.

Les habitants du Panthéon du Rock les aidèrent à construire leurs maisons : une pour Maman et les jumeaux, l'autre pour Milo et Suzie. Celle du couple était essentiellement faite d'immenses feuilles et de quelques plaques de tôle jetées avec le reste de leurs ordures par un transporteur du cartel.

Un pan entier de la maison de Maman n'était autre qu'une large bande d'aluminium orné d'une vieille publicité aux couleurs passées encourageant le public à regarder un sitcom intitulé *Le Homard à remonter dans le temps*.

Maman s'en sortait bien mieux au sein des autochtones que Milo l'avait craint : elle était institutrice dans une petite école en bambou et siégeait au Comité des Nouveautés, un groupe d'habitants qui se réunissaient pour réfléchir à de nouvelles façons d'améliorer les conditions de vie sur l'île. En général, on poussait les plus instruits et les anciens techniciens à rejoindre ce comité dirigé depuis des temps immémoriaux par Raymond Carver, un ancien chef de laboratoire du cartel.

Il existait d'autres comités, dont les membres changeaient régulièrement. Le Comité de la Nourriture Saine, par exemple, chargé d'identifier et de récolter les fruits et légumes dont on pouvait survivre à l'ingestion : Suzie s'investit dans celui-là comme une véritable tornade, expliqua aux villageois comment sécher et préserver certains fruits, et leurs réserves commencèrent à croître.

Il y avait également le Comité Éducatif, le Comité de l'Équité. Le Comité du Tsunami, aussi, dont les membres apprenaient à lire les mouvements de la mer et attendaient en haut d'une falaise avec un tambour géant pour alerter le village en cas de catastrophe. Ce comité avait un comité fils : le Comité de Reconstruction.

Milo et Suzie devinrent membres du Comité de la Pêche : on réclamait de ses membres qu'ils soient jeunes et en bonne santé, ce qui était leur cas à tous les deux. Pour l'instant, du moins : mieux valait ne jamais tenir sa

bonne santé pour acquise, ici. Milo, par exemple, avait croisé quantité de manchots et de borgnes sur l'île, ainsi que de nombreux habitants aux os déformés par quelque enflure aussi éphémère que coriace. Ici, ils étaient rares celles et ceux à ne pas arborer de séquelles. Certains des plus jeunes autochtones présentaient d'étranges cicatrices et zones de peau plissée : Brûle-Gosier avait un trou dans le pied, qui le traversait de part en part et qu'il ornait d'une sorte de bracelet d'herbe tressée. Une fille, Bestiole, donnait l'impression d'avoir des veines en trop dans le cou, et elle parlait avec une voix râpeuse, comme si son souffle était chargé de sable. De nombreux – de très nombreux – villageois avaient un œil torve ou recouvert d'une membrane bleutée et laiteuse, un strabisme... Beaucoup d'entre eux étaient aveugles. Pas le moindre nouveau-né à l'horizon, aussi, et personne n'abordait jamais le sujet.

Milo et Suzie furent également assignés au Comité de la Pompe à Eau. Tout le monde était impliqué dans le fonctionnement de la pompe géante, mais les membres de ce groupe devaient tenter de le comprendre le plus précisément possible et s'assurer qu'elle ne tombait pas en panne : si le cartel se pointait et ne pouvait obtenir les quantités d'eau attendues, ils étaient les premiers à en souffrir les conséquences.

— Tout le temps et l'énergie nécessaires à récolter et cultiver de la nourriture, vous le passez à faire fonctionner cette antiquité pour ces salopards, annonça Milo aux autres membres du comité une semaine après les avoir rejoints.

— Non, sans déconner ? ironisa Jale.

— On serait tous en bien meilleure santé si on pouvait envoyer en mer deux ou trois fois plus de pêcheurs.

— Non, sans déconner ? répéta Jale.

— Vous êtes prisonniers ici, sur cette île, contraints de bouffer des fruits dont la plupart sont toxiques.

— Toi aussi, ils t'empoisonnent, plongeur, rétorqua-t-elle en désignant du doigt une bosse près du coude de Milo.

Son premier cancer.

Charmant...

Ils brûlèrent la tumeur à l'aide d'un bout de fer – trouvé dans une pile d'ordures – chauffé à blanc.

Durant les premières semaines qu'ils passèrent sur l'île, Milo et sa famille assistèrent à cinq funérailles. Ils trouvaient que cela faisait beaucoup... mais c'était sans compter la tempête à venir. Les enfants furent les premiers à la remarquer, les plus jeunes des pêcheurs : ils avaient trouvé un poisson mort sur la plage et le piquaient avec des bouts de bois quand la benjamine, Meuh, trois ans, se raidit et désigna l'horizon du doigt.

— Tempête.

Les autres gosses se retournèrent et se figèrent aussitôt. Le mot « tempête », prononcé ainsi, n'était qu'une version un brin moins alarmiste des tambours à tsunami. Tous désignèrent alors l'horizon et se mirent à hurler « Tempête ! » sans finir, lançant partout l'alerte de leurs voix suraiguës. La quasi-totalité du village se rua sur la plage.

Suzie et Milo avaient vu des tempêtes à la surface de Ganymède, mais uniquement à travers les hublots du Rampant : elles étaient terribles, crépitaient d'arcs électriques, tourbillons furieux de sable et de poussière, presque aussi déchirantes, on va dire, que les cris d'un nourrisson en manque de lait. Ils avaient vu des vidéos de tempêtes terrestres, aussi, bien sûr, et d'autres de Jupiter avec son énorme œil anticyclonique, mais ce qui coulait lentement vers eux depuis l'horizon cet après-midi n'était pas qu'une masse tourmentée de vent et de ténèbres : c'était une incarnation du mal, un mal surnaturel qui défiait l'entendement.

— On dirait un gigantesque estomac..., lâcha Milo.

La tempête se tortillait au-dessus de l'océan comme un horrible ballon de baudruche tremblotante, rose et gélatineuse. Ici et là, celui-ci se plissait, s'éventrait et se répandait dans l'eau comme un flot d'entrailles. Le rose cédait parfois la place à des verts et bleus morbides. Bientôt, un vent pestilentiel aplatit les vagues, les prenant tous par surprise : il sentait le plastique fondu et les pieds pleins de mycoses. Une vingtaine d'autochtones pliés en deux dégoillèrent dans le sable, puis tous les villageois se ruèrent en masse vers la jungle : les plus jeunes y arrivèrent les premiers, puis les adultes qui ne transportaient rien, puis ceux qui portaient leurs enfants ou quelques effets personnels, puis les personnes âgées, les infirmes et les malades.

Qu'est-ce qui va nous tomber dessus, au juste ? se demanda Milo.

Tous coururent se réfugier sous un immense surplomb rocheux – une sorte de main de géant en pleine séance de karaté plantée dans la pierre

comme une gigantesque étagère – près de la base du volcan. Au début, l'endroit semblait vaste, mais à mesure que les vieillards et les autres autochtones moins vifs arrivaient, tous devaient se pousser un peu plus vers la paroi rocheuse, et ils finirent serrés comme des sardines de synthèse dans une boîte de conserve. Milo se glissa derrière Suzie et la prit dans ses bras.

Le tonnerre grondait, et le vent nauséabond avait retrouvé leur piste. Milo se mit à respirer par la bouche. Soudain, il sentit des mains se poser sur ses bras, mais pas celles de Suzie : celles-là étaient plus petites, elles cherchaient les siennes et, bientôt, lui enserrèrent les doigts. Les jumeaux. Serene, à sa gauche, lui souriait, et Carlo, de l'autre côté, avait pris la main de Suzie. Lui aussi souriait, mais, comme ceux de sa sœur, ses yeux trahissaient leur inquiétude et leur incompréhension.

— C'est quoi ? demanda Serene.

— Une tempête, répondit Milo. Une très méchante tempête.

— Ça va aller, les rassura Suzie en calant Carlo sur sa hanche.

Milo balaya la foule du regard.

— Où est Maman ?

— Avec nous, je crois, répondit Suzie. Non ?

Milo fit un tour complet sur lui-même.

— Maman ! cria-t-il, mais le vent rugissait plus fort, et il n'était pas le seul à hurler. Bon, restez près de nous, compris ? On retrouvera Maman après la tempête.

Soudain, le ciel prit une teinte verte. Un flash violent. La foudre !
« CRAC ! » L'air qui hurle.

Le monde qui éclate.

C'est... un ouragan, peut-être ? se demanda Milo.

Aussi violent que la vapeur crachée par une locomotive, le vent les repoussait, les fouettait des feuilles et des branches qu'il arrachait aux arbres. Tout autour d'eux, le nuage vert crachait de puissants jets d'eau. Milo s'inquiétait de la sensation de l'eau sur sa peau : c'était comme si le liquide rampait sur lui, tentait de trouver un moyen de s'immiscer à l'intérieur de son être. Près de lui, Serene gigotait, essuyait la brume verte de son visage, puis agitait les mains pour s'en débarrasser.

— C'est tout poisseux ! se plaignit-elle.

— Je sais, ma puce..., acquiesça Milo.

Serene se glissa entre Milo et Suzie, puis agrippa la cheville de Carlo.

— Boud' bouh ja, lui dit-elle.

— Parka, répondit Carlo.

Milo et Suzie échangèrent un regard amusé.

— Une parka, ouais, ce serait bien, commenta Milo.

— Tu m'étonnes..., renchérit Suzie.

Les gouttes d'eau qui pleuvaient sur la foule massée sous le surplomb faisaient germer de minuscules pustules sur les corps nus des réfugiés.

La tempête dura des heures, pesant au-dessus d'eux comme décidée à ne pas partir tant qu'elle ne les aurait pas digérés jusqu'au dernier. Pour mieux survivre à l'horreur, ils se chuchotaient des histoires, conversaient à voix basse. Ils tentaient de se reposer à tour de rôle, agrippant les assoupis pour ne pas qu'ils s'envolent. Un moment, ils entonnèrent tous un vieux chant tribal appelé *Macarena*.

La brume verte vira au rose.

Milo remarqua que des sortes de veines étranges étaient apparues sur les troncs et les feuilles des arbres autour d'eux. Des veines ou... des cicatrices qui filaient comme autant de rivières là où avait dégouliné la pluie.

Des feuilles tombaient. Des noix de coco tombaient. Des arbres entiers déracinés tombaient. Proches ou moins proches, Milo les entendait s'écraser au sol.

Un nouvel éclair.

« CRAAAC ! »

La foudre tissa devant leurs yeux une sorte d'immense grillage persistant et hypnotique, si bien que Milo et Suzie s'allongèrent, installèrent les jumeaux entre eux et s'endormirent, leur sommeil certes agité de réveils en sursaut et peuplé de rêves étranges.

La tempête terminée, les plus âgés hésitèrent à quitter l'abri de roche. L'ouragan roulait au loin, ils l'entendaient gronder à bonne distance maintenant, mais, comme l'incarnation intestinale qu'il était, il avait laissé derrière lui une traîne sinistre, statique et puante.

— Attendons que ça sèche un peu, suggéra Babylone-Babacool, quarantenaire veuf et plus grand fabricant d'outils du Panthéon du Rock.

— Oh, fais chier, oui, cracha Boone qui était resté debout tout au long de la tempête.

Et, sur ces mots, il sortit de sous le promontoire, pataugeant dans une flaque qui, comme tachée d'essence, renvoyait d'inquiétants reflets irisés.

La plupart des autochtones lui emboîtèrent le pas.

— Tu veux bien garder les jumeaux, Suzie ?

Elle acquiesça. Elle avait compris sans qu'il ait à le préciser qu'il partait à la recherche de sa mère. Milo alla d'abord trouver Boone qui avait fait une brève halte pour vomir dans des fougères et reprendre son souffle.

— Il y a d'autres endroits sur l'île où se planquer pendant une tempête ? lui demanda-t-il. Le Comité des Tempêtes a peut-être identifié d'autres endr...

Boone fit « non » de la tête.

— Y a qu'ici. Elle a dû rester dans les huttes. (Il fut soudain pris d'un nouveau haut-le-cœur.) Si tu veux bien me laisser deux minutes...

Que faire ? Si Maman était sur la plage, Suzie et les jumeaux la trouveraient, mais une intuition venue du fond des âges – et de son crâne – lui soufflait qu'elle n'y était pas.

Lorsque Milo tomba – au sens propre – sur une ado prénommée Miss-Nue-Mars-2017, il crut avoir trébuché sur un cochon endormi dans les fourrés.

Bizarre... On n'a pas implanté de cochons sur Europe... Pourtant, cet animal est rose, grassouillet, et fouille le sol avec son groin...

— Oh, merde..., gémit-il quand il comprit qui il avait sous les yeux.

Une tumeur boursouflait des pieds à la tête le côté gauche du corps de Miss-Nue-Mars-2017. Elle battait sous sa peau comme un cœur malade, veinée de tentacules bleus. Miss-Nue-Mars-2017 leva vers Milo son œil droit révolté par la douleur et l'effroi. Le gauche se dégonflait et suintait une humeur jaunâtre.

— Fulghusss..., gargouilla-t-elle en levant le bras droit comme pour l'attraper.

Milo s'enfuit en courant.

Cinq minutes plus tard, il trouva sa mère. Au premier regard, elle semblait aller bien : elle se reposait tranquillement contre un arbre.

— Maman ? l'interpella-t-il.

Il se rua vers elle, trébucha sur un chaos de branches cassées et de feuilles décolorées.

— Non, Milo ! cria-t-elle. Non, n...

Elle pouvait parler.

Ça va aller, alors... Maman n'est pas aussi touchée que Miss-Nue-Mars-2017...

Mais pourquoi ne les avait-elle pas suivis tout à l'heure ? Et soudain, Milo vit son ventre et comprit : elle était enceinte. Enfin, non, pas exactement... Son bas-ventre, disons, grossissait à vue d'œil, lui suppliciait la peau. Milo resta là, debout, la poitrine agitée par un gémissement sourd, à regarder son nombril ressortir, comme à l'envers, et la peau au-dessous s'ouvrir comme une fermeture Éclair. Elle leva une main et se cacha les yeux, comme pour se dissimuler au regard de son fils, pour disparaître.

Les dents serrées, elle lâcha un hurlement étouffé, et un instinct millénaire et solennel ordonna à Milo de reculer, de fuir à toutes jambes. Cette fois, il prit le chemin du village.

Il n'accorda pas un regard aux huttes détrempées et molasses qui tenaient encore debout, ni aux villageois difformes qui gisaient sur le sable, morts ou à l'agonie. Milo en vit un qui avait éclaté comme un fruit trop mûr écrasé sur le sol. Il alla chercher une machette de fortune dans les outils du village et retourna au pas de course vers la jungle, à flanc de colline. Milo dut aller puiser au plus profond de lui pour accomplir ce qu'il estimait être son devoir...

Lorsqu'il arriva près d'elle, Maman luttait pour respirer, ses cris assourdis par l'armée de tumeurs qui remontaient le long de sa gorge. Elle se tourna vers lui, le souffle court, les larmes aux yeux. Alors, de toutes ses forces et d'un geste aussi rapide que possible, il décapita Maman d'un coup de machette.

Mû par un pragmatisme irréel, il s'éloigna aussitôt d'un pas gauche pour ne pas être atteint par les giclées de fluides toxiques que crachait la dépouille de sa mère.

Comment ça a pu arriver, merde ?

Sa mère n'avait-elle pas eu le temps de fuir ? Peut-être ignorait-elle qu'elle devait se mettre à l'abri de la tempête ? Ou qu'elle ne savait pas où il se trouvait, cet abri ?

Il ne le saurait jamais, mais il devrait essayer de ne pas trop y penser... Déjà, son esprit tentait d'oublier, d'étouffer le souvenir de cet après-midi, de le remiser dans le coin le plus obscur de sa mémoire. Il rebroussa chemin, alla retrouver Miss-Nue-Mars-2017, mais son corps s'était coupé en deux : la moitié supérieure avait basculé vers l'arrière et vomissait une

tribu de petits champignons vénéneux au chapeau garni d'appendices filamenteux pareils à des doigts. Ils lui firent coucou.

Pendant une semaine environ, les membres du Panthéon du Rock ne firent pas grand-chose d'autre que de rester assis en silence à contempler le ciel et la mer. Un homme plutôt jeune – un ancien entrepreneur compulsif du nom de Dracula – s'avança dans l'océan et se laissa emporter par le reflux. Quarante personnes le virent faire, mais aucune ne le retint.

Un jour que Milo retournait voir Suzie et les jumeaux pour les inciter à se débarrasser des cloques laissées par la pluie en se lavant dans l'océan – *Est-il seulement propre, cet océan ? Rien n'est propre, ici...* –, il vit que Suzie, comme les autres villageois, était déjà au travail : tous, de l'eau aux chevilles, se frottaient sans finir avec un mélange de sable et d'eau salée. Certains à en saigner, mais personne, là encore, ne les en empêchait... Jusqu'à ce que Jale finisse par s'approcher de Rose Bonbon qui avait déjà perdu trois ongles dans l'affaire.

— Rose... Rose, arrête. Stop.

Et elle l'avait prise dans ses bras et serrée fort, jusqu'à ce qu'elle s'exécute ; plus longtemps, même. Apparemment, ce fut pour les villageois le signal du réveil, le geste qui poussa le Comité de Reconstruction à se mettre au travail, Oncle Sam à remonter à son poste en haut de la falaise, près du tambour à tsunami, et les villageois à se rassembler, à se parler et à se toucher de nouveau, même si tout cela leur était affreusement douloureux.

— Je l'ai enterrée.

C'est tout ce que Milo dit à Suzie et aux jumeaux qui pleurèrent, dévastés, crièrent à l'injustice, comme le font les gens en deuil. Milo avait enjolivé la vérité : il n'avait pas eu besoin de l'enterrer. Les cadavres des victimes de la tempête se volatilisaient d'eux-mêmes, c'est ainsi que Milo voyait la chose.

Serene et Carlo s'installèrent chez Milo et Suzie, mais ils étaient toujours en vadrouille : ils débarquaient, puis disparaissaient aussi vite qu'ils étaient arrivés, petites rafales inoffensives aux voies indéchiffrables.

Les villageois organisèrent des funérailles une dizaine de jours après la catastrophe, lorsqu'ils eurent pu établir une liste assez fiable des disparus : William Hofstettler, Marny de Jeun, Pat the Bunny, Punaise de Juin, Cordero, Napoléon, Attends-moi-Zane, Callisto la Stripteaseuse et Wavy

Gravy. D'aucuns avançaient que Wavy Gravy n'était pas vraiment mort, d'ailleurs : il avait disparu à l'intérieur d'une sorte de cocon tumoral, et, quand il en était ressorti, il était une tout autre personne. On vota tout de même de célébrer ses funérailles, funérailles auxquelles il assista en personne sous le nom de Wavy Gravy 2. On pleura aussi Docteur Hook, Velma Peters, Jalapeño, Kellog's, Je-peux-saucer ?, Jodi Pétunia, Boone, Ivan Rue, le Dernier des Mohicans, Argent de Poche et Joëlle-Radio-Texane.

Joëlle-Radio-Texane, c'était Maman... Milo avait presque oublié.

Les jours et les semaines passèrent.

Un mois plus tard, deux peut-être, la population entière de l'île, allongée sur la plage, observait Io et une vingtaine d'autres lunes minuscules graviter autour de Jupiter. Il y avait comme des scintillements, de temps à autre, entre les satellites qui planaient au-dessus de l'hémisphère nord de la géante gazeuse. On aurait dit des lucioles ou des braises.

— C'est joli..., commenta Milo.

— Oui et non, lui dit Piment, allongé à une dizaine de mètres. Ce sont des vaisseaux du cartel en approche.

Au matin, de fait, une flotte entière d'astronefs du cartel fit son entrée flamboyante dans l'atmosphère. L'un des engins les plus petits rugit au-dessus de leurs têtes, ses propulseurs furieux, puis se posa sur la plage. Les membres du Panthéon du Rock cessèrent leurs activités et partirent se mettre en rangs au sommet de la colline, lignes improbables de petits soldats nus.

Milo grimpait en direction de la pompe : il arrivait à la lisière des arbres quand Raymond Carver – qui semblait avoir pris la place de Boone au sein de la communauté – l'interpella.

— Milo ! lui cria-t-il. Viens vite te mettre en rangs !

Milo s'apprêtait à lui répondre par un juron, mais son interlocuteur le devança.

— Allez, fais pas le con ! l'exhorta Carver en se ruant lui-même vers les autres membres du Panthéon du Rock. Je t'expliquerai plus tard !

Milo obéit, comme tous ceux qui ne travaillaient pas sur place à la pompe. Il se cala à côté de Carver à l'instant même où la navette s'ouvrait sur trois contrôleurs qui s'avancèrent vers les villageois.

— C'est comme ça qu'ils veulent qu'on fasse..., chuchota Carver. Tu te mets pas en rang, tu peux finir avec une balle dans la tête, ou les rotules brisées, ou les yeux crevés, ou l...

— La ferme ! hurla le commandant de sa voix tonnante.

— Il nous faut des fruits ! lança l'un de ses adjoints. Ceux qui ne sont pas en service, allez nous chercher vos réserves, puis cueillez-en une demi-tonne de plus.

Les membres du Panthéon du Rock rompirent les rangs et disparurent entre les arbres au pas de course.

— Une demi-tonne ? s'étonna Milo.

Carver s'éloigna, feignant de n'avoir rien entendu.

— Un problème ? s'enquit l'adjoint de sa voix crépitante en levant son pistolet vomitif.

Milo ne répondit pas : il se contenta de s'en aller d'un pas indolent qu'il espérait le plus insultant possible. Arrivé dans la jungle, il n'en cueillit pas moins des fruits avec les autres.

— Quelqu'un s'est seulement posé la question de savoir ce qu'on allait manger le mois prochain ? demanda-t-il.

Personne ne répondit.

Quand ils retournèrent sur la plage pour y empiler les fruits récoltés, Milo remarqua que le cartel n'avait pas chômé non plus : il n'était pas simplement venu se préparer une giga salade de fruits, preuve en était les énormes vaisseaux qui avaient amerri en demi-cercle à des kilomètres du sable. Quelque chose couvait... Quelque chose d'important.

— Encore un de leurs tests..., lâcha Carver.

— Un test ? répéta Suzie. Qu'est-ce qu'ils testent ?

— Une nouvelle arme. J'avais entendu deux, trois bruits de couloirs à ce propos, avant qu'ils ne me virent de mon labo.

— Atomique ? demanda Milo.

— Pire que ça, répondit Carver. Une arme qui permet de distordre l'espace, de le replier sur lui-même, comme si l'on passait la pointe d'une aiguille dans son propre chas. Ils l'appellent la rétrobombe.

— Au boulot ! leur hurlèrent à l'unisson les contrôleurs postés près de la navette et qui les avaient entendus discuter.

L'un d'eux s'approcha. Les membres du Panthéon du Rock rentrèrent les épaules et baissèrent la tête, empilant les fruits en tâchant de se faire

oublier.

— Ça veut dire quoi ? l’interrogea Suzie. Que tout ce qui se trouve dans la zone ciblée disparaît ?

— Si la technologie est proprement contrôlée, ça ferait un outil d’excavation incroyable, commenta Milo.

— Ni l’un ni l’autre. Ils veulent l’utiliser pour tuer un grand nombre de personnes sans laisser la moindre trace.

— Vous foutez quoi à part glandouiller, par ici ? gronda la voix grésillante du contrôleur en se plantant entre Milo et Carver.

Ils lui adressèrent le regard le plus niais possible et se séparèrent.

Le cartel testa sa bombe le lendemain en début d’après-midi. Milo était en train d’escalader la pompe pour réparer une fuite d’huile dans la partie haute du sous-marin : s’il ne la colmatait pas rapidement, un incendie risquait de se déclencher. Du coup, les yeux braqués sur les énormes joints des canalisations, Milo manqua la déflagration de la bombe au large.

Pour autant, la lumière soudaine l’aveugla comme tous les autres : elle pénétra tout et tout le monde, comme si le soleil venait d’engloutir la planète entière. Milo jura et, comme tous les travailleurs de l’équipe de jour, se protégea les yeux des deux bras. Tous, sauf Vacances de Noël, un gosse qui avait le regard rivé plein sud quand la bombe avait explosé et qui se mit aussitôt à pousser des hurlements de douleur déchirants.

Milo le localisa en suivant ses cris, lui-même aveuglé par le cosmos kaléidoscopique qui avait envahi ses paupières. Il s’empara du gamin et le serra fort contre lui, l’empêchant de s’arracher les yeux : au bout d’un moment, Vacances de Noël se calma, et ses hurlements se muèrent en un geignement interminable. Pendant ce temps, Milo avait recouvré la vue et, lorsqu’il se tourna vers la mer, il ne put détourner le regard du spectacle qui s’offrait à lui : au-delà du demi-cercle de vaisseaux du cartel, un cratère s’était formé en plein cœur de l’océan. Un hémisphère parfait, comme si l’on avait retiré d’un sofa une boule de bowling titanesque abandonnée là trop longtemps. Au-dessus de ce vide irréel s’était formé un autre dôme, de particules tourbillonnantes avides de remplir l’espace abandonné par l’océan.

Des rafales grondèrent tout autour de Milo et projetèrent vagues, volées de grains de sable, nuages et oiseaux en direction de la sphère de... rien... là-bas, au large. L’eau et le vent tempêtaient, claquaient, rugissaient. Milo,

médusé, observait ce phénomène d'ampleur proprement divine, ce spectacle qui défiait l'entendement.

Quand la tempête cessa, elle avait laissé dans le vide derrière elle une sorte de balafre étoilée, séquelle de la distorsion quantique qui venait de briser le coude du cosmos.

Vacances de Noël sanglotait.

— Hé, ça va aller, le rassura Milo. (Il mentait peut-être un peu, vu qu'il n'en avait aucune idée.) Ce soir, tu auras recouvré la vue, tu verras. Allez, je te ramène auprès de ta famille. Pourquoi tu as choisi de t'appeler Vacances de Noël, au fait ?

— Parce que je préférerais ça à Mélissa, expliqua le gosse. Mes parents voulaient une fille.

Milo s'efforça de faire parler le petit et de l'empêcher de se frotter les yeux jusqu'à ce qu'ils arrivent enfin au pied de la colline.

La balafre de flammes étoilée plana au-dessus de l'océan jusqu'au lendemain matin. Lorsqu'elle s'éteignit, les vaisseaux du cartel se dirigèrent vers l'île. Milo eut le pressentiment amer que les soldats seraient d'humeur festive, et cette seule pensée lui retourna l'estomac.

— Ils vont nous foutre la paix maintenant ? demanda-t-il à Carver, quand ils se furent tous alignés sur la plage.

Le premier des immenses engins apparut au-dessus de leurs têtes, éclipçant Jupiter et le soleil, suivis par d'autres vaisseaux, gros et petits, qui le filaient comme une meute de loups. Des navettes et autres unités de transport atterrirent et crachèrent sur l'île des dizaines de soldats : des contrôleurs, mais aussi des troufions en combinaison. Tous semblaient amusés par ces autochtones nus alignés sur le sable.

— Déguerpissez ! hurla un type qui devait être le plus haut gradé du lot. Si on a besoin de vous, on vous le fera savoir !

Les membres du Panthéon du Rock se dispersèrent et rejoignirent qui sa hutte, qui la jungle, qu'importe du moment que c'était loin de cette maudite plage.

Suzie et Milo observèrent depuis le couvert des arbres les soldats installer tentes et générateurs. D'autres navettes arrivèrent, chargées de gens du cartel, tous tirés à quatre épingles : des militaires, des ingénieurs, des businessmen en costard.

Les voix à la fête se firent de plus en plus tapageuses, la musique inonda l'île, ponctuée de bruits de verre brisé. De temps à autre, des soldats se rendaient au village et ordonnaient aux autochtones d'aller ramasser des fruits, des feuilles psychotropes de froojii ou « un fagot de ce bois qui fait des couleurs, là, quand il brûle ».

Une poignée de contrôleurs quitta la fête et alla trouver Jale dans sa tente.

— Ils sont où, tes sébastes ? demanda le plus grand du lot. Ramène-nous tout, et avec des sacs, qu'on les embarque.

Deux huttes plus loin, Milo et Suzie écoutaient la conversation, le souffle court.

— Nous ne sommes pas sortis en mer, ces derniers temps, répondit Jale. On avait des fuites à réparer sur votre pompe. Je n'ai pas de poissons de première fraîcheur.

— Des sébastes séchés, alors, répliqua le contrôleur. On sait que vous en faites sécher.

— On en aura besoin : vous avez pris nos fruits de ce mois. Il n'y a plus rien sur les arbres.

Un bruit sourd, comme si quelqu'un venait de se faire frapper.

Milo et Suzie se levèrent et se dirigèrent vers la hutte de Jale sans même se concerter : l'amirale était étendue à plat dos sur le sable devant chez elle, une main sur sa lèvre ensanglantée. Piment était accroupi près d'elle.

— On peut vous aider ? lança Milo.

— Poissons, répliqua simplement le contrôleur.

— On ira jeter un œil à nos réserves, annonça Milo, tentant d'arracher au soldat quelques heures de répit. Mais il me semble qu'on vous a déjà donné tous nos poissons. On les avait déposés sur la plage avec les fr...

Le contrôleur lui assena un violent coup sur le crâne avec la crosse de son pistolet vomitif. Milo s'effondra et perdit connaissance...

Quand il se réveilla, l'île était encore plus agitée : des astronefs grondaient dans les airs, des bateaux sur l'océan tumultueux. Les basses de la musique martelaient la ligne.

Les villageois, eux, se réfugiaient dans leurs huttes, essayant chacun de se faire oublier.

Suzie tamponnait la joue de Milo avec quelque chose d'humide. Jale et Piment étaient assis près d'eux.

— Jale les a conduits au garde-manger où on remise le poisson, lui expliqua Suzie. Ils avaient menacé de te tuer, sinon.

— Bordel de merde... Ils comptent nous laisser quelque chose à manger, ce mois-ci ?

— Essayons déjà de survivre à ce soir, répondit Piment. La bouffe du mois, on y réfléchira plus tard.

Des cris s'élevèrent soudain parmi les huttes les plus proches des arbres.

— Non ! hurlait une femme de toutes ses forces.

Quelques secondes plus tard, une autochtone terrorisée passa près d'eux, cavalcant à toutes jambes. Milo regarda où elle allait et découvrit aussitôt ce qui avait déclenché sa crise de panique : deux hommes en combinaison tiraient une préadolescente par le bras en direction de la jungle. La fillette se débattait, pleurait, et la femme aux yeux fous se mit à agripper en hurlant les soldats par leur vêtement pour les retenir.

Les soldats semblèrent des plus intéressés par ce qu'elle avait à leur dire : bientôt, ils lâchèrent la jeune fille et partirent dans la jungle avec la femme plus âgée. Milo se releva, les poings serrés.

— Je préfère crever qu...

— Arrête, le retinrent Jale et Piment.

— Tu ne feras qu'empirer la situation, ajouta Piment. Et, crois-moi, ça peut devenir bien, bien plus moche que ça.

Ils entendirent les cris de la femme s'élever parmi les arbres, mais restèrent là sans bouger. Milo sentait les larmes lui monter aux yeux. Craignant qu'il n'intervienne, Suzie serrait son poignet à lui en faire mal. Il ne se dégagea pas de son étreinte. La douleur avait ses vertus, parfois.

Un grondement de tonnerre retentit. Lointain, semblait-il. De l'autre côté de l'île. Milo leva les yeux au ciel, mais il paraissait parfaitement dégagé. Le grondement se fit plus régulier, rythmé presque.

— Non... Ce n'est pas le tonnerre, Milo ! s'exclama Piment en se relevant d'un bond. C'est le tambour à tsunami ! (Il agrippa Milo et Suzie sans ménagement et les lança au pas de course.) Faut qu'on se casse !

Sur la plage, Milo vit les membres du Comité de la Pêche qui poussaient les pirogues à l'eau. Sur le sable, les ivrognes s'agitèrent mollement, étonnés par le mouvement soudain des autochtones et de leurs embarcations ; ils rirent bêtement et s'écartèrent sur leur passage, puis l'un d'entre eux monta le volume de la musique.

— Oh, ben ils ont eu peur d'un truc, nos p'tits nègres à poil ! entendit beugler Milo tandis qu'il filait entre les fêtards bien mis et patageait dans l'écume.

Des silhouettes sombres fuirent soudain la jungle : les travailleurs de l'équipe de nuit qui s'affairait jusqu'ici à la pompe rejoignaient la plage en utilisant de longues tyroliennes dissimulées dans les arbres. Sitôt qu'ils eurent atterri sur le sable, ils cavallèrent vers les pirogues. Comme celles-ci étaient pleines et filaient déjà vers le large, ils tirèrent de nouvelles embarcations de derrière les arbres : des bateaux plus simples, mais gigantesques, sortes d'immenses radeaux faits de gros rondins de bois, catamarans au mât et à la voile rudimentaires et mastoc. Il y en avait trois, et il fallut des centaines d'autochtones pour les mettre à l'eau.

— Par ici ! lança Milo à Suzie. Tu vois les jumeaux quelque part ?

L'un des astronefs du cartel braqua des faisceaux lumineux sur les radeaux encore sur le sable, puis des sirènes hurlèrent, noyant la musique et les cris. Moyennement décidés, les soldats se dirigèrent tout de même vers les navettes et autres engins de transport, finissant sans empressement leur banane ou leur verre.

Sur chaque catamaran, des centaines de mains levaient le mât : les voiles se gonflèrent, trouvées par le vent. Milo bondit à bord du deuxième, s'agrippant des pieds et des mains au bois humide. On s'empara de lui pour le hisser à bord, puis pareil pour Suzie qui le suivait de près.

— Combien de membres du Panthéon du Rock on peut mettre sur un catamaran ? cria quelqu'un d'un ton solennel.

Et tous les autres de rétorquer :

— Un de plus ! Toujours un de plus !

Milo et Suzie s'assirent sur le filet noué entre les rondins, tâchant de prendre le moins de place possible. Au-dessus d'eux, les propulseurs des vaisseaux du cartel hurlaient en crachant des flammes, et les engins les plus petits, déjà, filaient droit vers l'espace. Les colosses, eux, attendirent que leurs ballons stratosphériques se gonflent et les tirent lentement vers les hauteurs comme autant de baleines de trait.

Quelques engins de transport fumaient encore sur la plage, crachant leurs vapeurs brûlantes, leurs moteurs impatients attendant les traînarads.

Suzie tapota d'un doigt le bras de Milo, puis désigna la mer : l'horizon s'était obscurci.

— Ça n’a pas vraiment l’air d’une vague..., dit-elle.

— Ça n’en aura l’air que quand elle arrivera à proximité des côtes, lui expliqua un type assis près d’eux. Là, elle va monter, monter sans fin...

La voix leur était familière.

— Carver ! cria Milo. Tu as vu mon frère et ma sœur ?

Carver fit « non » de la tête, mais le rassura tout de même.

— Ils ont embarqué, par contre, c’est sûr. C’est qu’ils sont vifs, tes deux gaillards. (Pour l’heure, Milo devrait s’en contenter.) Quoi qu’il en soit, notre but, maintenant, c’est de dépasser la dépression qui se trouve un peu plus loin : elle est abrupte, et il faut qu’on y arrive avant la déferlante.

— On est trop lents ! gronda une femme gâtée d’une tumeur derrière l’oreille gauche.

Trois hommes tirèrent sur une énorme corde, et le catamaran se pencha dangereusement sur le côté, forçant les passagers à s’agripper au filet. Le bateau gagna en vitesse et, quelques secondes plus tard, ce fut comme si l’océan se déroba sous eux : le catamaran plongea, nez en avant. Milo comprit que le creux du tsunami venait de les engloutir : un mille nautique plus loin, la vague qu’ils avaient aperçue tout à l’heure à l’horizon grossissait à vue d’œil, aussi vertigineuse qu’une jeune montagne.

— Bon sang de bonsoir..., jura Milo.

Un soupir plus tard, le tsunami était sur eux : Suzie s’accrocha de toutes ses forces au bras de Milo, tandis que l’eau gonflait et gonflait encore sous eux, les portait toujours plus haut, vers le sommet de la vague !

Plusieurs villageois lâchèrent prise et tombèrent dans les flots déchaînés. Personne ne les reverrait jamais. En se retournant vers l’île, Milo vit que les unités de transport du cartel avaient toutes quitté la plage, leurs moteurs furieux, et filaient déjà, direction l’espace, par-delà l’atmosphère. Tous... sauf un qui semblait enlisé dans le sable.

Le catamaran sur la crête de la vague, cette dernière sembla disparaître sous eux, et l’embarcation plana dans les airs une seconde : en bas, les îles lointaines aux frontières du monde et, derrière, l’océan rageur dont les lames innombrables brouillaient l’onde bleue et fondaient sur sa cible telle une armée du mal.

Le catamaran glissa sur le dos de la vague, gagna en vitesse et, presque aussitôt, une lame plus grosse encore les souleva de nouveau : perchés sur sa crête, ils virent la première vague gifler leur île de plein fouet.

L'engin retardataire du cartel, qui venait enfin d'arriver à décoller, fut englouti malgré ses efforts avant d'avoir réussi à gagner de la vitesse. Il suffit d'une seconde pour qu'arbres et collines disparaissent sous l'eau : seules la plus haute d'entre elles et la pompe titanesque furent épargnées, surnageant dans un chaos d'écume bouillonnante et de tourbillons ogresques.

— C'est de la folie..., murmura Milo. Cette planète est dingue !

Pour le faire taire, Suzie l'embrassa longuement et fiévreusement, le genre de baisers à vous titiller la glotte.

Le lendemain, en fin d'après-midi, ils aperçurent des côtes, mais... ce n'était pas la leur, cette île droit devant. Plus la leur, en tout cas : les vagues avaient éparpillé le village aux quatre coins de l'océan, à moins qu'ils n'en retrouvent bientôt quelques fragments brisés partout dans la jungle. Le tsunami avait rongé le paysage, changé son visage à jamais.

Ils trouvèrent une grande plage, et deux des immenses catamarans y accostèrent : les malheureux usèrent leurs dernières forces pour mettre les embarcations à l'abri des arbres, puis s'écroulèrent dans le sable. Les membres du Comité de Reconstruction allumèrent un feu et commencèrent à rassembler des débris sur la plage pour bâtir des abris.

— Les jumeaux ! lâcha Suzie.

Carlo arriva d'un pas traînant, tirant Serene derrière lui. Ils se contentèrent de regarder Milo, pas d'embrassade ni rien.

— Va bien, déclarèrent-ils à l'unisson, avant de se tourner vers Suzie. Va bien, répétèrent-ils.

Ils se mirent alors à arpenter tous les quatre la plage en quête de quoi que ce soit qui pourrait leur être utile.

Le troisième catamaran ne reparut pas.

— Les pirogues ? lança Milo à Carver.

— Je ne m'inquiète pas : elles vont plus vite que les catamarans, du coup, elles ont dû s'éloigner davantage de la côte. Elles mettront plus de temps à revenir, car elles prendront le temps de récupérer de la nourriture au large avant de rentrer.

Hasard improbable, ils retrouvèrent le tambour à tsunami entre deux énormes rochers, ses peaux et ses boiseries intactes. Ils le firent rouler jusqu'au sommet de l'escarpement le plus proche, y assignèrent une vigie — Jane Eyre, une femme dont le mari avait disparu —, puis repartirent.

Le Comité de Reconstruction dressa l'inventaire des outils dont ils disposaient et de ceux qu'ils auraient besoin de fabriquer. Milo et Suzie se portèrent volontaires pour creuser des latrines. Rose Bonbon, Vin Rouge et Matthew partirent trouver de l'eau douce.

Lentement, la routine des marées hautes et basses reprit.

Au crépuscule, enfin, ils se consacrèrent aux disparus.

— L'Araignée Gipsy, lut Carver. Jim Shunk, Justinien III, la Femme à la Perle, la Petite Blanche, Monsieur Henri, Caspar, le Gros Brad, le Vieux Brad, Shakespeare, Sarah la Bibliothécaire, Chatte Siamoise, Conan le Vengeur, Foutez-moi-la-paix.

Se découpant sur l'or du couchant, les pirogues approchèrent, puis accostèrent : les marins débarquèrent, traversèrent la plage et se joignirent à la cérémonie en silence, sauf pour entonner l'habituelle litanie avec les endeuillés.

— Cerisette, Mon Petit Poney, Ô Capitaine ! Mon Capitaine !, Vaughn Gillespie, Indigo, Brûle-Gosier, Charabia, le Dernier Scientologue, Doris Fubar, Danny Bo-Banny, Joli Bulletin de Notes, McDonald's, Chouchou de Nazareth...

Et il poursuivit ainsi la lecture de la liste : soixante-dix noms prononcés, répétés, mais que l'on n'entendrait plus jamais.

Certaines choses furent conservées de leur vie passée, d'autres changèrent. Leur nom, par exemple : ainsi, le Panthéon du Rock devint Kool and the Gang, du nom d'un ancien groupe célèbre.

Sept jours après le tsunami, une navette du cartel traversa l'atmosphère dans un éclair de flammes : les membres de Kool and the Gang eurent à peine le temps de se réunir sur la plage que, déjà, les contrôleurs émergeaient de l'astronef.

— En rang ! aboya le capitaine. Je veux tous vous voir !

« ZuuuUUURP ! » cracha le pistolet vomitif dont il tira une salve vers le ciel. Des douilles vides plurent sur le sable.

Les miséreux rappliquèrent au pas de course.

Ils ne viennent pas pour des fruits, cette fois..., s'inquiéta Milo.

— Nous avons perdu un véhicule : où est-il ? tonna le capitaine.

Des bredouillements confus ici et là dans le rang.

Les contrôleurs ne plaisantaient pas : quatre d'entre eux braquèrent leur pistolet vomitif sur une gamine prénommée Mangue.

— J’ai vu la vague l’emporter, déclara Milo. Il attendait des traînards, et il a décollé trop tard.

— Et maintenant, où est-il ? demanda l’un des adjoints du capitaine.

Milo secoua la tête.

— Je ne sais pas.

— Il a dû être embarqué au large, intervint Grand Piaf, juste derrière Milo. L’île a été balayée par trois vagues au moins.

— Ta gueule, toi ! hurla le capitaine, avant de longer le rang pour venir planter le canon de son arme sur le front de Grand Piaf. Pourquoi vous nous avez pas prévenus ? cria-t-il, avant de hausser encore le ton. Pourquoi, enfoirés de nègres à poil ?

Le rang piqué au vif s’anima.

— Vous avez entendu le tambour, comme tout le monde, lança une voix. Vous saviez aussi bien que nous ce que ça signifiait, bordel...

Putain, non..., pesta Milo intérieurement.

« ZuuuUUURP ! » La tête de Grand Piaf se désintégra dans un nuage d’écarlate, et son corps sans vie tomba mollement sur le sable.

Pourquoi ? C’est ce que tu veux savoir ? (C’est ce que Milo aurait voulu lui répondre.) Parce que les costards-cravates du cartel et leurs crétins de sbires étaient trop occupés à beugler, à se pinter et à embarquer des gamines dans les fourrés...

Le capitaine recula d’un pas.

— Mais je le sais, moi, pourquoi : parce que vous n’avez pas daigné nous prévenir... Et pour ça, vous serez sanctionnés, tous : votre châtiment débutera à la tombée du jour.

Des murmures terrifiés s’élevèrent parmi les membres alignés de Kool and the Gang.

Les contrôleurs remontèrent dans leur navette qui fusa dans les airs et traça un arc enflammé au-dessus de l’océan.

Carver et Jale enjambèrent le corps de Grand Piaf et se retournèrent face aux membres de Kool and the Gang.

— Écoutez tous, lança Carver, celles et ceux d’entre vous qui savent déjà ce qui nous attend et ce qu’il faut faire, mettez-vous au boulot. Les nouveaux et les paumés, ouvrez grandes vos oreilles.

Près de la moitié de Kool and the Gang quitta la plage et s’en retourna aux huttes.

— Voici le topo, annonça Jale à tous les autres. La suite va pas être facile à vivre : les soldats du cartel vont revenir dans une heure, se pointer dans nos huttes et nous obliger à nous faire du mal les uns aux autres.

— Comment ça ? l'interrogea quelqu'un.

— C'est une stratégie dont usaient certains gouvernements despotiques sur la Terre il y a longtemps, expliqua Carver. Avant l'arrivée de la comète. Quand ça se produisait, les gens envoyaient leurs gosses dans d'autres maisons, chez les voisins ou des parents plus éloignés : de cette façon, ils ne se retrouvaient pas à devoir taillader leurs gamins ou fouetter leur propre mère.

Milo sentit des larmes lui monter aux yeux.

Et si on fuyait ? se prit-il à penser. *On pourrait se planquer.*

Mais il savait ce que Jale répondrait à ça : ils le leur feraient payer, et ils souffriraient encore plus.

On est censé faire quoi, hein, quand on cherche partout en soi du courage, et que rien ne vient ?

On fait semblant d'en avoir, lui soufflèrent les voix dans sa tête.

— OK..., acquiesça-t-il.

— OK..., dit Suzie en même temps que lui.

Tout Kool and the Gang les imita, « OK », puis se dispersa dans le village.

— Suzie ? l'interpella Jale. Tu viens avec moi. Piment ira chez Rose, et mon père restera avec Milo.

Elle balança deux, trois autres indications, mais Milo ne l'écoutait déjà plus : les jumeaux avaient encore disparu.

Mais, bordel, pourquoi est-ce qu'ils disparaissent toujours au pire moment ?

Et puis, il se souvint de ce qu'avait dit Carver : ils étaient malins, les deux. Ils allaient se démerder. De toute façon, il ne pouvait rien faire pour les aider... Enfin, peut-être qu'il pourrait l... Raah, il n'arrivait pas à penser à autre chose !

Suzie l'embrassa. Autour d'eux, d'autres amants ou parents s'étreignaient.

Milo se dirigea vers la hutte où le père de Jale, Deutéronome, l'attendait déjà.

Le soleil passa derrière Jupiter, les étoiles s'éveillèrent ; certaines d'entre elles se déplaçaient, approchèrent, puis atterrirent bientôt sur la plage.

Dans l'obscurité, le vieux Deutéronome attrapa le bras de Milo et le serra, geste de soutien et d'inquiétude mêlés. Ils entendirent des voix s'élever dans les huttes les plus proches de la plage.

Le ressac sur le sable.

Les insectes dans la jungle.

L'attente.

Ils sont partis ?

Et puis, soudain, des hurlements, puis un cri de terreur suivi du bruit sourd et trop familier d'un poing martelant la chair d'un innocent. Milo et Deutéronome se levèrent, prêts à intervenir, mais...

Ne fais pas de bêtises..., lui soufflèrent les voix dans sa tête.

Il se ravisa, le vieux Deutéronome aussi.

Par l'entrée obscurcie, Milo observait le spectacle des ombres, des silhouettes. La plupart étaient immobiles : les huttes du village, les arbres proches de la plage... Et puis, il y avait les étoiles dans le lointain et le croissant spectral de Jupiter. D'autres formes étaient plus inquiétantes : un casque, le contour menaçant d'un pistolet vomitif.

Des insultes et des cris s'élevèrent d'une autre hutte, puis le fracas de quelque objet brisé.

Une autre hutte ensuite, plus loin de la plage, céda au chaos.

Puis une autre.

À certains moments, le village semblait souffrir à l'unisson, comme si une nuit sanguinaire torturait à la même seconde jusqu'au dernier de ses habitants. D'autre fois, seule une hutte ou deux semblaient prises pour cibles, et l'on entendait chaque coup de matraque, chaque gémissement, chaque sanglot. Certains soldats avaient dû s'armer d'un fouet ou d'une simple ceinture.

Parfois, un coup de feu retentissait.

Pendant près de dix minutes, de sa voix suraiguë, un gosse en larmes – tout jeune à l'entendre – hurla de douleur. Des grommellements s'élevèrent aux quatre coins du village.

Ils nous poussent à bout..., songea Milo, désespéré. *Quelqu'un va finir par s'opposer à eux, d'autres vont intervenir, puis d'autres... et ils nous abattront tous.*

Après les cris du gosse, le silence.

Milo tendait l'oreille, espérant entendre les moteurs des navettes s'éloigner, quand trois silhouettes obscurcirent l'entrée de la hutte.

— Debout ! rugirent les soldats.

Milo n'eut pas le temps de bouger qu'on lui fracassa la tempe d'un coup de crosse de pistolet. On lui cloua un canon sous la gorge et on lui colla un objet dans la main... Une sorte de fouet : ça avait l'aspect d'un gros cornet dont chaque tentacule se terminait par un crochet. Le canon du pistolet se fit plus insistant sur sa jugulaire.

— Debout ! répéta l'un des soldats, son amplificateur vocal réglé au maximum. Debout, je te dis, enculé ! Tu veux crever, c'est ça ? Tu veux que je te plombe, petite merde ? Allez, magne-toi le cul ! Frappe-le ! Démonte-le, ce vieux nègre à poil !

Et Milo le vit, Deutéronome, qui le défiait d'un regard déterminé.

— Obéis ! lui cria-t-il.

Le châtiment.

Allant puiser au-delà de lui-même, Milo leva le bras puis frappa le vieillard à l'épaule. Il sentit les crochets se ficher dans la chair, le fouet se bloquer, son bras à lui se figer soudain : le vieux Deutéronome hurla de douleur. Milo tira sur le fouet pour libérer les crochets : du sang gicla partout, des lambeaux de peau et de chair mouchetèrent le sol de la hutte.

— Encore ! Encore, frappe-le encore !

Milo sentit quelque chose de chaud lui percuter la jambe, et l'un des soldats éclata de rire.

Le bras de Milo s'élevait, redescendait... Lacération, perforation, déchirement, giclée carmin...

Ils l'obligèrent à le torturer ainsi neuf fois.

Milo écouta la respiration de Deutéronome. Elle était faible. Dans la lumière mourante, il regarda le vieux se balancer d'avant en arrière, à bout de souffle. Il le battrait autant de fois que nécessaire, il le savait. Il le tuerait au besoin.

Les soldats lui reprirent le fouet des mains et repartirent.

— Je suis désolé..., s'excusa Milo.

— Je sais, croassa le vieil homme. Silence...

Milo ne sut pas exactement quand décollèrent les navettes, mais lorsque le soleil s'extirpa de l'imposante cache que lui avait offerte Jupiter, le cartel

n'était plus là. Le Gang, traumatisé, se mura de longues minutes dans le mutisme. La moitié des villageois présentaient de terribles lacérations, à présent, en plus de leurs affreuses tumeurs et de leurs membres distordus.

Milo partit à la recherche de Suzie... Là ! Couverte de sang des pieds à la tête, sidérée, elle avait l'oreille gauche à moitié déchiquetée.

— Je vais bien..., répétait-elle sans fin.

Elle laissa Milo la prendre dans ses bras, l'empêcher de s'effondrer. Son corps indemne lui donnait l'impression d'une nudité nouvelle.

— Ils ont obligé Carver à abattre Piment, lui révéla Suzie dans un murmure. Ils lui ont mis un flingue dans la main, et ils ont appuyé eux-mêmes sur la détente...

Piment..., songea Milo, mais ce n'était guère qu'un nom qui planait dans son esprit meurtri.

Pas d'émotion, rien.

Sûrement qu'il finirait par la ressentir plus tard, la souffrance du deuil, hein ? Pas vrai ?

Il partit seul à la recherche des jumeaux et retrouva Serene au bout de quelques minutes : la marée s'était retirée, et sa sœur était assise près du précipice avec Rose Bonbon qui portait un cataplasme sur un œil.

— Hé ! cria Milo en courant vers elles.

Serene tourna les yeux vers lui, puis se tourna de nouveau vers l'horizon.

Où est Carlo ?

Milo se rendit compte qu'il n'avait jamais vu l'un des jumeaux sans l'autre. En arrivant près de Serene, il vit qu'elle tremblait si fort et si vite qu'elle avait l'air d'être immobile.

— Est-ce qu'ils l'ont...

— Ils ne l'ont pas touchée, chuchota Rose Bonbon en caressant doucement les cheveux de la fillette. (Milo se sentit aussitôt soulagé.) Comment ils ont pu savoir qu'ils étaient frère et sœur ? On les avait mis dans deux huttes différentes, mais ils sont allés chercher Carlo et ils les ont forcés à...

Elle était incapable de terminer sa phrase.

— À se rouer de coups l'un l'autre ? demanda Milo.

Rose se plaqua une main sur les lèvres et ferma les yeux.

— Non..., répondit-elle d'une voix si faible que Milo la devina plus qu'autre chose.

Quelques minutes plus tard, Carlo arriva du village avec Numéro Un, le frère de Rose. Lentement, abattus, ils s'assirent dans le sable près de Serene. Tous, ils restèrent silencieux. Une gêne palpable et glaçante les isolait les uns des autres. Milo se releva d'un bond et s'éloigna, avant qu'ils le voient pleurer.

Les membres de Kool and the Gang passèrent les jours suivants à accomplir leur tâche respective le regard dans le vague, mutiques. Milo tint la vigie au tambour pendant un mois. Suzie, elle, avait quitté le village quelques jours avec du papier et un fusain en annonçant qu'elle comptait cartographier l'île.

D'autres villageois s'abandonnèrent à l'océan.

Le cartel larguait sur l'île de nouveaux arrivants. Certains laissèrent eux aussi le ressac les emporter, d'autres intégrèrent Kool and the Gang et se trouvèrent un nouveau nom : Christopher Ilestmidi, Rome, BCBG, Sir St John Fotheringay. Une famille entière de saboteurs appréhendés à bord du Rampant, aussi : Mr Jones, Mrs Jones, Yoko et Fyodor qui, tous, furent affectés à l'entretien de la pompe.

Milo épiait les vagues et entretenait le tambour sans même se soucier des gifles du sable et des gravillons portés par le vent.

— J'ai un truc à te montrer, l'interpella Suzie en montant du village un matin. Je crois... que c'est important.

Elle déposa un baiser sur le sommet de son crâne, et lui se tourna pour lui enserrer tendrement le bras d'une main aimante. Suzie avait demandé à Christopher Ilestmidi de l'accompagner, de façon qu'il s'occupe du tambour à la place de Milo. Il prit sa relève, et Suzie le guida jusqu'à une lointaine falaise. Là, elle désigna quelque chose au bas de l'à-pic.

— Regarde.

Une longue forme irisée gisait au fond de l'eau, non loin de là où s'écrasaient les vagues : ils avaient retrouvé l'engin manquant du cartel.

Ils descendirent, puis plongèrent jusqu'à l'épave : le pilote était encore harnaché dans son fauteuil, mais les poissons avaient fini de dénuder ses os. Ses passagers flottaient derrière lui au gré des courants, squelettes en habits de fête.

— On ne dit rien au cartel, annonça Suzie, lorsqu'ils furent de retour sur la plage.

Milo acquiesça, les yeux brûlés par l'eau corrosive. Ils n'en parlèrent à personne.

Dix autres villageois se perdirent dans l'océan, et le Gang organisa d'importantes funérailles. Cette fois, ce fut Jale qui lut les noms des disparus.

— Le Hobbit, Doris, LoJack, Gavin McLeod, Peter McPeter, Orm, Jilly, Nathanael l'Excavateur, Sally Mustang, Nellie, le Mari de Nellie et l'Autre Mari de Nellie, Michael Ben-Jonah, Carter et Shane.

En lieu et place du bûcher habituel, ils fabriquèrent pour chaque disparu un petit bateau de bois, l'enflammèrent et le mirent à l'eau : Milo se dit que les vagues les avaleraient aussitôt, mais la nuit était d'un calme surnaturel, et les petites embarcations brûlèrent longtemps, s'éloignèrent, muant la surface de l'onde en ciel étoilé.

Milo reprit sa vigie au tambour à tsunami, mais, plutôt que de laisser sa tâche l'anesthésier, il médita, se laissa envahir par ses souvenirs. C'était, en quelque sorte, comme si son esprit s'était doté d'un vidéoprojecteur : il revit son père, revit Bulles, Grenouille, puis les moments fabuleux passés avec Suzie. Il revit des choses qu'il avait accomplies et dont il était fier, comme cette fois où il avait réussi à plonger pour la première fois, sans le moindre entraînement, et cette fois où il... avait sauvé le Bouddha.

Oui, les voix dans sa tête se firent plus limpides, soudain : il se souvint d'une vie à Vienne, d'une célébration de ses cinquante ans, d'une chute mortelle, de séances de surf, d'avoir été père de famille, d'avoir vécu dans l'Ohio et d'avoir échappé de peu à un assassinat à Florence, en Italie.

Il resta assis là cinq semaines à se souvenir et à s'entretenir avec les voix. Il avait un sacré stock de souvenirs concernant Suzie ; Suzie qui arrivait justement lui apporter du sébaste et des baies d'hikipikiaki. Il lui fit l'amour dans la seconde.

— Tu as recouvré la mémoire..., lui dit-elle après leurs ébats. Je me trompe ?

— Non, tu as raison. Je me souviens de tout, maintenant.

— Tu as mis le temps, dis donc.

Et, enfin, il sut ce qu'il allait faire. Oh, l'idée n'était ni brillante, ni complexe, ni particulièrement innovante, mais elle était parfaitement adaptée à leur présente situation. Cette idée, elle commençait par le récit d'une histoire.

Lorsque, au bout de quelques heures, Pile Électrique vint lui demander s'il avait besoin d'une pause, Milo accepta.

— Bon sang de bonsoir, oui !

Et, sur ce, il partit au village, prêt à dégainer son histoire.

Il arriva en pleines funérailles. Il n'y avait pas eu que des suicides, cette fois : le cancer avait été particulièrement virulent, cette semaine. Milo se tint à bonne distance des flammes, silencieux. Son histoire attendrait encore un peu.

Ils s'absorbèrent quelques minutes dans la contemplation des flammes du bûcher, puis Milo se racla la gorge.

— Écoutez-moi.

Les membres de Kool and the Gang se retournèrent vers lui de concert, puis haussèrent les sourcils : Milo s'était oint tout entier d'une sorte de merde noire, sur laquelle il avait, à l'aide d'une sorte de merde blanche, esquissé des espèces d'os. Il avait l'air d'un squelette dessiné par un gosse. Autant dire qu'ils se montrèrent tous particulièrement attentifs.

— Je vais vous raconter une histoire, annonça-t-il. Ensuite, je vous dirai pourquoi j'estime qu'elle est importante. Pour l'heure, j'aimerais seulement que vous l'écoutez, OK ?

Silence.

« Il y a de cela fort longtemps, sur une île assez semblable à la nôtre, vivait un homme du nom de Jonathan Pitiéron. Jonathan Pitiéron comptait parmi ces gens – on en connaît tous – qui ont peur de tout : quand une brute le tabassait à l'école, il craignait de riposter de peur d'aggraver son cas. Sa vie durant, il avait été amoureux fou d'une certaine Marie Toussaint, mais pas une seule fois il avait eu le courage de lui apporter des fleurs de peur qu'elle ne partage pas ses sentiments. Tant qu'il gardait son amour pour lui, après tout, il pouvait se dire qu'il était peut-être partagé ! S'il lui déclarait sa flamme et qu'elle lui riait au nez, alors cet espoir s'envolerait, et sa vie n'en serait que plus triste. Lorsque, sans le sou, il avait travaillé à un poste monotone et inintéressant dans une déchetterie spécialisée dans les cuvettes de toilettes, il craignait de chercher un meilleur emploi : et s'il n'en trouvait pas et que son patron avait vent de sa tentative ? Sa vie n'en serait que plus affreuse encore. Tout pouvait toujours empirer dans la vie.

Et puis, un jour, hop, il mourut.

On porta son cadavre au cimetière. On l'enterra. Allongé dans son cercueil, Jonathan Pitiénon, plus triste que jamais, se désolait de la vie bien merdique qu'il avait menée. Merdique, à cause de toutes ces choses que, par peur, il n'avait jamais osé faire. Raaah, qu'est-ce que c'était con, quand même, d'être flippé comme ça... Certes, ça ne l'aurait pas empêché de mourir, mais au moins, là, dans son cercueil, il aurait eu de quoi peupler ses pensées de chouettes souvenirs, de souvenirs d'une vie dont il était fier. Au lieu de cela, il gisait, mort, avec aucun autre souvenir que ces fades journées de boulot dans un cimetière à chiottes.

Il se trouva que, juste après son enterrement, Baron Samedi, un puissant loa vaudou, se fumait une clope, assis sur le toit d'une crypte voisine.

— Jonathan Pitiénon ! Monte donc, qu'on papote !

Alors Jonathan Pitiénon sortit de sa tombe, s'épousseta et attendit de voir ce que le loa avait à lui dire.

— Jonathan, déclara Baron Samedi, je suis ennuyé, vois-tu, car tu as manqué ta chance de vivre une vie heureuse. Mais je suis aussi admiratif, ajouta-t-il en écrasant sa cigarette sur le front de Jonathan, car tu as, et de façon indéfectible, laisser la peur orienter jusqu'au dernier de tes choix. Aussi, je vais t'accorder une faveur. À l'inverse, je vais, dans le même temps, me montrer affreusement cruel avec toi.

— Quelle est cette faveur que vous voulez m'accorder ? demanda Jonathan Pitiénon.

— Je vais t'offrir un jour de plus sur terre avec les vivants, et tu pourras en faire ce que bon te semblera.

Jonathan Pitiénon s'inclina, reconnaissant.

— Et que comptez-vous me faire de si cruel ? demanda-t-il.

— Je vais t'offrir un jour de plus sur terre avec les vivants, et tu pourras en faire ce que bon te semblera.

Et, sur cette mystérieuse réponse, il disparut dans un nuage de cendres.

Au matin, Jonathan Pitiénon se leva avec le soleil, traversa le cimetière et retourna en ville. Il comptait bien profiter au maximum de cette ultime journée, en faire la plus belle de sa vie. La première chose qu'il ferait, ce serait de retrouver la brute qui l'avait harcelé quand il était gosse. Oh, il allait lui en foutre une ! Mais la peur le prit bien vite à la gorge...

Et si on t'envoie en prison ? lui murmura la peur.

Mais Jonathan y réfléchit un peu et reprit du poil de la bête.

— Eh bien, qu'on m'y colle ! De toute façon, dès demain, je serai dans ma tombe !

Sur ces mots, il alla voir la brute, lui envoya un bon direct et lui brisa le nez. Oh, que ça lui fit du bien ! Qui plus est, la brute eut peur de riposter, peur, même, de prévenir la police.

— Voilà ce que j'aurais dû faire à l'époque ! se dit Jonathan.

Il partit ensuite pour la maison où Marie Toussaint vivait avec son mari, offrit des fleurs à son ancien amour et la gratifia d'un profond baiser. La lumière que sa hardiesse alluma dans le regard de Marie lui plut beaucoup.

— Voilà ce que j'aurais dû faire à l'époque ! se félicita-t-il.

Sur ce, le mari de Marie Toussaint arriva, lui envoya un bon direct et lui brisa le nez, mais Jonathan n'en avait cure.

— De toute façon, c'est la tombe qui m'attend dès demain ! dit-il en s'inclinant, avant de les abandonner à leur perron.

Enfin, Jonathan Pitiénon partit voir un éleveur de bétail de sa connaissance.

— Si tu m'engages pour prendre soin de tes bêtes, je me montrerai le plus attentif des employés, je besognerai dur et serai fier de ma tâche.

— Très bien, lui dit l'éleveur. Reviens demain : je te laisserai un cheval et un lasso, et t'emploierai six jours par semaine.

À son retour à la déchetterie, entouré de dépouilles de cuvettes, il posa poliment sa démission, comme il avait voulu le faire depuis des années.

Mais, tandis qu'il remontait la colline qui menait au cimetière, Jonathan commença à se sentir envahi par une profonde mélancolie.

— J'avais si peu de raisons d'avoir peur... Pourquoi ? J'ai craint la douleur, la tristesse, la mort, et je les ai souffertes de toute façon : quel gâchis ! Ç'aurait été finalement si facile pour moi de vivre avec dignité, d'avoir une famille. J'aurais même pu être cowboy...

Couché dans sa tombe, il souffrait encore plus désormais, car il savait qu'il aurait pu vivre heureux, bien plus heureux sans toutes ces barrières que lui avait imposées la peur. Elle était là, la cruauté de Baron Samedi.

Et c'est accablé de regrets qu'il arriva dans l'au-delà. »

Milo marqua une pause.

Les villageois restèrent silencieux quelques instants.

— En gros, si j'ai bien suivi..., s'aventura Sir St John Fotheringay. Ta... disons, peinture noire, là, et ton allure de squelette, c'est pour symboliser la mort, c'est ça ?

Milo acquiesça.

— Tu essaies de nous dire que tu es mort..., intervint Yoko Jones. Et... que nous aussi. Nous tous.

Milo acquiesça une fois de plus, puis sourit.

— C'est à propos du cartel, c'est ça ? lança Jale, le visage caché par les flammes.

Milo hocha la tête et leva une main squelettique.

— Nous vivons en esclaves, expliqua-t-il, et faisons comme s'il n'y avait pas à s'en offusquer, car, de toute façon, il n'y a rien que nous puissions faire pour y remédier.

— Et c'est vrai : nous ne pouvons rien y changer..., maugréèrent Fotheringay et de nombreux autres.

— Nous n'avons pas le moindre pouvoir..., commença Deutéronome.

— Nous détenons le pouvoir absolu, au contraire ! l'interrompit Milo, la voix forte d'une énergie singulière. Parce que le cartel et leurs larbins dépendent entièrement de notre travail : si nous choissions de ne plus travailler pour lui, le cartel n'existerait pas.

— Mais de quel choix tu parles ? s'étonna Fotheringay. Ils nous obligent à le faire, et ils continueront de nous y forcer !

— Ah oui ? répliqua Milo. Et que vont-ils faire ? Descendre au village et déplacer eux-mêmes nos jambes et nos bras quand nous refuserons de bouger ? Ils ont besoin que nous travaillions de notre plein gré, et nous acceptons de le faire parce que nous avons peur ! Personne ne nous force à quoi que ce soit. Notre problème, c'est la peur et la peur seule ! Alors, si : le choix, nous l'avons.

Les membres de Kool and the Gang y réfléchirent un moment.

— Si on arrête de travailler, ils nous tueront, annonça Fotheringay.

— Ils ne peuvent pas se permettre de nous tuer tous, rétorqua Milo. Comme je vous l'ai dit : ils ont besoin de nous.

— Mais ils n'ont pas besoin de nous tuer tous, intervint Yoko Jones. Il suffit qu'ils abattent un ou deux d'entre nous, et on retournera tous travailler, par peur d'être les suivants. C'est pas vrai ?

— Non, ce n'est pas vrai, la surprit Milo. Parce que rien ne nous oblige à vivre dans la peur.

— Alors, oui, d'accord..., convint Fotheringay. Mais, dans l'idée, je préfère quand même partir du principe qu'on va avoir la pétotoche.

Milo désigna d'une main les flammes du bûcher et, de l'autre, la mer.

— Non ! À partir de maintenant, nous reprenons le contrôle de nos vies ! hurla Milo. Nous sommes intoxiqués, cancéreux, à demi morts, déjà ! Combien ici envisagent de se laisser engloutir par l'océan ? Levez la main !

Personne.

Puis, une main timide.

Puis cent.

Puis tout le monde. Même les enfants.

Milo les laissa contempler l'ampleur de leur détresse. La main levée, ils se taisaient tous. À son tour, Milo leva la sienne.

— Nous sommes déjà morts. Et, croyez-moi, ça pèse dans la balance... Ensemble, créons un monde, un système solaire entier, régi par cette loi-ci : si vous battez votre prochain dans le but qu'il vous serve, alors, chaque fois, votre victime refusera de son plein gré la servitude ! Et, bientôt, plus personne ne se livrera à la violence, cet outil inutile ! Dans ce monde, le violent ne triomphera pas plus qu'un fou qui tenterait de jongler avec de l'eau !

Un nouveau silence. Les villageois baissèrent les mains... mais l'une d'elles se releva. Gilgamesh.

— Je ne suis pas sûr de comprendre, annonça-t-il. Dans l'histoire, tu nous compares au zombie, là, ou à Baron Machin ?

D'autres mains se levèrent.

— On est supposés mourir pour de vrai, ou c'est, genre, une métaphore ?

— La femme dans ton histoire, c'est l'incarnation de la liberté, ou c'est juste pour ajouter une touche un peu sexy ?

— Elle gratte, ta peinture à la merde ? Non, parce qu'elle a l'air de gratter, quand même, je trouve...

Milo ferma les yeux et fit un pas en arrière, se soustrayant à la lumière des flammes.

Le lendemain matin, il se rendit sur la plage et aida à mettre à l'eau les pirogues des pêcheurs : il s'était paré d'une fraîche couche d'enduit noir, et de frais dessins d'os bien blancs.

— Que la météo soit avec vous ! leur souhaita-t-il. Et la pêche généreuse !

— Merci ! lui cria Jale, tandis qu'ils filaient, la voile au vent.

Milo remarqua qu'elle s'était peint un os sur le bras.

Bien...

Il s'assit sur le sable et médita. Pourquoi, il ne savait pas trop, mais il pensa à des araignées. C'était irrépressible : des araignées.

Les jumeaux vinrent le rejoindre, entièrement grimés en squelette : Carlo s'était dessiné près de six cents humérus et un troisième œil.

Le lendemain, Milo monta sur la colline, jusqu'à la pompe, oint, pour son déguisement, de variantes un peu huileuses de ses peintures noire et blanche : il fallait qu'elles résistent à l'eau, car les villageois avaient encore besoin de quelqu'un pour plonger au fond du puits et débloquer le foret.

Deux des mécaniciens s'étaient peint des masques de crânes.

Ce jour-là, il plongea plus profondément qu'il ne l'avait jamais fait : quand il refit surface, il était bleu. Ça se voyait même à travers les couches de peinture.

Le lendemain, Milo partit dans la jungle avec des membres du Comité de la Nourriture Saine pour goûter une nouvelle variété de bananes qui avait commencé à germer sur le sol de l'île. Deux des membres, Sauge et Nosferatu, s'étaient grimés en squelette : ils marchaient, fouillaient avec Milo et, lorsque le comité trouva les fameuses bananes, ce furent eux trois qui se portèrent volontaires pour en goûter un bout.

Un tout petit mini bout.

Milo eut à peine le temps de peler sa banane que, déjà, des bubons bourgeonnèrent à l'extrémité de ses doigts. Nosferatu ne réagit pas au contact de la banane, mais la laissa tomber sitôt qu'il vit les doigts de Milo se couvrir de pustules. Sauge, elle, perdit un œil : une tumeur envahit subitement son orbite, et — « Pop ! » — son globe oculaire éclata. Après l'expédition, elle n'en rejoignit pas moins ses deux compères sur la plage pour méditer.

— J'y arrive pas, annonça-t-elle au bout d'un moment. J'arrête pas de penser à mon œil.

— Moi pareil, acquiesça Milo.

Le lendemain, tous les membres du Comité de la Nourriture Saine s'étaient grimés en squelette. De nombreux autres villageois aussi.

Cinquante, peut-être. Certains avaient parachevé le travestissement avec quelques accessoires comme des feuilles mortes ou des brindilles. Milo vit des squelettes verts, des squelettes jaunes, des squelettes bleus. Pas de squelettes rouges : c'était compliqué de faire du rouge.

Milo se disait qu'il était peut-être temps de se lancer dans un nouveau discours, quand survint un terrible événement : lui et soixante villageois feignaient de méditer sur la plage, lorsqu'une silhouette scintillante et argentée déchira l'atmosphère, fusa en direction de l'île, sortit ses mitrailleuses, tira plusieurs salves, puis s'en retourna à l'espace aussi rapidement qu'elle était arrivée. Le cartel était encore furieux d'avoir perdu l'un de ses véhicules...

La plupart des villageois présents sur la plage se ruèrent en haut de l'escarpement où se trouvait le tambour à tsunami pour voir s'il était en bon état. Déchiqueté, celui-ci gisait sur le sol en deux parties abandonnées aux flammes. La vigie aussi, Marcus. Un petit garçon.

Le jour suivant, tous les membres de Kool and the Gang étaient grimés en squelette. Quand Milo se leva, ils l'attendaient tous, assis, devant sa hutte dans un silence religieux. Tous. Leur demi-cercle impressionnant et moucheté de huttes s'étalait jusqu'à la plage. On n'entendait que le vent dans les magnifiques arbres assassins, et le soupir inlassable de l'océan.

Au bout de quelques instants, un squelette bleu s'éclaircit la voix, brisant le silence, et c'était Sir St John Fotheringay.

— Y a-t-il quelque chose que tu souhaiterais que nous fassions ? demanda-t-il à Milo.

— Oui, répondit Milo. Aller pêcher.

Ils se préparèrent à la pêche, tous, plutôt que de s'acquitter des corvées imposées par le cartel : il leur fallut deux semaines pour construire assez de pirogues pour transporter tout le monde. Chaque jour, ils se rendaient dans la jungle et abattaient des arbres, après quoi ils s'entraînaient à mieux respirer par la méditation : même s'ils n'arrivaient jamais totalement à faire taire leur esprit, ils apprirent à contrôler leur souffle et leurs différents rythmes métaboliques. Ils s'exerçaient ensuite à la plongée en mer, descendant chaque jour un peu plus profondément.

Certains se noyèrent.

— Jennadots, déclama Jale un soir au coin du feu. Saint Timm, Mrs Jones, Axelrod et Fantasia.

Et puis, un jour, ils partirent enfin en mer : Kool and the Gang au complet. Ils naviguèrent toute une semaine, voguant en grands maîtres des eaux et mangeant comme des rois.

Milo était assez convaincu que le cartel les attendrait sur la plage à leur retour, mais ce ne fut pas le cas. Les soldats étaient venus, par contre : ils avaient littéralement pulvérisé le village tout entier. Les membres du Gang n'en parlèrent même pas : ils firent le tour de l'île en bateau et se trouvèrent une plage plus agréable encore que la première. Le Comité de Reconstruction rassembla du bois et des feuilles pour les huttes, et le Comité du Tsunami se lança dans la construction d'un nouveau tambour et de nouveaux catamarans.

Chacun s'activait – séchait le poisson, cuisinait les sébastes, construisait quelque chose, cherchait des légumes, enseignait, apprenait, surveillait la mer –, et tous étaient heureux de vivre ainsi. À quelques détails près.

— Elle gratte, ma peinture bleue, se plaignit Suzie à Milo.

Elle s'était préparé sa propre peinture à base de jus de framboise, de boue et d'une sorte de citron chelou.

— Ne l'utilise plus, dans ce cas, lui conseilla Milo.

Soyons francs, il attendait déjà depuis un moment le jour où ces peintures à la con se mettraient à couvrir le corps des villageois de tumeurs mortelles. Mais, à l'exception de cette seule inquiétude, il devait admettre que tout se déroulait comme il l'avait prévu. En tout cas, c'est ainsi que vivait le Gang quand deux navettes du cartel embrasèrent le ciel et vinrent déverser sur la plage des contrôleurs rageurs et hurlants, leurs voix crépitantes poussées au maximum.

Milo s'efforça de rester concentré sur sa tâche – il tissait des cordes à partir de fibres végétales dans le but d'en faire des filets –, mais ne pas regarder les militaires du coin de l'œil fut un véritable enfer.

Ils se massèrent sur la plage – comme à leur habitude –, leurs flingues vomitifs contre le torse, attendant que les villageois se mettent en rangs devant eux. Plantés là, snobés de tous, ils avaient légèrement l'air cons.

Au bout d'un moment, ils s'approchèrent du villageois le plus proche : Mr Jones, qui filetait des sébastes, puis les alignait sur un séchoir en bois. Quand les contrôleurs se plantèrent devant lui, il gratouillait sa peinture bleue.

Milo n'entendit pas ce qu'ils lui dirent, mais le devina sans peine : « Pourquoi, vous êtes pas alignés, saletés de nègres à poil ? », « Parce que nous sommes trop occupés à travailler, voyez-vous ? » répondait sûrement Mr Jones sans cesser de s'activer. « Votre travail, c'est de vous occuper du puits et d'avoir de la flotte à nous fournir quand nos vaisseaux-citernes rappliquent. »

Mr Jones, en ce moment même, devait snober cette remarque absurde – car ces gens, comme ce qu'ils disaient, appartenaient à un passé lointain –, et les contrôleurs furieux allaient sans doute aucun le... Oui, voilà : ils le tabassaient sans retenue. Mr Jones, comme les villageois s'y étaient entraînés, se protégea la tête des deux bras et fit son possible pour supporter les coups. Il tenta même de retourner à sa tâche, mais ils le matraquèrent de plus belle et l'abandonnèrent là, gisant immobile dans une flaque de sang.

— Merde..., murmura Milo.

Pendant quelques courtes minutes, les contrôleurs se dispersèrent et tentèrent de ramener de force des villageois sur la plage, mais ces derniers se laissaient tomber de tout leur poids, amorphes, si bien que les transporter était un vrai calvaire.

— Pourquoi vous êtes tous peinturlurés comme des putains de squelettes ? lança un contrôleur à Christopher Ilestmidi en essayant de l'arracher à son travail.

— On est morts, répondit Christopher. Vous pouvez rien nous faire.

Le contrôleur lui envoya un grand coup de pied dans les dents et l'abandonna sur le sol.

— Merde..., répéta Milo.

Il n'arrêtait pas de lâcher ses fils et devait chaque fois recommencer son ouvrage. Un fuseau, c'est de ça dont il avait besoin. Rootabeth, l'experte en la matière, le lui avait dit au moins trois fois, mais il avait eu la flemme de s'en tailler un. Il s'en chargerait ce soir, s'ils ne se faisaient pas tous abattre dans la journée.

Les contrôleurs tenaient à présent une réunion près de leurs vaisseaux.

Une série de crépitements.

Ils allaient leur balancer des menaces en beuglant dans leur haut-parleur. Milo l'aurait parié.

Mais non.

Non : ils remontèrent dans leurs engins, s'envolèrent, planèrent au-dessus de la marée descendante et filèrent vers l'espace.

Le Comité Hospitalier se rua auprès de Jones et d'Ilestmidi.

— Et maintenant, on fait quoi ? demanda Suzie à Milo.

— Maintenant, je vais chercher du bois pour me tailler un fuseau, répondit-il. Et toi ?

— Je vais aller virer cette peinture bleue à la con, répondit-elle.

Près de quatre-vingts villageois disparurent avec elle dans la jungle en se frottant la peau, jurons à la bouche, mais fiers de leur courage à en pleurer.

Milo découvrit bientôt que la stratégie du silence n'était pas propre à son camp. Le lendemain, les soldats étaient de retour : de nombreuses navettes et autres unités de transport atterrirent, et un autre astronef, bien plus gros, se maintint en vol stationnaire quelques mètres au-dessus de la plage.

Les larbins du cartel qui débarquèrent des véhicules comptaient surtout des mécaniciens. Seuls quelques contrôleurs les escortaient. Tous échangeaient les uns avec les autres, leurs voix et radios crépitantes, mais ils n'adressèrent pas le moindre mot aux membres de Kool and the Gang. Le hangar de poupe du gros vaisseau s'ouvrit, et une sorte d'immense cocotier en tomba : mais, au lieu de s'écraser sur le sol, il rebondit dans le vide – comme si sa chute avait été stoppée par une corde invisible – et resta là quelques instants, en suspension. Son apparence était étrange : c'était comme s'il brillait, mais en fait, pas tout à fait. Ses contours étaient flous, comme s'il n'était pas vraiment là.

Le vaisseau s'orienta de nouveau vers les cieux et, porté par son ballon stratosphérique, s'en retourna à l'espace. Les autres astronefs, plus petits, le suivirent, sauf un : un gros-porteur fumant au bord de l'escarpement. Son haut-parleur hurla, tandis que les villageois s'affairaient à construire des trucs, cuisiner des machins et réparer des bidules.

— Nous serons de retour dans une semaine ! beugla le haut-parleur. Nous exigerons que la pompe soit fonctionnelle, et que quarante mille mètres cubes d'eau pure nous attendent.

Sur cet avertissement, le gros-porteur gronda, s'éleva au-dessus du sable et repartit en orbite.

Christopher Ilestmidi approcha de Milo : un bandage de fortune ornait sa mâchoire, et il avait perdu près de la moitié de ses dents. Il désigna l'étrange cocotier flou suspendu dans les airs au-dessus de l'eau.

— C'est ce qu'ils ont testé l'autre fois, annonça-t-il. Une rétrobombe.
Vers midi, Milo fit une annonce aux membres de Kool and the Gang.

— C'est une rétrobombe.

Il lui semblait légitime qu'ils soient tous au courant.

— Génial..., commenta Vacances de Noël qui n'y voyait qu'à peine mieux depuis la dernière déflagration.

De nombreux villageois – une centaine, peut-être – se levèrent et partirent dans la jungle. Plus précisément : ils partirent en direction de la pompe.

— Bon sang de bonsoir..., pesta Milo.

Il s'apprêtait à leur crier de revenir, de tenir le coup, de rester ici tous ensemble, mais Suzie le prit dans ses bras et l'interrompit.

— Chuuut, mon amour. Ne va pas leur imposer quoi que ce soit : parfois, on réussit, parfois, on échoue, mais les morts n'imposent rien à personne. Ils s'adaptent et vont de l'avant.

Elle avait raison.

Mais quand même. Ça le rendait dingue, le Milo : comment on pouvait baisser les bras si facilement ? Il s'assit, tenta de méditer – *J'ai grossi du cul, non ? C'est l'âge, je crois... Ça fait ça à tout le monde, non ? Pourquoi, d'ailleurs ?* – et parvint presque à s'apaiser un chouia.

Suzie s'assit près de lui et médita elle aussi.

Il se leva au crépuscule, au tout début de l'éclipse, et s'apprêtait à aller chercher du bois pour son foutu fuseau quand Suzie désigna la jungle du doigt.

— Milo, regarde.

Une centaine de villageois sortirent en file indienne de la jungle tel un immense groupe de chasseurs aux visages fiers et triomphants. Tous portaient diverses pièces métalliques : une plaque, un petit moteur, un transformateur ou un bout de canalisation.

Les pièces détachées de la précieuse pompe du cartel.

Ils les empilèrent au centre du village, et le Comité de Reconstruction commença à les trier, discutant de celles qui pourraient leur être utiles et de comment les utiliser au mieux.

Milo remarqua que bon nombre des villageois s'étaient parés de dessins d'os rouges.

— Comment ils ont réussi à fabriquer de la peinture rouge ? lâcha-t-il malgré lui.

— T’emballes pas, lui dit Suzie. C’est du sang.

La veille du jour où le cartel avait promis de revenir, Milo fit passer le mot aux villageois de se rassembler sur la plage. Squelette après squelette, comité après comité, ils se présentèrent tous au rendez-vous.

Milo arriva avec un paquet sous le bras ; ça ressemblait à une voile roulée.

— J’ai quelque chose à vous montrer, annonça-t-il, puis il déroula le rouleau de toile, révélant aux villageois dix poissons de communication militaires, noirs et profilés.

L’assemblée hoqueta comme un seul homme. Une simple référence à ces dispositifs pouvait vous coûter une exécution sommaire, alors en avoir dix en leur possession...

Milo prit l’un des poissons et le brandit bien haut.

— Il y a un mois de ça, Suzie et moi avons retrouvé l’engin du cartel qui avait disparu et avons plongé jusqu’à l’épave. Suzie a récupéré ces poissons dans le cockpit, et nous avons décidé de ne pas vous en parler. Je vous présente mes excuses. Nous aurions dû le faire. À cette période, nous pensions encore qu’il valait mieux que tout ne se sache pas au sein de la communauté.

Du Gang rassemblé s’éleva un vrombissement de pardons chuchotés.

— Tu as une idée derrière la tête..., cria Carver, au dernier rang. Pas vrai, Milo ?

Milo reposa le poisson et tapa deux fois des mains.

— Oui. Laissez-moi vous expliquer...

Le plan de Milo nécessitait que le cartel renvoie des vaisseaux à la surface, de façon à s’assurer que ses esclaves avaient recouvré la raison, ce qui ne manqua pas d’arriver.

« FFFffffffCHhhiooUUU ! » En pleine matinée, une cinquantaine d’astronefs déferlèrent depuis l’espace et encerclèrent le village, la majorité à une quarantaine de bornes. Il y avait surtout de ces vaisseaux imposants présents lors du premier essai de rétrobombe, mais quelques gros-porteurs atterrirent tout de même sur la plage.

Les contrôleurs débarqués balayèrent la plage du regard, et Milo les vit colérer un peu plus chaque seconde en découvrant les pièces détachées

métalliques qui étayaient les huttes, constituaient les rampes aidant à la mise à l'eau des catamarans et... Qu'est-ce que c'était ? Un terrain de jeu ?

Les soldats poussèrent des rugissements crépitants en brandissant leurs pistolets vomitifs. Milo pria presque pour qu'ils tirent : Ilestmidi avait activé tous les poissons dont cinq, cachés dans les bois, étaient en train de filmer. Mais les soldats remontèrent dans leurs engins et quittèrent l'île, se joignant au cercle d'astronefs postés au large. Toujours en suspension, la rétrobombe émettait des bruits inquiétants.

Bien..., se dit Milo.

La scène était filmée non seulement depuis la côte, mais aussi au large. À environ dix bornes – cela faisait partie de son plan –, le Comité de la Pêche était censé avoir ancré des pirogues un peu partout. Cinq d'entre elles allaient filmer la scène : la flotte, l'île, tout ce qui allait arriver, aussi affreux et cataclysmique ce soit. C'est à partir de cette étape que le plan de Milo différait un peu de ce qu'attendait le reste des villageois.

Le Comité de la Pêche, depuis son grand discours et le récit de la parabole de Jonathan Pitiéron, incluait la quasi-totalité de Kool and the Gang. Ce que voulait Milo, c'était que tous les habitants ou presque quittent l'île à bord des pirogues, filment ce qui arrivait à l'île, puis diffusent les images – via un canal prioritaire de l'armée – de telle sorte que tout le monde, de Vénus aux glaces d'ammoniac de Neptune, soit mis au courant de ce qui se passait ici. Ensuite, ils feraient ce qu'ils pourraient pour survivre : au besoin, ils plongeraient, nageraient, fuiraient la flotte, puis iraient mener leur vie à l'abri de la cruauté du cartel.

Pourtant, ce matin, le Comité de la Pêche s'était approché de Milo et lui avait dit : « Non. »

— Non, avait dit Jale dont les cheveux avaient viré au blanc depuis le meurtre de Piment. Faudrait savoir : on est morts ou pas ?

— On est morts ! avaient hurlé à l'unisson les membres de Kool and the Gang.

Au final, ce furent les plus jeunes qui partirent en pirogue : ils pouvaient attraper du poisson aussi bien que les adultes et appuieraient sur « ENVOYER » sans plus de mal que leurs aînés le moment venu. Ils naviguaient, plongeaient et nageaient à merveille, et avaient encore de longues années à vivre si la situation changeait enfin.

Si les individus qui vivaient sous le joug du cartel, de Vénus aux glaces d'ammoniac de Neptune, entendaient la parabole de Jonathan Pitiéron, apprenaient tous qu'ils étaient déjà morts et ce que cela impliquait.

— Parce que, eux aussi, ils font partie de Kool and the Gang, avait annoncé Carver aux villageois qui les encerclaient, Milo et lui. Nous en sommes ici aujourd'hui, car nous refusons de nous plier aux lois iniques du cartel, mais nous ne sommes pas les seuls à en souffrir. Des gens comme nous, il en existe partout dans l'univers, et quand ils verront ce qui s'est passé sur cette île, ils sauront quoi faire, comment réagir aux merveilles d'ignominie que leur réservent leurs tyrans.

Christopher Ilestmidi se trouvait avec les enfants, dissimulés partout parmi les vagues. Le vieux Deutéronome aussi. S'ils survivaient, ils pourraient raconter en personne ce qui s'était passé sur cette île.

La plupart des villageois, en revanche, se trouvaient ici, à la merci de la bombe, quand bien même ils feignaient de ne pas la voir. Et de ne pas flancher.

— Milo ? l'interpella Fotheringay. J'ai peur.

— J'essayais de méditer, moi, lança Bill le Sauvage. Mais j'arrête pas de penser à cette putain de bombe.

— Moi aussi, répondirent plein de gens.

Milo vit que les contours de la rétrobombe commençaient à luire.

— J'ai toujours médité comme une brêle..., confessa Milo. Parfois, je vois des images de chats, partout, tout le temps, des chats, des chats...

— Moi, au bout de deux secondes, j'ai envie d'aller faire pipi, leur avoua Yoko Jones. Chaque fois !

— Moi, je passe mon temps à prier pour avoir la chance d'être vieille un jour..., annonça Suzie.

— Moi, c'est la bouffe.

— Je récite l'alphabet en boucle, moi.

— Des trucs cochons ici !

— Mon œil qu'a éclaté.

— Mes enfants sur Ganymède.

— Je joue de la musique dans ma tête.

Après cet échange, ils restèrent assis en silence. L'instant était trop grave, trop pesant.

Maintenant ? Ça va sauter, là, non ? Maintenant ? Ça va faire mal ? On va tous flamber comme des soleils ou se dissoudre en une milliseconde ?

Maintenant !

Non...

Maintenant ?

À cet instant précis, si vous étiez Sir St John Fotheringay, vous vous lanceriez dans une sorte de petite danse. Si vous étiez Yoko Jones, vous tenteriez de fredonner à l'unisson du grand tout.

Si vous étiez Milo, par contre, vous décideriez que ces derniers instants étaient l'occasion parfaite d'essayer de méditer pour de vrai de vrai : alors, vous regarderiez Suzie droit dans les yeux, elle regarderait droit dans les vôtres, et vous méditeriez ensemble. Car c'est ce qu'ils firent.

Et cela fonctionna... en un sens.

En un sens, parce que, au final, ce genre d'instant à la solennité transcendante n'existe pas vraiment. Bon, on en était sacrément proche, là, mais même... C'est marrant, il existait cette idée – partagée par tous les êtres humains sur toutes les planètes de l'univers – que s'il était impossible d'empêcher les hommes de céder à la prédation, on pouvait au moins les inciter à arrêter de vivre comme des proies. Qu'après ce grand instant de béatitude pouvait commencer une ère de paix et d'amour absolu. Ou pas. Tout dépendait de ce que feraient les gens de cet instant cosmiquement charnière et aussi fragile que l'équilibre d'un éléphant perché sur une tête d'épingle. Et tout le monde de se dire que peut-être, après cet instant-là, tout changerait, et que toutes les femmes et les hommes cesseraient – peut-être ! – de laisser l'avidité les corrompre, les perdre, année après année, vie après vie, qu'ils finiraient par évoluer, par devenir une sorte de nouvelle espèce pleinement dédiée à un idéal de joie et d...

— Non, non ! vous pesteriez, si vous étiez Milo, parce que bon, c'est très vertueux, tout ce à quoi vous venez de penser là, mais ce n'est pas vraiment méditer, ça, alors il faudrait arrêter de digresser et s...

Mais comment arrêter d'y penser, à tout ça, hein ? Parce qu'il n'y a pas que vous pour gaver votre esprit de ces digressions, non ? Il y a aussi les milliers d'âmes et de voix qui hurlent dans votre crâne, huit mille ans d'existences passées et à venir – les hommes des cavernes que vous avez été, les pilotes de F1, les filles de ferme aux joues pâlichonnes, les spationautes, les criquets, les économistes et les sorcières –, tous ces esprits

assaillis de ces pensées qui assaillent justement les esprits avant qu'ils partent vers l'ailleurs : les gaufres, les années de travail acharné, les trucs que, vous l'espérez, votre mère ne retrouvera pas sous votre lit... Les choses qui vous terrifient, aussi, qui sont plus fortes que vous, comme la peur des araignées, des enfants ou celle d'avoir oublié de mettre un réveil. La peur des entités horribles comme le malade de *Vendredi 13* qui hante les bois à la nuit tombée ; la peur des barbares, des impôts, d'un gyrophare bleu et rouge qui clignote dans le rétro, et celle de ce sentiment tristement humain, affreux et omniprésent – comme une malédiction –, que vous avez oublié un truc, qu'il manque un truc, que vous aviez commencé un truc, non ? Vous l'avez fini ? Vous ne savez plus... Et toutes ces voix dans votre tête, les voix de milliers d'années et de milliers de vies, qui rappellent à votre mémoire chaque fragment de perfection que votre âme a jamais connu : la fois où vous avez été catapulté par-dessus les remparts de Vienne, celle où vous avez laissé sur la Lune les premières empreintes de pas de l'humanité, celle où vous avez plongé sans hésitation pour sauver la petite fille de Stacey Crabtree de la noyade, ou le jour où vous avez brisé d'une note de violon un vitrail de la cathédrale St Patrick de Troy, dans le Michigan. Les voix vous parlent de ces masques que vous portez : celui de l'épouse, celui du mari, celui du type qui sait exactement ce qu'il fait, celui du fêtard, celui de l'ennui, celui de la joie, et aussi de ce qui se cache derrière ces masques, et qui se trouve être le truc le plus mystérieux et fabuleux de tous, la source et l'objet de toutes ces peurs, de vos haines, de vos vies, ce truc qui habite vos pensées au dernier souffle et habille le grand tout d'un joli papier cadeau de savoir, de silence et de sérénité.

Sauf que dans la vie, et notamment quand vous êtes nez à nez avec la vraie réalité véritable, les choses se passent rarement avec autant de solennité. Dans la vraie vie, à ce fameux instant épiphanique juste avant la fin, si vous étiez Milo, vous regarderiez Suzie, Suzie vous regarderait et, vous voyant l'un l'autre aussi sérieux et graves, vous éclateriez de rire, et ririez encore pour cette même raison qui vous pousse à vivre, cette raison dont vous ne savez et ne saurez jamais rien, pas plus que ne le savent les sages, les vaches ou les émissaires de la mort.

LA PORTE DU SOLEIL

Ils ne s'éveillèrent pas près de la rivière.

Alors que, comme à l'accoutumée, la mémoire revenait à Milo, il se rendit compte que cela avait tout d'anormal et n'augurait rien de bon. Ce réveil-là lui rappelait le dernier, dans la fosse : pas de fleurs, pas de lumière... Rien que l'obscurité.

— Non, c'est une blague ? lâcha Milo. Ils m'en veulent encore de m'être défilé, l'autre fois ?

Et où était Suzie ?

— Y a quelqu'un ?

— Je suis là, répondit Suzie d'une voix mal assurée, effrayée même.

Comment lui en vouloir ? C'était la première fois qu'elle mourait.

Elle était bien là, sur sa gauche, le visage dans les paumes, le regard un peu fou. Milo la prit par la main et attendit ainsi quelques instants qu'elle se calme.

— On est morts ! haleta-t-elle. Je suis morte ! Oh là là, oh là là, oh là là... J'étais la Mort, une sorte de déesse, quoi, et je suis morte ! Oh là là, oh là là, oh là là...

C'est vrai que pour le coup, le cas de Suzie, c'était du costaud : la plupart des gens, une fois arrivés dans l'au-delà, se rappelaient avoir vécu une vie d'autruche ou de chauffeur poids lourd.

— On est censés se réveiller près de la rivière. Je t'ai toujours attendu près de la rivière. Pourquoi on n'est pas près de la rivière ?

— Ils ne digèrent pas notre fugue. Enfin, je pense que c'est ça. J'en sais rien...

Lorsque leurs yeux se furent habitués un peu à l'obscurité, Milo vit qu'ils se trouvaient en fait dans une sorte de bibliothèque lambrissée d'un

bois sombre : outre une cheminée décorée d'une sculpture de renard, la pièce était meublée de fauteuils en cuir et d'une malle de marine faisant office de table basse.

— Ce n'est peut-être pas aussi terrible qu'on le pense..., chuchota Milo sans trop savoir à quoi s'attendre.

Il serra tendrement la main de Suzie, qui haussa les épaules.

— Pour toi, peut-être. Ce que j'ai fait, tout planter comme ça et vivre dans le monde des humains, c'est un acte de trahison quelque part. Les universaux ne sont pas censés vivre : notre but, c'est d'observer les humains vivre et de les faire chier en jouant les inspecteurs des travaux finis.

En tout cas, il se passait quelque chose en dehors de la petite bibliothèque : en plus de la lumière que Milo devinait à travers les volets des fenêtres enfoncées profondément dans les murs, il entendait des voix... De lointains murmures. C'était un peu comme si, coincé derrière un mur très épais, il entendait une foule immense se rassembler. Le genre de foule qui avait tenté de le porter à l'échafaud la dernière fois...

— Je suppose que t'as plus un zeste de pouvoir cosmique ? Non, parce que sinon, shhhhhhouit ! tu nous transportes sous forme de vent, machin, là...

Suzie ferma le poing et cilla.

— Non. Plus le moindre pouvoir.

Soudain, Milo écarquilla les yeux. Suzie était...

— Tangible ! hurla-t-il en l'attirant vers lui et en la serrant dans les bras. Tu es tangible ! Solide ! Tu n'es plus en train de disparaître !

— Oui, j'ai remarqué... Toi non plus, d'ailleurs. Je ne sais pas trop ce que ça signifie.

Milo non plus, à bien y réfléchir. Cela dit, si cela signifiait qu'elle n'allait pas disparaître dans l'oubli – c'était légitime de le croire, non ? –, c'était plutôt une bonne nouvelle.

La porte d'entrée de la bibliothèque s'ouvrit soudain, et Mamoune se rua vers eux entre les fauteuils en cuir, ses mains énormes tendues vers eux : elle attrapa Milo, l'enserra comme un boa constrictor au point qu'il peinait à respirer. À côté de lui, Suzie se tortillait aussi : Mamoune les avait attrapés tous les deux. Au final, ils se laissèrent bercer, noyer par cette masse aussi chaude et accueillante que l'eau de la Méditerranée.

— Mea culpa, confessa Mamoune. J'aurais dû comprendre ce que tu avais tenté de faire avec le Bouddha. Mais tu es redescendu chez les humains et tu leur as enseigné l'une des plus belles leçons de toute leur histoire. Bien joué, mon Milo...

Suzie enserra plus fort la main de Milo.

Est-ce qu'ils avaient réussi ? Ils l'avaient atteinte, la p...

— Oui, répondit Mamoune, les aspergeant de larmes.

Au sens propre.

— On parle bien de...

— La perfection, oui.

Suzie hoqueta. Une vague de soulagement envahit aussitôt Milo, et il dut crispier les muscles un max pour ne pas s'uriner dessus. La voix de Mémé s'éleva d'une pièce voisine.

— Félicitations, croassa-t-elle. (Une poignée de chats s'invitèrent dans la bibliothèque.) T'auras mis le temps, dis donc..., ajouta-t-elle.

— Allez, tout le monde attend, dit Mamoune en les poussant de ses grands bras ouverts vers de solides portes en chêne. Et j'ai bien dit « tout le monde » : croyez-le ou non, je me demande même si vous n'avez pas un comité d'accueil plus important que celui du Bouddha ! Tu es la plus ancienne âme humaine à avoir jamais existé, Milo ! Quant à toi, Suzie – il va falloir que je m'habitue à t'appeler comme ça –, tu as marqué l'histoire : pour tout dire, personne ne sait vraiment ce qui va t'arriver. Dans l'idée, tu es née du grand tout, mais tu n'es pas humaine, et pourtant tu viens de mourir... comme une humaine. Je veux dire, c'...

— Disons que je préférerais tenter le coup comme ça, répliqua Suzie. Non, parce que l'autre issue était pas joyeuse, joyeuse, quoi...

Milo se sentait un brin grisé, pris d'un léger vertige. Ce qui se passait dépassait l'entendement. C'était un peu comme une remise de diplôme, mais juste un petit peu. Un tout petit, tout petit peu. Non, en fait : ça n'avait rien à voir. Il n'avait pas la moindre idée de ce à quoi il aurait pu comparer cela...

La voix de Mémé retentit derrière lui.

— En tout cas, tu peux être sûr d'un truc, dit-elle du ton doux et chaleureux d'une mère ou d'une mamie aimante. De l'autre côté de la Porte du Soleil, tu ne trouveras rien d'autre que joie et complétude. Crois-moi sur parole.

Alors, dans le dos de Milo, elle le prit dans ses bras, et il eut l'impression d'être câliné par une brindille affectueuse et bienveillante. Il la crut sur parole.

— Justement, à ce propos, intervint Suzie. Rapport à la Porte du Soleil... Dehors, les rugissements étouffés de la foule.

— Hmm ? s'enquirent Mamoune et Mémé de concert.

— On va la franchir ensemble, poursuivit Suzie.

Mamoune et Mémé s'entre-regardèrent, échangèrent en silence, puis haussèrent les épaules.

— Vous pouvez toujours tenter le coup, mais..., commença Mémé, c'est pas vraiment comme ça que ça se passe, en théorie. Puis, bon, vous voulez rester tous les deux, mais une fois absorbée par l'Âmultime, une âme fusionne avec toutes les autres, de toute f...

— C'était purement informatif, rétorqua Milo. On ne vous demandait pas vraiment votre avis.

Mémé et Mamoune semblaient troublées, mais elles acquiescèrent. Milo prit Suzie par la main, puis, ensemble, ils se postèrent devant la double porte de chêne : les battants s'ouvrirent grands, une lumière aveuglante inonda la bibliothèque, et retentirent partout des acclamations et hurlements d'euphorie assourdissants.

Dès lors, ils ne purent guère que traîner des pieds derrière Mamoune qui, tel un énorme remorqueur gonflable, fendait le tohu-bohu.

On les effleurait du bout des doigts sur leur passage, et Mamoune continuait de leur frayer un chemin dans la nuée : tels des petits pois perdus dans un tube de dentifrice supplicié pour en tirer les derniers restes, ils avançaient vers leur destin.

Comme cela avait été le cas pour le Bouddha, la foule de fervents s'étendait à perte de vue : la colline, la plaine, le pont croulaient sous une mer colorée de bannières et de fêtards qui chantaient à tue-tête en leur adressant de grands gestes. Au loin, en ville, on se massait sur les toits et, dans le ciel, pullulaient en ronronnant dirigeables et montgolfières. Il y avait même des gens dans la rivière : là où l'eau n'était pas trop profonde, les exaltés pataugeaient, applaudissaient et criaient à tout rompre. Partout, de la joie, une joie intense et pure, presque tangible, et ces gens étaient heureux parce qu'ils assistaient à cet instant merveilleux de complétude que

vivaient Milo et Suzie, et savaient qu'un jour leur tour viendrait de vivre cette extase.

L'air au-dessus de l'eau tremblota et se déforma comme si un être invisible venait de donner là un coup sur un énorme gong : le phénomène mystique irradia de lumière et de joie, formant bientôt une sorte de tunnel.

Milo et Suzie s'approchèrent de la berge, puis foulèrent l'eau peu profonde.

Suzie posa une main sur l'épaule de Milo, puis ils s'entre-regardèrent avec intensité : ils se prirent dans les bras l'un de l'autre, confiant à la foule le soin de les porter dans la bonne direction. Les yeux écarquillés, Suzie restait silencieuse. Milo se pencha pour l'embrasser, la vit fermer les yeux et entrouvrir les lèvres...

La porte se referma sur eux, les aspira lentement...

Ils étaient tels deux nageurs emportés par le déluge, et Milo sentit leurs âmes s'étaler partout comme deux cuillères de beurre de cacahouètes sur du pain bien chaud. La perfection. Ça avait même quelque chose d'un peu sexuel, à la vérité. Fusionnant, liquides, ils se penchèrent l'un vers l'autre pour un long baiser passionné et sensuel, puis se laissèrent ainsi emporter ensemble vers l'Âmultime.

Ensemble.

Et comme ça pendant, genre, trois secondes.

L'ÂMULTIME

Imaginez que votre petite amie, comme vous, soit un lombric, et que vous soyez ensemble d'aussi loin que votre petite mémoire de lombric s'en souviennne. Vous vous aimez comme vous aimez la terre : de façon dingue, primitive, genre âmes sœurs, et tout. Vous n' imaginez même pas ce que serait la vie sans elle, ce qui est déjà un exploit en soi, car, en général, vous peinez à réfléchir à grand-chose.

Et puis, un matin, vous vous réveillez et, hop ! vous avez été transformé en humain : vous êtes immense, comme un humain, et vous avez conscience de tout ce dont les humains ont conscience, parce que vous êtes un humain. Vous avez le bidon de la binouse, une casquette du PSG... Bon sang de bonsoir, quoi ! Hier, à part votre copine, vous ne pensiez qu'à ramper dans la terre et, aujourd'hui, vous êtes diplômé en marketing sportif ! Aujourd'hui, vous réfléchissez à des trucs comme les impôts et le système solaire, lisez et parlez couramment le français et l'anglais, vous avez un meilleur pote, une ex-femme et un gosse que vous voyez un week-end sur deux ; vous êtes allé au Brésil, en Europe, ce qui, aux yeux d'un ver de terre, serait peu ou prou l'équivalent d'un voyage dans une autre galaxie, et encore si – et seulement si – la seule notion de galaxie ne lui avait pas fait fondre le mononeurone, à notre petit lombric.

Pensez-vous que vous seriez triste d'avoir perdu votre petite amie lombric ? Et votre ancienne condition de lombric à vous ?

Du tout.

Le truc, c'est que vous et votre petite amie lombric, eh bien, vous êtes tous les deux là, dans cette nouvelle conscience humaine surdéveloppée, et vous y êtes même avec des trillions d'autres lombrics.

Si vous étiez ce lombric, vous ne vous imagineriez pas être, en fait, une sorte de fusion de trillions de lombrics : pourquoi ça vous viendrait à l'esprit, un truc pareil ? Vous ne réfléchiriez pas à tout ça, et vous vous réjouiriez simplement de vivre cette nouvelle existence folle et parfaite, d'être toujours ce bon vieux lombric, vous quoi, mais différent ! Et puis, tout vous semblerait logique, désormais, vous comprendriez tout : le temps, la gravité, quelle fourchette utiliser avec le poisson, comment défaire une agrafe de soutien-gorge, l'infini de l'univers, les tacos... Parce que, tout ça, vous le vivez comme une évidence, dans une sorte de rêve.

Un milliard d'années s'écoulent. Tout du moins, elles s'écouleraient si le temps avait une emprise sur ce rêve. Disons que vous rêvez pendant un milliard d'années ; ce serait plus proche de la réalité de la chose, et puis, hein, au fond, quelle importance, vous n'en êtes plus à ce genre de considérations ! Bref : ce milliard d'années s'écoule, lent, chaud, serein, à la manière d'un vaste océan endormi. Et puis, un jour, vous rêvez que vous êtes une âme très ancienne appelée Milo, et que vous êtes debout dans une rivière, de l'eau jusqu'aux genoux, à donner la main à une autre âme très ancienne appelée Suzie.

Autour de vous, tout retrouve sa matière. Tout. Vous oubliez que vous rêvez, et vous reprenez cette existence là où vous l'aviez arrêtée, en partageant tous deux un long baiser passionné. Vous vous souvenez vaguement du pourquoi et du comment de la gravité, de quelques bribes de chinois, aussi, mais c'est évanescent.

Au bout de quelques minutes, vous continuez à avancer dans l'onde, la laissez vous emporter et vous laissez envahir par l'étrangeté d'une nouvelle naissance. Vous tenez toujours la main de votre amour, et rien n'essaie de vous séparer.

Vous restez suspendus tous deux sur l'eau, entre les vies et les mondes : la rivière vous porte, le temps vous enveloppe, et les poissons-chats, ignorants, vous traversent.

BLUE CREEK, MICHIGAN, ET AUTRES VIES

Ils furent réincarnés séparément, quelque part dans le passé, et ne se rencontrèrent qu'au seuil de l'âge adulte.

Âgée de seize ans, Suzie travaillait comme femme de ménage à la cathédrale Saint-Thomas de Sauvignon. Un soir, elle entendit des bruits étranges dans la crypte où reposait le pauvre archevêque Guillaume. Ravalant sa peur, elle souleva la plaque de pierre qui en scellait l'entrée, et découvrit là, accroupi pour mieux s'y cacher, un magnifique – et poussiéreux – jeune homme.

— Bonté divine ! Un peu d'air ! lui avait-il lancé.

Ils tombèrent amoureux au premier regard. Ce fut bien pratique, d'ailleurs, car cela aida le jeune homme à confesser à la jeune fille qu'il avait par mégarde refermé le couvercle de pierre derrière lui, alors qu'il tentait de piller la tombe de feu Guillaume ; sans ce coup de foudre, de la même façon, la jeune fille n'aurait pas suggéré au jeune homme de piller les dix-huit autres tombeaux richement décorés de la cathédrale, et de fuir avec elle avant l'aube s'installer en Provence avec leur magot.

— C'est d'accord ! avait acquiescé le jeune homme, avant de la gâter d'un baiser plein de panache et de sensualité.

Ce fut un baiser d'une complétude étrange, riche de mystères et de savoirs antiques.

— Pardieu ! hoqueta Milo.

— Pardieu ! hoqueta Suzie. Le baiser de ouf !

Blue Creek, Michigan, 1882

Milo Falkner et Suzanne Cobb, tous deux dix ans cette année, se rencontrèrent au hasard d'une descente de luge, le jour de l'anniversaire de Milo. Ils ne se donnèrent pas la main tout de suite, mais ne se privèrent pas de deux, trois sourires qui les firent tendrement rougir.

Le père de Milo, épave notoire, était correctement blindé à la bière maison ce soir-là et, donnant fiévreusement de la cravache à ses bêtes, filait sur une route en surplomb de Sand Lake, sous les yeux des deux gosses en pleine descente : un écart sur la gauche, une sortie de route, et il finit sur la couche de glace qui recouvrait le lac.

« Criiic... » protesta le lac une fois ou deux, puis...

« CRAC ! » La surface céda dans un bruit de tonnerre.

Le terrible événement fournit une formidable occasion à Milo et Suzie de se serrer les mitaines. Quand la luge arriva au bas de la pente, ils se donnaient encore la main, le cœur tout chaud.

Lorsque Suzie parla de la descente en luge à ses parents, ils lui imposèrent de ne plus jamais côtoyer Milo et sa « famille de sales rats mécréants », « ces péquenauds nés avec un serpent à la place du cordon ».

Milo écrivit une lettre à Suzie : ils l'interceptèrent avant qu'elle puisse la lire. Il lui en écrivit une autre, mais ils l'interceptèrent également, et Suzie fut punie d'une semaine à recopier des passages de la Bible.

Et puis, stupeur et tremblements, Suzie tomba malade, comme tombaient malades nombre d'enfants à cette époque. Elle devint livide et faiblit à vue d'œil... Et puis, un jour, elle susurra un simple mot en versant une petite larme sur sa petite joue.

— Milo...

C'était si poignant que son père se décida à le faire mander. On alla le chercher et, assis à côté d'elle, il se mit à lui parler de tout et n'importe quoi : de natation, de grenouilles, de son amour des livres. Il lui dit, aussi, qu'il lui apprendrait à chasser les canards.

— Non, pas ça, s'il te plaît..., haleta-t-elle. J'adore les canards...

— OK, les oies, alors.

Et elle survécut.

Son père, qui s'attendait au pire, avait déjà acheté un emplacement au cimetière de Grassby : homme pragmatique s'il en était, il décida de le garder. Il servirait bien un jour.

Les années qui suivirent la guérison de Suzie, il servit surtout à accueillir les pique-niques des deux amoureux.

Mille ans plus tard, sur une planète lointaine, Milo et Suzie, parents exemplaires, contèrent à leurs enfants la plus célèbre histoire de toutes les colonies interstellaires : la parabole de Jonathan Pitiénon et des martyrs d'Europe. Ils leur racontèrent comment ces derniers étaient morts en filmant les atrocités commises par les cartels cupides d'autrefois. Ils leur expliquèrent que les mineurs et mécaniciens de tout le système solaire avaient suivi leur exemple et avaient refusé de poursuivre le travail : certains étaient morts eux aussi en martyrs, mais ils n'avaient cessé la lutte que lorsque les cartels avaient fini par être démantelés.

Tout parent bienveillant et responsable se devait d'enseigner à ses enfants la leçon suivante : si les gens choisissaient la souffrance ou la mort plutôt que l'injustice, alors les personnes malveillantes et cupides ne pourraient plus jamais prendre le pouvoir.

— Cela fait cinquante générations que la justice règne sur la galaxie, disaient-ils à leurs enfants. Alors n'allez pas tout nous fiche en l'air, compris ?

— Promis, répondirent Shaggy et Petite Corvette Rouge.

Blue Creek, Michigan, 1892

Sa première année de fac de droit, Milo devint la première personne à traverser la ville de Petoskey en véhicule motorisé. L'engin en lui-même était un gros truc bruyant, une sorte d'énorme bouilloire en acier coiffée d'une cheminée mastoc.

Les journalistes le suivaient – ils ralentissaient pour ne pas le doubler, pour être exact – à cheval en télégraphiant au mieux le récit de l'événement. Parfois, Milo roulait plusieurs kilomètres sans incidents, majeurs ou mineurs ; d'autres fois, il passait des heures en réparations diverses.

Après quinze jours de voyage, un peu après 20 heures, Milo se présenta à Toastley Hall – un foyer de l'université de Casper –, se rendit dans le bureau de la chaperonne et demanda qu'on aille chercher sa bien-aimée, Miss Suzanne Cobb, de façon qu'il pût l'embrasser devant les photographes.

— Non, répondit la chaperonne, une personne méfiante et aigrie, teigne des blés dans sa vie précédente. Le couvre-feu est fixé à 19 h 50 précises, et les hommes ne sont plus admis après 18 heures.

— S’il vous plaît, insista Milo.

Elle refusa de nouveau, la conversation s’envenima et, bientôt et sous les yeux des journalistes, Milo – le regard mauvais – prit la chaperonne à bras-le-corps, la sortit du foyer, traversa le jardin magnifiquement entretenu, descendit le flanc doux d’une colline, puis jeta la sorcière dans un étang providentiel et bordé de saules du terrain de golf.

De façon pas si étrange, cela ne plut pas à tout le monde : Milo reçut une amende de la part des autorités locales, et fut exclu un an de la fac de droit. Pour s’occuper, il travailla comme fossoyeur au cimetière de Blue Creek.

Un jour d’été qu’elle était venue pique-niquer au cimetière avec son fiancé, Suzie se confia à Milo.

— En septembre dernier, je l’aurais jetée moi-même dans l’étang, cette vieille pie, si je n’avais pas eu peur de faire du mal aux canards.

Et, sur ces mots, elle l’avait embrassé, là, entre deux tombes fraîchement creusées. Ce fut un sacré bon baiser – gourmand et excitant –, du genre de ceux que, par correction, l’on n’aborde pas en public.

Milo et Suzie vécurent aussi en amants qui s’étaient rencontrés à Paris durant l’entre-deux-guerres : lui possédait une caméra, et elle un couple d’oiseaux apprivoisés. Ils firent des films ensemble. De petits courts-métrages crépitants en noir et blanc : une fille qui tirait un chariot de fleurs, avec la bande qui accélérât de plus en plus, jusqu’à ce que la fille semble danser sur des cordages secoués par un géant sous cocaïne ; un homme battu par des gamins des rues ; une femme obèse en train de se dévêtir ; un mari et sa femme... Le résultat avait toujours quelque chose d’un peu grotesque.

Ils filmèrent les oiseaux de Suzie.

Des inconnus sursautant devant une fausse araignée.

Des opiomanes aux corps endormis flairés par des rats.

Deux nains dans un fauteuil roulant.

Un jour, ils filmèrent un orage de bout en bout, avec les petites flaques, les gens qui cavalent et les reflets des éclairs dans les vitrines.

Ils se filmèrent en train de s'éloigner de l'objectif, de descendre une rue : ils passèrent devant un chat, puis, plus loin, devant un type qui jouait de la guitare. Ils marchèrent, marchèrent, s'éloignèrent... Et puis, une ombre furtive et perfide fila à l'anglaise avec leur caméra.

Blue Creek, Michigan, 1897

Suzie et Milo se marièrent. Pendant quelques années, ils vécurent en jeune couple insouciant, la tête remplie de beaux projets : ils chassaient le faisan, la caille et le dindon sauvage, accompagnés de leurs setters irlandais dressés à la traque et la récupération du gibier. Suzie devint la meilleure gâchette des deux : c'était comme si, chaque fois qu'elle faisait feu, un savoir antique aidait à sa visée, comme une évidence.

Leurs deux premiers enfants, Charles et James, arrivèrent, comme prévu, à un an d'intervalle, puis naquit, imprévue, leur petite Edith. La semaine de sa naissance, Gerald Wedge, le procureur du comté de Petoskey, vint confier à Milo une affaire d'assassinat.

— Un jour ou l'autre, il faut entrer dans la cour des grands, lui dit Wedge.

Un homme d'affaires local, Graydon Ornish, avait jeté de chez lui un intrus, Heinrick Mueller, cambrioleur récidiviste. Sauf qu'Ornish ne s'était pas arrêté là : il avait trouvé où vivait Mueller et avait brûlé sa maison. Mueller et sa femme y avaient laissé leur peau.

La communauté – une partie, en tout cas – demanda l'acquittement d'Ornish : les gens clamaient que c'était un homme bon qui n'avait fait que se défendre d'un odieux parasite.

— Il aurait continué à nous voler, renchérit Ornish, et, qui sait, il aurait peut-être fini par blesser quelqu'un !

Un tumulte d'acquiescements : à cette époque, dans le comté de Petoskey comme en bien d'autres, les tribunaux ne faisaient souvent que valider le verdict populaire.

Milo, pourtant, savait garder son jugement objectif et ne se laissait pas influencer si facilement.

— C'est la loi qui doit prévaloir ici, déclara-t-il à l'assemblée belliqueuse et aux jurés indécis. Pas notre ressenti. Nous ne sommes pas ici

pour statuer sur la nature de Mr Mueller, mais sur celle des actes commis par Mr Ornish.

Malgré son jeune âge, Milo, grosses lunettes nichées sur un nez aquilin, se tenait devant eux comme un chêne centenaire : quelques années plus tard, plus d'un des témoins de cette plaidoirie raconterait avoir eu l'impression qu'un adulte s'était matérialisé soudain devant une foule de gosses naïfs.

Ornish fut condamné au gibet.

Milo assista à la pendaison, scène intemporelle qui sembla se dérouler sous ses yeux comme une sorte de rêve éveillé : grincement du levier, spasmes du moribond, goutte à goutte d'urine sur le bois de l'estrade, tout cela le blessa dans sa chair, comme la foudre cause parfois aux malheureux qu'elle frappe des brûlures internes.

Cinq ans plus tard, quand Gerald Wedge mourut, les magistrats présents aux funérailles vinrent trouver Milo et lui annoncèrent qu'ils estimeraient naturel qu'il devienne le nouveau procureur du comté.

— Non merci, les amis, répondit-il aux magistrats médusés.

Dès lors, il abandonna son poste de procureur et se fit avocat de la défense.

— Pourquoi ? lui demanda Suzie, intriguée. Que s'est-il passé pour que tu changes de voie ainsi ?

Ce qui s'était passé, c'était que Milo avait fait un rêve d'une intensité folle ; il en faisait souvent. Suzie aussi, d'ailleurs.

— J'ai rêvé, lui expliqua Milo, qu'alors que je vivais dans un village de Zambie, je me suis rendu coupable d'un odieux crime : j'ai violenté quelqu'un, puis j'ai pris son argent. Mais je n'ai pas été puni.

— On ne t'a pas attrapé ?

— Si. Sur-le-champ. Mais, vois-tu, dans ce village, quand une personne commettait un acte préjudiciable, tous les autres habitants se rassemblaient autour d'elle et se mettaient à conter tout le bien qu'elle avait fait dans sa vie. Au final, la récidive était extrêmement rare. C'est d'un système similaire dont nous avons besoin ici : les peines que distribuent les tribunaux ne font que corrompre les criminels un peu plus.

Suzie se souviendrait toutes ses vies de cette soirée, de Milo assis de trois quarts à son bureau à cylindre, un coude calé sur sa paperasse, ses

lunettes remontées sur le front, son nez aquilin abandonnant à l'ombre une partie de son visage.

Ils restèrent silencieux quelques secondes, puis Suzie lui déposa un baiser sur le crâne.

— Le moment est peut-être mal choisi, du coup, pour t'annoncer que j'aimerais ouvrir un magasin d'armes à feu...

Milo et Suzie se réincarnèrent encore et encore, et, parfois, leur vie ne se déroula pas exactement comme ils auraient pu l'espérer. Une fois, ils avaient prévu de se marier après le lycée, mais, avant son dix-septième anniversaire, Suzie s'était noyée dans un étang après un arrêt cardiaque. Sa pierre tombale était l'un de ces nouveaux bijoux en marbre poli et gravé. Elle survivrait longtemps au passage des siècles, très longtemps.

Pendant des années, Milo avait vécu avec cette douleur, et c'était comme si son cœur brisé suppliciait sa poitrine d'un millier d'échardes. Peu à peu, il se remit à vivre, lentement, à travailler, à s'occuper de son jardin, à acheter voiture après voiture. Il avait accroché à un mur la photo de Suzie et, cinquante ans après, elle y était encore.

Un demi-siècle plus tard, la pierre tombale de Suzie, inaltérable, n'avait pas l'air moins neuve.

Le dernier été de sa vie, Milo cultiva un potager tout autour de la maison : près de soixante mètres carrés de radis, de carottes, de haricots et d'œilletons d'Inde pour éloigner les lapins.

Non, vraiment, parfois, la vie, c'est moche...

*Blue Creek, Michigan, 1932
Trente ans après l'annonce de Suzie*

Suzie et Milo s'étaient fait construire une nouvelle résidence au-dessus du parcours de golf de leur club de loisirs, et y avaient élevé leurs enfants. Assez vite, réalité vertigineuse, la maison leur sembla vieille : les enfants étaient partis un à un, laissant des trous dans la demeure comme dans un vieil emmental. Charles était à Dartmouth, James à l'université du Michigan et Edith à celle de Miami, dans l'Ohio.

Alors Milo se distancia de son projet, ce gros œuvre qui l'avait occupé trois décennies : un programme de déjudiciarisation pour les jeunes

délinquants, qui consistait à les envoyer à l'école plutôt que de les vomir par centaines dans les prisons du comté. Il fit le bilan de cette entreprise et, en homme sage et avisé, son heure venue, sut se retirer.

Suzie, elle, avait acheté tout le bloc d'immeubles qui ceignait son magasin d'armes : les chasseurs du monde entier se vantaient de posséder un fusil Falkner. Elle engrangea bien plus d'argent que Milo en gagna jamais.

Bientôt vint le temps des petits-enfants : Nancy, Kimberly, Wanda, Norman, Andrew, Catherine, Curtis. Charles racheta le cabinet d'avocats local. Edith eut un accident de cheval.

Un jour – leurs petits-enfants étaient ados, alors –, Milo se prit à observer avec attention les intrigantes voitures d'acier garées dans le parking du centre de loisirs, et les avions de ligne qui sillonnaient le ciel. Dans le salon, la radio crépitait des airs nouveaux : du jazz.

Il repensa à l'époque lointaine des descentes en luge : il n'y avait que des chevaux alors. Des chevaux ici, des chevaux là, des chevaux partout.

— Sur quelle folle planète vivons-nous, bon sang ? lâcha-t-il à voix haute.

« Pepsodent et la NBC vous présentent, hurlait la radio, le *Pepsodent Show* ! »

Des siècles plus tard, lorsque l'humanité et ses propulseurs supraluminiques iraient se perdre dans l'espace, certains colons voulurent emporter avec eux des animaux de compagnie. Les chats semblaient tout désignés pour accompagner ces explorateurs intersidéraux : ils flottaient avec une aisance remarquable. Manifestement, qu'il n'y ait ni haut ni bas ne paraissait pas les gêner le moins du monde. Ils dérivait peinards, sans embêter personne.

Milo et Suzie, nés dans deux litières différentes à bord d'une station spatiale en orbite autour de Pluton, comptèrent parmi les premiers chats à expérimenter les sauts interstellaires. Véritables fusées à poils, ils filaient d'une écouteille à l'autre, flottaient droit au travers des modules... Ils étaient extrêmement propres et ordonnés, ce qui était un vrai plus et empêchait que de la nourriture ou des poils obstruent les systèmes de ventilation.

En grandissant, leurs corps se firent plus longilignes, leur donnant des formes un brin extraterrestres. Leurs siestes duraient plusieurs années.

Blue Creek, Michigan, 1942

Norman partit à la guerre. On envoya à ses parents, Charles et Lydia, une sorte d'étoile – étrange substitut – à accrocher à leur fenêtre. Milo, faute d'étoile officielle, en découpa une dans du lin et l'accrocha à la fenêtre de la grande maison, du côté opposé du terrain de golf.

Suzie et lui allaient souvent à la chasse : c'était devenu leur moyen à eux de veiller sur leur petit-fils qui combattait sur un front lointain, ils ne savaient trop où. Norman parcourait l'Afrique du Nord, tandis que ses grands-parents parcouraient les champs et les bois qui entouraient Sand Lake. Quand Norman mourut à Anzio, en Italie, ils échangèrent un regard, puis se soutinrent l'un l'autre pour ne pas s'effondrer. Quelques minutes plus tard, ils réunirent leur équipement et partirent chasser comme à l'accoutumée, foulant l'herbe et les blés givrés autour du lac gelé, attentifs sitôt que leurs limiers cessaient de flairer le sol pour humer l'air de leur truffe alerte.

Bientôt, un ours se dressa devant eux, un vieil ours balafré au pelage élimé.

— Limiers ! hurla Milo.

Un ordre simple accompagné d'un geste sans équivoque, et les chiens s'assirent, comme on le leur avait appris. Suzie visa, rapide mais sans empressement.

« Pan ! Pan ! Pan ! » lâcha en rythme le fusil de Suzie.

L'ours gisait, frappé d'une mort soudaine et sans douleur : une balle droit dans l'œil, deux en plein cœur.

— Bon sang, Suzie... Je l'ai vue, l'issue poétique : on le regarde, il nous regarde et, pris de terreur, nous nous retournons, fuyons à toutes jambes et allons clamer à qui veut l'entendre qu'il était si proche que nous pouvions voir les mouchetures de ses iris et le vent dans sa fourrure.

— La vie n'a rien d'un poème, répliqua Suzie.

Une fois chez eux, Milo ressortit acheter des crayons de couleur, et leur confectionna une étoile dorée – pas plus officielle que la première, donc – qu'il accrocha à la fenêtre : il retira celle en lin et la posa sur la table basse, ne pouvant se résoudre à s'en débarrasser. Un peu plus tard, Suzie entra dans la pièce, prit l'étoile et la jeta à la poubelle.

Plus d'une fois, ils se réincarnèrent en France, ce pays du vin. Qui s'en priverait ? Ils vécurent dans des villages, des forêts, des huttes en bord de mer. Ils apprirent le kung-fu, le tricot et plus de façons de faire l'amour que les plus grands amants de l'histoire. Parfois, ils se souvenaient d'autres vies et de ce qu'ils y avaient appris : à sept ans, en 1700 sur l'île de Pâques, ils se souvinrent d'avoir piloté des astronefs. Ils virent les vaisseaux en rêve, sculptèrent des planches de surf à leur image, puis apprirent à voler sur la crête des vagues.

Ils se réincarnèrent en femmes navajos, en dipneustes, en cultivateurs de bananes.

Parfois, ils mouraient ensemble ou à quelques minutes d'intervalle ; d'autres fois, l'un d'eux devait souffrir de longues années de solitude.

Blue Creek, Michigan, 1947

Deux ans après la guerre, le jour de leur cinquantième anniversaire de mariage, Milo et Suzie étaient assis sur la balancelle de leur porche, leurs mains à la peau fine et veinée nouées sur ses genoux à elle. Leurs enfants et petits-enfants s'agitaient à l'intérieur, préparant le dîner. L'étoile dorée était encore accrochée à la fenêtre, en souvenir de Norman.

Les deux chiens, nichés l'un contre l'autre, feignaient le sommeil.

Milo se pencha à l'oreille de Suzie.

— Je suis fier de toi.

Un fumet invitant filtrait sous la porte, comme si la maison soufflait vers eux la bonne odeur des oignons caramélisés et de la tourte à la citrouille.

— Hein ? s'exclama Suzie.

Elle n'entendait plus très bien.

— Je suis fier de toi, répéta-t-il.

Alors elle enserra sa main d'un geste tendre, posa la tête sur son épaule et lâcha un petit rire.

— Oh, ne t'en fais pas, mon amour, lui dit-elle. Moi aussi, j'en ai marre de toi...

REMERCIEMENTS

Les livres aussi ont leurs amis.

Certains de ces amis sont de ceux qui ont aidé à son écriture. Peut-être l'ont-ils lu et m'ont-ils offert quelque conseil. Peut-être qu'il s'agit d'agents, d'éditeurs ou d'inconnus qui ont fait germer en moi une idée nouvelle. D'autres sont des amis du livre, parce que, à leur manière, ils sont ceux de son auteur. Et puis, bien sûr, il y a les lectrices et les lecteurs, les meilleurs amis qu'un livre puisse avoir.

Ma parole, ce livre a vraiment des tonnes d'amis !

En premier lieu, il y a ma femme, mon amie, l'auteure et poétesse Janine Harrison. Janine s'est enthousiasmée pour *Reincarnation Blues* dès que je lui en ai exposé l'idée et, depuis, n'a cessé de jouer la pom-pom girl éditoriale. Bien entendu, elle est bien plus que cela à mes yeux.

Mon agent, Michelle Brower, a débarqué dans ma vie de façon inopinée, par un coup de téléphone. « Votre style me plaît : que diriez-vous que nous tentions l'aventure éditoriale ensemble ? » Elle a changé ma vie, et je la remercie de tout mon cœur. Il va sans dire que le premier jet de ce roman était d'une naïveté confondante, et que c'est avec son aide que j'ai vu la lumière. Elle a laissé ses empreintes mentales sur tout ce qu'il y a de bon dans *Reincarnation Blues*. Son assistante, Annie Hwang, peut légitimement partager ses honneurs.

Tricia Narwani, mon éditrice chez Del Rey, a toujours manifesté un enthousiasme débridé concernant ce roman. Qui plus est, boire une bière avec elle est toujours des plus fun. Elle aussi m'a invité à des modifications salutaires, et de la manière la plus douce et respectueuse qui soit. Vous savez, il y a toujours ces auteurs qui pestent en clamant que leur boulot avec leurs éditeurs a été un véritable enfer, et qu'ils ont l'impression pure et simple que leur bouquin n'est plus le leur. Eh bien, ça n'a jamais été mon

cas. Tricia et toute l'équipe de Del Rey ont toujours été pour moi et *Reincarnation Blues* de bons et prévenants amis.

J'ai aussi obtenu des retours et encouragements précieux de la part de ma petite bande habituelle : Josh Perz, Ted Kosmatka, Rachel Mork, Mary-Tina Vrehas... Mon père, Don Poore, m'a dit sans détour comment je devrais réécrire le premier chapitre, et il avait entièrement raison.

Comme toujours, Maman et Bill ont été d'un précieux soutien dans mon entreprise d'écriture. Et puis, c'est chouette, parce qu'ils ont une jolie maison avec un petit étang et une sorte de véranda bien sympa où il est super agréable d'écrire en regardant les canards.

Parfois, aussi, un livre a carrément des groupes de potes.

J'aimerais ainsi remercier le groupe d'apprentis écrivains qui suivent les cours de Janine, à Perdue, les First Friday Wordsmiths, et notamment Kevin Shelton et Kayla Greenwell.

Je me suis lancé dans l'écriture de ce livre durant un séjour d'écriture organisé par les First Friday Wordsmiths dans une ferme du Michigan, sur une table rustique envahie par des jeunes gens qui pianotaient sur leurs ordi portables en buvant du café. Le soir, c'était feu de camp, étoiles et lucioles : il y a pire, comme décor, pour commencer à écrire un livre, non ?

Ce livre a un autre groupe de potes, à Muncie dans l'Indiana. Ces gens ont été à ce point géniaux avec moi que je ne sais même pas par où commencer ces remerciements. L'autrice et enseignante Cathy Day et moi avons commencé à nous échanger des livres il y a un bail, et elle a réussi à m'obtenir une invitation du poète Sean Lovelace à l'université d'État de Ball pour une lecture. Cette soirée reste l'une des plus belles de toute ma vie. Cathy, Sean, Silas Hanson et nombre des jeunes autrices et auteurs que j'ai rencontrés là-bas – Brittany Means, Sarah Hollowell, Jackson Thors Elfin, Jeff Stehly et Jeremy Flick – n'ont pas quitté mon cœur et mon esprit depuis.

Comme toujours, les écrivains du Highland Writers' Group ont été une source précieuse de critique et de soutien.

Et le Mean Group, le groupe des gros méchants dévoreurs de malbouffe ! On est de nouveau réunis, et je vous le dis, on va être encore plus méchants et malbouffeurs que jamais.

Enfin, un grand merci aux lectrices et lecteurs d'hier et d'aujourd'hui. Je m'incline devant vous avec déférence.

OceanofPDF.com